
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 882 340 .3




THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES



85-

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoiredelarg01pouq

# HISTOIRE
## DE LA RÉGÉNÉRATION
# DE LA GRÈCE.

*Cet ouvrage se vend chez les libraires associés :*

TARLIER, BERTHOT, AUG. WAHLEN, A BRUXELLES; ET LEROUX, A MONS.

# HISTOIRE
# DE LA RÉGÉNÉRATION
# DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824;

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ETC.

Troisième Édition.

TOME I.



BRUXELLES,

DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

IMPRIMERIE D'AUGUSTE WAHLEN.

MDCCCXXV.

DF
801
P56
1825
v.1

# HISTOIRE

# DE LA RÉGÉNÉRATION

# DE LA GRÈCE.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE PREMIER.

Exposition. — Aperçu sur l'état général de la Grèce en 1740. — Coup d'œil sur la situation de l'empire Ottoman. — Ali Tébélen. — Son extraction. — Anarchie des Épirotes. — Khamco, mère d'Ali. — Son caractère. — Guerre qu'elle entreprend contre Cardiki. — Est faite esclave avec ses enfants. — Premiers exploits de son fils. — Arrêté comme brigand. — Son portrait. — Émissaires russes envoyés dans la Grèce. — Faux Pierre III. — Insurrection dans la haute Albanie. — Capelan pacha. — Dénoncé par son gendre Ali. — Mis à mort. — Chaïnitza, sœur d'Ali, mariée. — Assassinat de son époux. — Agitations et stratagème d'Ali. — Il tue Sélim, Mir-livas de Delvino. — Est nommé pacha de Thessalie.

Avant que le temps ait effacé le souvenir des événements qui se sont passés dans la Grèce depuis trois générations d'hommes, je veux essayer de les rapporter tels qu'ils sont venus à ma connaissance, afin que les souffrances des Hellènes, leurs mémorables actions et la barbarie des Turcs puissent être connues du monde attentif à la lutte héroïque dont l'Orient est le théâtre.

Cette tâche m'engage dans la narration d'une période qui a quelque similitude avec celle que les Muses d'Hérodote ont transmise à la postérité. Suivant de bien loin les

traces du père de l'Histoire, je montrerai comment les Grecs, déchus de leur splendeur, subjugués par les Romains qu'ils amollirent, dégradés sous le sceptre de leurs Césars théologiens, conquis par les Turcs qu'ils ne purent civiliser, limant insensiblement leurs chaînes, enveloppant le despotisme dans ses propres filets, s'emparèrent de l'héritage de la tyrannie et du crime, pour remonter au rang des nations. Cet exposé me conduit à mettre sur le premier plan de mon tableau un homme long-temps dominant dans la Grèce, et qui en remplissait à lui seul la scène, tandis qu'elle préparait ses hautes destinées à l'ombre de l'ambition de ce tyran. On verra dans mes récits ce que put le génie fatal d'un Scythe mahométan qui n'employa les calculs de la raison que pour agiter l'empire ; et les talens extraordinaires d'une nature sauvage, qu'afin de s'élever, de forfaits en forfaits, au rang des souverains, qu'il osa braver en se croyant leur égal. Mélange d'esprit et d'ignorance, de naïveté et de perfidie, de prudence et d'audace, de bravoure et de circonspection, d'impiété et de superstition, de tolérance et de fanatisme ; je dirai comment Ali Tébélen Véli Zadé (1), après s'être créé une de ces effrayantes réputations qui retentiront dans l'avenir, est tombé du faîte de la puissance, en léguant à l'Épire, sa patrie, l'héritage funeste de l'anarchie, des maux incalculables à la dynastie tartare d'Ottman, l'espérance de la liberté aux Grecs, et peut-être de longs sujets de discorde à l'Europe.

Inaperçu comme les germes de l'indépendance qui se développaient dans la Grèce, Ali Tébélen naquit avec eux vers l'année 1740. Les descendants malheureux d'Hellen comptaient alors trois cents ans d'esclavage, tandis que vingt-cinq siècles de traditions historiques conservées parmi eux, leur rappelaient leur origine. Ils étaient comme ces dieux bannis de l'Olympe, réduits à la condition des

(1) Ali Tébélen Véli Zadé, c'est-à-dire, Ali, fils de Véli, natif de Tébélen.

pâtres et des manœuvres, en servage, mais libres de toute antiquité, et du sang des héros. Ils foulaient la cendre des Romains, qui leur avaient légué leur nom; et ils étaient parvenus à échapper au naufrage, parce qu'ils avaient jeté leur ancre d'espérance au sein d'une religion à laquelle le Très-Haut a promis la durée des temps. Il n'en était pas ainsi de leurs oppresseurs. L'empire des Turcs, fondé et maintenu par la violence, caractérisé par l'injure envers les vaincus, puisant sa force dans l'injustice et la terreur, ne devait avoir que le cours des fléaux qui s'épuisent en vieillissant. Son despotisme s'usait, et il se serait enseveli sous les décombres amoncelés autour de son trône, s'il n'avait pas eu les chrétiens qu'il foulait aux pieds pour l'alimenter. Ainsi tombèrent Ninive, Suze, Ecbatane, Babylone; mais il n'en devait pas être de même d'un peuple qui, quoique asservi, conservait son langage et ses mœurs.

Tandis que les Grecs, séparés des Turcs par leur croyance, se retrempaient dans le malheur, ils étaient plus intéressants à étudier que la chronique de Paros; car leur physionomie nationale tenait lieu d'inscriptions pour reconnaître le passé et pour lire dans l'avenir : on y retrouvait les traits des Hellènes, et il suffisait d'envisager les montagnards, qu'on ne domine jamais dans aucun pays du monde, pour en conclure que les destins de la Grèce changeraient un jour. Échappés à tous les conquérants, les enfants du Pinde et du Parnasse chantaient encore les victoires de Miltiade, de Pyrrhus, et d'Alexandre, quand ils apprirent qu'il existait une nation nombreuse, baptisée par un de leurs évêques, chrétienne comme eux, commandée par un monarque qui n'avait pas dédaigné de redevenir homme, pour délivrer son peuple des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Au nom de Pierre-le-Grand, la Hellade aperçut d'autres cieux et un nouvel horizon! Les insulaires de l'Archipel osèrent, nouveaux Argonautes, porter leurs regards vers la mer de Colchos : ils découvraient le labarum

dans un lointain mystérieux, quand le nouveau Constantin qu'ils attendaient, Pierre I, accablé par les Turcs, sur les bords du Pruth, trop heureux d'obtenir sa liberté d'un visir, au prix de quelques-unes de ses conquêtes, les laissa sans avenir. Une seule peuplade chrétienne parvint alors à attacher sa destinée à l'empire des Czars: les habitants du Czerna Gôra, ou Monténégro, tribu Slave, qui donna à ses co-religionnaires le premier exemple d'une scission publique avec la Porte Ottomane.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis cet événement, quand on vit paraître dans la Grèce des émissaires de l'impératrice Anne, ou plutôt de son ministre Munick, qui parlaient aux chrétiens de patrie, de religion et de liberté. Le cabinet de Pétersbourg préludait ainsi secrètement à une guerre qu'il souhaitait, quoiqu'il feignît de la redouter. Il s'y était préparé, en se liguant avec Charles VI, empereur d'Allemagne, pour combattre les Ottomans. Des raisons d'état semblaient prescrire à la France de s'opposer à cette entreprise; mais Louis XV, et le cardinal de Fleury, son ministre, répugnaient tellement à une alliance avec les Turcs, qu'ils ne contribuèrent à les secourir que par des conseils tardifs, et l'envoi de quelques officiers, que les barbares ne surent pas employer utilement. La Grèce resta spectatrice des convulsions de la Turquie, auxquelles le traité d'Aix-la-Chapelle mit fin. Mais depuis ce temps, frappé de caducité, l'empire ottoman sembla dévolu à l'anarchie. On n'entendit plus parler que de rébellions au sein de la capitale et des provinces; et la secte des Wahabis (1), qui avait paru dans l'Arabie, fit craindre un bouleversement jusque dans le dogme des mahométans que les réfor-

(1) Mohammed Ebn-Abdoul-Wahab, auteur de la réforme, naquit au village d'El-A'yeyneh, l'an de l'hégire 1116, correspondant à 1696 de notre ère. Ce fut l'an de l'hégire 1159 (1745) que ses sectateurs commencèrent à prendre une attitude menaçante dans l'Arabie.

Voyez l'appendice au T. II de l'Histoire de l'Égypte, sous le gouvernement de Mohammed Ali; par F. Mangin. Paris, 1823.

mateurs attaquaient, en niant l'apostolat de Mahomet.

La Grèce, au contraire, renaissait insensiblement. J. Œconomos, religieux de l'ordre de S.-Basile, venait, avec l'autorisation de la Porte, de fonder un collége à Cydonie, pauvre village de l'Asie-Mineure, qui ne tarda pas à devenir une ville florissante. Le gymnase de Janina acquérait des dotations (1) pour l'entretien de ses professeurs et d'un certain nombre d'élèves. Chios fondait une académie; mais quelle main devait régir et diriger tant de membres épars et dissemblables d'une société opprimée? quelle voix pouvait être entendue des peuplades guerrières de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, et de ces enfants de Tubalcain qui épurent dans leurs fournaises ardentes les métaux du mont Pangée? Où se trouvaient les nouveaux Orphées capables d'adoucir des mœurs agrestes, de tempérer des passions exaspérées par des siècles d'injures, et de faire descendre les lions du mont Olympe dans les vallons, pour en faire un peuple homogène digne de reconquérir sa liberté, sans qu'on entrevît le moyen d'y parvenir? Nous l'avons dit, ces modérateurs devaient sortir du sein de la religion, suprême espérance de toutes les infortunes.

Depuis le temps de la conquête, l'église orthodoxe (2) était restée dépositaire d'un pouvoir très-étendu sur les fidèles de la communion grecque. C'était vers cette mère que s'adressaient leurs soupirs, et jamais ils ne cessèrent d'y trouver d'inépuisables consolations. Le patriarche œcuménique, monarque spirituel, entouré d'un synode, correspondait, par l'entremise de ses exarques (3), avec les archevêques, métropolitains, évêques, hégoumènes (4), qui formaient le chaînon de la hiérarchie régulière avec le

(1) En vertu de fonds déposés dans les banques de Vienne et de Moscou par Kapelanis et les frères Zozimas.

(2) L'église d'Orient prend ce titre, comme celle d'Occident celui de catholique.

(3) Éxarques, Ἔξαρχοι, visiteurs ou inspecteurs.

(4) Hégoumènes, Ἡγούμενοι, abbés d'un monastère.

clergé séculier. Celui-ci s'appuyait en troisième ligne, par ses logothètes (1), ses sacellares (2) et ses anagnostes (3), sur les chefs des vieillards, préposés à l'administration publique; de façon qu'il existait une aristocratie chrétienne sous le glaive du despotisme, qui n'était régie que par des admonitions et des censures ecclésiastiques.

Les chrétiens se trouvaient de cette manière, comme aux premiers siècles de l'église, séparés des adorateurs de Moloch, que quelques-uns d'eux approchaient cependant pour assister à leurs conseils. La Porte Ottomane, sortie avec ses sultans des flancs du Caucase, avait dû recourir aux Grecs pour la direction de sa haute diplomatie, que quelques familles privilégiées, réunies dans un quartier de Constantinople qu'on nomme le Phanal, étaient en possession d'exploiter, de la même manière à peu près que les Cophtes administrent encore de nos jours les finances des modernes Pharaons. Ainsi les Grecs n'avaient point perdu, comme les Juifs, le trône et l'autel; l'église n'était pas, comme la synagogue, le temple des exilés pour les chrétiens à qui la patrie et le vrai Dieu se présentaient de toutes parts. Ils étaient un peuple, mais subjugué, tributaire. Un vainqueur prévoyant aurait pensé qu'il ne pouvait pas toujours le régir par le droit de conquête, sans s'exposer à ce que des hommes initiés à ses affaires, ne devinssent les auxiliaires de la Russie qui feignait de leur tendre les bras. A la vérité, le Phanal ne pouvait rien sans l'église : celle-ci, essentiellement soumise, n'apprenait à son tour aux fidèles qu'à mourir pour la Croix; et, pour leur faire oublier leurs devoirs politiques, il fallait quelque sacrilége éclatant contre la maison du Seigneur. L'édifice social semblait donc durable encore pour long-temps. Quelle main pouvait l'ébranler? celle d'un

(1) Logothètes, Λογοθέται, référendaires.

(2) Sacellares, Σακελλάριοι, officiers du fisc ou gardes du trésor.

(3) Anagnostes, Ἀναγνῶσαι, lecteurs.

homme fameux par ses attentats, étonnant par sa persévérance dans le mal, qui ne commit jamais une bonne action que pour arriver à des fins criminelles.

---

Oderint, dùm metuant.

(1) Ali Tébélen, qui paraît sur la scène de la Grèce, se prétend sorti d'une famille ancienne de l'Asie-Mineure, dont le chef, appelé Issa ou Jésus (2), passa en Épire avec les hordes de Bajazet Ildérim; mais il n'allègue aucun titre pour justifier son origine. D'après les recherches auxquelles je me suis livré pour découvrir son extraction, il paraît être indigène plutôt qu'asiatique, et descendre des Schypetars ou Albanais chrétiens qui embrassèrent le mahométisme postérieurement à la conquête des Albanies par les Turcs. Ce fait semble positif; et sa généalogie, qui remonte à la fin du seizième siècle, serait indifférente, sans la célébrité à laquelle il est arrivé par son ambition.

Mouctar, grand-père d'Ali, périt, dit-on, dans l'expédition des Turcs contre Corfou, que la valeur du maréchal de Schullembourg sauva de la fureur des infidèles; et il laissa en mourant trois fils, dont le plus jeune fut Véli, père du satrape de Janina, l'un des sujets principaux de cette histoire (3).

L'Épire, à cette époque qu'on peut rapporter à l'an-

(1) Ce morceau d'histoire ayant été imprimé du vivant d'Ali pacha, qui en a eu connaissance, je le conserve comme je l'ai publié, en laissant dans quelques endroits la narration au temps *présent*, telle que je l'ai écrite.

(2) Issa Resoul, le prophète Jésus : c'est le titre que Mahomet donne à J.-C., dont il nie la divinité. Plusieurs Turcs portent ce nom, ainsi que ceux des patriarches : Abraham, qu'ils nomment Ibrahim; Salomon, Suleyman; David, Daoud; Joseph, Jousouf; etc. Ils comptent de plus dans leurs légendes deux cent vingt-quatre mille prophètes.

(3) On prétend que Mouctar Tébélen, abandonné sur le mont S.-Salvador, où il était préposé à la garde des signaux, fut pris et pendu par ordre du maréchal de Schullembourg, Allemand un peu dur, qui, en pareil cas, n'aurait même pas fait grace au mouphti, tant on avait peu de respect alors pour les Turcs.

née 1717, n'était point soumise à l'autorité d'un visir absolu. La Porte, pour contenir les Schypetars devenus mahométans, avait créé des *armatolis*, ou *gendarmes* chrétiens, chargés de la police du pays, qui étaient aux ordres immédiats de ses pachas de race osmanlique. Chaque canton, et souvent même chaque ville, formait une sorte de république autonome divisée en *pharès*, ou partis; et de grands feudataires contrebalançaient, au milieu de ces associations, l'autorité des envoyés de la Porte Ottomane. L'*Osmanli*, quel que fût son caractère public, était suspect aux Épirotes, et tous se réunissaient au besoin, afin d'empêcher les empiètements et surtout l'inamovibilité de ces proconsuls annuels (1), qu'ils faisaient déposer à leur gré. Mais à peine libres des craintes que les pachas leur inspiraient, les inconstants Schypetars tournaient leurs armes, peuplades contre peuplades, armatolis contre armatolis. Cet état d'anarchie dont les guerres coûtaient peu de sang, avait l'avantage, malgré les froissements qu'il occasionait, d'entretenir un esprit belliqueux parmi les Épirotes, et surtout de les rendre attentifs au maintien de leurs libertés, dont ils étaient extrêmement jaloux. Les chrétiens, partout ailleurs esclaves, en prenant rang parmi les armatolis et les gardes à la solde des seigneurs, étaient affranchis du tribut servile du caratch, ne connaissaient le sultan que de nom, et jouissaient d'une considération particulière auprès des Turcs qu'ils faisaient parfois trembler. Ils avaient, par leur courage, conservé le patrimoine de leurs ancêtres, obtenu des cantons libres, la faculté de nommer seuls des capitaines pour les commander, et des franchises fondées sur

(1) Les visirs, pachas, cadis, etc., ne reçoivent jamais leur commission que pour une année lunaire, et leur firman se renouvelle à chaque bayram. L'empire ottoman est divisé en vingt-six gouvernements généraux (éyalets), composés de cent soixante-trois provinces (livas) qui comprennent dix-huit cents districts, appelés *cazas* ou ressorts de justice. — Voyez Dohsson, État de l'empire Ottoman, liv. VI.

des capitulations octroyées par les sultans. Tel était l'état politique de l'Épire, terre antique de liberté, d'anarchie et de bravoure, où les Romains, ses premiers dévastateurs, campèrent comme on y voit maintenant les Turcs, qui ne s'y sont jamais établis en maîtres. Il était réservé à un de ses enfants de donner des fers à la patrie des belliqueux descendants de Pyrrhus et d'Alexandre-le-Grand.

Véli bey, comme perdu dans la foule des tenanciers de la couronne, et ses frères, nés dans la petite ville de Tébélen, possédaient, à l'époque dont il est question, un revenu annuel de six mille piastres, somme qui représentait alors vingt mille francs de notre monnaie (1). C'était un grand revenu dans ce temps-là pour des particuliers, les denrées étant à vil prix; mais insuffisant pour des beys qui avaient des hommes d'armes à leur service, des chevaux à entretenir, de nombreux serviteurs à nourrir; et la famille fut bientôt divisée par l'intérêt. Comme les querelles domestiques ne se terminent jamais que par la violence, dans un pays régi par le droit du *glaive privé*, on prit les armes; et les deux frères aînés, Salick et Méhémet, s'associèrent afin de chasser Véli, né d'une esclave, qui fut forcé de s'expatrier et de courir les chances de la profession des *chevaliers errants albanais*, qu'on appelle vulgairement Klepthes ou *voleurs de grands chemins*.

Au bout de quelques années de vagabondage, Véli bey, enrichi dans ce métier, et fortifié par une bande aguerrie de partisans, reparut inopinément devant Tébélen. Passer le fleuve Voïoussa (2), pénétrer dans une bourgade ouverte, contraindre ses frères à se renfermer dans la mai-

(1) La piastre turque, lorsque Michel Fourmont voyageait en Turquie, vers l'année 1728, temps correspondant à peu près à celui dont je parle, était cotée à 3 liv. 12 sols; elle est maintenant tombée à 13 sols. — Extrait des archives de la chancellerie du consulat de France à Patras.

(2) Voïoussa, nom moderne de l'Aous, fleuve qui prend sa source dans le Pinde et se jette dans le golfe Adriatique auprès d'Apollonie. — Voy. t. I, pag. 156 à 253 de mon Voyage dans la Grèce.

son paternelle, fut l'affaire d'un moment. En vain ceux-ci, barricadés, voulurent résister ; Véli, après avoir forcé les portes, les poursuivit jusque dans un pavillon, auquel il mit le feu, et fit ainsi périr au milieu des flammes, ses frères, qui ne l'auraient sans doute pas plus épargné s'il était tombé en leur pouvoir.

Après cette expédition, Véli bey, maître de la fortune entière de sa famille, riche des dépouilles amassées par ses brigandages, devint le premier aga de la ville de Tébélen, où il songea à se fixer, en renonçant au métier périlleux de voleur qu'il avait jusqu'alors exercé. Il avait déjà un fils d'une esclave, qui ne tarda pas à le rendre père d'un second enfant mâle et d'une fille. Malgré cette lignée, habile à succéder (1), il pensa à s'allier, par un mariage juridique, à quelque maison titrée du pays. Il rechercha, en conséquence, et obtint la main de Khamco, fille d'un bey de Conitza; union qui le mit en rapport de parenté avec les principales familles de la Toscaria, et surtout avec Courd pacha, visir de Bérat, qu'on disait issu de la noble race de Scanderbeg. Dans le cours de quelques années, il eut de sa nouvelle épouse Ali et Chaïnitza, qu'on verra figurer dans les évènements tragiques de l'Épire. Depuis ce temps, Véli Tébélen, pour ne pas renoncer à ses premières habitudes, s'amusait à voler, de temps à autre, des moutons et des chèvres à ses voisins, et ses déportements le conduisirent à perdre une partie de ses biens. Il fut atteint d'une maladie, attribuée à des excès bachiques, et il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, laissant cinq enfans, au nombre desquels se trouvaient Ali et sa sœur Chaïnitza, qui étaient en bas âge.

Ces détails, que je tiens du visir Ali lui-même, ainsi que les principales particularités de sa vie, m'ont été confirmés par un homme qui l'avait suivi dès sa plus tendre

(1) Les enfants issus d'une épouse ou d'une esclave, sont également légitimes et habiles à succéder, suivant le code civil des Turcs.

enfance (1). « Son esprit turbulent, me disait ce vieillard, » se manifesta au sortir du harem; car on remarquait en » lui une pétulance et une activité qui ne sont pas ordi- » naires aux jeunes Turcs, naturellement altiers et d'un » maintien composé. Dès qu'il put se dérober à la maison » paternelle, ce fut pour courir les montagnes, dans les- » quelles il errait au milieu des neiges et des forêts. En » vain son père voulait fixer son attention. Obstiné autant » qu'indocile, il s'échappait des mains de son précepteur, » qu'il maltraitait lorsqu'il était sûr de l'impunité. Ce » ne fut enfin que dans l'adolescence, après avoir perdu » son père, qu'on lui apprit à lire, et il parut s'apprivoiser. » Il tourna alors ses affections vers sa mère; il se soumit à » ses faciles volontés, et il n'eut plus d'autre règle que ses » conseils. Elle lui apprit surtout à haïr ses frères consan- » guins, en fomentant dans son cœur les passions jalouses » qui la dévoraient. »

Les enfants qui naissent des polygamies simultanées n'ont jamais cette fraternité qu'on remarque dans les familles issues d'un même sang. Ils partagent, dès leur enfance, les dissensions du harem, en entrant dans les querelles de leurs mères, qui sont naturellement portées à détester leurs rivales. Ainsi dès le berceau datent des ressentiments que le temps ne manque jamais de faire éclater, surtout quand ils perdent le chef qui les comprimait (2).

(1) Jérôme de la Lance, gentilhomme savoisien, qu'une affaire malheureuse avait obligé de quitter son pays, et de se réfugier auprès de Véli bey. J'ai connu, en 1806, ce vieillard presque centenaire, qui exerçait la médecine à Janina, où il est mort.

(2) Loin que les polygamies rendissent le mariage plus commode, le joug en était bien plus pesant. Tous les enfants d'une femme avaient autant de marâtres que leur père avait d'autres femmes; chacun épousait les intérêts de sa mère, et regardait les enfans des autres femmes comme des étrangers ou des ennemis. De là vient cette manière si fréquente de parler dans l'Écriture : *C'est mon frère* et le fils de ma mère. On voit des exemples de ces divisions dans la famille de David, et encore de bien pires dans celle d'Hérode.—Mœurs des Israélites, par l'abbé Fleury, c. 14, p. 63; éd. in-12.

C'était la position dans laquelle se trouvait la famille de Véli bey, dont la mort avait été précédée de celle de son esclave favorite, qui laissait ainsi les enfants du premier lit à la disposition d'une marâtre jeune, et douée d'un caractère qu'on était loin de lui supposer.

Tant que Véli bey avait existé, Khamco n'avait paru qu'une femme ordinaire; mais, dès qu'il eut fermé les yeux, renonçant tout à coup aux habitudes de son sexe, elle quitta les fuseaux, abandonna le voile, et, nouvelle amazone, elle prit les armes ! Sous prétexte de soutenir les droits de ses enfants, elle réunit autour d'elle les partisans de son époux, auxquels elle prodiguait ses faveurs; et elle parvint, de proche en proche, à engager dans sa cause ce que la Toscaria (1) avait d'hommes dissolus et dangereux. Les peuplades voisines de Cormovo et de Cardiki, alarmées de cette influence extraordinaire d'une femme, et craignant pour leur indépendance, qu'elle menaçait, se préparaient à combattre l'orgueilleuse maîtresse de Tébélen, qui les prévint en leur déclarant la guerre. Après cette résolution, elle marcha aussitôt à la tête de ses bandes, bravant les dangers, combattant parfois et intriguant sans relâche, jusqu'au moment où, trahie par la fortune, elle tomba dans une embuscade de ses ennemis, qui la traînèrent avec Ali et Chaïnitza dans les prisons de Cardiki (2): triomphe fatal aux vainqueurs, comme on le remarquera dans la suite de cette histoire.

Les Cardikiotes en jugeaient bien autrement alors. La famille de Véli bey semblait devoir succomber dans cette circonstance; car déjà Khamco était accusée d'avoir empoisonné le fils aîné de son époux, né de l'esclave dont le second enfant végétait dans un état d'imbécillité qu'on

(1) Toscaria. C'est sous ce nom qu'on désigne la haute Albanie ou Illyrie macédonienne. — *Voy.* t. II, pag. 501 à 508.

(2) Cardiki, ville de l'Épire située dans la Chaonie. — *Voy.* t. I, p. 253, 335, 358 de mon Voyage dans la Grèce.

lui attribuait. Mais, par une de ces fatalités qui s'expliquent, l'état d'une jeune femme, intéressante par son courage, inspira de la pitié. Ses jours furent respectés; on négocia son rachat, ainsi que celui de ses enfants; et un Grec d'Argyro Castron, G. Malicovo, fournit leur rançon, qui fut fixée à vingt-deux mille huit cents piastres. (1)

Khamco, rendue à la liberté, ne s'immisça plus dans les guerres civiles de l'Épire. Occupée du soin de rétablir sa fortune, sans réformer les dérèglements de sa vie, elle élevait le jeune Ali comme devant être son vengeur; et elle l'entretenait de ces maximes funestes, qui ont fait le destin de sa vie : *mon fils*, lui disait-elle sans cesse, *celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts; et si vous l'emportez, il vous appartiendra*. Par ces conseils pernicieux, elle formait son élève au brigandage, en lui répétant que *le succès légitime tout*. Enfin, elle favorisait ses plus coupables désirs, en insistant sur cet adage que Spartien met dans la bouche de l'incestueuse Julie, en parlant à son beau-fils : *cuncta licet principi* (2).

Ali, qui se plaisait à raconter les particularités de sa vie, s'animait en parlant de cette sorte d'éducation première. « Je dois tout à ma mère, me disait-il un jour; car mon » père ne m'avait laissé, en mourant, qu'une *tanière* (3) » et quelques champs. Mon imagination enflammée par les » conseils de celle qui m'a donné deux fois la vie, puis- » qu'elle m'a fait *homme* et *visir*, me révéla le secret de » ma destinée. Dès-lors je ne vis plus dans la bourgade de » Tébélen que l'aire natale de laquelle je devais m'élancer » pour fondre sur la proie que je dévorais en idée. Je ne

(1) Environ soixante-quinze mille francs. Ce négociant, auquel Khamco et sa famille durent la liberté, a été empoisonné en 1807, à Élevthéro-Chori, près Salonique, par ordre d'Ali pacha.

(2) Æl. Spart. in vitâ Antonin. Caracall.

(3) Tanière; l'expression du visir est *trypa*, τρύπα, un trou, pour désigner sa maison paternelle.

» rêvais que puissance, trésors, palais, enfin ce que le » temps a réalisé et me promet encore; car le point où je » suis arrivé n'est pas le terme de mes espérances. »

De quelles espérances se repaissait donc Ali, élevé au plus haut point des grandeurs auxquelles un sujet puisse aspirer? Cette réflexion me conduit à retracer sa position au moment où il prit son essor, pour se précipiter dans la carrière du crime.

L'Épire était alors gouvernée par trois pachas, qui étaient ceux de Janina, de Delvino, et de Paramythia. On regardait comme cantons et villes libres, sous leur patronage, la Chimère, Cardiki, Zoulati, Argyro Castron et Souli. Courd pacha (1), visir puissant et redouté, gouvernait la moyenne et la basse Albanie; et tous les Schypetars étaient à ses ordres. Il n'y avait donc aucune apparence d'innovation; le temps semblait même avoir cimenté la liberté anarchique de l'Épire; car lorsqu'un canton était menacé par quelque voisin ambitieux, les autres venaient à son secours et rétablissaient l'équilibre. Il y avait de cette manière, au sein de la barbarie, une espèce de balance politique, composée de ligues cimentées par le hasard, réglées par l'habitude, et dirigées par une politique d'instinct.

Un pareil état de choses aurait arrêté un homme capable de calculer les difficultés qu'il opposerait à ses entreprises; mais Ali était loin d'en apprécier les conséquences, parce que ses projets ne se sont développés qu'à mesure qu'il s'est agrandi. Ainsi, il faut réduire les vues qu'on lui a prêtées au terme ordinaire de celles des individus qu'on regarde comme des êtres prodigieux, parce qu'ils font des choses étonnantes, sans réfléchir que c'est par les moyens placés sous leur main qu'ils deviennent conquérants, puissants et fameux, plutôt que par leur propre génie, quoique le hasard ne fasse rien qu'en faveur des hommes animés

(1) Dont la famille était originaire du Curdistan.

d'une véhémente ambition. Aidé de quelques vagabonds, Ali débuta à la manière des anciens héros de la Grèce, en volant des chèvres, des moutons; et dès l'âge de quatorze ans il avait acquis, dans ce genre d'exploits, autant de célébrité que le divin fils de Jupiter et de Maïa. Il pillait ses voisins, et il se trouva, au moyen de ses rapines, jointes aux économies de sa mère, dans le cas de solder un parti assez considérable pour former une entreprise contre la bourgade chrétienne de Cormovo, objet de ses ressentiments. Il se mit à la tête des bandes de Toxides et de Iapyges (1) qu'il avait rassemblés; mais cette première campagne ne donna pas une idée avantageuse du courage d'Ali, qui lâcha pied et se sauva à toutes jambes à Tébélen. Khamco, trompée dans ses espérances, éclata en injures en revoyant son fils; et lui présentant sa quenouille, qu'elle avait reprise depuis le temps de sa captivité : *va*, lui dit-elle, *lâche, va filer avec les femmes du harem; ce métier te convient mieux que celui des armes.*

C'est à cette époque que ceux qui ont débité tant de fables sur le compte d'Ali, prétendent qu'il trouva dans les ruines d'une église, un trésor avec lequel il releva son parti (2). Honteux et humilié, le jeune brigand, voulant se

(1) Peuplades Schypes de la haute et de la moyenne Albanie. — Voy. mon Voyage dans la Grèce, pour l'historique de ces hordes, tom. III, et pour la topographie en général des localités mentionnées dans le cours de cette histoire.

(2) C'est un aventurier, que j'ai vu à Janina, qui a propagé ce conte, qu'il tenait de Psallida, professeur au collége de cette ville : « J'étais, » fait-il dire à Ali, retiré dans les ruines d'un vieux monastère, réfléchis- » sant à ma situation fâcheuse. Je fouillais machinalement la terre avec la » pointe de mon bâton, lorsque tout à coup j'entendis résonner quelque » chose qui résistait. Je continuai à fouiller, et je trouvai un coffre rem- » pli d'or, qui me servit à enrôler deux mille hommes, avec lesquels je » rentrai triomphant à Tébélen ». Je demandais un jour à Ali pacha si cette histoire était vraie. — Non, me dit-il, c'est une fiction; on me la raconte maintenant à moi-même, que veux-tu?..... Au reste, il n'y a pas de mal que cette fable s'accrédite; cela donne une physionomie miraculeuse à ma fortune. Hélas, que ne suis-je venu plus tôt au monde! avec l'aide

dérober aux reproches de sa mère, passa à Nègrepont avec trente *palicares* ou *braves* d'élite, en qualité de leur capitaine, et se mit au service du visir de cette île. Mais il paraît qu'il ne se distingua pas plus dans l'Eubée qu'à Cormovo; et ennuyé de la vie de garnison, il entra dans la Thessalie, où il commença à guerroyer sur les grands chemins. Il remonta de là dans la chaîne du Pinde; il pilla quelques villages du Zagori; il y fit la connaissance d'un nommé Noutza Makri-Mitchys, qui devint pour lui une ressource, et il revint à Tébélen, plus riche et par conséquent plus considéré que lorsqu'il en était parti.

Avec de nouveaux moyens, Ali s'occupa à remonter sa faction; et, comme il avait obtenu des succès dans le vagabondage, il recommença ses excursions, qu'il poussa à un tel point, que Courd pacha se vit dans la nécessité d'y mettre un terme. Des troupes que ce satrape mit aux trousses du héros naissant, le firent prisonnier et le conduisirent à Bérat, ville capitale de la moyenne Albanie.

On s'attendait qu'Ali Tébélen, dont les compagnons d'armes furent pendus, serait puni du supplice réservé aux brigands; mais quand Courd pacha vit à ses pieds un jeune homme avec lequel il avait des liens de parenté, il eut pitié de ses égaremens, et retint sa colère. Ali était dans cet âge où l'homme intéresse. Une longue chevelure blonde, des yeux bleus, étincelans de feu et d'esprit, une éloquence naturelle achevèrent de gagner le cœur du vieux visir, qui le garda dans son palais, où il lui prodiguait ses bienfaits, en tâchant de le ramener dans le sentier de la probité. Enfin, touché par les prières de Khamco, qui lui redemandait sans cesse *son cher fils*, il le rendit à ses vœux, en la prévenant qu'Ali périrait par le *hêtre* (1) s'il osait

de quelques fous, j'aurais peut-être été prophète; mais Mahomet a fermé la porte en s'annonçant comme le Paraclet : tout est dit.

(1) Le pal de hêtre est le bois spécialement employé pour empaler les voleurs de grand chemin. C'est pour cela que les paysans de la Turquie n'emploient jamais le branchage de cet arbre pour en faire les broches dont ils

troubler l'ordre public. Il promit donc de rester tranquille, et il tint parole aussi long-temps que Courd pacha vécut.

Cette correction indulgente sembla calmer l'effervescence d'Ali. Il vendit ses services à ses voisins, et il parvint à se faire des amis, chose préférable aux partisans soldés sur lesquels son crédit avait reposé jusqu'alors. Il étendit ses relations; il prit un rang distingué entre les beys du pays; et, comme il était en âge d'être marié, il obtint la fille de Capelan (1), pacha de Delvino, qui résidait à Argyro Castron. Il avait environ vingt-quatre ans lorsqu'il fut admis à l'honneur de cette alliance, qui lui mérita la main et le cœur d'Éminé, femme dont le nom sera long-temps révéré et chéri dans l'Épire.

Un mariage aussi avantageux aurait dû ramener Ali Tébélen à des idées qui calment ordinairement l'effervescence de la jeunesse; mais, en épousant une personne vertueuse, il s'associait à un beau-père connu par sa férocité et sa turbulence. Capelan pacha était un de ces rebelles communs en Turquie, qui, se trouvant placés à une grande distance de la capitale, croient pouvoir impunément dépouiller et déshonorer les familles rangées sous leur autorité. En mettant son gendre dans ses intérêts, il s'était flatté d'entraîner d'autres chefs dans son parti, et de parvenir à l'indépendance, qui est la chimère de presque tous les pachas. Ali Tébélen feignit d'entrer dans ses vues. Il entrevoyait des événements nouveaux, qui pouvaient le tirer de l'obscurité. Au sortir de l'île de l'Eubée, il s'était mis en relation avec les armatolis de la Thessalie, de l'Étolie, et de l'Acarnanie, parmi lesquels il circulait des bruits inconnus à la Grèce, depuis qu'elle avait été effacée du rang des puissances.

Les chrétiens orientaux ont toujours conservé une tra-

se servent pour rôtir les agneaux, et qu'ils n'en parlent qu'en l'anathématisant.

(1) Capelan le Tigre.

dition en vertu de laquelle ils croient que l'empire ottoman sera détruit par une *nation blonde, nommée Ros, venant du nord, qui leur est unie par les liens de la religion;* nulle prophétie ne fut jamais moins ambiguë. Un prêtre de cette église, expédié naguère par Munick, premier ministre du cabinet de Pétersbourg, afin de s'aboucher avec les montagnards de la Laconie, de la Selleïde, et de l'Acrocéraune, sans apporter de promesses positives, avait répandu quelques espérances parmi ces peuplades impatientes de secouer le joug, en leur rappelant l'oracle de la *nation blonde* destinée à les affranchir.

Il leur parlait alors au nom de l'impératrice Anne Ivanowna, dont le seul maréchal Munick illustrait le règne en confondant l'orgueil des Turcs, avec l'assistance de Lœwendalh, qui ne tarda pas à rendre son nom illustre par la prise de Berg-op-Zoom. Mais cette étoile salutaire vers laquelle les Grecs dirigeaient leurs vœux ne tarda pas à s'éclipser. Munick, enveloppé dans une de ces révolutions de sérail ordinaires aux gouvernements absolus, fut exilé en Sibérie après la mort de sa souveraine, et on perdit avec lui l'idée des plans qu'il avait conçus pour la délivrance de la Grèce.

Aussi long-temps que la voluptueuse et cruelle Élisabeth, à laquelle on donna le surnom de *Clémente,* parce qu'au lieu de trancher des têtes elle ne faisait que mutiler et proscrire ses victimes; aussi long-temps que cette femme vécut, on oublia les projets contre la Turquie; ce ne fut qu'à l'époque du règne de Pierre III, qu'on revint aux idées mères de Pierre-le-Grand! Munick qui reparaissait à la cour des czars couvert de la peau de mouton dont il avait été revêtu à Poline, où il vécut pendant vingt ans, avait, quoique éloigné des affaires, beaucoup appris et rien oublié que les injures du règne précédent.

Il avait mûri les desseins propres à chasser les Turcs au-delà du Bosphore; mais ces plans, ainsi que tout ce qu'il y

avait de gigantesque, allaient échoir en partage à cette Sémiramis qui, employant comme moyens dans sa politique la religion et les artifices, la vertu et le parjure, parut entourée d'un mélange effrayant de mœurs barbares et dissolues, de grandeur et d'imposture pour étonner son siècle et la postérité. Avec l'épouse perfide de Pierre III devaient se dévoiler et se dévoilèrent les projets gigantesques qui eurent tour à tour pour objet le commerce du Japon et de la Chine, l'invasion de l'Inde occupée par les Anglais et le rétablissement des républiques de la Grèce, inventé pour arriver au démembrement de la Pologne.

Dès lors l'idée d'une émancipation politique se ranima dans les esprits; et Catherine II, après son avénement au trône, en envoyant dans la Hellade un émissaire nommé Grégoire Papadopoulo (1), natif de Larisse, donna naissance à une suite de commotions qui ont causé plus de calamités aux chrétiens que les fléaux de la conquête, au temps de l'invasion des barbares. Papadopoulo était un officier d'artillerie de la garde impériale de Russie, lié d'amitié avec les Orlof. Il avait pris part à la révolution qui porta Catherine II à l'empire; et le chef des régicides, qui ne rèvait que couronnes pour sa royale maîtresse, avait donné des instructions à son mandataire, afin de travailler à la destruction de l'empire Ottoman.

C'était en 1765 que s'organisait en silence ce plan imaginé par Pierre I[er], négligé, comme on l'a dit, sous les règnes suivants, et qui sera réalisé par les autocrates de Russie, qu'une inévitable destinée porte à briser, tôt ou tard, le cimeterre de la race ottomane que nous voyons languir au milieu des convulsions de l'empire d'Orient. Les premières ouvertures du désir de l'affranchissement étaient parties du Montenero, dont les vladikas ou évèques, et les habitants, s'étaient déclarés sujets des empereurs de Russie;

(1) Papadopoulo, Papas-Oglou, signifient fils de prêtre, titre dont les enfants sortis du sacerdoce sont très-glorieux.

princes plus absolus que les sultans, puisqu'ils n'ont ni koran, ni muphti, ni ouléma, pour contre-balancer leur autorité. Il fut en conséquence décidé que cet état, enclavé dans des montagnes escarpées, serait le centre de l'insurrection, lorsqu'un personnage équivoque, appelé Stephano Piccolo (Étienne Petit) (1), y arriva, comme pour s'emparer des projets médités par les Orlof et Grégoire Papadopoulo.

Cet aventurier, en faisant répandre sous main qu'il était Pierre III, époux de Catherine, ne prenait cependant, dans le protocole de ses édits, que le titre de *Étienne, petit avec les petits, bon avec les bons, méchant avec les méchants*, et ne paraissait animé que du désir d'affranchir les chrétiens. Toute son ambition consistait à remplir *la mission dont Dieu l'avait chargé, en relevant ses autels, et en vengeant son saint nom outragé par les infidèles.* Il descendit ainsi du Montenero en 1767, en dirigeant ses premiers pas vers les habitants du Pastrovich, qui sont une colonie grecque anciennement établie entre les bouches de Cataro et le territoire du sangiac (2) de Scodra.

L'Europe, informée des machinations de la Russie, était attentive à la conduite que tiendrait Catherine, à l'égard du faux Pierre III et des chrétiens orientaux, que le cabinet de Pétersbourg a toujours traités depuis comme les victimes expiatoires de ses projets ambitieux. Dans cette circons-

(1) Indépendamment d'Étienne Piccolo, on vit se succéder plusieurs faux Pierre III. Un d'eux était un cordonnier de Woronetz, qui s'annonça en 1767; il traînait à sa suite les cosaques du Don, qui, ameutés par le clergé, mirent le trône de Catherine en danger. Le troisième fut un déserteur du régiment d'Orlof, nommé Tchernischeff, qui parut à Kopenka, sur les frontières de la Crimée, en 1770. Les prêtres se préparaient à le couronner, lorsqu'il fut saisi et décapité. Un quatrième imposteur de ce nom se montra dans le gouvernement d'Ousa. Né serf dans une des terres de la famille Woronzof, il réussit à tromper quelques cosaques du Don et du Volga, qui le saluèrent empereur. Il périt sous le knout en 1772. Un prisonnier d'Irkoutsk, qui voulut l'imiter, éprouva le même sort.

(2) Sangiac ou liva, drapeau, dénomination correspondante à celle de province, ou gouvernement militaire.

tance, l'impératrice, qui avait spécialement à cœur d'opprimer les Polonais, fit ce que font tous ceux dont les maximes politiques ne considèrent la religion, la morale, l'honneur et la justice que comme des chimères; tandis qu'elle envoyait des armes, des munitions et de l'argent aux Grecs, elle priait le sultan d'écraser les chrétiens révoltés contre son autorité, et de lui livrer Stephano Piccolo.

Au bruit de l'apparition de cet être mystérieux, qui venait de déployer le labarum russe dans la haute Albanie, les évêques de Sardes, ou Saba, de Pèch, proclamèrent le règne de la Croix; et les Chimariotes, sortis des monts Acrocérauniens, commencèrent à se répandre dans le Musaché. Le divan, qui avait hésité, comprit qu'il n'y avait plus à temporiser, et tous les musulmans reçurent l'ordre de prendre les armes. Le caziasker (1) de Romélie se rendit à Philippopolis; et le Romili Vali-cy, établi à Monastir, enjoignit aux grands vassaux de son gouvernement de marcher contre les insurgés.

Au lieu d'obéir à l'appel du sultan et de s'unir à Courd, visir de Bérat, pour attaquer les Souliotes et les Acrocérauniens, Capelan pacha, conseillé par son gendre Ali Tébélen, sans faire ouvertement cause commune avec les insurgés, entrava, par tous les moyens possibles, les opérations des troupes ottomanes, qui parvinrent néanmoins à relancer les Chimariotes dans leurs montagnes. Les Monténégrins, de leur côté, furent battus, et le faux Pierre III se trouva réduit à se cacher au fond des antres de l'Illyrie; mais il fut impossible d'entamer les Souliotes, retranchés dans les météores (2) de la Thesprotie.

(1) Caziasker, gouverneur général; il y en a un pour la Romélie ou Turquie d'Europe et un second pour l'Anatolie. On les connaît également sous les noms de beylerbeys et de mirmirans. — D'Ohsson, État de l'empire Ottoman, liv. VI.

(2) Météores, lieux élevés. Ce nom est donné par les Grecs aux montagnes dont l'accès difficile est devenu leur asyle contre les Turcs.

Ce manque de succès contre une tribu qui bravait, depuis plus de cinq générations d'hommes, les efforts de la Turquie, et l'avantage incomplet obtenu contre les Chimariotes, furent attribués à la déloyauté de Capelan pacha, que son gendre servait avec l'apparence d'un dévouement sans bornes, en dénonçant secrètement ses intrigues à la Porte Ottomane, dont il lui fit encourir la disgrace. Sa correspondance était un acte formel d'accusation contre Capelan pacha; et quand il vit l'orage formé, il fut le premier à le pousser à sa perte, en lui conseillant d'obéir à la citation du Romili Vali-cy, devant lequel il était mandé juridiquement pour rendre compte de sa conduite. Il employa son crédit et les larmes d'Éminé pour déterminer son beau-père à une démarche qui le conduisait à l'échafaud, où il désirait le voir monter, dans l'espérance de s'emparer de ses trésors et de lui succéder. Capelan, que son innocente fille, étrangère à la perfidie de son époux, sacrifiait, était condamné d'avance, et fut décapité à son arrivée à Monastir (1). Mais, au lieu de récompenser son délateur, on donna pour successeur à Capelan pacha Ali, bey d'Argyro Castron, homme dévoué au sultan, qui ne permit pas à Ali Tébélen de toucher à la succession de son beau-père, dont les biens étaient acquis à la couronne. L'iniquité fut ainsi doublement trompée; et l'ennemi de l'ordre public aurait peut-être reçu son châtiment, si sa mère ne lui eût suggéré un expédient qui le réhabilita en lui procurant des avantages nouveaux.

Ali d'Argyro Castron, qui venait de remplacer Capelan, n'avait point encore choisi d'épouse; et Chaïnitza, fille de Khamco, était en âge d'être mariée. On travailla en conséquence à cimenter une union qui fut conclue sous d'heureux auspices, puisqu'elle réunissait deux familles prêtes à devenir rivales. Mais combien elle était loin d'éteindre le ressentiment de celui qui ne pouvait se consoler d'avoir

(1) Monastir ou Bitolia, capitale de la Macédoine.

manqué le poste et perdu l'héritage de son beau-père! Il formait mille projets, qu'il avait peine à dissimuler, lorsque la mort de Courd pacha appela son attention du côté de Bérat.

Ali Tébélen s'était flatté de pouvoir, au moyen de la polygamie en usage chez les Turcs, être le gendre de Courd pacha, lorsqu'il apprit que ce visir avait donné, en mourant, sa fille unique à Ibrahim, bey d'Avlone, qui fut en même temps élevé au visiriat de la moyenne Albanie. Cette alliance, ces honneurs, obtenus à son préjudice par un homme recommandable, allumèrent dans le cœur d'Ali une vengeance dont les effets ont produit des résultats qu'il était difficile de pouvoir imaginer.

Le fatalisme, qui est la croyance des tyrans et des esclaves, établit une lignè de démarcation morale entre les Turcs soumis aux volontés d'un maître, et les Grecs subjugués, mais protestant sans cesse contre l'injustice du plus fort. Le christianisme a révélé à ceux-ci que la providence éternelle de Dieu dirige, d'accord avec les bonnes œuvres de l'homme, la courte scène de notre vie vers le bonheur; c'est pourquoi ils n'ont jamais désespéré d'un meilleur avenir. Comment auraient-ils pu penser autrement, puisque, chaque fois que les ministres du Très-Haut leur annoncent sa parole, ils leur rappellent *les jours anciens, les générations qui se sont écoulées et la liberté réservée aux enfants de J.-C.* (1)! Chez les mahométans, au contraire, tout est réglé; chaque homme porte écrit sur son front le sceau de sa destinée; et, leur sort étant immuablement arrêté, ils peuvent tout oser. Ali, imbu de ces maximes, avait tenté différentes voies, sans trouver encore celle de son horoscope. Les années s'écoulaient; il était un partisan fameux, à la vérité, mais sans titre et sans emploi. Il roulait dans un cercle vicieux, lorsqu'il conçut l'idée de se rendre maître absolu de la place de Tébélen. « Je compris en-

(1) Deuteron., v. 7, 12.

» fin, dit-il, la nécessité de m'établir solidement dans le » lieu de ma naissance. J'y avais des partisans disposés à me » servir, des adversaires redoutables, qu'il fallait trouver » en faute pour les exterminer en masse; et je conçus le » plan par lequel j'aurais dû débuter dans ma carrière.

» J'avais coutume, après une partie de chasse, de me » reposer, pour faire la méridienne, à l'ombre d'un bois » voisin de la Bentcha (1), où je fis proposer à mes en- » nemis, par un de mes affidés, de me guetter, afin de » m'assassiner. Je donnai le plan de la conspiration; et, » après avoir devancé mes adversaires au rendez-vous, » j'y fis attacher sous la feuillée une chèvre garrottée et » muselée, qu'on couvrit de ma cape. Je regagnai ensuite » mon sérail, en prenant des chemins détournés, tandis » qu'on croyait m'assassiner par un décharge faite sur » l'animal. Sans pouvoir s'assurer du succès, mes préten- » dus meurtriers rentrèrent à Tébélen, en criant : *Véli* » *bey n'est plus, nous en sommes délivrés !* Cette nou- » velle ayant retenti jusqu'au fond du harem, j'entendis » aussitôt les cris de ma mère et de ses femmes, qui se mê- » laient aux vociférations des vainqueurs. J'attendis qu'ils » fussent ivres de vin et de joie; et, après avoir désabusé » ma mère, aidé de mes partisans, je tombai sur mes enne- » mis. Le droit était de mon côté; tous furent exterminés » avant le retour du soleil; je distribuai leurs biens à mes » créatures; et, dès ce moment, je pus croire que Té- » bélen était à moi. » C'était effectivement le premier pas d'Ali vers la fortune; et son affabilité, sa patience à écouter les réclamations de ses soldats, persuadé que *la fonction la plus importante d'un prince est de rendre la justice*, lui ont gagné plus de partisans que son or.

J'ai dit précédemment qu'il nourrissait une haine sourde contre son beau-frère Ali, pacha d'Argyro Castron. En vain cet homme honorable, qui avait déjà deux enfants

(1) Bentcha, rivière qui se décharge dans l'Aoüs.

de Chaïnitza, avait essayé de s'attacher Ali Tébélen par des bienfaits, et de le consoler de son obscurité; quelque chose de faux dans ses rapports intimes lui apprenait à chaque instant qu'il n'avait pu gagner son affection. Il s'en affligeait; mais combien il était loin de pouvoir soupçonner ce que ce cœur dénaturé méditait contre lui! il ignorait (et comment imaginer un pareil crime?) qu'Ali Tébélen avait plusieurs fois sollicité sa sœur de l'empoisonner; car celle-ci, partagée entre ses devoirs, avait dû cacher cet horrible secret. Éconduit par Chaïnitza, le perfide feignit de se repentir; et cette ruse donna tellement le change à celle même qui le connaissait, qu'elle le crut revenu à de meilleurs sentiments. Il ne parlait plus de son beau-frère qu'avec égards; mais cette modération cachait la plus horrible des trames. Ali avait trouvé un complice dans la personne d'un certain Soliman, frère du pacha, auquel il promit, s'il voulait commettre le fratricide, objet de ses désirs, de lui donner en mariage Chaïnitza, avec l'héritage de son époux, ne réservant que ses prétentions au titre de pacha qu'il ambitionnait.

Cette proposition ayant été acceptée, on s'en garantit le secret, et on avisa au moyen d'exécuter un attentat digne de la coupable famille des Atrides. C'était un frère qui allait tremper ses mains dans le sang d'un frère, et un beau-frère qui devait récompenser un fratricide par l'hymen incestueux de sa sœur avec l'assassin de son mari. Liés par ce que le sang a de plus sacré, les conspirateurs, maîtres de leur secret, étaient reçus dans l'intimité de la famille. Ils se présentaient chaque jour au palais, lorsque, dans une audience particulière, Soliman, trouvant le moment favorable, assassina son frère d'un coup de pistolet. Au bruit de l'arme meurtrière, le harem s'ouvre; on accourt, et Chaïnitza trouve son époux étendu sans vie, entre Soliman et Ali Tébélen. Elle veut appeler; on l'arrête, on la menace de la mort; et son frère, faisant signe à l'assassin

de la couvrir de sa pelisse (1), la déclare sa femme. Ainsi cet hymen épouvantable fut conclu, et, dit-on, consommé à côté du cadavre encore palpitant d'Ali, pacha d'Argyro Castron, dont on publia la mort, comme étant la suite d'une apoplexie foudroyante.

Malgré cette précaution, qui fait partie du bulletin nécrologique ordinaire des despotes de l'Orient, la vérité fut bientôt connue : et comme on vit la douleur de Chaïnitza s'apaiser dans les bras de Soliman ; un fils, né de ses premières nôces, mourir peu de temps après cet événement, on ne manqua pas de dire qu'elle avait été consentante du meurtre de son premier mari. Il ne lui resta de cette union qu'une fille (sexe sans conséquence en Turquie), qui fut mariée, dans la suite, à un bey de Cleïsoura, réservé à figurer tragiquement dans les annales funèbres de cette histoire.

Ali, débarrassé de son beau-frère, dont il convoitait le poste, ne fut point appelé à lui succéder. Sélim bey Côka, issu d'une des premières familles de la Iapourie, reçut de la Sublime Porte (2) l'investiture du sangiac de Delvino, dont le siége fut rétabli dans cette ville, qui est le chef-lieu de l'antique Chaonie. Malgré ce mécompte, le nom d'Ali bey Tébélen devint de plus en plus fameux. L'attentat qu'il venait de commettre, loin de le couvrir d'opprobre, lui

(1) La pelisse, donnée par un Turc, à une femme non mariée ou veuve, est le gage de son hymen, et le signe qu'il la prend pour épouse.

(2) Porte : la porte de la ville était le lieu où se traitaient toutes les affaires dès le temps des patriarches. Chez les Grecs et les Romains, elles se discutaient dans le marché, appelé *agora* et *forum*. Chez nos ancêtres, les vassaux de chaque seigneur s'assemblaient dans la cour de son château ; et de là vinrent les *cours* des princes. En Orient, comme les souverains et les seigneurs vivent renfermés, les affaires se font à l'entrée de leur sérail ; et cette coutume de faire la cour à la porte du palais existait dès le temps des anciens rois de Perse, comme on le voit en plusieurs endroits du livre d'Esther.

*Mœurs des Israëlites*, par l'abbé Fleury ; c. 25, p. 115 et 116 ; édit. in-12 ; Paris.

acquit une sorte de popularité, dans un pays d'ochlocratie (1), où l'on regarde les crimes éclatants comme des preuves de talent; et il s'insinua tellement dans la confiance du nouveau Mir-livas ou pacha, qu'il fut reçu et traité comme s'il eût été son propre fils, ce qui lui donna les moyens de tramer de nouvelles intrigues.

Le livas de Delvino confinait, dans ce temps, avec les possessions de Venise en terre-ferme, par le district de Buthrotum (2), dont l'occupation avait été le sujet de quelques mésintelligences entre les Turcs et les chrétiens établis sur ce rivage. Sélim pacha, meilleur voisin que ses devanciers, s'appliqua à entretenir des relations amicales avec les provéditeurs de Corfou; et cette conduite, au lieu de lui mériter des éloges, le rendit suspect à un cabinet naturellement ombrageux.

L'Épire n'était pas encore remise de la commotion causée par l'insurrection des Grecs, lorsque Sélim pacha prit les rênes du gouvernement de la Chaonie. Une foule de chrétiens de tout âge et de tout sexe, pour dérober leurs têtes au fer des mahométans, s'étaient réfugiés aux Iles Ioniennes et dans le royaume de Naples, où une politique toute charitable et religieuse, et par conséquent bien différente de celle de notre siècle, leur offrit des secours et un asile protecteur. La chrétienté reçut à bras ouverts ceux que la loi de Mahomet proscrivait (3); tandis que le généreux Sélim pacha s'interposait, suivant le précepte du Coran (4), entre les victimes et les bourreaux, pour sauver

(1) Ochlocratie; gouvernement de la *lie du peuple*.

(2) Le territoire de Buthrotum a été cédé à la Porte Ottomane par le traité de 1800, consenti par la Russie et l'Angleterre.

(3) *Il n'est permis à aucun sujet tributaire de quitter le pays musulman; en cas d'expatriation, ce délit emporte sa proscription et sa mort civile.*

Code militaire, ch. VI, p. 45; par Mouradjea d'Ohsson.

(4) *Parmi les chrétiens, vous trouverez des hommes humains et attachés aux croyants, parce qu'ils ont des religieux et des prêtres voués à l'humanité.*

les orthodoxes de la partie orientale de l'Acrocéraune. Les jours de son administration ne se comptaient que par des jours de bienfaisance et de paix, et il ignorait dans sa bonté naturelle, qu'il contrevenait à l'esprit du cabinet ottoman, qui regarde les peuples de son empire comme d'autant plus faciles à gouverner, qu'ils sont plus pauvres et plus humiliés. Enfin, la guerre qui éclata en 1768, entre la Russie et la Porte, vint fortifier les soupçons qu'on avait déjà contre la fidélité de cet homme compatissant.

Il était placé, sans s'en douter, dans une fausse position ; et pour surcroît de malheur, il avait à ses côtés un traître qui ne cherchait qu'à le perdre. La chose, malgré la perversité du ministère turc, était difficile ; mais le génie du mal est fertile en expédients, et presque toujours heureux dans ses entreprises. Sélim pacha venait de vendre aux Vénitiens une forêt située près du lac Pélode ; quand Ali Tébélen profita de cette circonstance, pour le dénoncer au divan comme coupable d'avoir aliéné une portion du territoire de Sa Hautesse (quoiqu'il ne fût question que de la coupe des bois) ajoutant que si on n'y prenait garde, il livrerait bientôt la province entière de Delvino aux infidèles. Il terminait ce rapport chargé de faits controuvés, en protestant qu'il lui en coûtait beaucoup de faire connaître ces trames de Sélim pacha, son bienfaiteur, et que ses devoirs envers le sultan avaient pu seuls le déterminer à une révélation qui intéressait la religion et l'état, objets de l'envie des chrétiens.

Comme, en Turquie, un homme accusé, surtout de connivence avec les étrangers, est suspect et frappé d'anathème, la dénonciation suffit pour le perdre, quand il n'est pas assez puissant pour se faire craindre. Les Vénitiens étaient soupçonnés d'être d'accord avec les Russes ; c'était dans les Iles Ioniennes qu'on avait mûri l'insurrection prête à éclater dans le Péloponèse ; en fallait-il davantage pour colorer une révélation écrite d'un lieu voisin de celui où

se préparait cette grande conflagration? Sans former d'enquète juridique, on adressa donc secrètement à Ali Tébélen un firman de mort pour se défaire de Sélim pacha, en chargeant ainsi son délateur de le rendre exécutoire, chose qui n'arrive que sous un gouvernement tyrannique, où le même homme devient souvent accusateur, juge et bourreau.

Ali, qui s'était retiré à Tébélen pour ourdir cette trame, ne tarda pas à revenir à Delvino, où il fut reçu avec plus de tendresse que jamais par Sélim pacha, qui le logea, comme de coutume, dans son palais. A l'ombre de ce toit hospitalier, et aidé de quelques sicaires, le perfide prépara la consommation du crime destiné enfin à le tirer de l'obscurité. On était alors en été, et Ali Tébélen, qui se rendait tous les matins auprès du pacha pour lui faire sa cour, prétextant une indisposition, le fit supplier de passer dans son appartement. Cette invitation ayant été acceptée, il cacha les assassins dans une armoire, sans rayons (1), après les avoir prévenus qu'au signal, qui était de laisser tomber sa tasse à café sur le parquet qu'on tenait alors sans tapis, ils sortiraient de leur réduit et poignarderaient Sélim! Le vieillard ayant paru, comme il l'avait promis, fut assassiné, et expira en prononçant ces paroles mémorables : *Et c'est toi mon fils, qui m'arraches la vie! Seigneur ne me confonds pas avec les pervers* (2) *!*

Au tumulte qui suivit l'assassinat, les gardes de Sélim étant accourus, trouvèrent Ali entouré des assassins, tenant un firman déployé, et criant d'une voix menaçante : *J'ai tué le traître Sélim, par ordre de notre glorieux Sultan ; voici son commandement impérial.* A ces mots, et à la vue du diplôme fatal, on s'incline, et chacun reste glacé d'effroi en voyant trancher la tête de Sélim, baigné dans son sang! Ali s'en saisit comme d'un trophée. Il or-

(1) Ces sortes d'armoires servent à renfermer les matelas avec lesquels on dresse, chaque soir, les lits au milieu du parquet, ou sur les sophas.

(2) Coran ; ch. XXIII ; les Fidèles, verset 95.

donne que le cadi, les beys et les chefs des vieillards grecs aient à se réunir au palais, afin de dresser procès-verbal de l'exécution du pacha. On se rassemble en tremblant. Un Codja entonne le *Fatahat*, et le crime d'un scélérat est déclaré légal, *au nom du Dieu clément et miséricordieux, souverain des mondes* (1)! On apposa les scellés sur les meubles de la victime, et le meurtrier ne quitta le sérail qu'en emmenant avec lui, comme ôtage, Moustapha, fils de Sélim, et en faisant donner l'administration provisoire du pachalik à Démir Dost, son cousin, en vertu d'une décision juridique.

La Porte, afin de récompenser le zèle d'Ali Tébélen, lui décerna le gouvernement de la Thessalie, avec le titre de *dervendgi pacha*, ou grand prévôt des routes. Ces pouvoirs, réunis dans une seule main, mirent Ali pacha (je lui donnerai maintenant ce nom) à portée de soudoyer un corps de quatre mille Albanais déterminés. C'était une des conditions qui lui étaient imposées par le ministère ottoman, dont l'intention était de nettoyer la vallée du Pénée d'une multitude de chefs de bandes, qui y commandaient avec plus d'autorité que les officiers du Grand-Seigneur.

Tardives précautions, soins inutiles. Les soulèvemens partiels de la Grèce accusaient l'administration; les plaintes du peuple, pareilles au tonnerre entendu dans le lointain, annonçaient l'approche du danger. Le souverain n'était plus à tems de réparer ses injustices; car ce n'est que la torche et le poignard à la main que la remontrance se présente aux sultans.

(1) Fatahat; c'est le premier chapitre du Coran, donné à la Mecque. Il est pour eux ce que le signe de la croix est pour les chrétiens, et conçu en ces termes :

« *Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Louange à Dieu, souverain des mondes. La miséricorde est son partage. Il est le roi du jour du jugement. Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance. Dirige-nous dans le sentier du salut, dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, de ceux qui n'ont point mérité ta colère, et se sont préservés de l'erreur.* »

# CHAPITRE II.

Alexis Orlof. — Intelligences des émissaires Russes avec les Grecs. — Manœuvres politiques de Catherine II. — But qu'elle se proposait. — Provoque la guerre que les Turcs lui déclarent. — Erreur funeste des Grecs, leur aveuglement sur le compte du cabinet de Pétersbourg. — Réputation usurpée d'Alexis Orlof. — Ses querelles avec Janaki Iatrani, bey du Magne. — Arrivée de la flotte russe en Morée. — Débarquement opéré à Œtylos. — Insurrection de 1770. — Dissensions entre les Grecs et les Russes — qui abandonnent les insurgés. — Désolation du Péloponèse. — Apparition du Béotien Andriscos. — Ses exploits et ceux de ses compagnons d'armes. — Ravages des Schypetars; — leur révolte; — sont exterminés par Hassan pacha. — Arrivée d'Ali pacha dans la Thessalie, racontée par lui-même. — Manière de se faire une réputation; origine des armatolis; — s'attache Paléopoulo. — Chefs des armatolis; — nombre de leurs capitaineries. — Mort de Khamco; — son testament. — Ali nommé au sangiac de Janina. — État de cette ville à son avénement. — Inconvénients attachés à sa promotion; — sa conduite artificieuse; — attaque et détruit Cormovo. — Première campagne d'Ismaël pachô bey. — Inquiétudes d'Ibrahim, pacha de Bérat; — marie une de ses filles à Mouctar, fils d'Ali. — Empoisonnement de Sépher bey, frère du visir Ibrahim.

Tandis que ces choses se passaient dans l'Épire, les émissaires de Catherine qui se trouvaient à Venise, s'épuisaient en combinaisons pour soulever la Grèce dans l'intérêt de la Russie; car ce cabinet ne voulait qu'opérer une diversion, afin d'arriver à ses fins particulières. Porter une armée formidable sur le Danube, faire révolter les Grecs, menacer Constantinople par mer, afin d'obtenir la cession de la Crimée, sous un titre quelconque, tel était le secret de Catherine II. Assistés par Maruzzi, banquier, natif de Janina (1), les insurrecteurs expédiaient fréquemment à

(1) Et non pas de Larisse, comme le dit Rulhières. Il existe encore à Venise un Maruzzi, parent de celui qui s'était associé aux Orlof, qu'on a

Souli, dans l'Acrocéraune, et en Morée, des munitions de guerre, des armes, de l'argent, qui étaient distribués par des agents secrets, jusqu'aux armatolis du Pinde et du Parnasse. Un aventurier, nommé Tamara, enthousiaste des Grecs, ou plutôt désireux d'arriver à la fortune par l'intrigue, s'était abouché de son côté avec toutes les tribus guerrières de la Hellade et du Péloponèse, auxquelles il avait persuadé que *l'auguste Catherine* voulait enfin leur rendre la liberté. Il s'était rencontré dans ses excursions politiques, avec le thessalien Grégoire Papadopoulo, diplomate ambulant, qui s'était traîné depuis les antichambres des ministres de Pétersbourg, jusqu'aux foyers de tous les couvents répandus dans la Romélie. Les deux émissaires, qui avaient tout à gagner et rien à perdre dans une révolution, s'accordèrent à penser, à dire et à démontrer par des mémoires, qu'il fallait insurger la Hellade, sans s'inquiéter des malheurs qu'ils allaient attirer sur ses habitants.

Ils entraient ainsi dans les vues de Catherine qui, après avoir imposé des lois à la Pologne, traité avec l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre, caressait toutes les autres cours de l'Europe en attendant le moment de s'en faire craindre. Réduite à flatter les conjurés auxquels elle devait le trône, elle sentait, comme tous les usurpateurs, qu'elle ne pouvait régner qu'au milieu des armes; et l'imprudence des Turcs, excités par le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, provoqua l'événement qu'elle souhaitait le plus pour sa gloire.

L'impératrice venait, en 1768, de faire entrer de nouvelles troupes en Pologne; les confédérés de Bar s'étaient adressés une seconde fois à la Porte Ottomane pour lui demander des secours, lorsque le comte de Vergennes, instruit de ces démarches, détermina le sultan à s'opposer aux projets des Russes. L'Europe, dans son intérêt, au-

fait comte à cause de ses richesses, et dont la fille unique a pour parrain l'empereur de Russie.

rait dû alors adhérer aux plans du cabinet de Versailles; mais, déjà, le système fatal de la *politique des convenances*, avait prévalu sur les principes éternels du droit public (1)!

A la nouvelle de l'arrestation de son ambassadeur, qui fut renfermé au château des Sept-Tours, Catherine II fit publier à son de trompe la guerre dans Pétersbourg, et les hostilités s'étendirent bientôt des rives du Danube aux rives du Kouban. Cependant l'Europe, attentive à ce spectacle, y semblait encore indifférente, lorsqu'elle apprit qu'une escadre, sortie de la Baltique, entrait dans la Méditerranée (2). Elle était commandée par Spiridof, ou plutôt par ce soldat qu'un attentat avait élevé au rang de général, Alexis Orlof, à qui l'audace tenait lieu d'expérience et de talent. Maruzzi, décoré du cordon de Sainte-Anne, et devenu marquis, lui avait ouvert un crédit de trente-cinq millions. D'autres emprunts, formés à Livourne, à Gênes, à Lucques et à Amsterdam, le laissaient sans inquiétudes sur ses ressources; les Grecs devaient-ils l'être également sur leur avenir?

S'il avait existé parmi ceux-ci un homme versé dans la connaissance des affaires publiques, il lui aurait été facile de démontrer à ses compatriotes, ainsi que le prouve maintenant la correspondance entre Voltaire et le roi de Prusse, que cette princesse ambitieuse était loin de s'être élevée jusqu'à la pensée de tendre une main libératrice aux Grecs. Si un semblable projet avait existé, ne devait-elle

(1) C'était vers ce temps que Catherine disait au prince Henri de Prusse: *Je flatterai l'Angleterre; chargez-vous d'acheter l'Autriche, pour qu'elle endorme la France.* — Qui s'est maintenant chargé d'endormir la Russie?

(2) La première division de l'armée navale russe se composait de quinze vaisseaux de ligne, six frégates, et de transports sur lesquels on avait embarqué des galiotes à bombe, des galères démontées et quelques troupes. Elle fut jointe ensuite par cinq vaisseaux et deux frégates aux ordres du contre-amiral Elphingston.

pas porter ses forces au midi de son empire, attaquer son ennemi de ce côté ? Alors elle vengeait l'affront du Pruth sur les rives du Bosphore ; et, maîtresse de Constantinople, elle brisait les fers des chrétiens orientaux. C'était donc une déception destinée à masquer d'autres vues, qui avait fait détacher une escadre de Cronstadt (port éloigné de la Turquie de tout le diamètre de l'Europe), obligée d'effectuer une longue navigation, avant d'attaquer le Grand Turc. Cette réflexion ne fut pas faite, et la flotte russe avait passé l'hiver à Livourne, avant que ceux qui la commandaient eussent arrêté sur quel point de l'empire ottoman ils frapperaient le premier coup, lorsque les Grecs décidèrent la question.

Grégoire Papadopoulo, qui était venu s'établir à Œtylos, après sa conférence avec Tamara, n'avait pas eu de peine à faire entrer dans ses idées Janaki Mavro Michalis bey du Magne, père de celui qui combat maintenant à la tête des Grecs (1). Ses capitaines, qui étaient alors au nombre de quatorze, ainsi que Bénaki, l'un des plus riches propriétaires de Calamate, ayant accédé à ce projet, on adressa aux généraux russes, à Livourne, un plan d'insurrection, aussi détaillé que si elle eût été régulièrement organisée ; et, au retour des députés qui le portèrent, ceux-ci firent valoir la promesse des secours qu'ils avaient obtenue par cette supercherie afin d'exciter le soulèvement qu'ils avaient annoncé comme étant déjà opéré. Les Turcs les aidèrent mieux qu'ils ne l'auraient fait eux-mêmes dans cette machination. Soupçonnant qu'il existait un complot contre eux, ces oppresseurs pusillanimes agirent comme des hommes qui se jettent dans le précipice qu'ils redoutent. Dans leur terreur panique, ils massacrèrent une troupe de pay-

(1) La plupart de ces détails m'ont été confirmés par M. Bénaki, fils de celui dont il est ici question, que j'ai connu consul général de Russie à Corfou. Depuis ce temps, il n'avait jamais cessé d'entretenir *le feu sacré* parmi les Grecs. Il est mort dernièrement à Naples, où il était consul général, estimé de tous ceux qui l'ont connu.

sans lacédémoniens revenant de la foire de Patras, qu'ils prirent pour une armée de rebelles dirigée contre eux. Le cri de vengeance se fit aussitôt entendre de tous côtés; et lorsqu'au mois d'avril 1770, la flotte russe jeta l'ancre dans la baie d'Œtylos, ses commandants furent reçus avec transport par les évêques de Lacédémone et de Chariopolis, suivis d'une foule de montagnards qui ne demandaient qu'à s'enrôler sous les drapeaux de leurs prétendus libérateurs.

Ce début était favorable; mais, en voyant débarquer onze cents hommes et deux mille fusils rouillés, les Grecs s'écrièrent qu'on les sacrifiait. Ils espéraient que les Moscovites accompliraient seuls l'œuvre de leur délivrance, tandis que ceux-ci prétendaient n'être venus que comme auxiliaires. Cependant, comme les Maniates avaient déjà fait main basse sur les Turcs de Mistra, il fallait agir. On était compromis, et ils se décidèrent à marcher sur Tripolitza, assistés de quatre-vingts grenadiers russes. On ne pouvait leur en donner davantage; car Dolgorouki, le même qui avait réduit Navarin, plutôt par la peur que par la force de ses armes, venait d'entreprendre le siége de Modon. Quelques vaisseaux de guerre, aussi mal construits qu'équipés, s'amusaient pendant ce temps à canonner Coron. Il n'y avait ni ensemble, ni plan dans les attaques, et on s'aigrissait par des reproches mutuels, quand les Schypetars mahométans entrèrent au nombre de vingt mille dans la Morée. Alexis Orlof qui se trouvait à Œtylos avec Janaki Mavro-Michalis, s'emporta en le traitant de *brigand et de lâche*. — « Brigand! répliqua le Maniate, je n'ai jamais assassiné personne. Je suis libre et chef d'une nation indépendante. Mon sang est mêlé à celui de Médicis.... et toi, tu n'es que l'esclave d'une femme! » Cette altercation fut la dernière; on ne se vit plus, et Dolgorouki ayant perdu quarante canons devant Modon, s'embarqua avec ce qui lui restait de soldats à Navarin, en aban-

donnant une foule de chrétiens réfugiés dans l'île de Sphactérie où ils furent massacrés par les Turcs. Tel fut le résultat d'une insurrection dans laquelle on s'était mutuellement trompé.

Le Péloponèse tombait au pouvoir des barbares, quand un homme qui avait presque à lui seul la conscience de la force entière des Grecs, apparut au sein des montagnes de la Laconie (1). Andriscos, né dans la Béotie, accourait au secours de ses coréligionnaires, au moment où les Moscovites remontaient sur leurs vaisseaux. La cause qu'il venait défendre était perdue; il fallait se frayer une route à travers les Guègues et les Turcs de Larisse, et il se présenta à leur chef Mahmoud Basaklia, visir de Scodra, duquel il obtint un sauf-conduit pour rentrer dans la Romélie.

Il s'achemina vers cette province; mais, arrivé aux défilés de Clèones, il s'y trouve cerné par des forces supérieures embusquées sur son passage. Il montre le ciel à ses compagnons d'armes, et après s'être fait jour à coups de sabre, il arrive, en combattant de rochers en rochers et de défilés en défilés, au couvent de Saint-Michel près de Vostitza, où il se renferme avec Eustache P......, homme qui n'eut jamais son pareil à manier le fusil. Ils y sont bientôt assiégés par les janissaires de Larisse; et les Turcs avaient été obligés de renouveler leur armée, lorsque les braves, qui touchaient à la fin de leurs vivres et de leurs munitions, parvinrent à se dégager des mains de leurs ennemis. Pendant neuf mois entiers Eustache P...... tint la campagne, avant de se réfugier dans l'Étolie. Andriscos de son côté, après avoir longtemps erré dans le mont Olénos, et fait éprouver des pertes énormes aux Mahométans, s'étant embarqué à Patras, se réfugia, avec son compagnon d'armes qui le rejoignit, à Prévésa, ville alors dépendante de la république de Venise.

(1) On écrit le nom d'Andriscos, père d'Odyssée, l'un des stratarques actuels de la Grèce, Andrikos et Androutzos. Si je ne nomme pas son compagnon d'armes, que j'ai beaucoup connu, c'est que sa famille habite encore dans une ville occupée par les Turcs.

Ce fut à la suite de cette entreprise téméraire que les Russes, battus en Morée, livrèrent aux Turcs la mémorable bataille navale qui eut lieu en face de Chios, dans le détroit de Tchesmé (1). Rulhières nous en a donné une description digne de Thucydide; mais les malheurs du Péloponèse se prolongèrent long-temps après cette victoire et au-delà de la paix qui la suivit au bout de quelques années. Les Schypetars, conduits par Mahmoud Bazaklia, visir de Scodra, qui avait expulsé les Russes de cette province, demandèrent à être payés. Le baron de Tott, alors en tournée dans le Levant, trouva le pacha, commandant à Nauplie, presque assiégé dans cette place par les Épirotes, qui voulaient leur solde arriérée. L'argent manquait, ou du moins on ne leur en donna pas; et cette circonstance leur fournit un prétexte plausible pour se débander et se payer par leurs mains en pillant le pays. Les plus empressés de partir s'étant réunis sous la conduite de leur pacha, que la Porte avait déclaré Fermanli, s'il ne sortait de la presqu'île, dévastèrent les villages, et chassant devant eux les paysans comme des troupeaux de bestiaux, ils franchirent l'isthme de Corinthe, pour regagner leurs montagnes, avec les malheureux qu'ils traînaient en esclavage. D'autres restèrent dans le Péloponèse, s'emparèrent des maisons et des terres des chrétiens, privant par là le sol de ses cultivateurs, et l'empire turc de ses impôts. Enfin, quand ils ne trouvèrent plus de Grecs à opprimer, ils dirigèrent leurs

(1) Alexis Orlof reçut, à cette occasion, le surnom de Tchesmensky; ainsi le voulait Catherine. L'histoire, qui rend à chacun ses droits, dira, au contraire, que l'incendie de la flotte ottomane, à Tchesmé ou Cyssos, fut l'ouvrage des Anglais Elphingston, Greig et Dugdale. L'impératrice prétendait que l'idée en était due à Alexis Orlof; elle l'écrivit à Voltaire, quoiqu'elle sût le contraire. Elle s'était sans doute rendue à l'évidence, quand elle n'eut plus d'intérêt à ménager le principal agent de son élévation, car le congé de démission accordé à Dugdale, en 1790, par l'impératrice, portait qu'elle lui accordait sa pension, *en considération surtout du service signalé qu'il lui avait rendu en incendiant la flotte turque à Tchesmé.*

violences contre les musulmans, qu'ils attelaient à la charrue, et faisaient travailler à coups de fouet, ainsi que cela s'était passé quand Pierre le boiteux, accouru avec ses Arnaoutes au secours des Moraïtes dans le treizième siècle, accabla du poids de son patronage armé ceux qu'il était appelé à défendre alors contre les musulmans.

Neuf années consécutives avaient vu se succéder onze gouverneurs dans la Morée, avec les ordres les plus positifs d'exterminer les Albanais, et tous avaient été révoqués sans y avoir réussi. Les uns alléguaient qu'ils n'avaient pas de forces suffisantes pour exécuter une pareille entreprise; les autres n'avaient pas su résister aux présents des rebelles, quand la Porte fit partir le célèbre Hassan pacha, qui avait sauvé l'empire ottoman après la défaite de Tchesmé.

Le corps principal des Schypetars (1) qu'on évaluait à dix mille hommes, était commandé par deux Toxides nommés Bessiaris (2), nés dans les environs de Tébélen. Ils étaient retranchés sous les murs de Tripolitza, et Hassan n'ayant pu réussir à leur faire accepter une capitulation, se décida à les soumettre par les armes. Ce serasker, qui était campé depuis un mois à Argos, en partit le dix juin 1779, après la prière qui suit le passage du soleil au méridien, et ayant marché une partie de la nuit, il parut le jour suivant avec l'aurore devant Tripolitza. Il attaqua aussitôt les rebelles, qu'il mit en déroute, et avant la fin de la journée,

(1) Les exactions des Albanais furent poussées à un tel excès, qu'ils contraignaient les paysans à prendre de l'argent d'eux au taux inouï de cinq pour cent par semaine. Ils les obligeaient à leur faire un billet du capital, et quand ils ne pouvaient plus payer les intérêts, ils les vendaient comme esclaves aux Barbaresques. Cet exemple de la traite des blancs, qui eut lieu pendant huit ans, dépeupla le Péloponèse et n'excita les réclamations d'aucune puissance chrétienne. La Russie, qui avait sacrifié tant de malheureux, ne témoigna pour eux aucune commisération; et comme il n'y avait alors de publicité par les journaux que pour le cérémonial des cours, l'Europe ignora les crimes d'une politique barbare.

(2) C'étaient les ancêtres de Hagos Bessiaris, dont il est question dans cette histoire.

il fit dresser devant la porte orientale de la ville une pyramide de plus de quatre mille têtes, dont j'ai encore vu les débris en 1799, quand j'étais esclave des Turcs, par le sort de la guerre, dans le Péloponèse. Ce qui s'échappa d'Albanais à la suite de cette bataille, poursuivis à outrance, traqués dans les versants des monts OEniens, furent exterminés au fond d'une gorge boisée, qui, depuis ce temps, a pris le nom de défilé du Massacre (1).

Les Maniates, qui avaient soulevé des tempêtes, retranchés au milieu des escarpements du Taygète, furent respectés parce qu'ils étaient inexpugnables; mais il n'en était pas ainsi des chrétiens que la barbarie des Schypetars avait contraints de fuir dans la Romélie, et de refluer dans les montagnes d'Agrapha, où ils avaient trouvé un asile inviolable parmi les armatolis. C'était contre ces hommes libres qu'Ali pacha allait entrer en lice. Il connaissait les principaux d'entre eux; et la conduite qu'il tint attesta la profondeur des vues qui ont dirigé sa conduite.

Tricaca, Moscolouri, presque tous les bourgs et villages situés au fond du bassin de la Thessalie, avaient été brûlés ou pillés par les mahométans et par les janissaires de Larisse, lorsque Ali pacha arriva au chef-lieu de son gouvernement. « J'avais laissé dans la basse Albanie, » lui ai-je entendu raconter souvent, « un fantôme de pacha qui était » le jouet des beys de Janina, et j'évitai de passer par cette » ville pour me rendre à mon poste. Je traversai le Zagori, » où le fidèle Noutza, dont Dieu veuille avoir l'ame, car » c'était un brave homme, ravitailla ma bourse. Sans prendre permission de Suleyman, qui était alors sangiac-bey » d'Épire, nous levâmes, avec l'aide de Dieu et de mes braves Schypetars, une petite contribution; ce dont bien » me prit, car en mettant pied à terre à Tricala, je ne trouvai qu'un pays épuisé. On avait pendu une foule de pay-

(1) Défilé du Massacre. *Voyez*, tom. IV, ch. cx, du Voyage dans la Grèce.

» sans, dont les travaux enrichissent des personnages tels » que nous. Les agas de Larisse avaient inventé des pro- » jets de révolte pour enlever des moutons, des femmes » et des enfants. Ils mangeaient les uns et vendaient les » autres! Pour moi, je compris sur-le-champ qu'il n'y avait » presque jamais de rebelles et de brigands que les Turcs : » oui, les Turcs, » me dit en souriant Ali, qui avait remarqué mon étonnement; « nous sommes faits comme cela » nous autres gens d'épée. Je me trouvai donc en état » d'hostilité avec les beys de Larisse. Cependant je com- » mençai au préalable à faire main basse sur les partis d'ar- » matolis qui infestaient la plaine, et je les forçai à rentrer » dans leurs montagnes, où je les tins comme des corps de » réserve à mes ordres. J'envoyai en même temps quel- » ques têtes à Constantinople, pour amuser le sultan et la » populace, de l'argent à ses ministres; car l'*eau dort, mais* » *l'envie ne dort jamais.* » Ces plans d'Ali étaient judicieux, et la terreur de son nom fut telle à son début, que l'ordre reparut depuis les défilés de la Perrhébie du Pinde, jusqu'au fond du Tempé et au pas des Thermopyles.

Ces faits de police prévôtale, grossis par l'exagération des orientaux, justifièrent les idées de capacité qu'on avait d'Ali pacha. Né avec une espèce d'impatience de célébrité, il prenait soin de propager lui-même sa renommée, en racontant ses prouesses à tout venant, en faisant des largesses aux officiers du Sultan qui le visitaient, et en montrant aux étrangers les cours de son palais ornées de têtes, appareil le plus magnifique dont puisse s'environner un despote. Mais ce qui contribuait surtout à consolider sa puissance, c'étaient les trésors qu'il amassait sous le voile de la justice. Ainsi jamais il ne frappait pour le plaisir de frapper, et dans ses proscriptions son glaive ne s'appesantissait que sur les grands et les personnes opulentes, dont il confisquait les biens à son profit. Enfin, après avoir passé plusieurs années dans la Thessalie, Ali pacha se trouva dans

le cas de pouvoir marchander le gouvernement de Janina, qui, en lui livrant l'Épire, le mettait à portée de se venger de ses ennemis, de les écraser, et de régner en maître sur les Albanies, chose nécessaire à ses projets ultérieurs.

L'intrigue procure une charge : par la calomnie comme par le poison, on se défait d'un antagoniste. Ces moyens usités dans les cours de l'Orient sont vulgaires; mais quand un génie actif les combine avec la puissance de l'or, il est rare que ses entreprises les plus audacieuses ne soient pas couronnées du succès. Aussi personne ne sut mieux qu'Ali pacha, *donner sans enrichir, donner pour faire dépenser*, et surtout *donner si à propos*, qu'on était compromis en recevant de sa part, parce que l'argent des tyrans est toujours le salaire d'une bassesse ou d'un crime. Ses discours familiers n'étaient pas plus purs que ses actions. Chaque ministre disgracié était, à l'entendre, un homme de mérite puni de la supériorité de ses talens; et chaque ministre étranglé, une victime de l'envie; tout ministre en place était incapable du poste qu'il occupait, et les aspirants qu'il prévoyait devoir monter au banc du divan, des hommes de la plus haute espérance. Il en était de même de la dynastie des Sultans, qu'il traitait avec moins de réserve encore que le ministère. Tant qu'Abdulhamid avait vécu, le satrape soupirait après l'avénement de Selim III, qui n'eut pas plutôt ceint le sabre d'Ottman qu'il conjura sa perte. Enfin, mécontent, ou plutôt ennemi de tout pouvoir, le mot de *liberté* s'échappait parfois aussi naïvement de sa bouche, que celui d'*humanité* des lèvres impures de Néron, et il n'en fallut pas davantage pour séduire un homme qui commandait alors les armatolis des montagnes d'Agrapha.

C'est ici le lieu de faire connaître succinctement les débris vénérables de l'antique race des Hellènes, dont la longue résistance et les guerres sans cesse renaissantes ont fait dire, avec raison, que l'autorité des sultans dans la Grèce

était un problème qu'il fallait résoudre annuellement les armes à la main.

L'Écriture sainte nous montre en plusieurs endroits que le brigandage est aussi ancien que les monarchies absolues de l'Orient, où l'on ne compte que des oppresseurs et des opprimés, résultat inévitable de la conquête qui, traçant une ligne de démarcation par le culte public et les intérêts opposés des conquérants et du peuple subjugué, empêcha toujours toute espèce de fusion politique. A la suite de ce mécontentement, on voit souvent en Turquie, ainsi qu'il arrivait parmi les Juifs, les chefs s'exercer (1) à l'apprentissage du gouvernement, en s'associant à des voleurs de grand chemin. D'un autre côté, il résulte que le sultan est menacé au sein de sa capitale par ses visirs devenus chefs de bande, comme le fut Joakim (2), roi de Juda, par les Ammonites, et Catherine II par Pugastchef; parce que rien n'est aussi vacillant que le despotisme, dont l'essence est un outrage flagrant contre les lois divines et humaines!

En lisant l'histoire, on remarque également que les tours élevées dans le désert (3) pour tenir en bride les Syriens expropriés et les exploits d'Hérode (4), qui fit trembler les indigènes, ne servirent qu'à obtenir des trèves, bientôt suivies d'insurrections partielles et de représailles sanglantes. La Grèce avait offert les mêmes scènes à l'époque des colonies qui dépossédèrent les naturels des acropoles pélasgiques; et on pourrait, sans forcer la lettre des traditions, montrer qu'il exista des peuplades insoumises dans la Hellade, au temps de sa plus brillante civilisation. Elles reparurent surtout avec énergie à l'époque de la conquête du territoire classique par les Romains. Vers ce temps Thucydide, Polybe et Justin (5) parlent des brigands de l'Acar-

(1) Juges, XI, 3.

(2) 2. Reg. III, 22.

(3) Paral. XXVI, 7, 10.

(4) Joseph, Antiq. Jud., c. 25, §. 4 et 5.

(5) Thucyd. I, c. 5 et 6. Polyb., l. IV. Just., l. XLIII, c. 3.

nanie et de l'Étolie, dans les mêmes termes que le font les écrivains de la Byzantine (1), en les représentant tels qu'ils le sont encore aujourd'hui, sous les dénominations de klephtes ou voleurs du Xéromeros, du Valtos, du Macrinoros, d'Agrapha, du Pinde et des montagnes de la Thessalie.

La chronique de Nepota Ducas (2) laisse entrevoir comment il est sorti de ces bandes des corps avoués par la Porte ottomane, qui prirent le nom d'*Armatolis* ou gendarmes, sur le continent, et celui de *Cernides* ou gardes-côtes dans les îles de la mer Égée. L'idée première de ces milices appartient aux chevaliers français et aux Vénitiens qui les instituèrent lors du démembrement de l'empire d'Orient. Les Turcs les trouvant établies, s'en servirent pour étendre leur domination dans les montagnes. Plus tard, Amurat IV leur accorda des capitulations, qui, bien que violées, laissèrent, sans qu'on s'en doutât, des cadres ouverts aux défenseurs de la religion et de la patrie, toujours prêts à saisir le moment opportun pour relever l'étendard auguste de la Croix et de la liberté.

Démétrius Paléopoulo (3), né à Carpenitzé, dans l'Étolie, d'une de ces familles grecques restées debout au milieu des ruines de leur patrie, s'était lié d'amitié avec Noutza Macri-Mitchys, lorsque cet agent d'Ali fut envoyé par son maître pour porter des paroles de paix aux bandes guerrières répandues dans la chaîne du Pinde et du mont Œta. Éprouvé par l'adversité, car après la mort de son père,

(1) Phrantzès, l. III, c. 23.

(2) *Voyez* le tome v de mon Voyage dans la Grèce, où cette chronique se trouve imprimée pour la première fois.

(3) Dans la première partie de l'Histoire d'Ali pacha, publiée en 1820, je n'avais pas jugé convenable de parler de Paléopoulo, que je craignais de compromettre, parce que je le croyais encore vivant. J'en ai fait mention dans la notice jointe au tome cinquième de mon ouvrage, imprimé en 1821, et je rétablis maintenant ce qui concerne cet homme, dans l'ordre chronologique des événemens de la vie d'Ali pacha, et de l'histoire de la régénération de la Grèce.

qu'il perdit dans sa quatorzième année, il avait été forcé de s'expatrier, afin de se dérober aux poursuites des ennemis de sa maison et réduit à errer avec les proscrits, il ne tarda pas à se distinguer au milieu d'eux, par une prudence aussi rare que son courage était remarquable. Dans les siècles héroïques, Paléopoulo eût été aussi illustre que Thésée : il aurait fondé Athènes, policé son pays; tandis que parmi les Grecs, humiliés et non pas dégénérés, il ne pouvait jamais être qu'un chef de partisans, flétris par les oppresseurs du titre immérité de *klephtes* ou *voleurs*. Malgré la fausse attitude dans laquelle l'injustice de l'ordre social l'avait placé, le bruit de sa valeur volait de bouche en bouche, lorsqu'un ancien ami de son père, Canavos, Grec de race historique, l'arracha à la profession aventureuse qu'il avait embrassée. Il le fixa auprès de lui, et content de sa conduite, il ne tarda pas à lui donner en mariage une fille unique qu'il possédait, et à lui faire obtenir le poste de vaivode, ou prince de l'Étolie, que son père avait rempli avec autant d'honneur que de bravoure, toutes les fois que les libertés publiques, fondées sur les capitulations accordées par les sultans, avaient été menacées de la part des Turcs.

Cette restauration d'un chef vertueux, en comblant de joie la majeure partie des Étoliens, réveilla la haine des ennemis de Paléopoulo, qui obtinrent, à force d'intrigues et d'argent, un firman de mort contre leur vaivode. Mais comme il arrive dans les gouvernements absolus que de pareilles sentences sont ordinairement sans effet quand elles ne frappent pas à la manière de la foudre, le chef des Étoliens, informé à temps du coup dont on le menaçait, s'y déroba par la fuite. Il se jeta dans les bras de ses anciens frères d'armes; et, après une guerre de deux ans contre le visir de Thessalie, auquel Ali pacha succéda, la Porte, qui absout et condamne sans discernement, lui rendit, avec l'assurance insignifiante de ses bonnes graces, l'emploi de vaivode d'Étolie.

De retour à Carpenitzé, Paléopoulo s'étant abouché avec Noutza, séduit par l'idée qu'Ali pacha, qui lui avait fait des offres de service, serait peut-être un jour le libérateur de la Grèce, crut devoir s'attacher à sa fortune. Les opprimés sont toujours disposés à se faire illusion quand quelque chose sourit à leurs désirs. Le vaivode de l'Étolie était de l'âge d'Ali; il avait éprouvé, ainsi que lui, de grandes vicissitudes; leurs pères avaient été liés d'amitié, et la ressemblance du parvenu de Tébélen avec Paléopoulo était telle, qu'on les appelait les ménechmes épirotes. Leur première entrevue eut lieu à Tricala, en 1786, et on convint du plan qui devait porter le Scythe mahométan au poste de Janina.

Suivant un rescrit impérial de Soliman-le-Magnifique, la Grèce septentrionale était divisée en quatorze capitaineries d'armatolis (1), composées de chrétiens du rit orthodoxe, car il n'y a aucun Latin dans toute l'étendue de l'Épire. Il fut donc convenu que Paléopoulo, Canavos, et Boucovallas, qui avaient obtenu en Russie le grade de major, devenus capitaines des ligues Thessaliennes et Acarnaniennes, commenceraient leurs incursions contre le fantôme de pacha de Janina, et bientôt on n'entendit parler que de dévastations et de brigandages. Le peuple qui n'est compté dans l'Orient que sur le pied des bestiaux propres à féconder la terre, faisait vainement entendre sa voix suppliante; on exigeait de lui ses impôts, et l'Épire ainsi que le canton d'Arta, furent en proie à la désolation, tandis que la Thessalie florissait sous le gouvernement d'Ali. La Porte, qui ne juge jamais des événements qu'en raison de ses intérêts particuliers, allait conférer le drapeau de Janina à l'auteur des désordres publics, pour les faire cesser; et il y comptait, lorsqu'une affaire particulière vint interrompre ces projets.

(1) Les quatorze capitaineries d'armatolis étaient, pour la Macédoine cis-axienne : Verria, Servia, Alassona, Grévéno et Milias; pour la Thessalie : Olympos, Mavrovouni, Cachia, Agrapha, Patradgik et Malacassis; pour l'Acarnanie et l'Étolie : Vénético, Lidoriki, Xéroméros, qui embrassait la basse Épire, jusqu'à Rogous et Djoumerca.

La moderne Olympias, Khamco, atteinte depuis longtemps d'un cancer utérin, fruit de sa dépravation, termina sa carrière, après s'être défaite par le poison du dernier des frères consanguins d'Ali pacha. Telle fut la fin de sa vie, dont elle employa les derniers momens à se faire relire son testament, monument digne des Furies, par lesquelles il lui fut sans doute inspiré.

Cet acte, qui prolonge la volonté humaine au-delà du terme de l'existence, prescrivait à Ali et à Chaïnitza « d'ex- » terminer, dès qu'ils le pourraient, les habitans de Cardiki » et de Cormovo, dont elle avait été l'esclave, ainsi qu'eux; » leur donnant sa malédiction, s'ils contrevenaient jamais » à ce dessein. » Par un second article, elle ordonnait « d'envoyer en son nom un pèlerin à la Mecque, et de faire » déposer, pour le repos de son ame, une offrande (1) sur » le tombeau du prophète. » En vertu d'autres dispositions, elle commandait « des assassinats particuliers, et » elle désignait les villages qu'on devait brûler un jour ». Enfin elle terminait par un conseil semblable à celui que Sévère mourant donnait à ses enfans : « Soyez unis, en- » richissez vos soldats, et comptez le peuple pour rien (2) ». La personne de qui je tiens ces détails ajoute que, rongée par un ulcère dévorant, elle expira dans des transports de rage, en vomissant d'horribles imprécations contre la providence éternelle.

Dicens in superos aspera verba deos.

(1) Comme on ne peut envoyer de pèlerin à la Mecque, ni offrir de présents à Médine, qu'avec l'argent d'un bien-fonds légitimement acquis, qu'on doit vendre à cet effet, on fit une recherche exacte des propriétés appartenant à Véli bey Tébélen. Après une enquête sévère, il fallut remonter jusqu'à l'état de possession de son grand-père, qui consistait en un champ d'environ quinze cents francs de rente. Mais, en vérifiant la légitimité de cette propriété, on reconnut que le chef de la race tébélénienne l'avait volée à un chrétien. Ainsi, disait Colovos, secrétaire des commandements d'Ali, de qui je tiens cette anecdote, *le pèlerinage et les vœux commandés par Khamco n'ont jamais été accomplis.*

(2) *Estote concordes, locupletate milites, cæteros contemnite.*

Elle avait expédié courriers sur courriers à son fils, pour l'appeler et le voir à son heure suprême; mais le ciel lui refusa cette consolation !... Elle exhala son ame impie dans le sein de Chaïnitza, et Ali n'arriva à Tébélen qu'une heure après la mort de sa mère. Il versa des larmes abondantes sur ses restes inanimés; et, joignant sa main à celle de sa sœur, ils jurèrent ensemble, sur le cadavre de Khamco, d'accomplir ses volontés, de poursuivre et d'anéantir jusqu'au dernier de leurs communs ennemis.

Quel avenir présageaient ces épouvantables serments ! Le terme fatal des libertés de l'Epire approchait; le crime allait couvrir ses vallons et ses montagnes de carnage et d'incendies. Ali, riche et puissant, se présentait fortifié de deux fils, Mouctar et Véli, dont Éminé l'avait rendu père. On frémissait à l'idée des vengeances qu'un pareil homme pourrait exercer, sans penser à se réunir, afin de s'opposer aux malheurs dont on était menacé. Les peuplades albanaises, accoutumées à ne résister qu'à des attaques directes, et imprévoyantes comme le sont des hommes à demi civilisés, s'attachèrent, les unes par des calculs d'intérêt, à la fortune du tyran, tandis que les autres voyaient avec une funeste indifférence son avénement au sangiac de Janina, que la Porte lui accorda au titre onéreux d'*Arpalik* (1), ou conquête.

Janina, qu'on pouvait considérer comme la capitale de la confédération anséatique de l'Épire, tarda trop longtemps à connaître les manœuvres d'Ali pacha, qu'elle aurait pu faire tourner contre leur auteur. Elle caressait la chimère de l'anarchie qui flattait la vanité de ses habitants. Accoutumée au gouvernement des satrapes envoyés par la Porte, depuis la mort de Courd pacha, elle croyait jouir d'une liberté très-étendue, parce qu'on y faisait grand

(1) Arpalik; mot dérivé du grec ἁρπάζω, *rapio*, expression qui est parfaitement en harmonie avec les actes du gouvernement ottoman.

bruit. L'esprit grec (car les mahométans épirotes ne sont que des Hellènes circoncis) se repaissait à son aise d'intrigues et de séditions. Chacun, retranché chez soi, vivait à l'abri de la protection de quelque aga, et ne sortait que pour prendre part aux agitations du *Forum* (1). On reléguait les pachas dans le vieux château du Lac ; on les faisait révoquer à volonté, et on en avait vu jusqu'à trois se succéder dans un seul jour, parce que le cabinet ottoman adjugeait à tout venant le sangiac de Janina, qui était considéré plutôt comme une arène de séditieux, que comme une place soumise au Grand-Seigneur.

Ali pacha avait depuis long-temps sa faction dans cette anarchie ; mais elle y était peu influente, parce qu'on redoutait son caractère ; et sa nomination ne fut pas plus tôt connue, qu'on déclara unanimement qu'il ne serait pas reçu. On jura haine *au fils de la prostituée* (2) ; on fit serment de mourir plutôt que de l'admettre, et Ali, ne se trouvant pas en force pour réduire une population alors belliqueuse, se mit à piller les villages qui appartenaient à ses adversaires. Alors les riches et les usufruitiers, s'ennuyant d'être mis à exécution militaire, convinrent avec les beys, d'introduire à bas bruit le satrape dans Janina. Il y fit en conséquence son entrée de nuit ; et son fidèle Noutza, avec quelques hommes dévoués, le conduisit au tribunal du cadi, duquel il requit la publication de l'enregistrement de ses firmans d'investiture. Cette formalité étant remplie, Ali fut proclamé en sa qualité de pacha à deux queues de Janina, dont il cumula les fonctions avec celles de toparque de Thessalie, et de grand-prévôt des défilés, dont il était revêtu. Cet événement, objet principal des vœux du tyran, se passa à la fin de 1788, dernière

(1) Ce mot est synonyme de celui d'*agora*, et en usage à Corfou et dans plusieurs villes de l'Épire, pour désigner le *marché* ou place publique, que les Turcs appellent le *bazar*.

(2) Καπαὶ-ἴγλου, nom sous lequel on désignait Khamco.

année paisible d'un siècle qui devait finir par des révolutions et des guerres, qui ont désolé l'univers.

A cette époque, mourut Abdulhamid, dont les fils Moustapha et Mahmoud furent renfermés dans le vieux sérail, où des instituteurs turcs élèvent les princes destinés au trône des sultans, avec autant de soins à peu près, que les *pullarii* des Romains en avaient pour la basse-cour sacrée, qui présidait aux destinées du peuple-roi. Le débonnaire Sélim, tiré de la prison où ses neveux entraient, ne fut pas plus tôt parvenu à l'empire, qu'il confirma Ali Tébélen dans les titres, charges et priviléges que son prédécesseur lui avait conférés.

C'était établir un foyer d'incendie dans la Grèce ! Depuis le dernier traité de paix conclu entre la Russie et la Porte Ottomane, on ne s'était jamais cru aussi près de la guerre. On savait à quoi s'en tenir au sujet de ces paroles que Catherine aimait à répéter, lorsqu'elle prétendait « que c'était pour épargner le sang humain qu'elle voulait « vivre en bonne harmonie avec les Turcs. » Personne n'ignorait qu'elle avait goûté les projets de Munick, et que le désir d'expulser les Osmanlis de l'Europe était tel, qu'elle aurait consenti à relever les républiques de la Grèce, sauf à les traiter ensuite comme elle traitait alors la Pologne.

Ses émissaires ne cessaient pas de parcourir la Grèce, et Ali, consolidé par une double investiture au poste qu'il convoitait depuis long-temps, s'occupa, sans lire dans l'avenir, à réduire les beys de Janina, en les dépouillant de leurs biens; convaincu qu'en cessant d'être riches, ils ne pourraient plus former de brigues contre lui dans le divan. En même temps, il flattait les Schypetars, auxquels il donnait exclusivement tous les emplois; et par une innovation étrange, il admit dans son conseil des Grecs, dont les talents lui furent de la plus grande utilité. Après avoir posé ces principes mécaniques d'administration, le satrape,

habile à se plier aux circonstances, afin de les maîtriser au gré de ses intérêts, joua tous les rôles auxquels un homme sans conscience peut se prêter. Musulman avec les Turcs, il caressait les plus fanatiques, auxquels il faisait, à l'occasion, donner la bastonnade comme à des esclaves; panthéiste avec les *bektadgis*, il professait le matérialisme quand il était dans leur compagnie (1); et chrétien lorsqu'il s'enivrait avec les Grecs, « il buvait à la santé de la bonne Vierge ! » Il aurait même eu le courage d'être honnête homme, pour parvenir à ses fins, si la vertu était de mise dans les cours de l'Orient. Mais s'il prenait tous les masques pour décevoir ceux qu'il voulait abuser, il adopta au contraire une marche fixe et régulière dans la région des orages politiques où il s'était élevé. Obséquieux envers la Porte ottomane toutes les fois qu'elle n'attaquait pas son autorité particulière, sa règle fut non-seulement de payer exactement ses redevances au sultan, mais encore de lui faire, au besoin, des avances de fonds, de pensionner, comme on l'a dit, les membres les plus influents du ministère ; et jamais il n'a dévié de ce système, sachant par instinct que, dans les gouvernements absolus, l'or est plus puissant que le despote, quoiqu'il soit l'état et la loi.

Après avoir neutralisé les grands, et trompé la multitude par des discours artificieux, car jamais nul homme ne posséda à un plus haut degré la coquetterie de la parole, Ali pacha, afin de satisfaire aux dernières volontés de sa mère et au besoin de sa vengeance personnelle, résolut de porter ses armes contre Cormovo. C'était au pied des rochers de cette bourgade qu'il avait éprouvé la honte d'être battu dans sa jeunesse ; Khamco avait été livrée à la brutalité d'un de ses primats, au temps de son esclavage.

(1) Les derviches Bektadgis ont pour croyance que *Dieu est tout*, et que *tout est Dieu*, que la matière, étant éternelle, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin; ou, comme dit Pline, *idemque rerum naturæ opus et rerum ipsa natura*. Hist. nat., lib. II, c. I.

Combien de ressentiments devaient animer celui qui n'oublia jamais que les services et les bienfaits! Néanmoins la crainte de se compromettre encore une fois fit qu'il ne s'engagea dans cette entreprise qu'après s'être assuré du succès par une trahison.

Ali, parvenu au pouvoir, ne se montrant plus dans les premiers rangs des guerriers, chargea Démir Dost, que nous avons vu figurer en qualité de gérant du drapeau de Delvino, après l'assassinat de Sélim, de conduire les opérations. Il intrigua suivant son usage, promit amnistie, récompenses; et, sous le voile trompeur d'une trêve, Cormovo fut surpris si inopinément, que la plupart des habitants, qui ne purent s'enfuir, périrent par le fer ou dans les supplices. L'homme accusé d'avoir fait violence à Khamco étant tombé au pouvoir du vainqueur, Ali le fit mettre à la broche, tenailler et rôtir à petit feu entre deux brasiers. Telle fut la part de la vengeance; et ce succès valut au satrape la conquête du canton de Conitza, d'une partie de celui de Prémiti, de la vallée du Caramouratadéz, et de la ville de Liboôvo (1).

La chasse du sanglier de Calydon, à laquelle Méléagre convoqua les héros de la Grèce, ne fut pas plus célèbre dans l'antiquité, que la prise de Cormovo, qui est encore aujourd'hui l'objet des chants des Épirotes. Démir Dost avait emporté la ville par surprise, fondé sur cet axiome, qu'on peut violer la foi promise à des chrétiens. Sa victoire était dans les mœurs turques, et Ali, qui fut toujours doué d'une conscience facile, recueillit le prix d'un succès obtenu à la faveur de la déception et des ombres de la nuit. Mouctar et Véli qui faisaient leurs premières armes, avec le jeune Ismaël Pachô bey leur cousin, avaient paru à l'armée, sous la conduite de Jousouf, Arabe, mulâtre qu'on disait être frère naturel du satrape. Moustapha, fils

(1) Voyez, pour la topographie de ces contrées, le tome I[er] du Voyage dans la Grèce, c. XIV, XVI et XXV.

de Sélim, auquel la Porte venait d'accorder le sangiac de Delvino, avait été forcé de se ranger sous les drapeaux du meurtrier de son père, ainsi que Sélim bey Coka, issu de la tribu des Schypetars Guègues. Ibrahim et Resoul Dem de Philatés avaient dû concourir à cette entreprise, où l'on vit figurer entre plusieurs seigneurs de Janina, Bébri bey, nouvel Eumolpe, qui excellait à jouer de la lyre et à chanter les actions guerrières des enfants de la sauvage Épire. Après s'être baigné dans le sang chrétien, on donna des fêtes. Ali, le plus agile Albanais de son temps, et qui n'eut jamais de mahométan que le nom, conduisit les chœurs de la Pyrrhique et de la Kleptique, ou danse des voleurs. On se régala de vin, de moutons, de chèvres et d'agneaux, rôtis devant d'énormes bûchers. On distribua des prix aux vainqueurs à la cible et à la lutte. On partagea le butin, les esclaves, les troupeaux; et les Iapyges, traités comme le rebut de l'armée, emportèrent dans les montagnes de l'Acrocéraune, les portes, les fenêtres, et jusqu'aux tuiles des maisons, avant de les livrer aux flammes.

Ibrahim, successeur et gendre de Courd, pacha de Bérat, ne put voir avec indifférence les empiètements du satrape de la basse Épire, qui envahissait ainsi des cantons dépendants de son sangiac. Il réclama, il négocia, et n'ayant pu obtenir satisfaction, il fit marcher un corps d'armée composé de Toxides Musachéens, dont il donna le commandement à son frère Sepher, bey d'Avlone, qui prit pour son lieutenant Mourad bey de Cleïsoura, époux de Pachéna, fille de Chaïnitza, née de son premier mariage.

Ali, dont la politique fut toujours d'opposer des mahométans aux chrétiens, et des chrétiens aux mahométans, appela à son secours les armatolis. Paléopoulo, Canavos, Boucovallas et son gendre Stathas, descendirent des montagnes d'Agrapha, d'Olympe et du Pinde, amenant avec

eux leurs bandes indomptées! Suivant l'usage, on plaça à la tête de ces troupes grecques un Turc, qui fut encore Démir Dost. Comme il arrive dans les guerres civiles d'Albanie, où l'on fait plus de démonstrations que d'actes de bravoure, il y eut quelques villages brûlés, des paysans pillés, des troupeaux volés; et Ibrahim pacha, qui ne soupirait qu'après le repos, ne tarda pas à demander un arrangement.

La négociation fut conduite, conformément aux coutumes des tribus schypes (1), par Éminé, épouse vertueuse du plus criminel des hommes. Il fut stipulé qu'Ali garderait ses conquêtes, qui seraient considérées comme la dot de la fille aînée d'Ibrahim, qu'on donna en mariage à Mouctar, son fils aîné. Celui-ci s'empressa de répudier une Turque de Janina, qu'il avait épousée au *Capin* (espèce de mariage à terme), qu'on donna pour femme à Démir Dost, avec une somme provenant des contributions de guerre. Les chefs des armatolis et leurs soldats reçurent des esclaves, de l'argent, et dès lors (2) *les voluptés, et l'insatiable cupidité, qui pousse ordinairement la jeunesse à servir les tyrans et à opprimer les peuples*, rendirent le dévouement des Schypetars au satrape tel, qu'ils n'y mirent plus de bornes. Ils auraient marché à la conquête du monde, si un autre Pyrrhus se fût réveillé dans l'Épire, avec autant de zèle qu'ils manifestaient d'indifférence en égorgeant leurs propres compatriotes; tant la démence égare les esclaves dressés au carnage par un chef ambitieux.

Les noces qui scellèrent le traité garant de la tranquillité des Albanies étaient à peine finies, qu'on vit éclater une discorde nouvelle entre les familles de Bérat et de Janina. Des lettres anonymes, mystérieusement adressées et remises à Ibrahim pacha, le prévenaient que son épouse

(1) *Voyez* la partie du Voyage intitulée : Mœurs des Schypetars. Tom. II, chap. LXIII, et suiv.

(2) Æschin. in Timarch., p. 290. A. orat. vet., Steph. 1575, in-folio.

cherchait à l'empoisonner, dans l'intention de se marier à Ali pacha, qu'on accusait de lui avoir suggéré ce dessein. Le prétendu complot était masqué des couleurs les plus spécieuses; et auprès de tout autre Turc, une pareille révélation devenant une réalité, aurait été, sans examen, suivie d'un arrêt de mort. Mais Ibrahim démêla les projets de son ennemi ainsi que l'innocence de celle qu'il voulait perdre, à cause de la fermeté de son caractère.

Cette intrigue ténébreuse, dont la prudence avait dévoilé l'iniquité, demeura ensevelie dans le secret de la famille. Mais si Ibrahim eut le bonheur de se garantir d'un crime qui aurait fait le malheur de sa vie, car cet homme juste craignait Dieu et respectait la justice, il ne put prévenir une autre embûche de son implacable ennemi. Ali avait trop bien apprécié la faiblesse de celui auquel il venait d'arracher d'importantes concessions, pour le redouter; mais il voyait avec inquiétude Sépher Bey, frère d'Ibrahim, et il entreprit de s'en défaire; chose d'autant plus difficile que celui-ci était sur ses gardes.

On sait (1) que le Zagori est de temps immémorial en possession de fournir des médecins à une grande partie de la Romélie. Ce fut à un des charlatans de ce pays qu'Ali pacha eut recours afin d'exécuter son projet, en lui promettant quarante bourses s'il parvenait à le débarrasser de Sépher Bey. Pour masquer sa démarche, aussitôt que l'empoisonneur eut pris la route de Bérat, le pacha l'accusa d'évasion et fit arrêter comme complices de ce délit sa femme et ses enfants, qu'il retint, en apparence en qualité d'otages, mais pour gages du secret de l'attentat qu'il était chargé d'exécuter. Sépher Bey informé de cet acte de rigueur par les lettres d'Ali, qui écrivait au visir Ibrahim de lui renvoyer son transfuge, ne doutant pas qu'un homme persécuté ne méritât sa confiance, le prit à son service. Ce premier pas étant fait, l'assassin, aussi souple

(1) Tome I, ch. XII du Voyage dans la Grèce.

que perfide, s'avança tellement dans les bonnes graces de son protecteur, qu'il devint son apothicaire, son médecin, son confident; et à la première incommodité, il lui administra la potion fatale. Dès qu'il aperçut les symptômes du poison, il prit la fuite, et favorisé par les émissaires d'Ali, l'homicide arriva à Janina pour recevoir le prix de son forfait. Il fut félicité sur sa dextérité; Ali l'adressa à son trésorier pour toucher le prix du sang; et au sortir du sérail, afin d'effacer l'unique témoin de son crime, il fut étranglé par des bourreaux qui l'attendaient au passage.

Le satrape, habile à rétorquer les crimes les plus révoltants contre l'innocence même, tira avantage du supplice de ce médecin, en disant qu'il avait puni l'assassin de Sépher Bey, et en publiant le récit de son empoisonnement, dont il laissa planer le soupçon sur l'épouse d'Ibrahim pacha, qu'il accusait d'être jalouse de l'ascendant que son beau-frère exerçait dans sa maison. Il en écrivit dans ce sens à ses créatures, à Constantinople, et partout où il avait intérêt à décrier une famille dont il avait juré la perte. Il se doutait bien qu'il ne serait pas cru de tout le monde; mais il savait que si, *les blessures faites par la calomnie guérissent, leurs cicatrices sont ineffaçables!* A la faveur de ces bruits qu'il propageait, il armait, disait-il, pour venger la mort de Sépher Bey; et sous ce prétexte, il se proposait de nouveaux envahissements, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par Ibrahim pacha, qui fit agir la ligue du Chamouri ou Thesprotie.

Les beys de cette contrée mirent aussitôt en avant les Souliotes, qui avaient eu récemment quelques communications avec des émissaires étrangers. Tel fut le motif de la première guerre des chrétiens indépendants de la Selleïde contre Ali pacha, guerre entreprise pour seconder les projets de la Russie, qui agitait de nouveau la Hellade afin d'appuyer les vues ambitieuses de Catherine II.

---

# CHAPITRE III.

Patriotisme. — Vœux, espérances des Grecs. — Projets de Catherine II et de Potemkin. — Correspondance entre Catherine et Voltaire. — Naissance d'Alexandre Petrowitz. — Portrait de Potemkin. — Inquiétudes qu'il cause aux Turcs. — Enthousiasme des Grecs pour la Russie. — Naissance du grand-duc Constantin. — Concession arrachée au divan. — Voyage de l'impératrice en Crimée. — Entrevue avec Stanislas, roi de Pologne. — Arrivée de Joseph II. — Son séjour à Kerson. — Fêtes, déceptions. — Guerre entre la Russie et la Turquie. — Intrigues du cabinet moscovite. — Émissaires Grecs à Pétersbourg. — Accueil qu'ils reçoivent. — Espérances qu'ils donnent à leurs compatriotes. — Sotiris se rend à Souli. — Aventures de Lambros Catzonis. — Arrivée de Tamara à Ithaque pour soulever la Grèce. — Part que prend Andriscos aux événements. — Guerre des Souliotes en 1790 et 1791 contre Ali pacha. — Mort de Potemkim. — Ibrahim marie sa seconde fille à Véli, fils d'Ali. — Ses noces. — Assassinat des beys de Cleïsoura. — Licence introduite à Janina. — Paix entre la Porte Ottomane et la Russie. — Départ de Tamara d'Ithaque. — Lambros Catzonis prend le titre de roi de Sparte. — Déclare la guerre au sultan. — Est battu. — Se retire à Pétersbourg. — Arrestation et mort d'Andriscos. — Ali prend les armatolis à son service. — Attaque les Souliotes — qui le battent. — Sa politique envers les Épirotes. — Essaie de surprendre Souli. — Lettre de Tzavellas. — Ali accusé de félonie — se justifie — comment.

Le sentiment de la liberté tient à l'essence du territoire que les Grecs habitent ; il semble s'en exhaler comme le souffle prophétique des oracles de la Hellopie, au siècle de Thémis. On le respire avec l'air vital ; on le trouve dans les paysages poétiques, et dans les aspects du ciel de leur douce patrie. Courbés, depuis plusieurs siècles, sous un joug de fer, ils ont été successivement conquis, tributaires, mais toujours Grecs, et non pas entièrement asservis. Les intrépides capitaines de l'Étolie, du mont Olympe, des rochers de la Selleïde, de l'Éleuthéro-Laconie, et des Monts Blancs de l'île de Crète, n'ont à aucune époque mis bas les

armes devant les dévastateurs de la Grèce. Les services que les Turcs en exigeaient, les redevances que ces atroces dominateurs leur arrachaient, n'étaient pas un aveu de la faiblesse de ces fiers courages, mais les signes d'une transaction temporaire, qui leur permettait de réserver leurs bras pour des temps plus heureux.

Le passé est, comme l'avenir, le patrimoine des malheureux. S'ils aiment à porter leurs regards vers des jours plus fortunés, ils se consolent également en entendant le récit de leur gloire historique. Les ministres du vrai Dieu n'osaient dire que les sultans étaient des tyrans impitoyables, mais ils en insinuaient la pensée, par les tableaux séduisants des beaux siècles de la Hellade, qu'ils rattachaient au règne de la Croix, et ils excitaient des regrets qui n'étaient tempérés que par l'espoir d'un changement inévitable. Ainsi, en leur parlant au nom d'une religion qui, en faisant un devoir des souffrances, n'aurait inspiré qu'un courage passif et aurait avili les opprimés, leurs discours corrigeaient ce que ce précepte d'humilité pris à la lettre avait de dangereux.

Les peuplades des montagnes de la Hellade ne perdirent donc jamais l'espoir d'une noble émancipation, lors même qu'elles n'entrevoyaient, ni les chances, ni même la possibilité d'un pareil événement.

Cette pensée plus dissimulée existait également chez les chrétiens qui habitent les plaines et les villes, où les Turcs envient aux vaincus *maisons, biens, et jusqu'aux tombeaux* (1)*!* A la vérité ceux-ci se contentaient, au lieu de tenir une attitude armée, de chanter *le règne de J. C., la restauration de la Sainte Sion, et le triomphe céleste de l'église militante,* emblèmes sous lesquels ils ne soupiraient pas seulement après les *jouissances ineffables de la cité de Dieu.* Leurs mélodies, pareilles aux chants d'Orphée, suspendaient les douleurs du Tartare et endormaient la fureur des princes de l'Érèbe, tandis que la seule insurrection

(1) Μηδὲ γεωργεῖν τὸν μὲν πολλὴν, τῷ δ' εἶναι μηδὲ ταφῆναι. Aristoph., Eccl.

légitime se formait en faveur des enfants de J. C., contre des barbares que l'humanité désavoue aussi solennellement, que la morale et la religion réprouvent leur existence politique.

On prétend communément que le règne d'une femme est toujours glorieux, parce que ce sont alors les hommes qui siégent au timon de l'état, et que tous les sujets prennent alors le rôle d'adorateurs. L'avénement de Catherine au trône ensanglanté de Pierre III semblait avoir justifié cet adage ; et, comme il arrive dans presque toutes les révolutions, l'ascendant du génie reprenant ses droits, chacun s'était mis à sa place.

Il n'entre pas dans mon sujet de rapporter comment Potemkin, né en 1736 de parents obscurs, quoique nobles, si l'on veut, parce qu'ils possédaient quelques serfs, quitta l'éducation monacale de l'université de Moscou, pour se rendre à Pétersbourg, afin d'y suivre la carrière militaire. Je passerai également sous silence les vicissitudes d'adresse, d'intrigue, et la persévérance qu'employa cet homme, repoussé d'abord par sa souveraine, devenu bientôt après l'arbitre de son cœur, auquel il renonça sans l'offenser, pour s'asseoir à côté du trône de celle que l'histoire a déjà placée au-dessus de cette reine de Babylone qui traîna, dit-on, des monarques et l'Orient tout entier enchaînés à son char de victoire.

Potemkin était âgé de trente-huit ans quand il abdiqua le *favoritisme*, et dès ce moment, son histoire fut liée à celle de son pays : grand par instinct et par calcul, aussi étonnant par la hauteur de ses projets que par les moyens hardis et souvent bizarres qu'il employait pour les exécuter, occupé d'affaires publiques et de passions particulières, actif et indolent, rapace et dissipateur, ambitieux et égoïste, fastueux sans magnanimité, plus flatté de rendre la Russie imposante qu'heureuse. Une circonstance, insignifiante au fond, qui exalta l'imagination de l'impératrice

et de ce ministre, porta leurs vues vers l'accomplissement du projet, regardé alors comme gigantesque, de chasser les Turcs de l'Europe.

Catherine, qui était en correspondance avec Voltaire, lui ayant mandé la première grossesse de sa bru la grande-duchesse, le patriarche de Ferney, pour répondre d'une manière galante à sa *souveraine*, lui annonça, d'un ton solennel et prophétique, que l'enfant à naître serait un fils, un nouvel Alexandre, lequel, marchant à grands pas dans la route ouverte par le génie de la Sémiramis du Nord, renverserait l'empire des Turcs, leur arracherait leurs usurpations, et rétablirait les anciennes républiques de la Grèce (1).

L'impératrice, qui reçut cette prédiction avec enchantement, la communiqua à Potemkin; celui-ci en fut également transporté. Le prince dont Voltaire avait été en quelque sorte le parrain, reçut le jour, et fut nommé Alexandre. On frappa des légendes représentant le nouveau-né tranchant le nœud gordien. Une carte de Russie, qui renfermait la Turquie d'Europe, fut publiée. Dès ce moment la conquête de l'empire ottoman sembla arrêtée entre Catherine et son ministre, qui se promirent de diriger leur politique vers ce but. La première y voyait un moyen de satisfaire l'amour qu'elle avait pour la gloire; l'autre y découvrait l'espoir de se former une souveraineté de quelques débris du vaste empire dont il méditait la ruine.

La force et les ressources de la Russie, sa position, le nombre, la valeur et la discipline de ses soldats, l'esprit de ses généraux, l'unité de volonté de son gouvernement, la faiblesse, l'incapacité, l'ignorance et l'imprévoyance des Turcs, la facilité d'insurger les chrétiens orthodoxes, pouvaient faire prévoir le succès de ce dessein. Tout était en sa faveur, excepté l'homme qui le dirigeait.

L'esprit de Potemkin, qui formait les plans les plus vas-

(1) *Voyez* Vie du feld-maréchal prince Potemkin. Paris, 1808.

tes, combinés avec le plus d'art et de sagacité, était, comme sa personne, une erreur de la nature. Un habit gris en soie, des culottes vert-pomme, des bottes en maroquin jaune; des cheveux négligemment attachés avec un nœud, recouverts d'un chapeau de paille entouré d'un large ruban bleu de couleur tendre, flottant par les extrémités, lui donnaient l'air des Céladons, qu'il quittait parfois pour se revêtir de l'acier des batailles (1). Nul ministre, par la variation et la paresse de son caractère, n'était moins capable de conduire à sa fin un projet enfanté par l'enthousiasme : c'est le propre de tout homme d'état qui n'a que de l'imagination. Ainsi il est probable que des plans conçus dans un moment d'exaltation n'auraient eu d'autre résultat pour la Russie que la création ruineuse d'un papier-monnaie, qu'il fallut émettre afin de faire face à de ridicules profusions, et n'auraient offert aux Grecs que des illusions, si Catherine, irritée contre le roi de Prusse, qui contrariait ses vues, n'était revenue par dépit à son idée de conquérir la Turquie.

Potemkin ne s'occupa plus que de l'exécuter, et il commença à donner aux Turcs ces inquiétudes qui sont les avant-coureurs d'une rupture en forme. Dès l'année 1778, sous prétexte que la Porte avait violé le traité de 1774, en faisant assassiner le hospodar Ghikas, on fit des réclamations. Le ministre jetait pendant ce temps les fondements de deux cent quarante villes dans le gouvernement d'Asof. Elles n'existaient encore à la vérité que sur la carte; mais quand les Turcs virent s'élever les forteresses d'Ékaterinostof, de Kerson et de Marienpol, ils commencèrent à s'effrayer; et la grande-duchesse, mère d'Alexandre, étant accouchée d'un fils qui reçut le nom de Constantin, l'alarme devint générale à Constantinople. Des nourrices grecques qu'on fit venir pour allaiter ce prince, un collége qu'on composa de jeunes Hellènes destinés à être les com-

(1) *Il Tartaro di* Casti.

pagnons de son enfance (1) et ses frères d'armes un jour, leur langue qu'on se proposait de lui apprendre, comme cela eut lieu, la carte qui englobait la Turquie dans l'empire russe, les médailles frappées à la naissance du grand-duc (2) ne permirent plus de douter que l'intention de l'impératrice était de relever le trône des Constantins. Chaque jour des partis considérables de Grecs arrivaient en Russie pour y prendre du service; des grades dans l'armée de terre, ou sur la flotte, attendaient tous ceux qui se présentaient; enfin l'émigration devint si considérable, qu'on vit des papas, la croix en main, précédés des bannières de leurs paroisses, traverser la Thrace suivis de leurs ouailles, pour se rendre dans les états de la czarine. L'image de cette souveraine était suspendue dans l'intérieur des autels de chaque église, entre celles du Christ et de la Vierge. On priait publiquement pour elle, et par sa tolérance, elle semblait devoir opérer un changement immense dans l'Orient (3),

(1) Ce corps de cadets est composé de deux cents élèves. Ils sont admis dans cette institution à l'âge de douze à seize ans, après avoir été agréés par les consuls russes résidant en Turquie, qui les envoient à Pétersbourg aux frais du gouvernement. Ils portent un uniforme. Ils ont vingt-cinq instituteurs qui leur enseignent, indépendamment de ce qu'on apprend aux jeunes militaires, les langues hellénique et italienne. Quand leur éducation est finie, les élèves ont le choix de devenir officiers, interprètes, ou de retourner dans leur pays.

(2) Les médailles frappées à la naissance du grand-duc Constantin représentaient les trois vertus cardinales tenant un enfant, et l'étoile du Nord guidant un vaissaau vers Sainte-Sophie, basilique couronnée de croix. A l'exergue on lisait ces mots : AVEC ELLES, ΜΕΤ' ΑΥΤΩΝ. D'autres montraient une ville turque renversée d'un coup de foudre parti d'une croix élevée dans les airs. Une troisième désignait la Religion indiquant aux Grecs enchaînés une ville où son culte était rétabli. — *Voyez* Extrait du journal d'un voyage fait en 1784, dans la partie méridionale de la Russie. Paris, 1798, chez Déterville.

(3) Elle avait nommé un archevêque catholique et établi un séminaire de ésuites à Mohilof, en même temps qu'elle favorisait l'islamisme en Crimée, où elle faisait répandre le Koran avec autant de ferveur qu'on propage maintenant la Bible dans l'Univers connu. Voulant donner un exemple solennel

lorsque la Porte, frappée de terreur, osa demander des explications à Bulgakof, ambassadeur de Russie.

Il hésita; il n'avait pas d'instructions pour répondre : il finit par proposer de nommer des commissaires chargés d'examiner les griefs dont on s'accusait mutuellement. C'était le moyen de tout embrouiller, et on n'était encore venu à bout de s'entendre sur aucun point, quand par un manifeste, en date du 10 avril 1783, la Russie changea son droit équivoque de suzeraineté sur la Crimée en possession absolue, au titre de souveraineté pleine et entière.

Potemkin avait repris l'élévation, l'énergie et le zèle, qui l'animaient pour le service de cette souveraine, dont la gloire lui était si chère. Poursuivant l'accomplissement de ses grands desseins, il n'eut pas plus tôt réuni à son empire la Chersonèse Taurique, qu'il provoqua de nouveau les Turcs, en leur demandant la conclusion d'un traité de commerce qui avait été proposé en 1779.

Au point où en étaient les choses, on ne devait guère présumer que la Porte fût disposée à accorder de nouveaux avantages aux Russes; mais Abdulhamid, trompé par son divan que Potemkin avait corrompu à prix d'argent, accéda à tout. Non content de cette condescendance, il abandonna la rédaction du traité aux soins des princes grecs du Phanal, qui dressèrent quatre-vingt-un articles, dont chacun pouvait offrir le prétexte plausible d'une guerre à la Russie, à la première occasion qu'elle voudrait saisir. En vertu de ces principales dispositions, la Moldavie et la Valachie se trouvaient, à proprement parler, sous la suzeraineté de l'impératrice; la marine grecque de l'Archipel pouvait prendre son pavillon; les raïas qui s'habillaient d'un frac vert, devenaient ses sujets au moyen de brevets qu'on

de la tolérance qu'elle accordait à tous les cultes, qui n'étaient pour elle que des instruments de sa politique, le jour de la bénédiction des eaux (6 janvier v. st.), elle rassemblait à une table commune les ministres de toutes les religions de son empire.

leur délivrait gratuitement; et il y eut en Turquie deux autorités de fait, dont la moins influente n'était pas l'ambassadeur de Russie à Constantinople.

Marchant à découvert, on vit bientôt après Potemkin, sapant les bases du trône d'Ottman, réduire et subjuguer les Tartares-Lesguis, sujets des sultans, troubler le royaume d'Imirette, obliger Héraclius, Czar de la Kertaline, à se reconnaître vassal de la Russie, et étendre ses machinations jusqu'en Égypte (1), afin de susciter de toutes parts des embarras à la Porte, quand il voudrait lui porter le grand coup qu'il méditait. Il croyait tout prévu! Les Turcs étaient consternés, les Grecs vivaient pleins d'espérance; il ne restait plus qu'à étonner l'Europe par une de ces pompes qu'on n'entrevoit qu'à travers le prisme des temps mythologiques de l'Orient. Un rival dangereux qu'il venait de renverser, Yermolof, lui avait suggéré l'idée de faire triompher Catherine, en la conduisant entourée de prestiges depuis Pétersbourg jusque dans la Chersonèse Taurique.

Voltaire avait salué Catherine, fière de ce titre, du nom de Sémiramis! Ninus reposait dans la tombe; le malheureux Ivan et la princesse Taracanof étaient *effacés du livre de vie*: aucun fantôme n'agitait la paix du palais de la souveraine, à laquelle on s'était préparé à présenter des scènes plus grandes que les jardins suspendus de Babylone, ses enceintes et les canaux dans lesquels l'Euphrate portait ses ondes captives. Des rois allaient accourir sur son passage et grossir son cortége! Catherine sortit le 2 janvier 1787, de sa résidence impériale avec les grands-ducs Alexandre et Constantin (2),

(1) Il s'y était ménagé des intelligences par le moyen du baron de Tholus, consul-général de Russie à Alexandrie. Pierre Fiêri, autre consul de cette puissance à Smyrne, agitait l'Asie Mineure. L'empire ottoman était en combustion.

(2) La rigueur de la saison et les fatigues de la route ne permirent pas de faire continuer le voyage à ces deux jeunes princes, qu'on fut obligé de reconduire à Pétersbourg. Parmi les courtisans qui formaient la suite de Catherine, on citait le grand écuyer Narislhkin, Ivan Tchernichef, les deux Schou-

au bruit du canon, long-temps suivie des acclamations d'un peuple innombrable, qui faisait retentir les airs de vœux pour son voyage et son prompt retour. Les comtes de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, Ségur et Fitz Herbert, l'un ministre de France, et l'autre d'Angleterre, l'accompagnaient, fort honorés de s'asseoir tour à tour dans son carrosse, à côté de Momonof qui était le favori du jour. Au milieu des glaces de l'hiver, on trouvait à chaque station des maisons commodes, des palais élégants dans les solitudes, où l'on était servi jusqu'à la profusion, sur de la vaisselle plate et en linge neuf, qu'on abandonnait en présent aux hôtes, et on ne séjourna, à proprement parler, qu'à Smolensko, au sein de la famille de Potemkin. Des manœuvres brillantes, l'hommage du chef des Kirguis que l'impératrice reçut dans cette ville, firent que le printemps la surprit bien loin du terme de son voyage.

Ce retard ménagé à dessein par Potemkin, lui procurait la facilité de faire naviguer sa souveraine sur le Borysthène, dont le lit avait été rendu praticable jusqu'à la grande cataracte. Un ciel pur, un rivage fleuri, les enchantements que le ministre avait fait naître sur ces bords conduisaient Catherine d'illusions en illusions. Des maisons de campagne, des villages, des bosquets, disposés sur une ligne de cent lieues; des populations aussi étrangères au pays que ces merveilles construites pour la fête d'un moment; des troupeaux bêlants (1), l'aspect de l'allégresse et de la prospérité qui l'entouraient, l'escortèrent jusqu'à Kaniof, où le roi de Pologne, Stanislas Auguste, se présenta pour lui rendre ses hommages. C'était encore Poniatowski;

valof. Le cortége se grossit à Kiof des princes Sapieha, Lubomirski, Potocki, Branitzky, et d'une foule de Polonais; du prince de Nassau Siegen, etc.

(1) Il y avait même des troupeaux de chèvres en bois et des moutons en carton plantés sur les coteaux qui bordent le Borysthène. Ses courtisans imitaient ainsi, sans s'en douter, ce qui eut lieu dans un pareil voyage de Sémiramis, où l'on vit figurer, dit Diodore, de faux éléphants pour grossir son cortége militaire. Diod. lib. II, §. XVI.

mais ce n'était plus cette Catherine qu'il avait tant aimée, et qui le paya d'un si tendre retour. L'étiquette des cours les réunit sans les rapprocher. Stanislas, fêté, caressé, abusé, se retira, en saluant son auguste protectrice par un magnifique feu d'artifice, emblème de l'éclat des grandeurs humaines, qui fut presque aussitôt suivi d'un naufrage dans lequel Sémiramis manqua de trouver son tombeau dans les flots du Borysthène. Cet accident, sans l'avertir de sa condition mortelle, car tout est menteur pour les rois, ne rendit son voyage que plus piquant jusqu'à Kaïdak, où elle fut reçue par l'empereur Joseph II, qui fit son entrée avec elle à Kerson.

Le port était rempli de vaisseaux, les chantiers bien pourvus, les magasins fournis de marchandises, qu'on avait fait venir à grands frais de Moscou et de Varsovie, les rues pleines d'une population nombreuse (1), qui s'arrêtait devant une porte au-dessus de laquelle se trouvait une inscription que l'impératrice lut avec ravissement : C'EST ICI QU'IL FAUT PASSER POUR ALLER A BYSANCE. L'expulsion des Turcs fut mise sur le tapis. On en parlait, dit le prince de Ligne, avec une légèreté admirable; enfin, on divaguait, on se perdait en projets, quand un courrier vint annoncer à Joseph II la révolte du Brabant.

Le ciel voulait sans doute que le signal de la délivrance de la Grèce ne sortît pas d'un congrès politique, et ce fut en vain qu'on persista dans ce dessein; les temps n'étaient pas accomplis. Les fêtes cependant continuaient; Catherine parcourut la Crimée, reçut les adorations des peuples; et Potemkin, désirant à tout prix obtenir le cordon militaire de St-Georges, le seul dont il n'était pas encore décoré, persista à faire la guerre aux Turcs, afin de le mériter : *vanité des vanités !* A son retour, l'impératrice prit sa route

(1) On remarquait parmi les étrangers de distinction accourus à cette pompe, Édouard Dillon, Alexandre Lameth, et Miranda, qui fut depuis général au service de France, sous le commandement de Dumouriez.

par Pultava, où son ministre lui donna le simulacre de la mémorable bataille dans laquelle Pierre Ier vainquit Charles XII; et Joseph, qui l'accompagna jusqu'à Moscou (1), promit, dit-on, à la czarine, de l'aider à faire couronner son petit-fils à Constantinople.

Potemkin s'était arrêté à Pultava; il voulait la guerre pour gagner un cordon. Elle fut déclarée le 18 août 1787, par la Turquie. La nouvelle en parvint à Pétersbourg le jour de la fête de Saint-Alexandre-Newski, au moment où la cour allait se réunir pour un bal, auquel cet événement tant désiré donna une vivacité toute particulière. Aussitôt, les émissaires de la Russie entrèrent en campagne, pour inviter les Grecs à se soulever et à reconquérir leur indépendance. Mais le souvenir des désastres de la Morée et de la plupart des îles de l'Archipel était encore trop récent, pour qu'ils s'attachassent à une puissance qui les avait sacrifiés jusque dans les prétendues garanties qu'elle avait stipulées en leur faveur. La Hellade resta donc tranquille jusqu'à la fin de 1789, époque à laquelle de soi-disant députés, qui s'annonçaient comme ses madataires, partirent pour Pétersbourg, sans l'aveu de leurs compatriotes, afin de solliciter des secours que le peuple ne demandait pas.

Ce fut à leur retour que Sotiris, primat de Vostitza, s'adressa aux Souliotes, que le visir Ibrahim de Bérat et les agas de la Thesprotie venaient de soulever contre Ali pacha, pour commencer des hostilités qui devaient être le signal d'un embrasement général. Il leur raconta, et c'était le dire à tous les mécontents, comment les envoyés du Péloponèse et des îles de l'Archipel avaient été accueillis (2), en leur annonçant qu'un nouveau Constantin, fils

(1) Où elle rentra à la fin de juillet 1787, après une absence de six mois quatre jours, pendant lesquels la dépense se monta à sept millions de roubles.

(2) La pétition des Grecs présentée à l'impératrice Catherine est du mois d'avril 1790; elle était signée par trois de leurs députés, appelés Panos Kiris, Christos Lazotis, et Nicolas Pangalos, natif de l'île de Zéa; ils furent présentés

de Paul Ier, allait relever le trône des empereurs chrétiens de Bysance.

La guerre était allumée depuis plus de deux ans entre la Russie et la Porte Ottomane, qui s'étaient mutuellement aigries en publiant des manifestes propres à fanatiser des peuples également superstitieux. La sortie de l'étendard de Mahomet à Constantinople; les prophéties des patriarches orthodoxes, Jérémie et Nicon, qui prédisaient la chute prochaine de l'empire ottoman, publiées à Moscou; les oracles d'un nommé Mansout bey, descendant de Gengiskan, à la voix duquel les tribus tartares s'étaient armées, avaient signalé une lutte qui aurait été à l'avantage de Catherine, si la Suède n'eût pas entravé ces efforts. Malgré cette diversion inattendue, la discipline militaire avait procuré des avantages constants aux Russes. Les prétendus députés de la Grèce, qui n'étaient autres que des créatures de la politique du cabinet de Pétersbourg, en rendant compte de ces événements à leurs compatriotes, leur racontaient la prise de Khoczim, l'assaut d'Oczakof, au plus fort de l'hiver de 1788 à 1789, sans tarir sur les louanges de Potemkin.

Ils l'avaient contemplé dans l'éclat de sa gloire, au milieu de son armée, revêtu du cordon de Saint-Georges, objet de ses désirs, tenant en main un bâton de commandement enrichi de diamants et entouré d'une guirlande de laurier, dont les feuilles étaient en or. Ils avaient vu le sauvage Souwarof, vêtu d'un frac usé, assis sur une botte de paille, la tête ombragée d'un panache de

à l'impératrice par le comte de Zubof. Conduits de ses appartements à l'audience des deux grands-ducs Alexandre et Constantin Paulowitchs, Pangalos, de qui je tiens ces particularités, m'a raconté que, s'étant avancé vers le grand-duc Alexandre pour lui baiser la main comme à l'empereur futur des Grecs, S. A. I. montra aux députés le grand-duc Constantin, en leur faisant observer que c'était à lui qu'ils devaient rendre cet hommage; ce prince prit alors la parole, et répondit en grec à la harangue des députés, auxquels il dit en finissant : *Allez, et que chaque chose arrive selon vos désirs.* Ὑπάγετε· καὶ ὅλα νὰ γένουν κατὰ τὰς ἐπιθυμίας σας.

diamants, conduisant, par son exemple, ses soldats à la victoire! Qui pouvait se refuser à croire qu'avec de pareils hommes les chrétiens de l'Orient ne seraient pas bientôt affranchis?

Sotiris, qui racontait ces merveilles aux guerriers de la Selleïde, leur remit, en même temps, un de ces manifestes que Catherine répandait alors avec profusion dans la Grèce. Elle invitait, en son nom, comme elle l'avait fait en 1769, les Hellènes « à prendre les armes, à l'aider » à chasser les ennemis du nom chrétien des pays qu'ils » avaient usurpés, à reconquérir leur ancienne liberté et » leur indépendance nationale ».

Tel est le sentiment patriotique des Grecs que, sans craindre la vengeance des Turcs, dont ils avaient éprouvé la fureur, ils se préparèrent à courir les chances d'une nouvelle insurrection. Le premier moteur des idées d'affranchissement, Tamara, allait reprendre en sous-œuvre les projets que la Russie avait constamment désavoués, sans jamais les abandonner.

Catherine, calculant le parti qu'elle pouvait tirer des Grecs, avait, depuis long-temps, choisi les îles vénitiennes pour être le centre de ses intrigues politiques avec le continent de la Hellade. Elle y avait accrédité des consuls choisis parmi les Grecs et les Albanais chrétiens, qui conservaient un parti puissant dans leur patrie. De ce nombre étaient Liberal Benaki, fils du primat de Calamate, qui avait été un des coryphées de l'insurrection de 1770, qu'elle nomma consul-général à Corfou. Un certain Comnène fut placé, dans la même qualité, à Céphalonie. Le vice-consulat de Zante échut en partage à un nommé Zagouriski, ancien chef de bande du mont Pélion, lié, par une parenté très-étendue, avec tous les plus braves armatolis des montagnes de la Thessalie.

Ces agents du cabinet de Pétersbourg n'avaient pas cessé de soutenir les espérances des chrétiens, lorsqu'on apprit,

en 1787, le commencement des hostilités entre la Russie et la Porte Ottomane.

A cette nouvelle, les Grecs du Péloponèse établis à Trieste se cotisèrent, et formèrent les fonds suffisants pour armer, sous pavillon russe, plusieurs corsaires, dont le commandement suprême fut confié, par ordre de Catherine, à Lambros Catzonis, de l'île de Céos. On ne pouvait faire un choix plus judicieux! Homme de génie, quoique illettré, Lambros Catzonis allait prouver que les individus propres à changer les États ne sortent pas du sein des illustrations! La fermeté de son caractère, son activité, l'étendue et la justesse de son coup d'œil lui avaient mérité le grade de major au service de Russie, lorsqu'il appareilla de Trieste avec une vieille frégate marchande armée de trente canons, suivie de huit barques hydriotes, portant de six à huit canons. Ses équipages étaient faibles; mais il eut à peine touché aux terres de la Grèce, qu'ils se complétèrent; et le port de Céos, qu'il choisit, devint le rendez-vous d'une foule de marins de l'Archipel, qui n'étaient pas moins empressés que lui à se venger des Turcs.

On annonçait qu'il devait être bientôt secondé par une division navale, également sortie de Trieste, sous les ordres d'un nommé Guillaume, qui, après avoir long-temps fait la course sous le pavillon de la Religion, avait obtenu le grade de major russe. Il montait une belle frégate de quarante canons, qu'il avait prise aux Turcs, et il avait sous ses ordres cinq à six armements de dix-huit à vingt canons; mais au lieu de se réunir à Lambros, comme lui prescrivaient ses instructions, il fit la guerre pour son compte, et rentra à Malte, où incarcéré par ordre du grand-maître, il ne recouvra sa liberté que pour vivre en paix du produit des prises qu'il avait faites.

Il n'en était pas de même de Lambros, qui, combattant pour sa patrie, ne faisait usage du produit de ses captures que pour solder ses équipages. Sa générosité, les promo-

tions de capitaines et d'officiers qu'il faisait en leur délivrant des brevets auxquels il apposait sa signature et le sceau de l'impératrice de Russie, en firent une puissance telle, que cette souveraine ordonna de prendre des mesures pour lui fournir des provisions et des fonds. Un nommé Psaro, Grec de l'Archipel, et l'ancien insurrecteur Tamara, se rendirent en conséquence, l'un en Sicile et l'autre à Ithaque, pour diriger les opérations des Grecs. Ce dernier avait ordre de sonder les dispositions des chrétiens du continent, en suscitant des insurrections partielles; et il s'adressa, comme on l'a rapporté, aux guerriers de la Selléide par l'entremise de Sotiris de Vostitza, qui n'eut pas de peine à les déterminer à s'armer contre Ali pacha.

Si on se rappelle ce que j'ai dit en parlant de la topographie de Souli et des usages des Souliotes (1), on saura qu'ils avaient coutume d'évacuer les villages de la plaine, au premier signal d'une rupture avec les Turcs. Ils emportaient les vivres, ils emmenaient les bestiaux qu'ils pouvaient nourrir, et ils se retranchaient dans leurs rochers. Telle fut encore leur tactique; et trois mille hommes qu'Ali pacha avait détachés contre eux, les trouvèrent embusqués dans leurs montagnes, sans oser les y attaquer. Voyant donc qu'ils ne pouvaient rien entreprendre contre des hommes que près de deux siècles de victoires avaient enorgueillis, ils se répandirent dans les campagnes, en faisant main-basse sur les paysans chrétiens.

A cette vue, les Souliotes indignés firent sortir de leurs défilés un détachement de deux cents palicares, précédés de leurs drapeaux, qui étaient semblables à ceux de Saint-Jean de Jérusalem; et, tombant sur les mahométans, dont ils firent un grand carnage, ils arrachèrent de leurs mains ceux qu'ils traînaient en esclavage, reprirent les dépouilles dont ils étaient chargés, et les poursuivirent

(1) Tome II, ch. XXXIV, de mon Voyage dans la Grèce.

jusqu'à Janina, en brûlant maisons de campagne et mosquées.

Ali pacha comprit, par le résultat de cette première entreprise, que les descendants des Selles n'étaient pas des ennemis ordinaires; et il en eut bientôt d'autres preuves. Il rugissait de leurs triomphes, lorsqu'il reçut l'ordre du sultan de se rendre à l'armée du Danube, destinée à combattre les Russes et les Autrichiens. C'était une occasion propre à réparer le tort que les Souliotes venaient de faire à sa réputation militaire. Bien convaincu qu'ils ne pouvaient ni insurger l'Épire, ni faire aucune conquête en dehors de leurs montagnes, il ne manqua pas d'obéir aux firmans, moins dans l'intention de se distinguer comme général, que dans la pensée de faire connaissance avec les pachas de l'empire, réunis sous l'étendard du Prophète, de pénétrer leurs dispositions à l'égard du souverain, et surtout de s'en faire des amis.

On connaît les résultats de cette campagne dans laquelle les Russes furent toujours vainqueurs des Turcs, et les Autrichiens constamment battus par ces barbares qui ne sont plus connus depuis long-temps que par leur lâcheté. Ali, qui n'avait vu que la fumée des bivouacs allemands, rentra en quartier d'hiver à Janina, traînant à sa suite, à défaut de captifs enlevés à l'ennemi, quelques centaines de Serviens et de Bulgares, sujets pacifiques du Grand-Seigneur, dont il forma deux petites colonies dans l'intérieur de l'Épire.

Ali, comprenant que les armatolis seraient un obstacle perpétuel aux projets qu'il avait formés d'asservir l'Épire, résolut de leur ôter un point d'appui formidable dans la personne d'Andriscos. Domicilié depuis près de quinze ans à Prévésa, les capitaines d'Agrapha l'invitaient à leurs fêtes, et l'appelaient à leurs conseils, chaque fois qu'il s'agissait de cérémonies publiques ou de prendre quelque résolution importante. C'était un vétéran de la

gloire qu'on aimait à revoir au milieu des braves! Il venait de se rendre à Pétersbourg pour y obtenir le grade de major, qu'on accordait à tout Grec un peu marquant, aussi facilement que Pierre-le-Grand donnait des titres de noblesse à ses boïards (1), et il ne fut pas difficile de le perdre. Dénoncé à la Porte Ottomane par Ali pacha, il n'en coûta à ce gouvernement que la peine de le demander au provéditeur de Venise, pour qu'il le lui livrât. Andriscos, arrêté à son retour, au moment où il abordait à Cattaro, fût traîné à Constantinople et renfermé dans le bagne (2). Cet affront ne tarda pas à être vengé !

Dès le printemps de l'année 1791, on vit les Souliotes, qui s'étaient tenus tranquilles pendant l'absence d'Ali pacha, sortir de leurs retraites, pour le braver et ravager l'Amphilochie. Pillant amis et ennemis, ils poussèrent l'imprudence jusqu'à se brouiller avec les chefs des armatolis, et les Turcs de la Thesprotie. Le commerce fut interrompu dans la basse Albanie. On ne pouvait plus passer les défilés des Cinq-Puits, ni de Coumchadèz, sans de nombreuses escortes, qui étaient souvent battues par ces audacieux montagnards. Ils osèrent même se répandre dans le Pinde, et ils ne regagnèrent leurs rochers qu'aux approches de l'hiver, temps où les neiges rendent inaccessibles les régions escarpées de l'Épire.

Ali pacha profita du répit que lui donnait cette saison, afin de faire des alliances. Potemkin, qui disposait en maître du pouvoir d'un vaste empire, venait de mourir loin des champs de bataille, au bord d'un grand chemin (3), après avoir obtenu ce cordon ensanglanté, prix de sa folle

(1) Boyard, *Miles*, soldat, chevalier, titre honorifique du moyen âge.

(2) Il y mourut de la peste en 1797, malgré toutes les sollicitations du général Aubert-Dubayet, auquel le capitan-pacha Kutchuck Hussein répondit : *Je vous donnerais trois millions, plutôt que de relâcher cet homme.*

(3) Le 15 octobre 1791, âgé de cinquante-deux ans, dans les bras de sa nièce, la princesse Galitzin.

vanité ; et la Russie n'ayant pas réalisé l'annonce des secours qu'elle avait promis aux chrétiens, la Grèce était demeurée calme. Alors Paléopoulo ramena les armatolis dans le parti du satrape, qui lui donnait toujours à entendre qu'en se rendant un jour indépendant, il n'y aurait plus dans ses états de différence entre les Turcs et les Raïas. Ali eut moins de peine encore à persuader à Ibrahim, visir de Bérat, qu'il était de leur intérêt commun de lui laisser anéantir la puissance des guerriers de la Selleïde, qui tendaient à détruire celle des mahométans. Ces raisons n'étaient que spécieuses ; car les Souliotes, sans l'appui d'une grande puissance, n'avaient pas des forces suffisantes, et étaient surtout trop décriés, pour changer la face des choses. Ibrahim, en faisant ces réflexions, aurait évité de se rendre aux avis de son antagoniste. Mais telle est la haine de tout musulman contre les chrétiens, qu'il crut faire une œuvre méritoire en abandonnant ceux qui, les premiers, avaient embrassé sa défense. Il fit plus, il scella ce nouveau rapprochement par le mariage de la seconde de ses filles avec Vély bey, fils d'Ali, et cette alliance mit le comble aux vœux d'Éminé.

Ces sortes de solennités se passent ordinairement avec beaucoup de pompe chez les satrapes d'Albanie ; Cervantès avait assisté à quelqu'une de ces fètes barbares, quand il écrivait la scène des noces de Gamache. On était dans l'allégresse à Janina ; mais les flambeaux de l'hymen devaient, avant de s'éteindre, éclairer une scène digne de la cour des Atrides.

On a dit que Chaïnitza avait marié sa fille à Mourad bey de Cleïsoura. Ce seigneur, que rien n'avait pu détacher de ses devoirs envers le visir Ibrahim, était, depuis la mort ds Sépher bey, l'objet de la haine d'Ali, qui ne voyait que lui pour obstacle à ses desseins. Cette antipathie n'était point ignorée à Bérat ; et, afin de lui ménager une réconciliation honorable avec son oncle, les chefs des deux

familles, Ibrahim et Ali, l'avaient choisi pour être (1) *le parrain de la couronne.* A ce titre, il était chargé de conduire, et de remettre la fille bien-aimée d'Ibrahim entre les bras du jeune Vély bey. Sa commission était remplie et les fètes continuaient, lorsqu'on apprit inopinément qu'Ali pacha avait été manqué d'un coup de fusil. Des témoins irrécusables attestaient le fait; on n'avait pu saisir le coupable; et, comme il arrive en pareil cas, on en conclut qu'il existait une conspiration. Afin de donner à ces bruits un air complet de vraisemblance, on feignit de faire des recherches; et le soupçon, qui n'atteignait personne en particulier, plana sur toutes les tètes. Le satrape, prétextant alors d'ètre environné d'ennemis, fit annoncer qu'il ne donnerait que des audiences particulières, où l'on serait admis sans armes, et dans un local construit à cet effet auprès du lac.

Cette salle de réception était une chambre bâtie sur voûte, à laquelle on arrivait par une échelle aboutissant à une chausse-trape qui y donnait entrée. Ce fut dans cet antre aérien, qu'au bout de plusieurs jours Ali pacha manda son neveu Mourad, sous prétexte de l'entretenir d'affaires importantes. Celui-ci, plein de confiance dans les saintes lois de l'hospitalité, se rendit à l'invitation, croyant, comme il le dit à son frère et à quelques amis, qu'il s'agissait de recevoir les cadeaux d'usage. Il monte sans hésiter; la porte s'ouvre devant lui et se referme sur ses pas; le page qui l'introduit dans la salle de réception disparaît; le bey se

(1) Les Turcs de l'Épire ont emprunté cet usage aux Grecs. J'ai dit, t. I, p. 130, et t. IV, pag. 383, de mon Voyage, que dans les cérémonies nuptiales, il y a un parrain de la couronne appelé *Nonos*, Νόνος et Πάροχος; quand le témoin du mariage est une femme, on la nomme *Paranymphe*; l'un ou l'autre montaient anciennement sur le char nuptial, entre l'époux et l'épouse; ils recevaient pour ceux qui se présentaient, ainsi que cela a lieu de nos jours, les *présents* de noces, Γαμήλια, et ils entonnaient l'épithalame, Γαμήλιον, qu'on chante en se rendant à la maison de l'époux Γαμβρός.

trouve seul, et il allait se retirer, lorsqu'un coup de pistolet, tiré d'un lieu obscur, lui traverse l'épaule d'une balle, et le renverse. Revenu de la commotion, il se relevait, quand Ali pacha, sortant de sa cachette, fond sur lui avec la fureur d'un tigre. Malgré sa blessure, Mourad, se défend; il lutte pour fuir, il veut crier, lorsque son oncle, saisissant une bûche enflammée qu'il arrache du foyer, le terrasse, l'en frappe au visage, et l'assomme avec cette arme que le feu rendait plus terrible et plus meurtrière. L'assassinat consommé, le tyran pousse des hurlements, demande du secours, se montre couvert de sang, en disant qu'il vient de tuer à son corps défendant le scélérat qui en voulait à ses jours, et par lequel il avait été manqué précédemment.

Il le prouva au moyen d'une lettre qu'il avait eu soin de glisser dans la poche de celui qu'il venait d'immoler. Comme cet écrit enveloppait le frère de la victime dans le complot qui s'y trouvait détaillé, on s'assura de sa personne; et sans autre forme de procès, le même jour vit, par un double forfait, éteindre la seule famille qui portait ombrage au satrape de Janina. On prétend que, depuis cette catastrophe, Éminé se sépara de son homicide époux, et conçut de tristes pressentiments sur son propre avenir.

La joie reparut dans le palais du meurtrier! On remercia le ciel de la découverte d'une trame pareille, par un *courban* ou sacrifice, cérémonie pratiquée lorsqu'on a échappé à quelque danger imminent. Ali mit des prisonniers en liberté, afin, disait-il, de rendre graces à la Providence; reçut des visites de félicitation, et composa son apologie, qui fut sanctionnée par un *Ilam* ou déclaration juridique du cadi, dont cette sentence réhabilita la mémoire de Mourad et de son frère. L'assassin envoya en même temps des procureurs et des troupes, afin de s'emparer du bien des beys qu'il avait égorgés; et son crime lui valut la possession de la partie de l'Épire qui s'étend depuis les sources

de la Desnitza jusqu'à son confluent avec l'Aous (1). Il releva à cette époque, pour tenir les Albanais en bride, le château de Cleïsoura, qui commande l'entrée orientale des monts Asnaus et Ærope. Quant à Ibrahim pacha, abandonné de ses plus braves défenseurs, il dut se contenter de lever les yeux au ciel, et se résigner à souffrir ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher; enfin, il eut même la faiblesse de coopérer à l'extension de la puissance de son infatigable ennemi, en contractant avec lui une ligue offensive et défensive, qui le mettait à peu près à sa discrétion.

Depuis que Janina était tombée sous le joug d'Ali, les mœurs sévères de ses habitants y avaient fait place à la dissolution. Le satrape délaissé par Éminé, qu'il avait reléguée dans l'intérieur du palais (sort assez ordinaire aux femmes légitimes, qui n'ont guère en partage que les peines domestiques), remplissait son harem d'une foule d'odaliques empressées à lui plaire ; et celui qui se glorifiait de *n'avoir pendant long-temps connu que son épouse* s'abandonna à la fougue de ses sens. *Je n'aimais qu'Éminé*, lui ai-je entendu dire plusieurs fois, *et Janina me perdit!* ajoutait-il, en roulant des yeux enflammés de colère. Des plaisirs faciles lui faisaient chaque jour désirer de nouveaux plaisirs, et de désordres en désordres il parut tomber dans une débauche effrénée. Déguisé en marchand, il parcourait la ville de nuit, pour se livrer aux malheureuses que la prostitution rendrait les plus viles des créatures, si des hommes encore plus méprisables ne favorisaient leur opprobre pour s'enrichir; car dans la Turquie les lieux infames sont sous la protection de la police et de ses agents. On le reconnut un jour, sous le voile, dans les tribunes où les femmes grecques assistent aux offices de l'église, et dès lors chaque maison devint pour le sexe une prison, d'où il ne lui fut plus permis de sortir.

(1) *Voyez* chap. XVIII et XIX de mon Voyage dans la Grèce.

Les fils du tyran, marchant sur ses traces, ouvrirent à leur tour maison de débauche; leurs fêtes étaient des saturnales; et la ville, accoutumée au bruit des armes lorsque l'anarchie régnait dans son enceinte, ne retentissait plus que des chants des Bohémiens, et du son discordant de leurs violons. Mouctar avait la palme parmi les buveurs les plus intempérants; il aurait vidé, comme Alexandre, la coupe d'Hercule, car je l'ai entendu se vanter d'avoir englouti une outre entière de vin, à la suite d'un repas où il avait largement bu et mangé. Ce n'était pas au reste le seul trait de ressemblance qu'il eût avec le conquérant macédonien; car il avait assassiné dans une orgie son sélictar, qui était son confident et son camarade d'enfance. Véli, pour lequel on avait traduit les livres les plus obscènes de l'Europe, n'était guidé que par les conseils d'un Grec nommé Kyricos, qui mettait au nombre de ses prouesses d'avoir tenté l'inceste auquel le destin poussa le malheureux Œdipe, et qu'il aurait accompli sans la résistance de celle à qui l'infâme devait le jour. Plus cruel que le tigre, Véli se complaisait à mêler la douleur aux plaisirs, en ensanglantant par des morsures les lèvres de la beauté qu'il profanait, en déchirant avec ses ongles les formes qu'il avait caressées; et de mon temps on voyait encore à Janina une victime de sa lubricité (1), à laquelle il avait fait couper les oreilles au sortir de ses bras.

De pareils désordres devaient amener la perte rapide de la race Tébélénienne; mais leur terme était calculé par Ali, qui avait pour motif d'avilir une population entière, afin de se l'attacher en séparant, par leurs mœurs, les Janiotes du reste des habitants de l'Épire, où le lit conjugal et la vie du foyer rustique sont aussi irréprochables qu'au temps où les chastes Chaoniennes reposaient à côté de leurs époux rustiques, qui ne connaissaient d'aliments

(1) Καθαιρίνη ἄνωτη, Catherine l'es-oreillée, ou sans oreilles; c'était le surnom qu'on avait donné à cette femme.

que les fruits du chêne nourricier (1) de leurs montagnes.

Au milieu de ces débordements, Ali pacha, dominé par l'ambition, marchait à son but. Non content d'avoir attaché Ibrahim de Bérat à sa cause, il y avait réuni directement ou indirectement les capitaines des armatolis outragés par les Souliotes, en les prenant à sa solde. Ne pouvant cependant se fier entièrement à eux, on était convenu que Nicolas de Cojani (2), Boucovallas, son gendre Stathas, Euthyme Blachavas, Zitros d'Olosson, Macry-Athanasios et Macry-Poulios de Grévéno observeraient une neutralité armée. On avait traité sur le même pied avec Christakis de Prévésa, et quelques compagnons d'armes de Lambros Catzonis, pirate, à la manière de ce brigand du Pont châtié par Alexandre-le-Grand, parce qu'il n'avait pas une armée nombreuse à lui opposer, et le droit du glaive exterminateur réservé aux conquérants qui sont nés sur la pourpre. Il fut statué que l'Étolien Jean Hyscos (3), ami particulier de M. de la Salle, consul de France, qu'il assassina ensuite dans une rue de Prévésa, Paléopoulo et son beau-frère Anagnostis Canavos, dont le dévouement était connu, se réuniraient aux troupes du satrape.

Ces dispositions des armatolis étaient le résultat de la paix conclue entre la Porte Ottomane et la Russie. Le général Tamara leur avait fait annoncer que les temps propices à leur délivrance n'étaient pas encore arrivés. Avant de se retirer d'Ithaque, il fit signifier à Lambros Catzonis de cesser les hostilités, et de retourner à Trieste pour y désarmer. Mais il en était alors de ce chef comme du polémarque de la Selleïde auquel on avait intimé l'ordre de déposer les armes. Ils avaient compris que leurs seules forces devaient conquérir la liberté, ou bien qu'après de longs combats ils

(1) *Glans chaonia ;* c'est le fruit du *quercus esculenta.*

(2) *Voyez* t. III, c. LXXIII, de mon Voyage dans la Grèce.

(3) Fils de Hyscos Valtinos, mort à Dounitzas. Son fils Cara a été nommé capitaine par Ali pacha en 1817.

n'auraient fait que changer de maître, s'ils ne s'attachaient qu'à la Russie. Le navarque surtout, qui avait à se venger du lâche abandon des agents chargés par Catherine de fournir à ses besoins, répondit fièrement à Tamara *que si l'impératrice avait conclu la paix avec les osmanlis, il n'avait pas fait la sienne* ».

Appareillant presqu'en même temps du port de Ceos, Lambros fit voile pour Porto-Caillo, dans le Magne, où il fut reçu à bras ouverts par les Éleuthéro-Lacons. Il s'y fortifia, et, ayant pris le titre de roi de Sparte, il déclara la guerre au sultan, en invitant les Grecs à seconder ses efforts contre les infidèles. Il fit baptiser, sous le nom de Lycurgue, aux mêmes lieux où l'antiquité plaçait le berceau des Dioscures, un fils que son épouse lui donna, et bientôt après il établit ses croisières dans l'Archipel. Les Turcs étaient consternés; mais Lambros, plus brave que judicieux, ayant inquiété le commerce français, Gaspard Monge, alors ministre de la marine, ordonna de détruire ses armements. Attaqué dans sa position de Porto-Caillo le 17 juin 1792, il y fut forcé, et, obligé de prendre la fuite, il se retira en Épire, d'où il passa à Trieste et bientôt à Pétersbourg, où Catherine essaya de le consoler en lui conférant le titre de brigadier de ses armées.

Telle fut l'issue des tentatives de la Russie dans la Grèce. La révolution française venait de changer la politique des cabinets de l'Europe; elle terminait les querelles des rois, pour commencer la lutte des rois avec les peuples. Les chrétiens de la Selleïde et le satrape de Janina allaient se trouver en champ clos pour décider la question de la régénération ou de la servitude absolue de la Hellade.

On entrait alors dans le printemps de l'année 1792, lorsque Ali ayant joint ces compagnies d'armatolis aux forces des agas du Chamouri, et à un corps de troupes auxiliaires arraché au visir Ibrahim, se disposa à attaquer les Souliotes. Son armée, dans cette seconde expédition,

était de près de quinze mille hommes (1), la plupart mahométans, auxquels il fit de magnifiques promesses, et qui s'engagèrent, par serment sur le Koran, *à vaincre ou mourir,* pour exterminer les chrétiens de Souli. Il partit ensuite de Janina le 1[er] juillet, à la tête de ses hordes; il établit son camp à Paramythia, afin de diriger les attaques, et quinze jours après il arbora ses queues au pont de l'Achéron, fleuve que les modernes appellent Glychys.

Les Souliotes venaient de célébrer l'Érosantie (2), fète antique conservée dans la Thesprotie, depuis le temps des Pélasges, qui n'avaient pour dieux que le ciel et les éléments, auxquels ils sacrifiaient sur les plus hautes montagnes. Suivant leur coutume, ils avaient abandonné les villages de la plaine, aux approches de l'ennemi, et réuni leurs troupes, qui se montaient à treize cents hommes, dans les défilés où ils attendirent les Turcs. Ali retint les armatolis pour sa garde, en donnant le 20 juillet le signal du combat aux Schypetars mahométans.

Ceux-ci, enorgueillis de quelques succès d'avant-postes, et fiers d'avoir vu les chrétiens se replier à leur approche, formèrent une attaque générale contre les Souliotes. Ils s'avancèrent le sabre à la main, en repoussant les chrétiens jusqu'aux défilés de Trypa et de Sainte-Vénérande, dans lesquels ils parvinrent à pénétrer. Jamais les mahométans n'avaient porté leurs pas aussi loin; et les Souliotes, à cette vue, poussèrent un cri qui retentit dans les parties les plus éloignées de leurs montagnes.

A cette clameur, qui annonçait le danger public, les femmes, sous la conduite de Moscho, épouse du capitaine

(1) Pérévos, historien de Souli, rapporte qu'Ali pacha avait vingt-huit mille hommes dans cette expédition. Le fait est inexact, puisque dans sa plus grande puissance il n'en a jamais pu lever vingt mille.

(2) Ἡροσάνθεια, elle se célébrait au printemps. Je présume que c'est de là que les Parguinotes ont tiré leur fète de la Rosalie, aussi bien que les habitants de Palerme, en Sicile. Voyez Hist. de Souli, par Perevos.

Tzavellas, et de la moderne Penthésilée, Caïdo, accoururent et prirent part à l'action, en faisant rouler des quartiers de roche dont les secousses, formant des avalanches de pierres, rompirent et écrasèrent la colonne assaillante par son centre. Dans cette position, la tête des bandes turques engagées dans le défilé, fut battue isolément sans obtenir de quartier; et l'arrière-garde ne se débarrassa qu'en laissant sur la place sept cent quarante morts, dont on coupa les têtes, afin d'en former un trophée.

Cette défaite inspira tant de frayeur aux troupes mahométanes, qu'elles se débandèrent, et Ali, ayant pris les vêtements de Paléopoulo, s'enfuit après avoir rallié un millier d'hommes, dont les armatolis formaient la majeure partie. Paléopoulo qui commandait ce corps, ayant jugé par la conduite du pacha, que loin d'être le libérateur de la Grèce, il en serait le plus cruel oppresseur, proposa pendant cette retraite, à son beau-frère Anagnostis Canavos, de se défaire du tyran, mais il renonça à ce dessein par des considérations qu'on ne trouve guère que dans le cœur d'un chrétien. Le satrape rentra de nuit à Janina. Afin de cacher son désastre, il se fit précéder d'une proclamation, par laquelle il défendait aux habitants de se tenir aux fenêtres, ni de se présenter dans les rues; et il alla ensevelir sa colère au fond de son palais, sans permettre à personne, pendant plus de quinze jours, de l'approcher, ni de lui apporter des consolations.

Cette campagne, préjudiciable aux projets d'Ali, couvrait les Souliotes de gloire; et s'ils avaient su tirer parti de leurs succès, ils auraient peut-être constitué leur indépendance, ou obtenu de la Porte des garanties, comme peuplade autonome; car, suivant un de leurs chants, la liberté fut toujours fille de la victoire! Mais son culte sacré exige des mains pures; et les Souliotes, irréfléchis comme tous les Schypetars, n'avaient rien de ce qui constitue une association politique. Les vices de leur caractère les rap-

prochèrent donc bientôt des embûches de leur implacable ennemi, qui, n'ayant pu les vaincre, conçut le projet de les corrompre, persuadé qu'il n'y avait point de place imprenable où son or pouvait pénétrer. Par l'ascendant de son caractère, il reconquit même la confiance de Paléopoulo, et celle d'Anagnostis Canavos, auxquels il donna diverses commissions contre les peuplades Schypes, qu'il fallait sans cesse comprimer par la voie des armes. Chaque saison voyait éclore avec elle une nouvelle guerre intestine, et Ali comprit que le pouvoir qui ne se fonde que sur la violence est de peu de durée, parce qu'on ne peut pas toujours incarcérer et égorger ; il changea de maximes. Diviser pour affaiblir, affaiblir afin de dominer, devint la règle de sa conduite ; et dans cette vue, il ne se montra plus que sous le masque des Harmostes de Sparte, qui déguisaient leurs desseins perfides sous les couleurs de la paix publique, pour tout envahir.

Machiavel briserait ses pinceaux, s'il pouvait renaître et lire ces pages de l'histoire d'Ali, que j'ai souvent baignées de mes larmes en m'affligeant avec les Grecs (1). Dès que le décepteur, qui fomentait la discorde partout où son autorité ne s'étendait pas, apprenait qu'une contrée était divisée par quelques haines, il travaillait à les envenimer. C'était une bonne fortune pour lui de protéger un assassin ou un empoisonneur échappé à la justice, parce qu'il était sûr de disposer à sa volonté d'un tel homme. Il accueillait spécialement ceux qui avaient des crimes à se reprocher ; il n'y avait plus, à l'entendre, de justice au monde! Sa haine était surtout profonde contre cette multitude de beys

(1) Si les apologistes des Turcs connaissaient l'Orient, ils auraient pour les visirs l'horreur des Français pour ce lâche Bullion, qui, entendant Louis XIII déplorer la misère de ses sujets, lui fit cette réponse atroce : *Vos peuples, sire, sont encore assez heureux de n'être pas réduits à brouter l'herbe.* Ce propos est celui de tous ceux qui entourent les sultans et les pachas : *Vivez, seigneur, et que vos esclaves périssent.* O Providence!

retranchés dans leurs tourelles, dont l'avidité pressurait leurs vassaux; et jamais démagogue ne déclama avec plus d'artifice, contre la grande féodalité. Sans cesse aux aguets, dès qu'il savait qu'un village était en guerre contre un autre, il se rangeait du côté des plus faibles, auxquels il donnait ce qu'ils lui demandaient. Je ne compte pas avec mes amis, disait-il, et il ne manquait pas surtout d'envoyer des soldats pour appuyer la bonne cause. Ce n'étaient d'abord que des partisans, pour lesquels il n'exigeait d'autre garantie qu'un poste fortifié; et Mastro-Pietro, Albanais de Prémiti, qui était son Vauban, a de cette manière construit plus de tours dans l'Épire, que jamais Paul Émile n'y renversa de villes. Les soldats du pacha établis dans ces postes ne tardaient jamais à demander des renforts; et après avoir écrasé le parti dominant, le libérateur trouvait toujours quelques motifs pour prolonger le séjour de ses troupes dans un pays où il avait fait triompher les droits de ses amis qu'il ne tardait pas à dépouiller.

Il ne pouvait faire usage de ce subterfuge contre les Souliotes, accoutumés à vider leurs querelles domestiques en famille, ainsi qu'il convient à des hommes qui sentent la dignité de leur condition. Le nom d'étranger était synonyme chez eux avec celui d'ennemi, et c'était pour cette raison qu'ils n'avaient jamais voulu conclure d'alliance intime avec les armatolis, que leur hauteur déplacée empêcha de les secourir. Ali, qui savait là-dessus leur pensée, sentant bien que Janina n'est qu'un avant-poste, d'où l'on ne peut maîtriser l'Épire qu'en possédant Souli, résolut de surprendre ce dernier boulevard de la liberté, défendu par les vieux chrétiens de la Thesprotie, qui n'avaient jamais incliné leurs fronts superbes devant le drapeau du Croissant.

D'après ce plan, Ali pacha prétextant certains griefs contre les habitants d'Argyro-Castron, manifesta l'intention de leur faire la guerre; et il feignit de rendre hommage à la bravoure des Souliotes, qu'il invita à prendre parti

dans son armée comme auxiliaires, en s'engageant à leur donner une solde considérable. Ils acceptèrent sa proposition, en se contentant néanmoins de lui envoyer une compagnie de soixante-dix hommes commandée par le capitaine Tzavellas. Ce n'était pas ce que souhaitait le satrape, qui comprit qu'on se méfiait de lui. Cependant il les reçut avec de grands égards ; et peu de jours après, il ordonna le départ de ses troupes pour Argyro-Castron.

On se mit en marche ; mais à peine était-on arrivé à la halte de Dzidza, que les Albanais mahométans surprirent et arrêtèrent les Souliotes, au moment où ceux-ci venaient de quitter leurs armes pour se reposer. Changeant aussitôt de route, ils se dirigèrent vers Souli. On venait de descendre les coteaux de Velchistas, et on arrivait au bord de la Thyamis, lorsqu'un des prisonniers, s'élançant dans le fleuve, qu'il passa à la nage au milieu d'une grêle de balles, arriva à Souli, couvert de sueur et de poussière, pour y répandre l'alarme.

Il rend compte de la trahison qui a livré Tzavellas et les siens au tyran. Il annonce l'approche de ses bandes. On court aux armes, on garnit les défilés, et des cris de rage annoncent la vengeance qu'on se propose de tirer des parjures; mais le pacha, qui s'était avancé en personne du côté de Variadès, voyant ses projets éventés, et l'attitude des Souliotes, rappela ses troupes, et eut recours à d'autres stratagèmes.

Un seul homme de la compagnie de Tzavellas était parvenu à s'enfuir ; et au retour de l'armée du satrape à Janina, les Souliotes prisonniers furent plongés dans les cachots. Ils attendaient la mort, et ils crurent ce moment arrivé, lorsqu'on enleva leur capitaine pour le faire comparaître devant Ali. « Ta vie est entre mes mains, lui dit-il, » misérable chrétien ; et les plus affreux supplices te sont » réservés, si tu refuses de me livrer Souli : au contraire, » si tu y consens, je prends l'engagement irrévocable de

» te rendre le plus puissant seigneur de l'Albanie. Voilà » ma résolution ; tu l'as entendue, choisis et prononce. »

A cette proposition inattendue, Tzavellas repartit « qu'é» tant un simple capitaine, il ne pouvait traiter seul de » la reddition de Souli ; mais que si on lui accordait la » liberté, il s'engageait à faire entendre raison à ses com» patriotes. Pour preuve, ajouta-t-il, de la sincérité de mes » sentiments, je laisse sans réclamation entre vos mains, » mon fils, qui se trouve parmi vos prisonniers, et vous » savez si sa vie ne m'est pas plus chère que la mienne ».

Cette demande ayant été agréée, on relâcha Tzavellas. Dès qu'il fut de retour dans ses montagnes, après avoir communiqué aux siens l'engagement qu'il avait pris, et sans attendre leur décision, il écrivit au visir en ces termes : « Ali pacha Tébélen, je me félicite d'avoir trompé un im» posteur ; je suis prêt à défendre ma patrie contre un » brigand tel que toi ! Mon fils peut périr, mais je saurai » le venger avant de descendre au tombeau. Quelques » Turcs, tels que toi, disent que je suis un père sans pitié, » qui ai sacrifié mon fils à ma délivrance particulière. Mais » réponds-moi : si tu te rendais maître de nos montagnes, » ne l'égorgerais-tu pas ce fils, ainsi que toute la popula» tion ? Qui le vengerait alors ? Libre maintenant, nous » pouvons être vainqueurs ; ma femme, qui est encore » jeune, me laisse l'espérance d'avoir d'autres enfants. » Si mon fils regrettait d'être sacrifié pour la patrie, il se» rait indigne de vivre et de porter mon nom. Consomme » donc ton crime, perfide, je suis impatient de me venger.

» Moi, ton ennemi juré,

» TZAVELLAS ».

Cette lettre en imposa au satrape. Tzavellas et sa femme Moscho, prirent les armes ; furieux comme des lions, leur valeur et leur audace obligèrent Ali pacha, après trois ans de représailles et de combats, à rendre leur fils et les Sou-

liotes qu'il avait pris en traître. Après avoir obtenu cette réparation éclatante, Tzavellas, épuisé par les fatigues de la guerre, mourut en léguant par testament à son fils Photos, le soin de sa mère et de sa vengeance.

A cette époque, Ali pacha se trouvait impliqué dans une affaire qui compromettait son existence politique. Dès l'année précédente, il n'avait pas reçu les firmans d'investiture que la Porte accorde à ses délégués. Elle sortait d'une guerre étrangère (1), pendant laquelle son pacha, profitant du désordre qui agitait l'empire, s'était agrandi et fortifié aux dépens de ses voisins. En même temps que ces méfaits étaient connus à Constantinople, on savait qu'il avait eu des rapports avec plusieurs émissaires de la Russie. Il avait en outre reçu chez lui Pangalos de Zéa, Sotiris de Vostitza ; et on s'était saisi d'une correspondance qui dévoilait ses trames. Il restait ainsi prévenu d'avoir voulu se rendre indépendant, en se faisant déclarer prince de la Grèce. Ce projet, tout insensé qu'il était alors, vu l'insuffisance de ses moyens, fut jugé autrement dans le divan, et on crut pouvoir lui demander compte de sa félonie. Ali nia ce dont on l'accusait, dévouant sa tête, si on parvenait à lui prouver qu'il eût jamais signé quelques écrits pareils à ceux qu'on supposait. Comme on avait en main des preuves matérielles revêtues de son sceau (2), sultan Sélim, afin de le confondre, expédia à Janina un capigi-bachi (3), chargé de poursuivre cette importante procédure.

(1) La paix avait été signée à Iassy le 15 du mois Zémadzielével 1206, correspondant au 9 janvier 1792.

(2) Les Turcs paraissent avoir emprunté des Romains l'usage de signer leurs écritures privées et publiques avec un sceau ; les visirs, pachas, cadis, et autres employés du gouvernement, ont des doubles de leurs cachets déposés à la chancellerie d'état à Constantinople, qui servent à vérifier l'authenticité de cette griffe.

(3) Capigi. Ces huissiers, au nombre de huit cents, gardent les deux premières portes du sérail.

L'officier du sultan, étant arrivé auprès d'Ali pacha, mit sous ses yeux les pièces authentiques de ses intelligences avec les ennemis de l'état; et cette fois, la vérité parut triompher. « Je suis, dit Ali, coupable aux yeux de Sa Hautesse; ce sceau est le mien, mais le corps de l'écriture » n'est pas celui de mes secrétaires; on aura surpris mon » cachet pour signer de pareilles pièces, afin de me perdre. » Je vous prie de m'accorder quelques jours pour tâcher » de découvrir le mystère d'iniquité, qui me compromet » aux yeux de mon maître et de tous les fidèles musulmans. » Que Dieu veuille me mettre sur la voie qui éclairera » mon innocence, car je suis pur comme la lumière du » soleil, quoique tout dépose contre moi ».

Après cette conférence, Ali, feignant de procéder à une enquête secrète, avisa aux moyens de sortir d'embarras d'une manière légale, et, s'il n'en trouvait pas, à tâcher de corrompre le capigi-bachi, ou bien à se défaire de sa personne. Cette dernière mesure eût été l'œuvre du désespoir; il était préférable de recourir à la ruse : enfin son génie fécond en ressources le tira d'un des plus grands embarras dans lesquels il se fût encore trouvé.

Il appela un Grec, auquel il fit part de son dessein, sans lui en dévoiler l'importance. « Je t'ai toujours aimé, » lui dit-il, tu le sais; et le moment de faire ta fortune est » arrivé. A dater de ce jour, tu es mon fils; tes enfants » sont les miens, et pour prix de mes bienfaits, je n'exige » qu'un faible service. Je ne te parle pas de l'obéissance » que tout sujet doit à son maître; il ne s'agit ici de nuire » à personne, chose au reste qui ne serait pas à la charge » de ta conscience (1); mais d'une affaire de forme de la-

L'un des plus anciens capigis suit le sultan lorsqu'il paraît en public. D'autres sont employés auprès des tribunaux en qualité d'huissiers audienciers, pour citer les plaideurs. Enfin on donne ce nom aux écuyers et aux muets même qui se tiennent aux portes du sérail.

(1) Le système de l'obéissance passive ne laisse ni volonté ni conscience

» quelle je veux me tirer avec honneur. Tu connais ce capigi-bachi, arrivé ces jours derniers; il a apporté certains papiers souscrits de mon sceau, dont on veut se servir, afin de me harceler pour me tirer de l'argent. J'en ai trop donné jusqu'à présent; et cette fois au moins je veux, sans bourse délier, si ce n'est pour un bon serviteur tel que toi, le réduire au silence. Pour cela, j'ai pensé, mon fils, qu'il fallait te rendre au Mékémé (tribunal) quand je t'en avertirai, et y déclarer, en présence de l'officier du sultan et du cadi, que tu es l'auteur des lettres qu'on m'attribue, et que tu t'es servi, sans autorisation, de mon cachet, afin de leur donner un caractère officiel.»

A ces mots, le Grec pâlit, et voulut répliquer... « Que crains-tu, mon bien-aimé? parle, ne suis-je pas ton bon maître? tu acquiers à jamais ma bienveillance. Qui pourrais-tu redouter, quand je te protége? le capigi-bachi a-t-il quelque autorité? j'ai fait jeter vingt de ses pareils dans le lac; oserait-il entreprendre quelque chose ici sans ma permission? Ali pacha n'est pas encore descendu au point de laisser empiéter sur ses droits; et s'il aime à avoir de l'obligation à ses sujets, il sait les récompenser, sans s'abaisser jamais vis-à-vis d'eux jusqu'à la prière. Je ne suis pas dans de pareils termes avec toi; je connais ton dévouement; et pour te prouver à quel point j'en suis convaincu, je te jure, s'il te restait des doutes, au nom de mon Prophète, sur ma tête et celle de mes fils, qu'il ne t'arrivera rien de fâcheux de la part de l'officier de la Porte. Garde-toi surtout de parler de ce que je te confie, afin que notre affaire réussisse ».

aux sujets, qui peuvent ainsi voler, empoisonner, assassiner sans remords, en disant, pour leur justification : *le maître l'a ordonné*. Cette morale réagit même sur les conventions privées, dans lesquelles on stipule toujours : *sauf le commandement du maître ;* maxime qui ouvre la porte à toutes les fraudes. Dans l'antiquité, on ne faisait intervenir que *le pouvoir de Jupiter et de son tonnerre,* Πόῤῥω Διός τε καὶ κεραυνοῦ. (Synes. orat. de regn. p. 11).

Le Grec, courbé sous le glaive du satrape, auquel il ne pouvait échapper, ébranlé par ses promesses, et placé dans une alternative déplorable, promit de porter le témoignage que le tyran arrachait à sa conscience. C'était ce que celui-ci voulait; et après cet accord, Ali, manda le capigi-bachi, auquel il dit, avec l'accent de la plus profonde émotion : « J'ai découvert enfin la trame infernale ourdie contre moi. » C'était l'œuvre d'un homme soudoyé par les implacables » ennemis de l'empire, un agent de la Russie. Il est en » mon pouvoir, et je lui ai fait espérer sa grace, à condi- » tion qu'il révélerait tout devant la justice. Veuillez donc » vous rendre auprès du cadi; qu'il rassemble les juges et » les primats de la ville, afin qu'on entende la déposition » du coupable, et que la vérité triomphe ».

Le capigi-bachi s'étant transporté au tribunal, le Grec, tremblant, y comparut; et chacun fit silence. — « Con- » nais-tu cette écriture? » lui demanda le cadi. — « C'est » la mienne. — Ce sceau? — C'est celui d'Ali pacha, mon » maître. — Comment se trouve-t-il apposé au bas de » cette lettre? — Seigneur, c'est de mon chef que je l'y ai » mis, en abusant de la confiance du pacha, qui me le lais- » lait parfois, pour signer ses ordres. — Cela suffit, re- » tire-toi ».

Ali, inquiet du succès de son intrigue, s'était acheminé vers la maison du cadi; et il entrait dans la cour, lorsqu'un signal d'Abas, son bélouk-bachi, lui apprit que l'affaire était terminée à sa satisfaction. Comme celui-ci avait le mot, il saisit en même temps le malheureux Grec, qui sortait de l'audience; ses sbirres poussent des cris qui étouffent sa voix, et il est pendu, sans avoir pu se faire entendre.

Le satrape monte alors l'escalier, et il se présente aux juges, auxquels il demande le résultat de leur information; on lui répond par une acclamation. « Eh bien, poursuit-il, » le criminel auteur de la félonie qui pesait sur ma tête » n'est plus, je viens de le faire pendre. Puissent être punis

» et périr ainsi tous les ennemis de notre glorieux sultan ».

On dressa procès-verbal de ce qui s'était passé ; et de riches cadeaux envoyés à plusieurs membres du divan, des présents donnés au capigi-bachi, firent que le Grand-Seigneur, abusé, consentit à rendre à son satrape de Janina une confiance qu'il n'avait jamais méritée.

## CHAPITRE IV.

Ali extermine les Turcs de Bossigrad. — Révolte du visir de Scodra. — Parti qu'Ali tire de cet événement. — Il appelle les armatolis à son secours. — Noms de leurs principaux chefs. — Devient jaloux de Paléopoulo. — Massacre des Osmanlis par les Guègues. — Premiers symptômes de mécontentement de Passevend Oglou. — Anarchie dans la Romélie — et dans l'empire Ottoman. — Paix avec la Russie. — Mort de Catherine II. — Alarmes du divan. — Rassuré par les conseils de MM. Descorches et Mouradjea d'Ohsson. — Premier cri de liberté entendu dans la Grèce. — Apparition de Rigas, — ses projets ; — entraîne Passevend Oglou dans son parti ; — se retire à Vienne. — Corfou occupé par les Français. — Mission de l'adjudant général Rose à Janina ; — s'y marie. — Fêtes. — Carmagnole dansée. — Destruction des peuplades chrétiennes de Saint-Basile. — Férocité de Jousouf, Arabe. —Révolte de Passevend Oglou. — Ali marche vers le Danube. — Première idée d'établir le nizam dgedid, ou milice régulière. — Expédition des Français en Égypte. — Ali revient en Épire à cette nouvelle. — Arrestation de l'adjudant général Rose. — Combat de Nicopolis. — Défaite des Français. — Traits de bravoure de plusieurs officiers, — de Gabori et de Richemont. — Héroïsme maternel d'une Française. — Assassinat des Prévésans à Salagora. — Dévouement d'un Ithacien. — Prisonniers français conduits à Constantinople. — Astuce d'Ali. — Parga sauvée par les Russes. — Nelson envoie complimenter le satrape. —Révélation des complots de Rigas. — Sa fin tragique.

Tout prospérait à Ali pacha, quoique sa fourbe fût connue et avouée de ceux même qui avaient intérêt à la taire. Plus il avançait dans sa carrière, plus il était persuadé que l'audace élève celui qui sait tout braver dans un pays où la volonté d'un seul est l'état et la loi, et où les lois sont plus particulièrement encore que dans les républiques, terribles, et pour ainsi dire viagères. Cependant, afin de suivre les errements fallacieux dont il couvrait ses desseins, il feignit de déférer au vœu du divan, en se mettant à la poursuite des voleurs qui désolaient la Romélie. En sa qualité de grand

prévôt des routes, il entrait dans ses attributions de les réprimer; et il dirigea ses attaques contre les habitants de Bossigrad (1), dont les déportements étaient connus jusqu'à Constantinople. Il confia en conséquence, le soin de les réduire, à Paléopoulo et à Canavos, au grand scandale des Albanais mahométans, irrités d'être commandés par deux chrétiens, et accoutumés surtout à ne voir dans le brigandage que l'exercice d'un droit naturel. Aussi cette entreprise fut-elle sans succès; et Ali, loin d'en témoigner du mécontentement, envoya complimenter les Bossigradiens sur leur bravoure. Il leur députa Noutza Macry-Mitchis, qui leur remit une lettre par laquelle il leur mandait, « qu'admirateur sincère de leur courage, il désirait les » compter au nombre de ses serviteurs, en leur offrant, » s'ils voulaient entrer à sa solde, de leur donner des em» plois agréables et lucratifs! »

Séduits par cette offre, et surtout par l'appât du gain, les Schypetars de Bossigrad se rendirent auprès d'Ali pacha, qui, en les caressant et en les comblant de ses dons, eut bientôt dégarni leur ville de ses plus braves défenseurs. Chaque jour voyait arriver à Janina quelque heureux mortel, qui ne manquait jamais d'être avantageusement pourvu. Mais pendant ce temps, le tyran marchait à son but; et au moment où tout paraissait réconcilié, un corps de ses troupes d'élite, commandé par Jousouf, Arabe, pénétra dans Bossigrad, et fit main-basse sur ses habitants. L'impitoyable mulâtre donna pour la première fois, aux Macédoniens, le spectacle d'hommes enduits de poix, brûlés vifs, de prisonniers torturés avec des tenailles rougies à blanc, et de vingt malheureux empalés et rôtis au milieu d'une double ligne de bûchers.

Les peuplades Albanaises des Monts Devols furent épouvantées, et crurent que l'ange exterminateur était descendu dans les vallées, où ils se regardaient jusqu'alors comme

(1) *Voyez* t. II, c. LV du Voyage dans la Grèce.

invincibles. On apprit ces nouvelles en même temps que les supplices des Bossigradiens, auxquels le pacha avait donné charges et emplois : tous, sans exception, passèrent par la main du bourreau. Telle fut la fin d'une peuplade intrépide, heureuse dans sa barbarie, dont la destruction ouvrit au pacha le chemin du canton de Caulonias, position importante, qui lui donnait entrée dans la moyenne et la haute Albanie, qu'il ne tarda pas à envahir du côté de l'Illyrie macédonienne.

Au temps où finissait cette expédition du satrape contre les Bossigradiens, l'Albanie supérieure, habitée par les peuplades féroces de Gog, éprouvait un de ces orages politiques qui agitent souvent la Turquie. Scodra était le centre de la rébellion ; et Mahmoud-Basaklia, son visir, avait, à force de désordres publics, encouru la disgrace de la Porte Ottomane, qui l'avait déclaré fermanli, ou excommunié, et mis au ban de l'empire. La première partie de cet arrêt, regardé autrefois chez les Turcs, ainsi que parmi nos ancêtres (1), comme plus grand que les supplices, ne suffisant plus aujourd'hui pour attirer le châtiment sur la tête des rebelles, les pachas, les beys, ayans, et autres tenanciers relevant du Romili-Vali-cy, reçurent l'ordre de marcher contre Cara-Mahmoud, épithète ajoutée à son nom, pour marquer sa réprobation.

Ali, qui se trouvait appelé dans cette ligue, y voyant un but applicable à ses intérêts, ne fut pas un des derniers à entrer en campagne, parce qu'il pouvait, en paraissant agir pour la cause impériale, piller, et s'agrandir, sans crainte de se compromettre vis-à-vis du sultan. On allait se mesurer contre des mahométans, et, selon sa politique, il ne manqua pas d'appeler sous ses drapeaux les armatolis. Tous les capitaines du mont Olympe, de l'Othryx, de l'Étolie et de la Cassiopie, accoururent, et Paléopoulo avec son beau-frère Canavos parut à la tête du drapeau des vieux chrétiens

(1) V. Cæs. de Bell. Gall., lib. VI, c. 13.

de la Hellade. On s'achemina à travers les vallées du Pinde, en suivant la direction du canton de Caulonias, pour éviter de se joindre au Romili-Vali-cy, qui avait pris le chemin des Dibres. Ali évitait, par ce moyen, de se trouver sous les ordres de ce Béglier-Bey ; et chemin faisant, il réduisit plusieurs bourgades des peuplades Schypes, à l'attaque desquelles Paléopoulo donna tant de preuves de courage, que les soldats du pacha conçurent pour lui une affection extraordinaire. Son nom devint le sujet des chants guerriers des Épirotes; et comme il n'y a pas d'esprits plus susceptibles de jalousie que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur rang, Ali conçut contre lui une envie que son ambition, qui rapportait tout à ses vues, put seule lui faire dissimuler.

Il ne fut pas moins jaloux de la valeur brillante que Canavos, Euthyme Blacavas, Boucovallas, et Christakis de Prévésa, déployèrent à la prise de Ghéortcha, et à l'assaut d'Ochrida, ville alors dépendante de Scodra, qui fut emportée par escalade et le sabre à la main, à la manière des anciens soldats de Scander-Beg. Suivant sa coutume, le pacha fit égorger les vaincus par ses Iapyges; et tirant de l'obscurité un nommé Dgéladin bey, auquel il donna en mariage sa nièce, veuve de Mourad bey de Cleïsoura, qu'il avait assassiné, il lui conféra le gouvernement de cette place, dont il ne s'est plus dessaisi. Tels furent les services qu'Ali pacha rendit au Grand-Seigneur, dans cette campagne, et il rentra à Janina avec le projet formel (révélation que je tiens de sa bouche criminelle) d'exterminer en détail les armatolis et leurs chefs.

La guerre contre le pacha de Scodra ne présenta pas d'autres événements remarquables pour Ali, mais ce que nous ne connaissons pas assez en détail, pour en rendre compte avec exactitude, ce fut la courageuse résistance de Cara Mahmoud. Renfermé avec soixante-douze hommes dans le château de Scodra, il résista à plus de vingt mille hommes des troupes du sultan qu'il parvint à faire massa-

crer, en fomentant une insurrection générale des Guègues et des Merdites, fatigués des excès des Turcs. Un même jour vit renouveler les scènes de carnage dont la Sicile fut deux fois le théâtre, au temps des prospérités militaires de Carthage (1) et de la France. La Porte, comprenant alors qu'il lui était impossible de soumettre ce pacha, le maintint dans ses honneurs, et lui conféra, de plus, le titre de Romili-Vali-cy, qu'elle ôta à celui qui n'avait pas su ou pu réduire cet homme intrépide, réservé à périr sous les coups des Monténégrins (2). Ainsi, la rébellion triomphante reçut le prix de la fidélité malheureuse.

Cette conduite, qui nous paraît étrange et dont on ne voit guère d'exemples que dans les monarchies de l'Orient, est le coup d'état ordinaire du cabinet ottoman, dont la politique consiste, en pareil cas, à récompenser ceux qu'il ne peut soumettre, croyant les gagner par ce moyen, et couvrir l'honneur du souverain. C'est aussi le terme ordinaire des prétentions des sujets les plus ambitieux, convaincus qu'ils peuvent tout entreprendre, excepté de parvenir à l'empire, l'immuabilité de la dynastie ottomane étant une maxime d'état à jamais consacrée par les Turcs.

L'occupation d'Ochrida devenait de la plus grande importance pour Ali pacha, qui, débordant, au nord, les possessions d'Ibrahim de Bérat, lui permettait de l'inquiéter de toutes parts, excepté du côté de la mer. Il allait entreprendre l'exécution de ce projet; mais il dut en ajourner l'exécution, afin d'observer les desseins de Cara-Mahmoud sous les ordres duquel il se trouvait placé, à cause du titre de Romili-Vali-cy, qu'on venait de lui conférer. Il s'occupa

(1) Le premier exemple de ces massacres arriva en Sicile, dans la xcv olympiade, l'an de la fondation de Carthage 485. Diod. Sic,, lib. xiv, c. 14; av. J.-C. 398.

(2) Il fut pris en 1795, dans les gorges de Cettigné, par les troupes de Pierre Pétrovich, évêque ou vladika du Montenegro, qui commandait en personne dans cette journée. On lui trancha la tête, qu'on voit encore dans la chambre du vladika, au couvent de Cettigné, qui est sa résidence habituelle.

donc à fermer à ce visir devenu sérasker de Romélie la route de Monastir, en lui opposant une ligue composée des principaux beys de la Macédoine Cis-Axienne. Ces intrigues auraient pu déterminer l'autorité à prendre quelques mesures énergiques; mais le sultan feignit de les ignorer, afin de porter son attention vers Passevend Oglou, qui venait d'arborer l'étendard de la révolte sur les remparts de Vidin.

Dans les gouvernements modérés il y a un droit de naissance, de cité, de patrie, qui, en unissant les sujets aux princes, est le gage le plus sûr de leur fidélité. Dans les États absolus, où un eunuque, des esclaves achetés à prix d'argent, et tout ce qu'il y a de plus abject dans la société est compté sur le pied de l'égalité pour parvenir aux emplois, on ne peut s'attendre qu'à un choc perpétuel d'ambitions et d'intérêts. Sélim III, en parvenant au trône, avait senti les vices d'une pareille administration sous ses rapports les plus importants. Doué de plus de prévoyance que son prédécesseur, il ne considérait la paix avec la Russie que comme une suspension d'armes. Aussi, au milieu des fêtes célébrées à ce sujet à Constantinople, parut-il consterné d'un événement que la sodatesque célébrait avec enthousiasme, parce que le prix du pain et du riz était baissé de quelques centimes.

Sélim portait avec autant de douleur ses regards vers la Syrie révoltée. L'Égypte était en proie aux brigandages des Mameloucks; les Wahabites, maîtres du Nedgib, menaçaient la Mecque et Médine; la Romélie était infestée de haïdouts ou voleurs de grands chemins; l'Archipel, inondé de pirates; lorsqu'on découvrit que les agents secrets du cabinet de Pétersbourg étaient les auteurs de ces menées anarchiques. Les idées révolutionnaires, qui étaient alors en France au plus haut point d'exaltation, fermentaient en même temps dans quelques têtes musulmanes ravies d'apprendre le renversement des autels dans l'antique patrie des rois très-chrétiens. A la faveur de ces idées nouvelles, des Jacobins, échappés de Marseille, avaient planté l'ar-

bre de la liberté et montré le bonnet rouge à Péra. Cependant ces manœuvres n'étaient pas ce que redoutait le divan ; la Russie seule était l'objet de ses alarmes.

Au point où les choses étaient arrivées, la Porte Ottomane s'attendait à une rupture avec cette puissance. L'ambassadeur de Catherine, qui élevait chaque jour de nouvelles prétentions, demandait le libre passage des vaisseaux de guerre russes par les Dardanelles, le paiement des frais de la dernière guerre auquel son gouvernement avait renoncé, l'expulsion des Français et des Polonais de la Turquie, et une déclaration formelle que le sultan renonçait à s'immiscer dans les affaires de la Pologne.

Le divan était ébranlé, lorsque les ministres de France et de Suède, Descorches et Mouradjea d'Ohsson, lui ayant rendu le courage nécessaire pour résister, Sélim III fit notifier à l'envoyé de Russie un refus positif à ses demandes; et quelques milliers de bourses qu'il fit délivrer à la légation moscovite terminèrent des débats dont on n'entendit plus parler. Bientôt après les haïdouts, qui avaient osé, au mois de février 1794, menacer Andrinople, furent battus par Akir pacha beglier bey de Romélie (1).

Le divan crut au retour de cette douce léthargie, qui ne lui laissait voir depuis long-temps ses peuples esclaves, que dans les misérables chargés de les opprimer. La mort de Catherine II lui permettait d'espérer que ses troupes, qui avaient franchi les limites de la Perse du côté du Caucase, rentreraient dans leurs positions, quand un cri, depuis long-temps ignoré dans la terre classique, retentit aux bords du Danube. Ses accents vainqueurs annonçaient à la Grèce asservie de nouvelles destinées! Le Thessalien Rigas avait retrouvé la lyre de Tyrtée et son enthousiasme, l'étincelle poétique de Pindare, la voix tonnante de Démosthène, et le compas d'Euclide.

(1) Béglier bey, prince des princes. On appelle ainsi les gouverneurs des grandes provinces qui ont sous eux d'autres gouverneurs.

Né à Vélestina, dans la Magnésie, en 1753, le précurseur de la liberté avait, à l'exemple de Platon, embrassé la carrière du commerce, pour obtenir l'initiation aux lumières, qui devaient servir au développement de ses projets.

Arrivé en 1790 à Bukarest, Rigas n'eut pas plus tôt appris les langues anciennes de la Grèce et de Rome, le français, l'italien, et l'allemand, qu'il appliqua ces connaissances aux intérêts de sa belle et malheureuse patrie. Né poète, devenu littérateur et géomètre, on le vit, au bout d'un noviciat de six ans, improviser des chants guerriers (1), tracer des cartes géographiques (2), et ébaucher une chronologie, en resserrant dans le cadre le plus circonscrit les connaissances qu'il voulait répandre parmi ses compatriotes. Hymnes patriotiques, traductions (3), tables topographiques, éphémérides, tous ces travaux se rapportaient à une idée dominante : l'affranchissement de la Grèce. Non moins habile à tirer parti des mécontentements publics ou privés, il s'occupait en même temps à organiser une *synomotie* ou *conjuration* contre le despotisme ; et il eut à s'applaudir de ses succès. Son éloquence et la considération qu'il acquit ne tardèrent pas à lui procurer le concours d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques, d'archontes, de capitalistes, et d'étrangers de distinction. Mais, ce qui ne pouvait être que l'ouvrage d'un homme de génie, ce fut d'attirer dans son parti une foule de Turcs de Constantinople déjà tra-

(1) C'était le Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων, qui est une imitation de *la Marseillaise*. Il la traduisit à la sollicitation d'un général français, alors républicain fougueux, devenu depuis un personnage auguste.

(2) C'est la carte de la Turquie d'Europe et des Iles en douze feuilles, exécutée aux dépens des négociants grecs, ouvrage incorrect, mais considérable pour le travail et les frais qu'il a nécessités.

(3) Ses traductions sont une partie du voyage d'Anacharsis ; un traité de tactique militaire ; un traité élémentaire de physique à l'usage des gens du monde ; quelques romans, tels que les Amans délicats et la Bergère des Alpes.

vaillés par les novateurs français, et d'enrôler, dans la vaste conspiration qu'il ourdissait le fameux pacha de Vidin, Passevend Oglou.

Rigas avait conçu le dessein de faire servir ce rebelle fameux de pivot au mouvement insurrectionnel qu'il méditait; mais ce rôle était réservé au satrape de Janina, qui n'était lui-même appelé qu'à être le mobile de la régénération de la Hellade. Ce fut après avoir tracé le cadre de son entreprise qu'il se retira à Vienne, afin d'étendre ses correspondances avec ses compatriotes qui se trouvaient à l'étranger. On en comptait quelques-uns en France, un grand nombre à Venise, à Padoue, dans les universités d'Allemagne, et dix-huit mille employés sous les drapeaux ou dans les administrations de l'empereur de Russie. Tous furent invités au grand secret de la *sainte épanastasie*, ou *insurrection*; tous avaient le mot de passe : *Victoire à la Croix!*..... Alors Passevend Oglou jeta au feu les firmans qu'il tenait du sultan, en déclarant qu'il ne connaissait plus de pouvoir légitime que la volonté du peuple et son épée. Cette déclaration fut reçue à Constantinople, de la part du divan, avec cette inquiétude vague qui caractérise des ministres accoutumés à ne trouver un remède aux commotions politiques que dans le bénéfice du temps.

C'est le propre des états despotiques d'être en proie aux rébellions. L'histoire ottomane ne parle que d'incendies, expression ordinaire de la volonté des bandes armées de la capitale et signal des régicides; elle n'est remplie que du récit des révoltes des satrapes; jamais il n'y est question du peuple; et, si on jugeait du vrai possible par le vrai connu, on ne pourrait croire qu'un pareil gouvernement existe encore au dix-neuvième siècle. La tyrannie, cependant, n'est pas le pire des maux. Quelque vicieuse que soit son essence, le centre de son action est supérieur à la force des ligues anarchiques, dont les passions paralysent les moyens destinés à faire leurs succès.

Ali, mu par une volonté dominante, indifférent sur le choix des moyens, toujours prèt à commettre des crimes, sans cesse dirigé vers un but, empiétait méthodiquement pour se fortifier avec régularité, sans que les Souliotes imprévoyants fissent attention à l'accroissement de sa puissance. Ainsi au lieu de profiter de son absence, pendant sa campagne dans la haute Albanie, pour attaquer Janina, dont il avait laissé la surveillance à ses fils Mouctar et Véli, alors jeunes et sans expérience, les Souliotes se contentèrent d'exercer des rapines qui tournaient au profit de quelques individus, sans ètre avantageuses à la chose publique. La révolte du pacha de Vidin pouvait également ètre favorable à leurs intérèts; ils avaient reçu des communications de Rigas, qui leur avait envoyé quelques-uns de ses affidés, lorsqu'un événement inattendu attira l'attention générale des Épirotes d'un autre côté.

La république de Venise avait été effacée du rang des puissances de l'Europe, et le traité de Campo-Formio donnait à la France l'archipel Ionien avec ses dépendances en terre ferme. Cette nouvelle circulait dans la Grèce, lorsque, le 26 juin 1797 (9 messidor an V), un littérateur plein d'avenir, brillant de jeunesse, M. Arnault, vint, au nom de la France victorieuse, arborer son pavillon couronné de lauriers héréditaires, sur les donjons de l'antique acropole de Corcyre (1). Il faut avoir vécu en Orient à cette époque, pour savoir l'impression que causa l'arrivée des Français dans les mers de l'Ionie. Leur nom répandait un prestige incroyable parmi les nations. Trop heureux alors pour douter de l'inconstance de la fortune, et croyant n'avoir que des amis parce qu'ils se présentaient comme des libérateurs, un des hommes de ces temps d'illusions, l'ad-

(1) Cinq jours après cette prise de possession, le 15 messidor an V (5 juillet 1797), le général Gentili consomma l'occupation. Il trouva dans la place de Corfou 510 bouches à feu, et pour garnison, dans les Sept Iles et dépendances, 3828 soldats vénitiens. *Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*, t. II, p. 424.

judant-général Rose, vint *fraterniser* avec Ali pacha, qui reçut de ses mains la cocarde tricolore.

On s'imagina avoir fait une conquête dans la personne de l'enfant du crime et de la fortune; mais, plus adroit que le missionnaire de la liberté, le satrape, en répondant avec effusion à cet apôtre des doctrines du délire, sut habilement profiter de son inexpérience pour lui persuader qu'il était et qu'il serait à jamais le meilleur ami des Français. Il l'entoura de prestiges, de fêtes, et s'emparant de son esprit par la plus puissante des séductions, il lui fit épouser Zoïtza, jeune grecque, âgée de dix-sept ans, renommée par sa beauté entre les femmes enchanteresses dont Janina peut se vanter de posséder l'élite et la fleur. Le pavillon d'une république née au sein des tempêtes flotta à côté du Croissant dans le château du lac où se célébrèrent les nôces de Rose et de Zoïtza *aux yeux noirs*; l'archevêque Jérothéos bénit leur hymen; Mouctar, fils aîné d'Ali, fut le parrain de la couronne; et, ainsi qu'aux jours trop fameux des saturnales révolutionnaires, le métropolitain, les fils du satrape et les Albanais, dansèrent la carmagnole. On ne parlait que d'égalité, et on traita sur ce pied avec le général Gentili, gouverneur des îles Ioniennes, au nom de la république française; protocole si nouveau dans la diplomatie de Constantinople, qu'on n'a jamais pu le traduire en turc (1).

On en avait mieux saisi le sens dans le cabinet de Janina, et Ali, qui s'empressait de déférer aux demandes des républicains, leur ayant fourni des bœufs à crédit pour l'armée et le ravitaillement de l'escadre de l'amiral Brueys, demanda à être traité avec une réciprocité fraternelle. A la vérité, ce qu'il avançait à ses amis, qui ne l'ont ja-

(1) Après avoir consulté tous les linguistes, on se décida à Constantinople à se servir du mot *Réboublika*, et cette république fut reconnue *par la considération spéciale qu'elle ne pouvait pas épouser une princesse d'Autriche*, comme cela avait eu lieu sous le règne du plus infortuné de nos rois.

mais payé (1), ne lui coûtait guère que la peine de le prendre à ses vassaux; mais on n'était pas tenu d'entrer dans ces détails. Il fallait rendre services pour services. Ses demandes semblaient marquées au coin de la modération. Il se plaignait sans amertume des mauvais procédés des Vénitiens qui n'avaient jamais cessé d'assister ses ennemis, et notamment les Acrocérauniens, en priant qu'on voulût bien se désister de cette politique aristocratique. Comme toute innovation était alors à la mode, on ne manqua pas de se départir des sages maximes de Venise ; et des hommes qui se vantaient de combattre pour la liberté, permirent à un tyran de mettre des armements en mer, afin d'attaquer les peuplades indépendantes de Nivitza-Bouba et de St-Basile, qu'il ne pouvait réduire sans cette concession.

Ces deux bourgades, situées dans la chaîne maritime des monts Cérauniens (2) étaient libres, sous la protection du visir de Bérat, auquel elles payaient une légère redevance. Leurs habitants, par suite d'usages anciens, s'expatriaient pour servir dans le régiment royal Macédonien, sous les drapeaux des Bourbons de Naples, sans jamais perdre de vue leurs montagnes, dans lesquelles ils rentraient au terme de leur carrière militaire. Unis à la ligue des Schypetars par le fait, ils ne participaient que rarement aux intrigues des autres cantons, se contentant de prendre les armes quand on les attaquait, ou lorsque la cause publique l'exigeait; et, satisfaits de leur sort, ils vivaient de leurs épargnes, de leurs pensions de retraite, et des fruits de leur territoire.

Cette condition était trop prospère, pour n'avoir pas excité l'envie du satrape de Janina; car l'indépendance de ces cantons faisait son tourment. Il cherchait depuis long-

(1) Ali pacha ayant souvent réclamé cette créance, on lui répondit, à sa manière, que comme il ne payait pas les dettes de ses devanciers, ni même celles de son père, de même l'empire ne payait pas pour la république. L'observation ne lui fit pas plaisir; mais il dut s'en contenter.

(2) *Voyez* tom. I, ch. VII, de mon Voyage dans la Grèce.

temps à en altérer la tranquillité pour les accabler; mais, les Vénitiens qui regardaient l'Adriatique comme une *mer close*, en vertu de la donation de je ne sais quel pape, l'avaient toujours empêché de faire sortir des armements. Ils exerçaient surtout une grande surveillance à cet égard, depuis qu'il avait obtenu de la Porte la possession, à titre de ferme, du vaivodilik d'Arta, qui lui donnait des ports dans le sein Ambracique. Du côté de la terre ferme, les Chamides s'opposaient à ses projets; et Moustapha, fils de Sélim, pacha de Delvino, que le Grand-Seigneur avait rétabli dans l'emploi et les biens de son père, dont il avait trop tard reconnu l'innocence, lui fermait la route la plus directe de l'Acrocéraune. Ainsi, il ne restait à Ali que de tromper les Français, chose à laquelle il parvint en caressant les chimères de leurs chefs militaires (1). On consentit à ce que le Baïrac (2) ottoman parût dans le canal de Corfou, où il n'avait osé se montrer que pour couvrir quelques barques marchandes, depuis la victoire navale de Lépante, jour à jamais mémorable, qui vit le triomphe de la Croix et la défaite du Croissant.

Après avoir obtenu la permission qu'il souhaitait, Ali s'occupa du soin de son entreprise, avec cette sagacité qui

(1) Il adressa à cette époque au général Bonaparte une lettre confiée aux soins du jeune Eugène Beauharnais, envoyé en mission à Corfou, où il arriva le premier dimanche de novembre 1797, au moment où on célébrait la fête de saint Spiridion. Il apportait la nouvelle de la réunion des Iles Ioniennes à la République Française, et la dépêche d'Ali dont il était porteur fut imprimée dans les journaux du temps. Dans un de ses voyages à Loroux, il écrivait au commandant français de Prévésa *qu'il était le plus fidèle disciple de la religion des jacobins, et qu'il voulait être initié au culte de la carmagnole* (car il croyait que c'était une religion nouvelle), *et*, comme il me l'a dit depuis, *un charme qui faisait triompher les armes des Français.* Par suite de ce penchant aux *bonnes doctrines*, le néophyte s'est jeté depuis dans les bras des *Carbonari.*

(2) Les Turcs, qui n'accordent que leur mépris aux souverains de la chrétienté, donnent le nom de *Patchaoûra, Torchon*, ou *Guenille*, aux pavillons de France, d'Angleterre, de Russie, etc.; et ils appellent le leur *Baïrac*, la *Bannière.*

consiste, disait-il souvent, *à employer tous les moyens contre son ennemi, ne fût-il qu'une fourmi.* Son expédition, dont le but était ignoré, préparée en secret au fond du golfe Ambracique, mit à la voile pendant la semaine sainte de l'année 1798, et arriva la veille de Pâques, après le coucher du soleil, dans une anse voisine de Louvoco, où le débarquement s'opéra en silence.

Les chrétiens du rit grec célèbrent la solennité de la Résurrection avec des cérémonies particulières. Les familles se convient et se rapprochent pour manger l'agneau; c'est la grande époque des mariages; les discordes cessent; dans les villes habitées par les Turcs, on élargit les prisonniers chrétiens, afin qu'ils puissent participer au banquet de famille (1), et la joie pénétrait même alors jusqu'au fond des cachots du tyran de Janina. Par un usage qui remonte aux premiers siècles de l'église (2), la liturgie qui ouvre cette phrase d'allégresse, appelée le *jour par excellence* (3), a lieu à minuit; et quand le prêtre du fond du sanctuaire entonne le chant qui annonce la résurrection du Christ, la grace semble descendre sur les fidèles, qui se donnent le baiser de paix, et se livrent aux transports de joie qu'inspire l'annonce du grand mystère.

Ces paroles venoient de retentir au milieu des chœurs des chrétiens; des vierges et de jeunes grecs, le front ceint du bandeau nuptial, attendaient l'instant du bonheur; ils s'avançaient vers l'autel, lorsque les Turcs, qui s'étaient approchés à la faveur des ténèbres, enfoncent les portes des

(1) Ces jours, dans lesquels on relâche les prisonniers, sont également consacrés chez les Albanais par des trèves, qui retracent ce qu'on appelait parmi nos ancêtres *la paix de Dieu.*

(2) Cet usage est confirmé par Lactance: *Hæc est nox, quæ à nobis propter adventum regis ac Dei nostri, pervigilio celebratur* (lib. VII, c. 19). *Paschæ nox ideò pervigil dicitur, propter adventum regis ac domini nostri, ut tempus ejus resurrectionis nos non dormientes, sed vigilantes inveniat* (Isidor. lib. VI, Origin., c. 16).

(3) La liturgie commence par ces paroles: Αὕτη ἡ ἡμέρα ἣν ἐποίησεν ὁ Κύριος, *Voici le jour que le Seigneur a fait. Psal.* CXVIII, v. 24.

églises, et se précipitent comme des tigres altérés de sang sur des hommes sans défense. Les prêtres sont égorgés à l'autel; les hommes, les femmes et les enfans tombent sous le fer des assassins, et ceux que le hasard épargne voient des tourbillons de flammes s'élever de leurs maisons. Épouvantés et ne sachant où fuir, les plus agiles, poursuivis à outrance, ne font que prolonger leur agonie, pour mourir de la main des bourreaux; car dès que le jour parut, la lumière leur révéla la présence du féroce Jousouf Arabe, qui fit succéder les supplices aux massacres.

On remarqua, dans cette épouvantable catastrophe, une famille composée de quatorze individus pendus au même arbre, qu'on appela long-temps, à cause de cet événement, *l'Olivier des martyrs*. D'autres furent mis en pièces, ou brûlés vifs; et on regardait comme une faveur la grace d'être décapité. Ainsi furent exterminées les populations des deux principales bourgades de l'Acrocéraune, au nombre de six mille individus, et la terreur qu'inspira ce carnage amena la soumission de tous les villages de la côte jusqu'à port Panorme, que le satrape fit fortifier, ainsi que le monastère de Saint-Basile, dont les religieux périrent par le glaive.

Au retentissement de la chûte des tribus guerrières de l'Acrocéraune, les chrétiens de l'Épire murmurèrent contre le ciel, sans se rappeler que la Providence, après s'être servie des tyrans et de quelques méchants comme de bourreaux, les fait punir par leurs semblables, ainsi que les criminels dont le châtiment est nécessaire au gouvernement moral de l'univers.

Cet événement, qui n'avait coûté la vie qu'à des chrétiens regardés comme des demi-rebelles et des brigands, fut généralement agréable aux mahométans, et surtout au divan. Ainsi Ali pacha acquit une réputation nouvelle de capacité par cet holocauste, qui lui valut l'épithète d'Arslan (lion) (1), dans les firmans de guerre qu'on lui adressa

(1) Ce titre, moindre que celui de *gazi*, que j'expliquerai ailleurs, est

pour marcher contre Passevend Oglou. Il sortit alors de Janina, précédé d'un nom redouté, emmenant avec lui un corps de huit mille hommes, qu'il doubla au-delà du Pinde, au moyen des contingents de la Macédoine, et il laissa le soin de son gouvernement à son fils Mouctar, qui était devenu capable de gérer les affaires de l'Épire.

*Tenez-vous en garde contre le peuple*, dit la sagesse orientale; *quand il a la force de parler, il a celle d'agir : veillez à ses discours; imposez-lui silence, et vous n'aurez pas à redouter ses actions. Heureux le roi qui gouverne ses sujets par le glaive et la terreur.* Le vertueux Sélim III, la postérité lui donnera ce surnom, convaincu que ces maximes de l'âge d'or du despotisme ne l'avaient pas empêché d'être battu par les infidèles, que les traités de paix éternelle avec la Russie n'avaient rien de durable, que l'empire Ottoman, ébranlé par l'anarchie, touchait à son déclin, avait senti qu'au lieu du cordon des muets et du poignard des Capigi-Bachis, il fallait, pour régner, une armée disciplinée et des finances afin de l'alimenter. Il avait, en conséquence, décrété le Nizam-Dgédid ou milice régulière, et établi un nouvel impôt qui pesait particulièrement sur le vin, dont l'usage est interdit aux musulmans. Il n'en fallut pas davantage pour agiter l'ouléma (1), qui ne boit que de l'eau, si l'on en croit ses casuistes, et ne va surtout jamais à la guerre; et depuis le moupliti jusqu'au dernier

une locution du protocole usité dans l'Orient, comme celle de *lion* de la tribu de Juda, donnée à l'un des Machabées. L'individu auquel elle est adressée ne l'accole jamais à son nom; ce qui serait aussi ridicule que si un de nos généraux, qualifié de *brave* par le roi, ajoutait cette épithète à ses qualités honorifiques.

(1) Oulémas, ou docteurs de la loi. Ce corps se compose de trois classes : les juges, les interprètes de la loi, et les ministres du culte. Si l'on réfléchit qu'il y avait en 1805, à Constantinople seulement, 485 mosquées pour la prière du vendredi, et, en y comprenant les succursales, cinq mille mosquées ordinaires, on aura une faible idée du nombre de ces individus dotés par la superstition, qui défendent les *vieux us* (*Adet*) contre l'autorité, par les armes de la religion.

des sacristains ou muezzins, tous commencèrent à crier à l'innovation. Les janissaires hurlèrent et les pachas qui entrevoyaient la répression prochaine de leurs brigandages dans cette institution, s'attachèrent au parti de Passevend Oglou de Vidin, pour s'opposer à l'établissement de la milice régulière.

Le sultan qui ne connaît guères le mécontentement public, que quand il voit embrâser des quartiers de Constantinople, avait mis le rebelle au ban de l'empire. Les premiers avantages obtenus par Akir pacha, avaient été bientôt suivis de revers, et Alo pacha, beglier bey de l'Anatolie, qu'on lui avait donné pour successeur, n'ayant pas été plus heureux que son prédécesseur, la Porte Ottomane, après avoir ordonné de décapiter ces deux généraux, avait fait marcher le ban et l'arrière-ban de l'Asie-Mineure contre les rebelles de la Thrace qui avaient envahi la Valachie jusqu'aux environs de Bukarest. Mais ces succès étaient l'ouvrage de hordes fanatiques, plutôt que ceux d'un chef habile qui aurait été dirigé par des plans sagement médités, et Passevend Oglou était rentré dans ses limites dès que l'armée ottomane, forte de cent mille combattans, pénétra dans les vallées du mont Hémus.

Quarante pachas de l'Asie-Mineure et de l'Europe, accourus à l'ordre du sultan, se trouvaient campés devant Vidin, sous le commandement de Kutchuk Hussein Capitan pacha, chef de cette confédération de vice-rois, plus attentifs à s'observer qu'à combattre le proscrit (1), lorsqu'on

(1) Le camp du Capitan pacha, composé de cette foule de vice-rois, formait autant de groupes qu'il y avait de pachas. Un seul occupait autant d'espace qu'il en aurait fallu à une division européenne trois fois plus nombreuse. L'armée ottomane s'étendait sur un cercle de plus de dix lieues de circonférence autour de la place. Quoique plusieurs camps fussent séparés par le Danube et des rivières assez considérables, ils n'avaient entre eux aucun pont de communication. Une partie des troupes était campée et l'autre baraquée, mais le tout indistinctement, et les différentes armées confondues. L'artillerie de campagne, que les Turcs croyaient suffisante pour former un

apprit le débarquement en Égypte de l'armée française, composée de l'élite de nos guerriers.

Ali pacha, qui venait à peine d'arriver sur les bords du Danube, ne tarda pas à recevoir courriers sur courriers de son fils Mouctar, par lequel il était informé que les Français, dans leurs dispositions fraternelles, cherchaient à soulever les Grecs. Ils venaient de se mettre en communication avec les Souliotes, leur consul à l'Arta avait distribué quatre mille cocardes, et les paysans commençaient à chanter *je ne sais*, disait-il, *quel hymne appelé la Marseillaise*, traduit en grec par le Thessalien Rigas (1). Ces nouvelles, un peu exagérées, furent communiquées par Ali au généralissime ottoman, et prévoyant que la guerre éclaterait entre la Turquie et la France, il obtint sans peine du grand-visir la permission de retourner à Janina, où il arriva en poste, pour prendre part aux événements qui allaient éclater.

L'essence de la politique du cabinet ottoman donne généralement à ceux qui participent au secret de l'état, une fausseté d'autant plus décevante, qu'ils ne sont jamais aussi expansifs que quand ils dissimulent, et plus affectueux que lorsqu'ils méditent quelques vengeances atroces. Ali, de retour dans ses états, au lieu de sonner l'alarme, parut plus qu'auparavant favorable aux Français, qui avaient cherché à le détourner de se rendre à Vidin (2). Il s'empressa d'écrire

siége, était éparpillée ainsi que les chariots qui portaient les munitions. On établit cependant des batteries ; mais on manquait tantôt de boulets, tantôt de bombes, et parfois de poudre. Une chose singulière, qui ne nuisait pas moins à l'attaque, c'est que chaque bouche à feu appartenait à un maître particulier, et ne tirait que lorsque celui-ci le jugeait à propos, et le propriétaire du canon ou du mortier restait à la batterie aussi long-temps qu'il permettait de s'en servir. — Voyez Précis des opérat. de la divis. française du Levant, par J. P. Bellaire, p. 29, 30, 31. Paris, 1805.

(1) C'était le Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων, qu'on lit tronqué et mutilé dans la traduction française de lord Byron.

(2) Le capitaine Scheffer avait été envoyé de la part du général Chabot pour négocier cette affaire délicate, dans laquelle il échoua complètement. « Je sais, lui dit Ali, en le quittant, qu'en combattant Passevend Oglou,

au général Chabot (1), qu'il regardait *les circonstances nouvelles* comme l'événement le plus heureux qu'il aurait pu souhaiter, afin de prouver son attachement à la France, dont il voulait rester l'allié. Il ne fallait donc pas s'étonner, s'il rappelait ses troupes de Vidin et s'il en levait même de nouvelles, son intention étant de garder une neutralité armée dans la crise qui se préparait.

Le général français trompé par ses assurances, se laissa abuser sur les desseins du visir, qui remplissait son devoir, en informant la Porte de ses négociations, et en se préparant à une guerre occasionée par la plus injuste des agressions.

Certain d'avoir donné le change sur ses véritables intentions, Ali, qui aurait dû se présenter en brave, n'eut pas plus tôt appris la déclaration de guerre du Grand-Seigneur contre la république française (2), qu'il débuta par une lâche perfidie. Sans dénoncer les hostilités, il appela à une conférence, dans la ville de Philatès, l'adjudant-général Rose, qu'il qualifiait du nom de frère, lui donna un splendide festin, à la suite duquel il lui fit mettre les menottes, et l'envoya chargé de chaînes à Janina, d'où il le fit bientôt après transférer à Constantinople (3).

» je fais une démarche qui déplaira à mes amis ; mais ma position m'y con» traint, et à moins que l'on ne me donne dix mille Français et cent mille » sequins, je ne puis désobéir. » — Précis des opérat., etc., par J. P. Bellaire, p. 22 et 23.

(1) Je ne sais où M. le colonel Vialla de Sommières a pris l'épisode d'une guerre survenue à cette époque, entre Ali pacha et les Monténégrins : il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire, détaillée dans son voyage au Monténégro. Le 22 septembre 1798, Ali attaquait les Français à Buthrotum. Enfin, jamais il n'a eu que des rapports d'intrigue avec le Vladika, pour faire inquiéter, par son entremise, le visir de Scodra.

(2) La déclaration de guerre de la Porte contre la France est du 1er Rebyul 1213, 10 septembre 1798.

(3) L'adjudant-général Rose, né à Marseille, avait été élevé à Patras, en Morée, par son oncle, qui était consul du roi dans cette résidence ; il avait environ soixante-quatre ans quand je le vis aux sept tours, à Constantinople, où il mourut le 5 brumaire, 26 octobre 1799.

Il n'y avait plus à se méprendre sur ses desseins; cependant comme on n'était pas en mesure de se venger, on persista à s'abuser jusqu'au moment où il s'empara de vive force du faible poste de Buthrotum. Après ce coup de main, Ali traversa aussitôt la Thesprotie à la tête de tous les agas de cette contrée et des deux Albanies qui joignirent leurs contingents à ses bandes, afin d'attaquer Prévésa.

On songea alors à prendre des mesures de défense à Corfou, où Gentili avait été remplacé par le général Chabot, qu'un brick expédié d'Égypte par le généralissime Bonaparte prévint, vers la fin de septembre, de se tenir sur ses gardes et de se préparer à la guerre.

Rien de plus fâcheux ne pouvait arriver à cette division militaire. Les commissaires civils du Directoire, qui avaient succédé partout aux fougueux proconsuls de la Convention, étaient en discorde avec les généraux. La place n'était point approvisionnée, et au lieu de s'occuper de sa défense, on avait perdu le temps à planter des arbres de liberté, à installer des municipalités, à célébrer des bacchanales, et à alarmer les consciences, en insultant le clergé grec et romain. La châsse de Saint-Spiridion, ses lampes en vermeil, ses nombreux *ex voto*, étaient menacés de passer au creuset; mais le cours des événements, en mettant fin au pouvoir des agents directoriaux, rendit l'autorité toute entière aux gens d'épée, qui respectèrent le culte public, et reconquirent ainsi les suffrages des Ioniens. Cependant, par suite d'un orgueil honorable, mais mal entendu, on s'obstina à défendre Prévésa, en disant : *qu'on aurait eu mauvaise opinion des vainqueurs de l'Italie, si on les avait vus se retirer devant des Albanais, au moment du danger.*

La France, qui n'a laissé que d'honorables souvenirs dans la Grèce, avait confié la défense de Prévésa et du territoire de Nicopolis à quatre cent quarante soldats français

commandés par le général La Salcette (1). Ce chef, arrivé au poste du danger, avait à peine organisé la garde municipale de Prévésa, et envoyé des munitions de guerre aux Souliotes, qui offraient de se ranger sous ses drapeaux, qu'il songea à la défense du poste avancé de Nicopolis. Le col de la presqu'île parut susceptible d'être défendu, l'enthousiasme des Grecs était au comble, et on se fit illusion. Parce qu'on avait été constamment heureux, on osa espérer la victoire! Mais à peine avait-on élevé une batterie, où M. Richemont, officier du génie, fit placer deux pièces de canon en fonte, seule artillerie de position du détachement, qu'on eut avis des approches de l'armée d'Ali pacha.

Des traîtres qui le tenaient au courant des dispositions des Français, préparaient ainsi leur défaite et leur propre perte. La nuit du 4 brumaire, on entendit dans les montagnes qui couronnent au nord la presqu'île, les glapissements des Iapyges albanais; et le général La Salcette se rendit sur le terrain aux premiers coups de fusil, qui furent tirés vers minuit. Il donna l'ordre de réunir les soldats disséminés; il fit prendre les armes à la garde municipale de Prévésa, et il établit sa ligne de bataille au nord de Nicopolis, en donnant la droite de son centre aux troupes grecques.

On résolut de recevoir l'ennemi dans cette position. Cependant les Souliotes annoncés et attendus ne paraissaient pas. On apercevait une incertitude sinistre dans les rangs des Prévésans auxiliaires; leur langage, naguère présomptueux, changeait, lorsqu'à trois heures du matin, la fusil-

(1) Les troupes gallo-grecques étaient fortes d'environ sept cents hommes, savoir :

| | | |
|---|---|---|
| Artilleurs. . . . . . . . . . | 18 | 440 Français. |
| Sapeurs. . . . . . . . . . . | 41 | |
| Soldats.. . . . . . . . . . . | 381 | |
| Souliotes.. . . . . . . . . . | 60 | 260 Grecs. |
| Prévésans. . . . . . . . . . | 200 | |
| Total. . . . . . . . . . | 700 combattants. | |

lade s'étant engagée de nouveau, le général crut devoir se porter à la redoute où quatre-vingts de ses soldats formaient un corps de réserve, les autres étant répandus par pelotons sur une échelle disproportionnée à leur nombre. On tirait par intervalles, lorsqu'au point du jour on aperçut les drapeaux d'Ali pacha flottant sur les hauteurs de Mickalitchi, où il resta transi de frayeur, ainsi que je l'ai appris d'un de ses secrétaires, tandis que ses hordes, conduites par les agas de l'Albanie, se précipitaient dans la plaine. Un parti de Souliotes, qui parut à la gauche des Français, tira en l'air, et se sauva dans les montagnes ; les Prévésans imitèrent leur exemple, en se débandant ; et les Arnaoutes, profitant de cette double défection, étouffèrent le feu des canons du bataillon de la sixième demi-brigade. Ils montèrent à la redoute tête baissée, et le général, ainsi que le colonel Hotte, qui tua trois cavaliers ennemis de sa main, n'eurent que le temps d'arborer une écharpe blanche à la pointe d'une baïonnette, pour annoncer aux Turcs qu'ils se rendaient à discrétion.

En un moment, la campagne fut inondée de leurs bandes frénétiques, et la fureur, en divisant ses coups, n'en frappa que de plus homicides. Là périrent Verdier et Buchet, capitaines ; Lanaud lieutenant ; Guigny et Marchal sous-lieutenants. Chaque pan de mur ou d'édifices romains de la ville d'Auguste devint un lieu de défense pour nos soldats, et l'ennemi dut sacrifier un grand nombre des siens pour les en débusquer. Quelques-uns même des Français parvinrent à se dégager, et quatorze chasseurs commandés par Lenoble, sous-lieutenant dans la sixième demi-brigade, se retiraient vers le port Vathy, lorsqu'ils furent assaillis par la garde municipale qui les avait trahis ; leur heure fatale était marquée, et ils tombèrent au milieu de ces lâches ennemis, qu'ils chargèrent à la baïonnette, après avoir épuisé leurs munitions.

Les Prévésans qui venaient d'égorger leurs défenseurs, espéraient en tirer avantage auprès d'Ali pacha, lorsque

des tourbillons de flammes et de fumée leur apprirent que ses troupes, conduites par Békir Dgiocador (1), les avaient devancés dans leur ville. Ils aperçoivent en même temps la mer couverte de barques chargées de femmes et d'enfants qui se réfugiaient à la plage d'Actium, ou vers Leucade, sans se douter que ces objets de leur sollicitude, pour lesquels ils avaient sacrifié jusqu'à l'honneur, devaient leur salut à un Français.

Dès le commencement de l'action, le général La Salcette avait expédié Bouchard, fusilier à la soixante-dix-neuvième demi-brigade, et Giraque tambour, pour faire avancer la bombarde *la Frimaire*, qu'il croyait mouillée à Prévésa. Elle s'était éloignée; et les deux soldats apprenant qu'elle se trouvait à Leucade, ne balancèrent pas à se jeter à la nage, pour aller lui prescrire de venir au secours de tant de malheureux prêts à périr. La distance était de deux lieues; Giraque épuisé de fatigue se noya, et son compagnon d'armes ayant tout fait pour le sauver, parvint, en se reposant de récifs en récifs, à remplir la commission dont son général l'avait chargé. La bombarde appareilla, mais elle ne pouvait plus offrir qu'un secours tardif.

Le capitaine des grenadiers Tissot, puisse son nom vivre à jamais dans le souvenir des hommes, resté à la garde du dépôt avec quatre-vingts grenadiers et sapeurs, était parvenu à arrêter les Albanais. Le lieutenant Bertrand, qui commandait son avant-garde, venait d'être coupé en morceaux par un détachement de cavalerie arnaoute. Adossé à l'église de Saint-Caralambos, derrière une barricade de caisses et de tonneaux, Tissot soutenait depuis deux heures et demie de temps, une lutte sanglante contre plus de deux cents Turcs, pour favoriser la fuite des familles chrétiennes. Sa valeur était sur le point de triompher, il allait peut-être rétablir la fortune du combat; car on découvrait une esca-

(1) Békir Dgiocador, Békir le joueur, surnom qu'il avait reçu à cause de sa passion effrénée pour le jeu.

drille sortie de Sainte-Maure, qui lui apportait un renfort de six compagnies de chasseurs, lorsque les vents accompagnés d'un grain, soufflant tout-à-coup d'un bord opposé, forcèrent ce secours désiré à rétrograder.

Cependant la Frimaire avait atteré à Prévésa et recueilli quelques blessés, ainsi qu'un grand nombre de Grecs qui se précipitaient dans la mer, lorsque trompée par un faux récit, elle s'éloigna tout-à-coup. Frappés d'étonnement, les soldats français sont consternés. Ils ne voient plus devant eux que la mort, lorsque l'intrépide Tissot s'écrie : *Camarades, trahirons-nous nos serments ? Insulterons-nous par une conduite pusillanime, aux mânes de nos compagnons qui ont terminé dans cette journée leur carrière avec tant d'héroïsme ! Non, mourons si nous ne pouvons vaincre ; et sur le bord de la tombe, honorons encore notre patrie ! Laissons ici des empreintes terribles de notre valeur ; que nos ennemis même, en parlant des combats de Nicopolis et de Prévésa, soient remplis d'admiration ; qu'ils tremblent désormais, au seul nom de Français* (1).

Il dit, et suivi du sous-lieutenant Chéron, il charge l'ennemi avec fureur. Il le contient, et ce n'est qu'à quatre heures après midi, que Tissot à la tète de huit soldats couverts de blessures, remet son épée brisée à Mouctar pacha, qui l'accable d'injures et de traitements barbares. L'affaire avait duré six heures de temps, lorsqu'on aperçut Roches, grenadier, qu'on venait de désarmer de son fusil, mettre le sabre à la main, tuer un des écuyers de Mouctar, se faire jour à travers une horde de Turcs, se précipiter à la mer en criant *vive la république*, et finir dans les flots une vie glorieuse, qu'il ne voulait point tenir d'un ennemi que son cœur intrépide méprisait.

(1) Les blessés qui tombèrent au pouvoir de Mouctar furent Tissot et Chéron ; l'Enfant, grenadier, frère d'un tambour tué le même jour à Nicopolis ; l'Amoureux, grenadier ; Larray, sapeur ; Petit, sergent-major ; Prieur, sergent ; Bay, fourrier, et Morta, grenadier. — *Voyez* Bellaire, p. 409, 410 et 411.

On se battait ainsi avec toutes les ressources du désespoir, depuis Prévésa jusqu'à Nicopolis, sur un rayon de quatre milles de terrain, traversé par une voie romaine; et tandis que Tissot s'illustrait, un de ces traits d'audace, renouvelés plusieurs fois dans ce siècle de miracles guerriers, terminait la sanglante journée du quatre brumaire, en couvrant de gloire le capitaine Richemont. Prévoyant l'issue d'une affaire qui ne pouvait être que désastreuse, dès qu'il connut la défection des Grecs, il s'était saisi d'un fusil, et, cédant pas à pas le terrain, il avait gagné le massif du grand théâtre de Nicopolis, qui lui servait d'épaulement. A côté de lui, parut presque aussitôt le jeune lieutenant de grenadiers Gabory de Nantes, aussi célèbre dans l'armée pour sa beauté que par sa bravoure. Richemont lui propose de rallier quelques soldats de sa compagnie, qui périssaient en détail. Gabory se rend à cet avis; mais à peine avait-il quitté son ami, qu'il fut assailli par un cavalier arnaoute auquel il donna la mort, qu'il reçut à son tour de plusieurs coups dirigés contre lui. A ce spectacle Richemont ne pense plus qu'à mourir, en vendant chèrement sa vie.

Son fusil armé, il mesure de l'œil l'espace qui le sépare des Albanais, qui bondissaient comme des sangliers, lorsqu'un d'entre eux l'aperçoit. Il vient en pressant le galop de son cheval : Richemont court à sa rencontre, et, évitant son choc, il le renverse sans vie d'un coup de baïonnette; un second qui s'avance pour venger son camarade, tombe percé d'une balle. Richemont semble à lui seul un peloton de soldats; l'ennemi effrayé lui donne le temps de charger son fusil et de regagner le pilier du théâtre. Alors, un escadron entier voltige autour de ce noble soldat, dont la contenance assurée repousse les plus audacieux. Il réservait, lui ai-je entendu dire souvent, son dernier coup de feu pour Mouctar pacha, qui venait enfin de se montrer. Il le reconnaît, l'ajuste, et la balle, au lieu d'atteindre le fils aîné du satrape, frappe et casse la cuisse de son écuyer.

Alors une grêle de balles pleut sur Richemont, mais sans lui faire aucune blessure grave. Son arme qui étincelle entre ses mains, fait reculer les cavaliers qui se heurtent et semblent devoir l'accabler ; enfin, comme pressé de terminer la lutte, il s'élance vers les barbares, et sa baïonnette qui reste enfoncée dans la tête d'un cheval qu'il frappe, le livre sans défense à la rage sanguinaire des barbares.

En un instant, il est couvert de blessures. Un coup de sabre lui fait une plaie profonde au bras ; son corps est ensanglanté ; on déchire ses vêtements ; on l'enlève par les cheveux pour lui trancher la tête, lorsque Hassan Tchapari, aga de Margariti, suspend le coup fatal et sauve le brave des braves.

Une femme française illustrait en même temps cette mémorable journée par un trait de piété filiale. Non moins courageuse que cette mère agenouillée devant un lion auquel elle redemandait son fils, elle venait de fléchir le cœur d'un soldat turc! Fuyant avec son enfant, elle est arrêtée par un Schypetar Guègue qui veut trancher la tête de cette faible créature. Vainement elle pousse des cris perçants, lorsque tombant à ses pieds elle lui présente son sein en faisant signe au barbare de la percer.... Le Musulman s'étonne, pâlit, laisse tomber son glaive, et rendant l'enfant à sa mère, lui ordonne par ses gestes de fuir promptement. La tendresse la ranime ; elle côtoie en courant la plage, et on la reçoit sur une barque chargée de fugitifs, qui la transporte à Leucade.

Ali, descendu sur le champ de bataille, au milieu des *houras* de la victoire, commande de respecter Richemont. Il fixe avec des yeux étonnés une pyramide composée des têtes de nos vaillants soldats. Il admire la sévère beauté de leur physionomie couverte des voiles du trépas. Il s'étonne de leur jeunesse ; hélas! *il a neigé sur les montagnes* (1) ;

(1) Χιάνισε 'ς τὰ βουνά. J'ai conservé cette métaphore, que les Grecs emploient pour dire *qu'un homme a vieilli.*

les vétérans de notre gloire, échappés au fer d'Ali, couverts de cicatrices, n'offrent plus qu'une tète blanchie aux regards de la pitié publique ; et ces *volontaires*, qui méritèrent tant de couronnes civiques, sont réduits, la plupart, à demander le pain de l'aumône. Qu'est devenu Richemont? Trop heureux ceux qui ont vécu! et vous, ames généreuses, honneur de la France, puissent, à défaut de cippes et de monuments, mes faibles écrits transmettre votre souvenir à la postérité!

Après avoir savouré le plaisir du carnage, le pacha enjoint à Tahir et au vieux Abas, son père, de conduire à Janina les esclaves français chargés des têtes de leurs camarades, qu'on leur fit écorcher. Pour lui, il tourne aussitôt ses pas vers Prévésa, où il arrive pour arrèter l'incendie. Il s'empare du consulat de France, et se réservant le privilége du meurtre, il fait publier l'ordre de suspendre les massacres.

L'archevèque Ignace d'Arta, qu'il conduisait avec lui pour persuader aux Grecs qu'il n'en voulait pas à leur religion, est appelé au conseil et chargé d'engager les chrétiens à rentrer dans leurs demeures, avec la garantie d'une entière sùreté. Ali écrit en même temps au gouverneur de Leucade, que ce qui vient de se passer est l'effet d'un mal-entendu, et qu'il s'est vu contraint de tirer l'épée, parce que les Français ayant dépassé la frontière, en occupant Nicopolis, il craignait qu'on ne l'accusât d'avoir vendu le territoire du Sultan, s'il ne les avait repoussés de cette position.

Il donnait, dans une autre lettre adressée au général Chabot, le détail de ce qui venait d'avoir lieu. Il se justifiait d'avoir arrêté l'adjudant-général Rose (1), en disant que c'était afin d'avoir auprès de lui, sous le titre d'otage, un négociateur non avoué, dans le sein duquel il déposerait ses plus secrètes pensées. Il le priait en conséquence de

(1) Il y avait en cela quelque chose de vrai ; car il ne se décida, qu'après plusieurs sommations du divan, à envoyer ce prisonnier à Constantinople.

renvoyer à Janina l'épouse de cet officier, pour qu'il ne vécût pas séparé de la plus douce de ses consolations, et on y consentit. Enfin, il terminait sa lettre en ces termes : « Il » est des nécessités auxquelles il faut se soumettre. Con- » sidérez ma position, et jugez-la impartialement dans » votre sagesse. La Porte a déclaré la guerre à votre ré- » publique. Je suis de plus informé que le sultan a conclu » un traité d'alliance offensive et défensive avec la Russie » et l'Angleterre, puissances qui sont les ennemies irrécon- » ciliables de votre pays et du nôtre. Leurs flottes s'avan- » cent vers les Iles Ioniennes ; devais-je attendre que les » Russes s'établissent dans l'Épire, en occupant les quatre » cantons qui appartenaient à Venise ? J'ai donc été réduit » à la dure extrémité de m'emparer de Buthrotum et de » Prévésa ; Vonitza est sur le point de m'ouvrir ses portes, » et j'ose espérer que vous voudrez bien faire évacuer » Parga. Notre commun intérêt exige cette condescendance » de votre part. En devançant ainsi nos ennemis, nous les » brouillons avec le Sultan, et vous trouverez en moi un » allié d'autant plus sincère, que je serai indépendant par » le fait des localités. Ce sera alors que je pourrai vous » assister si vous êtes bloqués, tandis que les assiégeants » seront à ma disposition pour les subsistances, que je ne » manquerai pas de leur refuser, sans me compromettre » auprès de la Porte ».

Le satrape adressait en même temps une sommation aux Parguinotes, pour égorger la garnison française dont il leur enjoignait de lui apporter les têtes, leur promettant à cette condition sa clémente protection.

Après avoir ainsi combiné son plan, Ali pacha exigea du pieux archevêque d'Arta, de se rendre sur la plage d'Actium, où les débris de la garde nationale de Prévésa s'étaient réfugiés, en lui remettant un plein pouvoir pour régler une capitulation ; car ils étaient de plein droit sujets de la France et non de la Porte Ottomane. Ignace, qui aurait dû

savoir que la foi des tyrans n'est jamais qu'une cruelle perfidie, détermina ainsi trois cent soixante-dix de ces fugitifs à mettre bas les armes. Il fut stipulé qu'ils s'embarqueraient sur une corvette du pacha, chargée de les transporter à Salagora, afin *de ne pas les laisser rentrer dans leurs foyers, pendant la première effervescence des troupes, qu'Ali avait lui-même de la peine à contenir.*

La précaution semblait dictée par la prudence ; rien ne devait leur manquer ; l'archevêque Ignace, convaincu de ce qu'il annonçait aux Prévésans, partit en leur donnant cette assurance. Ce furent les dernières paroles d'espérance qu'ils reçurent ; car à peine le vaisseau qu'ils montaient eut-il pris le large, qu'on les encombra dans les entre-ponts ; et les écoutilles ayant été fermées sur eux, le réduit où ils gisaient ne leur présenta plus que l'image anticipée du tombeau.

En attendant l'heure de la vengeance, trop lente au gré de ses désirs, Ali, qui avait arrêté l'incendie, livrait Prévésa à un pillage méthodique. Les ornements des églises, les vases sacrés du sanctuaire (1), les meubles et les effets des particuliers étaient apportés à ses pieds. Après avoir prélevé la part du lion, il distribuait aux soldats Albanais des capes, des hardes et des ustensiles de cuisine. Il partageait, entre les agas, des enfants, objets de leur luxure, des vierges timides, des religieux, des religieuses ; et quinze cents chrétiens furent ainsi distribués aux descendants d'Agar. Afin d'établir une sorte de distinction entre les captifs, il consentit à recevoir la rançon des Ioniens de Sainte-

(1) Je l'ai encore vu dix ans après prendre des glaces sur la patène volée à l'église latine, et boire dans le calice : les candélabres, les colonnes dorées, avaient été employés à orner une chambre particulière de son palais. Enfin, j'ai un jour remarqué, à l'une de ses ceintures, les extrémités d'une étole sur lesquelles il y avait deux têtes de chérubins en broderie ; et comme mon frère lui en fit l'observation, il répondit que, quand l'archevêque de Janina mourrait, il ne se ferait pas de scrupule de porter, si cela l'accommodait, sa couronne et sa chape.

Maure pris les armes à la main, en autorisant leurs parents et leurs amis, auxquels il accorda des saufs-conduits, à réclamer leurs frères partout où ils les trouveraient. Au milieu de cette confusion, apercevant Ignace, à peine eut-il connu le résultat de sa mission, qu'il lui ordonna de partir immédiatement pour Janina. Il dirigea en même temps son fils Véli vers Paramythia; et, après avoir laissé le commandement de Prévésa à Mouctar, qui avait sous ses ordres Békir Dgiocador, il s'embarqua à la nuit tombante pour Salagora, où le vaisseau chargé des Prévésans capitulés s'était rendu.

Dès que le soleil parut à l'horizon, Ali pacha, qui voulait célébrer sa victoire par une triple hécatombe, fit dresser son sopha sur la galerie de la douane de Salagora. Il ordonna ensuite d'exhumer lentement, et l'un après l'autre, de la sentine du vaisseau, les chrétiens qu'on amenait devant son tribunal, en les traînant par les cheveux. Inclinés sur le bord d'un terrain préparé en forme de cuve, en vain ils élevaient vers lui des mains suppliantes, il ne répondait à leurs cris qu'en donnant, avec un rire guttural, le signal qui faisait tomber chaque tête. Il criait même, comme Caligula au bourreau, *de frapper le patient de manière qu'il se sentît mourir!*

A mesure que les victimes tombaient, comme ces taureaux jadis immolés aux autels des Euménides, des acclamations se faisaient entendre ; on se précipitait sur leurs dépouilles, on insultait à leurs tristes restes. Cependant vers la fin des supplices, le bras du nègre Osman, qui n'avait cessé d'égorger, s'arrêta ; son corps nu jusqu'à sa ceinture éclatante d'or, qui attachait un caleçon de pourpre, s'agita convulsivement ; ses genoux fléchirent, et il tomba, asphyxié, au milieu des martyrs, exhalant son ame impie, aux yeux de celui dont il était le féroce instrument.

On n'avait que l'embarras du choix pour trouver un successeur au bourreau, car tous les Schypetars mahomé-

tans offraient leurs bras, lorsqu'on vit s'avancer à force de rames et de voiles, à peine enflées par les brises mourantes du soir, une barque portant pavillon parlementaire. Elle venait arracher des chrétiens à la mort. Elle semblait impatiente d'arriver; les marins, à défaut de vent, forçaient d'avirons; elle aborde en refoulant la vague.

Un homme s'élance à la plage, il présente un sauf-conduit d'Ali pacha, il se nomme : c'était Gérasimos Sanghinatzos d'Ithaque. Il se trouvait à Leucade au moment du sac de Prévésa ; il avait fait négocier le rachat de son frère et de son cousin, qui étaient prisonniers d'Ali. Il volait à leur délivrance chargé de la rançon convenue, lorsqu'il aperçoit les têtes des objets de sa plus chère affection, nageant dans une mare de sang. Il retient ses larmes, il dépose aux pieds du tyran l'or qu'il avait demandé, et courant vers le vaisseau, il désigne, comme son frère et son cousin, deux Prévésans, qu'on lui délivre. Il remonte aussitôt dans sa barque, s'éloigne et rentre au bout de quelques heures à Leucade, pour pleurer son frère et son cousin, en rendant grace à Dieu d'avoir dérobé deux infortunés au couteau, qui ne cessa de frapper que quand le dernier des chrétiens eut vécu; leurs cadavres privés de sépulture furent abandonnés pour servir de curée aux vautours et aux jakals de cette solitude.

Au récit des funérailles de Prévésa, les Mahométans de la moyenne et basse Albanie étaient accourus pour prendre part au pillage, dès qu'il n'y avait plus eu de dangers à courir. Il en arrivait chaque jour, et presque à chaque heure, des bandes nouvelles; et Ali pacha, en rentrant dans cette ville, se trouva à la tête de plus de quinze mille hommes armés. Comme il n'y avait plus rien à voler, il leur laissa démolir les maisons, afin de chercher des trésors qu'ils y croyaient cachés ; et la faim les pressant au bout de quelques jours, il s'achemina vers la Thesprotie, où il s'était fait précéder par son fils Véli.

Il se proposait de fondre sur Parga, mais les escadres

russe et ottomane venaient d'entrer dans la mer Ionienne, et il fut prévenu dans ses desseins par l'amiral Ocksakof, qui prit possession de cette ville au nom de son souverain. La garnison française qui s'y trouvait fut honorablement reconduite à Corfou, sans être considérée comme prisonnière (1). Ainsi le résultat de cette campagne fut, pour Ali, l'occupation de Buthrotum, de Prévésa et de Vonitza, dont le château avait été évacué par les Français, qui se replièrent sur Leucade (2).

La Porte Ottomane, voyant arriver à Constantinople un général français, des prisonniers et des têtes expédiées par son satrape de Janina, lui décerna la troisième queue ou drapeau, et le titre de visir. Son nom, qui n'était connu que comme celui d'un intrigant heureux, acquit à l'étranger une célébrité extraordinaire. Nelson, arrêtant sa flotte au milieu de la mer Égée, envoya un de ses officiers le complimenter sur la victoire de Prévésa. « Il serait lui-même, écrivait-il à Ali Tébélen, descendu aux rivages de Nicopolis pour embrasser le *héros de l'Épire*, mais les fêtes de Palerme, auxquelles il était convié sous le titre nouveau de *Bronté* (3), qu'on venait de lui décerner, réclamaient sa présence. Il était impatient de recevoir des mains de

(1) La conduite des habitants d'Ithaque ne fut pas moins noble dans cette circonstance. Avant de reconduire les Français à Corfou, les notables de Vathi leur donnèrent un repas public, les comblèrent de présents, d'égards, versant des larmes à leur départ, veillant avec sollicitude sur leur sûreté jusqu'à ce qu'ils fussent de retour au chef-lieu de la colonie. Bons Ithaciens, vous n'avez pas dégénéré de l'hospitalité antique; puissiez-vous en recevoir le prix, et vos vertus privées vous rendre propices les gouverneurs anglais qui régissent avec tant de hauteur l'Heptarchie ionienne!

(2) Quatre soldats, restés malades dans le château au moment de l'évacuation, furent assassinés par Logothète Calichiopoulo, qui vint faire hommage de leurs têtes à Ali pacha. Sur quelle terre le sang français n'a-t-il pas coulé? et quel temps offrit jamais de plus généreux martyrs que cette époque, où personne n'avait en perspective *le bâton de maréchal de France ?*

(1) Bronté. On lui avait adressé le diplôme de duc de Bronté (*duc du tonnerre*), nom d'un des Géants de la Trinacrie, ou Sicile, après le combat

l'impudique Hamilton la couronne ducale dont elle ceignit le front du cyclope, au milieu des orgies qui précédèrent les assassinats juridiques de Cyrille et de Caracciolo, dans le sang desquels le vainqueur du Nil souilla ses lauriers.

Le divan n'était pas moins flatté d'un succès d'un autre genre qu'il venait de remporter sur les novateurs qui menaçaient la sûreté de l'empire. Le capitan pacha Kutchuk Hussein qui n'avait pu réduire Passevend-Oglou, avait obtenu, pendant la durée de son séjour sous les murs de Viddin, la révélation des projets de Rigas. Elle lui fut faite par un cabinet qu'on vit quelques années après soutenir et alimenter la révolte des Serviens. Un des conjurés avait dénoncé le chef de la conspiration, qui fut arrêté à Trieste où il s'était retiré, et livré par l'Autriche à la Porte Ottomane avec sept autres Grecs, sur la simple accusation d'être les auteurs de quelques écrits patriotiques. On les traînait enchaînés deux à deux vers le quartier général de Hussein pacha, lorsque, arrivés aux frontières, la crainte qu'ils ne fussent délivrés par Passevend-Oglou, décida les satellites qui les escortaient à les précipiter dans le Danube.

Telle fut la fin de Rigas, qui mourut à l'âge de quarante-cinq ans. On dit qu'à son heure suprême il nomma la Hellade, en annonçant le règne futur de la Croix, et que les rives du Danube répétèrent le cri de patrie et de liberté, qui se fit bientôt entendre dans la Servie.

naval d'Aboukir. Ce fut dans les fêtes données à cette occasion à Palerme, qu'il vit danser la nouvelle Hérodiade, dont il devint amoureux, au point de lui sacrifier jusqu'à l'honneur, en s'associant à ses fureurs..... Et les cendres de Nelson reposent à Westminster!

# CHAPITRE V.

Circulaire adressée par Ali pacha aux agas de l'Épire. — Conférence de Buthrotum. — Il trompe les Russes et les Anglais. — Vicissitudes des Souliotes. — Plaintes des Russes. — Paléopoulo soulève les armatolis contre le satrape. — Souliotes abandonnés à eux-mêmes. — Noyade d'Euphrosyne et de dix-sept femmes. — Ses suites. — Arrivée de Samuel à Souli. — Il prend le nom de *Jugement dernier*. — Encourage les chrétiens. — Dévouement, embarras, chagrins de Photos Tzavellas. — Est banni et mis aux fers. — N'est occupé que du salut de ses compatriotes. — Attitude formidable de Samuel. — Véli et Mouctar devant Souli. — Mort tragique d'Éminé, femme d'Ali. — Capitulation de Souli. — Holocauste de Samuel. — Femmes Souliotes qui se précipitent dans les gouffres avec leurs enfans. — Despo, veuve d'un capitaine, avec plusieurs autres, se brûle dans le château de Regniassa. — Combat du pont de Caracos; valeur malheureuse de Kitzos et de Nothi Botzaris. — Jeunes martyrs de Souli.

Enorgueilli de ses succès, complimenté par Nelson, méprisé des Russes, qui savaient apprécier le *moderne Pyrrhus* à sa valeur, le visir Ali pacha employa l'hiver de 1798 et une partie de l'année 1799 à préparer la guerre d'extermination qu'il voulait livrer aux Souliotes. S'il les craignait lorsqu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, il les redoutait beaucoup plus quand ils seraient voisins des Moscovites, qui devaient immanquablement s'emparer de Corfou. Il résolut donc de mettre tout en œuvre pour détruire cette peuplade chrétienne, avant qu'elle eût établi avec les étrangers des relations capables de la rendre formidable. Le moment était propice; l'esprit des Mahométans lui était favorable à cause de ses succès contre les chrétiens. Les passions nationales avaient parlé; et il exposa, fort impolitiquement sans doute à cette époque, les intérêts qui le faisaient agir, dans la circulaire suivante qu'il adressa aux chefs Islamites :

« Agas, l'empire ottoman est sur son déclin, puisqu'il

» est environné d'ennemis, qui sont les Français et les
» Russes. Nos livres disent qu'après la destruction de notre
» empire, les Albanies se soutiendront encore quarante
» ans et plus contre les ennemis de la foi, si nous restons
» unis. Commençons donc par extirper du milieu de nous
» la race impie des Souliotes, et attendons de pied ferme
» les infidèles. Je vous dis donc, ainsi qu'il est écrit dans
» *notre livre*, que le temps approche où des malheurs sans
» nombre nous accableront de toutes parts. Ainsi, mes
» frères, vous qui êtes catholiques musulmans, réunissez-
» vous à moi, et jurons, au nom d'Allah et de son pro-
» phète, de nous emparer de Souli, ou de mourir ».

A la nouvelle de la prise des cantons vénitiens, Chaïnitza avait quitté son palais de Liboovo, pour se rendre à Janina. *L'oisiveté du harem n'avait fait qu'accroître la méchanceté de son cœur* (1); *et jamais tête de serpent ne fut placée sur un corps plus envenimé* (2) que celui de cette créature, qui reproduisait à elle seule, disait l'archevêque Jerothéos, le portrait de la femme criminelle tracé par la Sagesse divine. Elle demandait à grands cris à voir la *Franghia :* c'était ainsi qu'elle désignait les contrées que son frère venait d'arracher aux Français. Elle exigea qu'il lui accordât les ornements des églises pour en faire des dolmans à ses esclaves, et on lui en donna une partie; quelques têtes empaillées de nos soldats, qu'on lui accorda sans difficulté; des jeunes filles Prévésanes pour les égorger, ce qu'Ali lui refusa, en calmant sa fureur par la promesse de lui livrer bientôt Souli, où elle pourrait à loisir se baigner dans le sang des infidèles, de tout temps ennemis de leur maison. Elle accabla d'injures la douce Éminé, mère de ses neveux Mouctar et Véli, qui n'avait cessé de pleurer sur le sort des chrétiens et d'intercéder en leur faveur; et,

(1) Multam malitiam ei docuit otiositas. *Eccles.* XXV.

(2) Non est caput nequius super corpus colubri, et non est ira super iram mulieris. *Eccles.* XXV.

après avoir serré son frère entre ses bras, elle reprit la route de l'Argyrine, précédée des trophées que le satrape lui avait accordés.

On entrait alors dans le mois de mai, et les Anglais qui venaient de renverser dans l'Inde le trône du sultan de Mysore (1), employant tous leurs efforts pour soutenir le sceptre vacillant de Sélim III, invitèrent Ali à se rendre à une conférence à Buthrotum, afin de hâter l'expulsion des Français de l'Égypte. On lui demandait de l'argent, des vivres et des soldats; car Corfou, qu'il devait aider à réduire, avait été pris sans sa participation. Ali, bien résolu de n'accorder rien de ce qu'on exigeait, se rendit à l'entrevue qui lui était proposée, vit les généraux russes et anglais, promit tout ce qu'on voulut, sut se faire donner des munitions de guerre, quelques canons, et rentra dans ses montagnes pour songer à ses affaires particulières.

Les agas et les beys qu'il visita dans cette tournée, ébranlés par le ton prophétique de la circulaire dont il s'était fait précéder, s'étant rassemblés à Janina, prirent et signèrent individuellement l'engagement de s'emparer de Souli à quelque prix que ce fût; car ils ne voyaient plus dans ce boulevard qu'un avant-poste des Russes, depuis que ceux-ci occupaient les îles Ioniennes.

Comme il n'arrive jamais entre musulmans qu'une résolution dirigée contre les chrétiens soit éventée, personne ne put pénétrer le motif de leurs conciliabules. On voyait de toutes parts lever des troupes; mais les uns prétendaient que le visir voulait s'en servir pour attaquer Parga, objet de ses ressentiments, et ceux qui se disaient le mieux informés, assuraient qu'elles devaient, en vertu de l'accord conclu à Buthrotum, être transportées en Égypte, où Bonaparte, humilié d'être réduit à jouer le rôle de pacha du Directoire, n'épiait que le moment de traverser les mers, afin de rentrer en France et de relever un trône qu'il n'au-

(1) Le 4 mai 1799.

rait jamais dû occuper. Tout en laissant circuler ces bruits, Ali se trouva, dans trois mois de temps, à la tête de douze mille mahométans, qu'il dirigea contre la Selleïde.

Quoique soupçonneux et toujours aux aguets, les Souliotes n'avaient pas prévu cette attaque, et il ne purent, comme dans d'autres circonstances, former leurs provisions de siége. A cette faute, capable seule de les perdre, se joignit la défection de Georges Botzaris, qui avait été polémarque de la république pendant la première guerre. N'ayant pu obtenir sa prorogation dans cette charge du suffrage de ses compatriotes persuadés *que la liberté périt où l'égalité cesse*, Georges passa, au premier signal de la marche des Turcs, dans les rangs d'Ali, sur la promesse qu'on lui avait faite, au nom de la Porte Ottomane, d'être élevé au grade de toparque de la Selleïde. Cependant, après les impressions fâcheuses que causèrent ces événements inaccoutumés, on reprit courage. La liberté, qui agrandit l'homme dans le malheur, redoubla l'énergie des chrétiens, qui, ayant tout sacrifié pour elle, résolurent de tenter les derniers efforts, afin de la mériter à jamais. On dressa en conséquence un état des ressources en vivres et en munitions, et on fit le dénombrement des troupes, qui se trouvèrent monter à quinze cents soldats, commandés par trente-un capitaines, chefs d'autant de *pharès*, ou tribus.

Que l'histoire recueille les noms des illustrations qui trafiquent du sang des peuples, notre plume révélera ceux des pauvres chevriers chrétiens que la Grèce proclamera dans l'avenir comme ses premiers libérateurs. Apprenons pour la première fois au monde, que ces héros furent Moschos, épouse de Tzavellas et mère de Photos; Dimos, Diamantis et Jean Zervas, cousins germains, unis par les liens du sang et de la valeur; Koutzonikas, guerrier couvert de blessures; Dimo-Dracos; Photos et sa sœur d'armes Caïdos; Kadgibelès, dont le père avait accompagné le vieux Bou-

covalas, armatolis thessalien, au saint tombeau de J.-C.; Athanase Panos; Pascos Lalias; Georges Dangli; Jean Séphos; Georges Bousbos; Beikos et Zarbas; Koletzès Malamon; Pantazès Dotas; Anastase Kaskaris; Anastase Vaïas; Georges Carabinis; Athanase Photomaras; Nicolas, fils de Démétrius; Jean, fils de Georges; Diamantis, fils de Marc, de race noble vénitienne; Zegouris Diamantis; Jean Levkès; Georges Kalesperas, Kitzos, Pantazès; Panagiotis Lambros; Jean Peponè; Athanase Tzakalé, Metos Papaiani, et Costas Couritzès. Tous étaient braves, endurcis aux fatigues, et résolus à mourir pour la Croix et la patrie. Chacun d'eux, juge au conseil, capitaine en temps de guerre, obtint un poste dans le danger public qui s'annonçait.

Le visir apprenant, sans en connaître la cause, les mesures que les Souliotes adoptaient, et s'imaginant y démêler des symptômes de division, crut en hâter le développement en attaquant leurs rochers. Son armée, dix fois à peu près supérieure en nombre aux forces des chrétiens obligés de surveiller plusieurs points, et composée d'hommes ivres de fanatisme, le détermina à tenter un assaut. On était alors au milieu de l'été; les rivières et les torrents étaient guéables, les approches des montagnes faciles, lorsque ses troupes s'ébranlèrent en poussant des hurlements accompagnés d'un feu de mousqueterie qu'elles ouvrirent hors de portée. Les Souliotes, commandés par Photos, fils de Tzavellas, Moschos, et Christos Botzaris, avantageusement embusqués, et accoutumés à un pareil fracas, attendirent, pour le faire cesser, l'approche des infidèles, dont ils éclaircirent rapidement les rangs par des décharges bien dirigées. Malgré leurs pertes, les soldats du satrape ne se rompirent qu'après sept heures de combat, en abandonnant aux bords de l'Achéron trois cent soixante-dix morts avec deux pièces de canon de montagne, des fusils, et un grand nombre de blessés qui tombèrent au pouvoir des chrétiens, auxquels il n'en coûta que quelques braves.

Cet échec ayant prouvé au visir qu'il avait en tête les vieux enfants de Souli, il fit négocier avec eux une trève, afin de racheter les morts, auxquels on donna la sépulture, et d'échanger les blessés, qui furent troqués contre des chèvres, des moutons et des ânes, en donnant par mépris un aga turc pour un baudet, et les soldats pour un égal nombre de bêtes à cornes. Ce fut à cela qu'aboutit l'expédition d'Ali pacha et de sa confédération d'agas, qui avaient juré de s'ensevelir sous les rochers de Souli, ou d'y arborer les drapeaux du Croissant. Avant de quitter le Chamouri pour retourner à Janina, le visir ordonna de former des camps retranchés à l'entrée des défilés, afin de bloquer les chrétiens, laissant l'inspection des troupes à Ismaël Pachô bey, et aux principaux agas de l'Albanie, qu'il plaça sous les ordres de son fils Mouctar pacha.

Malgré ces précautions, l'automne, qui est la saison ordinaire des épidémies, vint au secours des assiégés, et les soldats d'Ali ne tardèrent pas à éprouver sa funeste influence. Ils périssaient par centaines, et plus ils s'affaiblissaient, plus ils étaient harcelés par les Souliotes; de sorte que le satrape, qui ne cessait d'envoyer des recrues, se trouva contraint d'ordonner de déserter les rives marécageuses de l'Achéron, et de prendre une ligne de blocus plus éloignée.

Avant d'exécuter cette résolution, le pays fut dévasté par ses troupes, afin de ne pas laisser de ressources aux Souliotes; et, en évacuant les postes retranchés, on bâtit des tours, dans lesquelles on laissa des garnisons, qui nuisirent plus aux chrétiens que des attaques de vive force. Le visir tâcha, en même temps, d'ébranler la constance des Souliotes par des négociations astucieuses. Tantôt il leur proposait des sommes considérables d'argent et la possession d'un pays fertile, en échange de leurs montagnes arides : d'autres fois, en leur faisant envisager leur perte comme inévitable, il leur offrait d'acheter leurs pro-

priétés, et de les laisser librement passer dans les îles Ioniennes. Mais ces propositions également fallacieuses, furent rejetées par les enfants de la Selleïde, qui lui répondirent *que l'Épire était leur patrie, et la liberté une puissance divine, à laquelle ils avaient consacré leur vie.*

Ce combat moral, non moins remarquable que leur courage, annonçait la noble résolution formée par les Souliotes, *de mourir aux lieux qui possédaient les tombeaux de leurs pères.* Neuf mois s'étaient écoulés depuis qu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes : ils n'avaient perdu que vingt-cinq hommes, morts les armes à la main; mais ils commençaient à éprouver les maux de la disette. Il fallait aviser aux moyens de prolonger une existence consacrée à la défense de la patrie. On fit encore une fois le recensement des réserves qu'on possédait; on les partagea entre les familles, et on parvint à faire passer dans les îles Ioniennes environ deux cents femmes, enfants et vieillards, recommandés à la charité publique, que les Russes accueillirent avec la plus touchante hospitalité. Cette action honorable, pratiquée à la vue des commissaires turcs et de leur ministre Mahmout, qui devint dans la suite reïs effendi, excita l'enthousiasme des Ioniens, et firent un honneur particulier au comte Mocenigo, ainsi qu'au consul-général Bénaki, fils du primat de Calamate, dont on a parlé précédemment.

Malgré ces sages précautions, trois mois étaient à peine révolus, que les Souliotes se trouvèrent réduits à manger des herbes et l'écorce broyée des arbrisseaux qui croissent entre leurs rochers. Ils faisaient bouillir ces aliments grossiers avec quelques poignées de farine, et réparaient ainsi leurs forces décroissantes, sans perdre l'espérance ni le courage. Mais ces dernières ressources allaient manquer, lorsqu'on résolut d'entreprendre une sortie pour pénétrer jusqu'à Parga, afin de s'y procurer des vivres. On profita d'une nuit obscure pour expédier quatre cents hommes et

soixante-dix femmes (1), qui sortirent, et rentrèrent chargés de provisions, au moyen desquelles l'abondance reparut dans les météores de la Selleïde.

A cette nouvelle, Ali pacha, voyant reculer le terme de ses espérances, cria *à la trahison*, fit pendre quelques-uns de ses officiers, refusa la paie aux troupes auxiliaires, et mécontenta tellement les beys, que ceux-ci résolurent de l'abandonner.

La vengeance, qu'un ancien appelle *le plaisir des dieux*, est une passion brûlante parmi les Schypetars, qui savent d'autant mieux dissimuler, qu'ils sont plus surveillés. Leurs chefs, indignés, commencèrent donc à traiter sous main avec les Souliotes; et leurs trames furent conduites avec tant de mystère, que ceux qu'on croyait aux abois se trouvèrent tout-à-coup à la tête d'une ligue formidable. Après avoir fait leurs conventions, les beys et les agas, profitant d'un moment où Mouctar pacha était allé à Janina, reprirent le chemin de leurs montagnes avec leurs troupes; et le visir apprit leur défection, lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier.

Dans sa colère, il accabla son fils de reproches, l'accusant de ne songer qu'à ses plaisirs, et de n'être venu dans la capitale, que pour se livrer à la débauche : *Malheureux que je suis*, s'écria-t-il, comme s'il eût entrevu son avenir, *mes enfants causeront ma perte*. Mais combien il fut plus surpris encore, lorsqu'il sut que les Souliotes étaient le noyau d'une confédération formée contre lui au milieu de son armée, à la tête de laquelle il avait placé, en qualité de major, Ismaël Pachô bey, auquel il ne pardonna jamais une faute plus semblable à un acte de trahison qu'à une étourderie de son âge. Cette ligue improvisée se composait, tant

(1) Les femmes, comme je l'ai dit en parlant des mœurs des Schypetars, sont accoutumées dès l'enfance à porter des fardeaux, et parvenues à un certain âge, elles exercent le métier de porte-faix dans les villes; ainsi il était tout naturel de les employer dans une pareille expédition.

les résolutions des hommes sont inexplicables, d'Ibrahim, visir de Bérat; de Moustapha, pacha de Delvino; d'Islam-Progno de Paramythia; des Dagliani de Conispolis, et des beys du Chamouri, qui avaient payé un subside de quarante bourses aux guerriers de la Selléïde, et échangé des otages, afin de garantir la sûreté de leur convention avec ceux qu'ils avaient naguère juré d'exterminer.

Pour surcroît d'embarras, car un mal n'arrive jamais seul, les déportements journaliers d'Ali contre les Ioniens avaient tellement excité l'indignation des Russes, qu'ils résolurent de demander hautement l'exécution du traité conclu à Constantinople, le 12 mars 1800.

Cet acte, indigne de Paul Ier, signé par le même Tamara, dont le nom fut mêlé aux premières voix de liberté entendues dans la Grèce, en consacrant l'esclavage des quatre cantons ex-vénitiens par leur réunion au territoire de l'Empire Ottoman, avait stipulé quelques garanties en faveur des derniers enfants libres de l'Épire. Ils devaient, à la honte des négociateurs chrétiens, qui étaient des Moscovites et des Anglais, être sujets de la Porte Ottomane; mais cependant la *Croix seule* pouvait flotter sur leurs villes. Cette considération, consolante pour les Grecs, aurait ramené, en attendant des jours plus heureux, les restes de leurs populations aux lieux qui les virent naître, et où reposaient les cendres de leurs aïeux. Placés dans cette attitude mixte d'exemptions et de servitude, un vaivode, de race turque, prenait seul les rênes de l'administration civile. Il était révocable à la demande du sénat ionien. Il ne pouvait établir de taxes sans son consentement, n'ayant que la police, le droit d'infliger la bastonade, et pour milice que des armatolis chrétiens.

Les Grecs, qui ont rarement de pareilles bonnes fortunes, n'auraient sans doute jamais joui des avantages de ce traité, sans l'impolitique de leur oppresseur, persuadé que les conventions et les serments ne sont que l'ajournement

de plus grands projets, et des moyens pour abuser le peuple. Il ne se serait peut-être pas trompé, si, trop empressé de satisfaire sa haine contre les habitants de Parga, qu'il détestait plus encore que les Souliotes, elle ne lui eût trop fait présumer de la puissance de son or. Il travailla donc, à l'aide de ce moyen, à renverser le traité de 1800, et il mit en œuvre ce qu'il put de ressorts, pour faire réunir à son gouvernement les cantons ex-vénitiens.

Tout Turc est vénal, et il ne fut pas difficile à Ali de suborner le capitana-bey Kadir pacha, qui se constitua son avocat près du divan, pour représenter que la main de fer de son client pouvait seule comprimer l'esprit turbulent des Grecs. On craignait qu'il ne parvînt à en imposer également à l'amiral Ocksakof, quand on vit celui-ci pousser la condescendance jusqu'à consentir que le *labarum* moscovite disparût du château de Parga, et qu'il fût occupé par une garnison mixte de Russes, et de soldats turcs; mais heureusement que cet accord ne fut pas goûté par celui qui ne visait qu'à constituer ses empiètements. Plus heureusement encore pour la cause de l'humanité, qu'elle avait un défenseur incorruptible dans la personne de Georges Palatino, de Leucade, secrétaire d'Ocksakof, qui fut secondé avec tant d'efficacité par le comte Mocenigo et par le consul-général Bénaki, que la légation russe obtenant l'exécution du traité de 1800, regardé comme un palliatif, arracha des mains d'Ali les fruits ensanglantés de sa conquête. Abdoulla bey, membre de l'ouléma, vint en conséquence établir le siége de son vaivodilik à Prévésa; Vonitza reconnut son autorité; Parga reçut, avec une répugnance marquée, un de ses délégués accompagné de quatre tchoadars, et Ali retint, contre tout droit, en son pouvoir Buthrotum.

Quels furent ses transports de rage! Il est plus facile d'y croire que de les imaginer : une lionne, à laquelle on a enlevé ses petits, ne rugit pas avec plus de fureur dans les

forêts du mont Atlas, que le tyran renfermé dans son palais, lorsqu'il se vit frustré du fruit de ses envahissements. Accusant le ciel et la terre, il se débattait, en maudissant la majesté de Sélim III, dont il jura la perte, et jamais serment ne fut plus cruellement accompli. Il s'exhalait en anathèmes, remplis d'expressions brutales contre la sultane Validé et son intendant Jousouf Lâla, Schypetar, né dans le mont Erymanthe, avec lequel il avait été lié d'amitié dans sa jeunesse. Il bondissait ainsi qu'un sanglier blessé par un chasseur, en pensant à la joie des Souliotes, ravis de l'atteinte portée à sa fortune (1). Il aurait voulu dévorer Ibrahim pacha, qui avait donné une fête à la nouvelle de ses revers, et écraser les beys Chamides, auxquels il était échappé, à ce sujet, quelques plaisanteries. Plus d'une fois il avait repoussé les consolations de ses fils, et d'Éminé; une disgrace générale semblait peser sur tous ceux qui l'approchaient, lorsque le chef des armatolis, Canavos, auquel il était redevable de la vie, parut à une des audiences qu'il accordait dans les intermittences de sa colère.

Nous sommes seuls, lui dit-il : tu connais ma position, et le nombre de mes ennemis; eh bien, je ne crains que trois choses au monde! Devine quels sont ces objets si redoutables. Le premier sans doute, repartit Canavos, c'est Dieu ? — Je ne l'ai jamais craint, répliqua brusquement Ali. — Dans ce cas, veuillez vous expliquer. — Celui que j'appréhende surtout, c'est ce Souliote Christos Botzaris; le second, Jousouf bey, kiaya de la sultane Validé; et le troisième..... Eh bien, dit Canavos. — Le troisième; c'est toi-même! Ton courage, tes services, te rendent dangereux à mes yeux. — Puisque mes services ont pu me mériter votre colère, ma vie est en votre puissance, et vous pouvez en disposer. — Je te l'arracherais à l'instant, si cela ne me compromettait auprès de mes soldats. Juge donc combien tu es funeste pour moi! Où est ton beau-frère

(1) Les cornus (γελοῦν οἱ Κερατάδες), ils rient, s'écriait-il.

Paléopoulo ? — Il est retourné à Agrapha. — Sais-tu quelque chose de Christos Botzaris ? — Il est à la tête des Souliotes. — Comme vous me haïssez tous ! Retire-toi, et mande à Paléopoulo de m'amener ici tous ses armatolis. Tu verras bientôt qu'*Ali est une torche ardente* (1), *qui brille avec autant d'éclat que le soleil; les ténèbres se dissiperont à son lever.*

Canavos, intimidé, s'éloigna; et en transmettant à son beau-frère l'ordre du visir, ainsi que les détails de son entretien, il lui fit dire par un messager fidèle de rassembler ses troupes et de se tenir sur ses gardes, tout rapprochement étant désormais impossible entre eux et le visir. Pour lui, quelques jours après cette brusque sortie du tyran, qui l'avait appelé de nouveau à son conseil et comblé de caresses, en traversant de nuit les rues de Janina il fut atteint d'un coup de pistolet, qui le blessa légèrement à l'épaule. Cet avis lui ayant dicté le seul parti qui lui restait à prendre, il tourna aussitôt ses pas vers l'Étolie, où il ne put rentrer, le tyran lui ayant dressé des embûches au passage du Macrynoros où il fut assassiné avec les soldats qui l'accompagnaient.

A la nouvelle du meurtre de Canavos, Paléopoulo appelle à la vengeance les braves de l'Othryx, du mont Oëta, de l'Étolie et de l'Acarnanie. Boucovallas avait cessé de vivre; mais on vit à sa place Euthyme Blacavas, qu'une main invisible semblait avoir pourvu d'armes et de munitions, si on n'avait pas su que les Russes avaient associé leurs ressentiments à ceux des Grecs outragés. Enfin, pour comble d'embarras, les beys de Salone faisant cause commune avec les armatolis, se révoltèrent. Ainsi Ali, qui avait déjà une ligue formidable contre lui, se trouva presque subitement seul contre tous, mais supérieur par son génie à tant d'ennemis. Cependant les Souliotes triomphaient! ils avaient

(1) Φέγγει ὁ Ἀλῆ πασᾶς 'ς τὰς σκοτάδας. C'était son expression de jactance, que ses fils répétaient quand ils parlaient de l'activité brûlante de leur père.

donné l'éveil aux peuplades libres de l'Épire; ils comptaient dans leur alliance ce que la Grèce continentale avait de chefs les plus illustres, car Théodore Colocotroni, fameux partisan du Péloponèse, s'était joint aux Étoliens; et le satrape ne connut sa position véritable que par les hostilités, qui commencèrent sur toute sa ligne d'occupation.

Une pareille secousse était de nature à l'étonner; mais Ali, accoutumé à la mobilité des Albanais, n'en parut que médiocrement alarmé. Pour neutraliser les efforts d'Ibrahim pacha, il soudoya les beys du Musaché, qui se révoltèrent contre leur visir, à la voix d'Omer bey Brionès, et le tinrent en échec. Il gagna les agas les plus pauvres de Paramythia, qui chassèrent Islam Progno de leur ville; il sema la division dans la Thesprotie, et corrompit le gouverneur du château de Delvino, qui lui livra la place qu'il commandait, avec les otages des Souliotes confiés à sa garde. Enfin, Moustapha pacha, trompé par de faux avis, fut obligé de prendre la fuite; et le faible Ibrahim, consterné, signa une convention particulière avec son ennemi. Celui-ci, tournant soudain son attention au midi de ses états, n'eut que quelques ordres à donner, pour y ramener la paix des tombeaux car la mort frappait à sa voix. Le poignard ou le poison, en lui faisant raison de quelques chefs des mutins, firent trembler les capitaines des armatolis, qui n'avaient pas encore régularisé leurs plans; de sorte que Paléopoulo dut regagner les montagnes d'Agrapha, où il retrouva les compagnons de sa jeunesse, et une retraite assurée contre la tempête.

Il n'en fut pas de même des beys de Salone, livrés à des hommes qui, n'ayant rien à perdre, ont tout à gagner dans les dissensions politiques. Ali, en soudoyant cette masse anarchique, fit brûler les maisons et dévaster les propriétés des Turcs opulents. Après les avoir ainsi ruinés, il fit pendre les chefs de l'insurrection qu'il avait mis en avant, sous prétexte qu'ils s'étaient enrichis d'un butin qui lui

appartenait; et ajoutant le mépris à la vengeance, il imposa pour vaivode aux orgueilleux mahométans de Salone, un prêtre grec nommé Lucas, en leur écrivant que s'ils manquaient de respect à l'autorité de son papas, *il leur enverrait pour les gouverner une servante de son harem*.

Ces événements, qui se succédèrent avec rapidité, en renversant les projets des Souliotes, leur laissèrent entrevoir que le poids entier de la guerre allait retomber sur eux. Ils prêtèrent, en conséquence, l'oreille aux propositions d'Ali, avec lequel ils conclurent une trève en lui livrant vingt-quatre otages.

A peine ces braves, qui furent choisis entre les principaux habitants de la république, entrèrent à Janina, que le tyran songea aux moyens de les désarmer. Mais, qui aurait osé se charger de cette commission? Qui pouvait même se risquer à leur intimer un pareil ordre? car on savait que les Souliotes ne livrent pas leurs armes, même quand ils sont vaincus. Il fallait donc recourir à la ruse, et, pour y parvenir, Ali s'adressa à un religieux qui, les ayant invités à se rendre à l'église, les conjura de déposer leurs fusils; et ils tombèrent ainsi, sans coup férir, au pouvoir de leur ennemi, qui les fit mettre à la chaîne (1).

Croyant épouvanter les chefs de la Selleïde par cet attentat, Ali leur écrivit pour les sommer de lui livrer Souli, en les menaçant de faire égorger les otages s'ils ne déféraient à sa demande, et la lettre suivante fut leur réponse.

AU VISIR ALI PACHA, SALUT.

« La perfidie flétrit ton nom, et exalte notre courage.
» Apprends que depuis l'ouverture de la campagne notre

(1) Καθὼς ἔφθασαν οἱ εἰκοσιτέσσαρες ἄνδρες εἰς τὰ Ἰωάννινα ἁρματωμένοι, ἐπρόσαξεν εὐθυς ὁ πασᾶς διὰ νὰ τοὺς πάρουν τὰ ἅρματα, ἀλλ᾽οὐδεὶς ἐτολμοῦσεν ἀπὸ τοὺς

» perte ne s'élève qu'à dix-sept hommes morts pour la » patrie ! Que le nombre se monte maintenant à quarante-» un, puisque nos otages doivent périr, ce sacrifice ne » causera pas la perte de l'État. Nous ne voulons désor-» mais avec toi ni paix, ni trève. Tu es ce que tu fus et » seras, dans tous les temps, un homme déloyal et sans » foi. »

N'ayant plus de ménagements à garder, les Souliotes se préparèrent à soutenir les nouveaux combats que le tyran allait leur livrer. Ils avaient fourni leurs magasins de vivres, et ils ramassèrent le peu de provisions que leur offrait encore un pays naguère ravagé. Ils se répartirent les postes que chacun devait occuper; et ils élurent à l'unanimité pour polémarque un moine inconnu, appelé Samuel, qui se surnommait de lui-même *le Jugement dernier*, auquel ils confièrent, sans réserve, le soin de la chose publique.

L'année 1801 s'annonçait sous ces auspices pour les chrétiens de la Selleïde, lorsque les desseins du visir Ali se trouvèrent contrariés par la révolte de Géorgim, pacha d'Andrinople, contre lequel il fut obligé d'envoyer quelques troupes, sous le commandement de son fils Mouctar, qui venait de recevoir le titre de pacha de Lépante. Il lui témoigna la confiance la plus entière, en laissant à sa discrétion le plein pouvoir de recruter au-delà des monts, et en lui remettant le *Topous*, ou masse d'armes de la puissance visirielle. Désireux de l'éloigner, il pressa ensuite son départ, jusqu'à faire guider sa marche à travers les neiges du Pinde, en lui prescrivant de ne s'arrêter à Vodéna dans la Macédoine, que le temps nécessaire pour y organiser le contingent avec lequel il devait se montrer dans la Thrace. Il donna, en même temps, une commission à son

ἐχθροὺς, ὄχι μόνον νὰ βάλλουν χέρι ἐπάνω τους νὰ τὰ λάβουν, ἀλλ' οὔτε κἂν νὰ τοὺς εἰποῦν νὰ τὰ ἀφήσουν, ἐπειδὴ τοὺς ἤξευρουν, ὅτι δυσκόλως δίδουν τὰ ἅρματα ὡς νικημένοι· ὅθεν ἐπιτηδεύθη ὁ πασᾶς τὸν ἀκόλουθον τρόπον διὰ νὰ τὰ λάβῃ χωρὶς ταραχήν etc.

Ἱσ. Συντ. τοῦ Σουλίου. p. 52, 53.

second fils Véli, qui se rendit à Tébélen, pour y enrôler des soldats.

Débarrassé de ses fils, le visir Ali résolut d'accomplir un projet que la jalousie de ses brus, son amour-propre offensé, et le prétexte des *bonnes mœurs,* que les criminels même ne rougissent pas d'invoquer pour voiler leurs forfaits, l'avaient décidé à exécuter. Son despotisme naissant avait, ainsi qu'on l'a dit précédemment, introduit la dissolution dans la ville de Janina : ses fils, marchant sur ses traces, s'étaient livrés à la mollesse; leurs épouses se plaignaient d'être négligées. Le visir accusait ses fils de dépenser leur fortune en plaisirs; il avait éprouvé des dédains de la part d'une de leurs favorites; son avidité et son orgueil lui prescrivaient de se venger en s'enrichissant : il ne balança plus à assouvir son ressentiment. Sa rage se portait surtout contre une femme qui était plus à plaindre que coupable, d'avoir su plaire à Mouctar pacha.

Euphrosyne était le nom de cette chétienne. Née d'une famille distinguée de Janina, comblée des dons de la nature, elle touchait à peine au printemps de la vie, lorsqu'elle reçut la couronne nuptiale des mains du pieux archevêque Gabriel, son oncle, qui bénit sa jeunesse et son hymen. Riche de son patrimoine, car elle était orpheline; et rendue doublement opulente par la fortune de la maison dans laquelle elle entrait, le ciel, qui semblait se complaire à la rendre fortunée, avait deux fois récompensé sa fécondité, lorsque son époux la quitta pour passer à Venise, où ses affaires de commerce l'appelaient, en laissant à ses soins les gages de leur commun amour. Funeste séparation! Euphrosyne était trop belle pour rester ignorée dans une ville, où les mœurs rustiques avaient fait place aux mœurs dissolues de la famille d'Ali.

Mouctar, fils aîné du satrape, découvrit bientôt Euphrosyne; et, pendant l'absence de son mari, il résolut la conquête ou plutôt la perte de l'objet innocent de sa passion,

qu'il n'obtint que par les menaces et la violence. L'épouse effrayée, après avoir d'abord cédé à la crainte, oublia bientôt ses devoirs, et passant de l'erreur à la publicité de sa honte, elle s'enorgueillit d'avoir mis un pacha dans ses fers. Sa maison prit un nouvel aspect! Ne craignant point de rivales, elle disposait sans partage d'un crédit qui flattait sa vanité; et Mouctar heureux n'en était chaque jour que plus passionné et plus tendre. Mais à peine avait-il quitté l'Épire, que son père, suscitant les jalousies des harems de ses fils, se fit représenter par leurs femmes le tort que leurs maîtresses faisaient à leurs familles; et les rigoristes intervinrent, attirés par ses suggestions, pour l'engager à sévir contre Euphrosyne. C'était celle que le tyran voulait immoler. Il avait éprouvé ses refus; et comme un lubrique amant de la beauté éconduit ne pardonna jamais à celle qui le dédaigna, cette considération des ames basses, jointe à l'envie de la dépouiller, décida du sort d'une femme, perdue en résistant ou en se rendant à Mouctar, qui se trouvait le rival de son père. Ainsi, le destin d'Euphrosyne était dans l'ordre de ces fatalités qu'on ne peut ni fuir, ni conjurer : car le tyran ne l'aurait protégée contre son suborneur, qu'à un prix qu'elle dédaignait.

Euphrosyne, informée de ce qui se tramait contre elle, ne pouvait que gémir, attendre et espérer; car comment oser porter la parole en sa faveur? Sous ce point de vue, il n'y avait aucun moyen d'explication; mais en réfléchissant qu'il était difficile de lever la main contre elle, ses alarmes se calmaient. Quel téméraire se serait à son tour exposé au ressentiment du superbe Mouctar, qui n'avait pas craint de braver plus d'une fois le courroux de son père? Ali seul pouvait arrêter Euphrosyne. L'oserait-il?.... Elle se livrait, je le tiens, de son malheureux oncle, à ces pensées, lorsque la nuit du 20 au 21 janvier, jour néfaste, le tyran, entouré de ses sicaires, força les portes de la demeure d'une faible créature sans défense.

Elle entend la voix d'Ali, qui lui apparaît, tel qu'un spectre menaçant, à la lueur des torches de bois gras portées par deux sicaires. Elle connaît sa fureur, son avidité; elle rassemble son or, ses bijoux, et les dépose à ses pieds : il s'en empare : *ce n'est que mon bien que tu me restitues ; mais peux-tu me rendre le cœur de Mouctar?* Euphrosyne, à ces mots, conjure le satrape par ses entrailles paternelles; par ce fils qu'elle a trop aimé, et dont l'amour fit son malheur, d'épargner une mère, jusqu'alors irréprochable. Mais ses larmes, ses sanglots, ses prières ne peuvent fléchir celui qui a résolu sa perte : d'impitoyables archers la saisissent, la chargent de chaînes, lui jettent sur la tête, au lieu de voile, un morceau de toile grossière, et l'entraînent au sérail.

La vengeance semblait ne devoir frapper qu'une femme dévouée à la mort par la jalousie et la cupidité. Mais Ali pacha, feignant de n'avoir déféré qu'aux remontrances de ses belles-filles et à la voix de quelques moralistes sévères qui prétendaient ramener le règne de l'innocence dans une ville qu'il souillait chaque jour par ses impudicités (1), fit arrêter en même temps quinze dames, toutes chrétiennes, appartenant aux familles les plus recommandables de Janina. Un Valaque, appelé Nicolas Ianco, profitant de la circonstance, dénonça et lui livra sa propre femme enceinte de huit mois ; et Euphrosyne, à la tête de seize accusées, parut devant le tribunal du visir, pour entendre de sa bouche l'arrêt qui la condamna à mort, ainsi que ses compagnes.

Après ce jugement, dont les débats offrirent les scènes les plus déchirantes de la douleur et du désespoir, Ali fit conduire les condamnées dans un cachot, où elles passèrent deux jours entiers dans les angoisses et les sueurs de l'agonie. Il attendait, à ce qu'on a prétendu depuis, que quelqu'un demandât leur grace!.... lorsque vers la fin de la

(1) Une de ses proxénètes, ou entremetteuses, s'étant présentée à lui le jour de l'exécution, il voulut prouver son impartialité en la faisant jeter sur-le-champ dans le lac.

troisième nuit, la prison s'ouvrit avec fracas, et des bourreaux conduits par Tahir, ministre des exécutions, saisirent dix-sept mères de famille, qu'ils précipitèrent dans le lac, où elles reçurent avec la mort la palme du martyre. Euphrosyne expira de frayeur en marchant au supplice. Dieu rappela à lui cette ame tendre qu'il avait formée ; et les flots du lac, en rejetant les cadavres des suppliciées, publièrent le crime et la honte ineffaçable de leur bourreau. Euphrosyne reçut la sépulture dans la terre sainte du monastère des SS. Anargyres, où l'on montre encore son tombeau couvert d'iris blancs, sous l'abri d'un olivier sauvage. Toutes les églises se disputèrent l'honneur de recueillir les restes mortels de ses compagnes, qui furent honorées du titre de *callimartyres* (1), et de leur rendre les devoirs de la sépulture, action que le tyran feignit d'ignorer, tant son autorité, toute redoutée qu'elle était, se trouva compromise par l'énormité de sa barbarie.

Malgré cet élan de la piété publique, personne n'osait donner asile aux enfants d'Euphrosyne, chassés de leur maison, qui était confisquée au profit du satrape, après l'exécution de leur mère. Ils erraient sur les places publiques, en demandant du pain qu'on leur donnait à la dérobée, et leur mère que personne ne pouvait désormais rendre à leurs cris, lorsque le triste archevêque Gabriel, suivi de ses diacres, toujours prêts à braver la mort, s'achemina vers le sérail, afin de solliciter la permission de sauver ses neveux. Il apportait de l'or et des présents, que les gardes présentèrent au visir avec sa requête : pour lui, prosterné au pied du grand escalier, le front dans la poussière, résigné comme la patience, et muet comme la douleur, il attendait son arrêt!.....

(1) Καλλιμάρτυραι, callimartyres. L'église grecque donne ce surnom à plusieurs femmes martyres, comme on peut le voir dans les Novelles de Manuel Comnène, où sainte Barbe et sainte Euphémie sont qualifiées de *callimartyres*, ou *belles martyres*.

Un ordre signé du pacha, qu'on jette du haut de la galerie, et qui lui est présenté par le chef des prisons Tahir, auquel il baise la main en se relevant, lui apprend que sa demande est octroyée. Il se retire, et le ciel, en remettant entre ses bras les enfants de la martyre, lui rend les larmes que la terreur retenait dans ses yeux.

L'expédition contre Géorgim pacha ayant été de courte durée, Mouctar reprit aussitôt le chemin de l'Épire, où sa passion fatale le rappelait plus vivement que le désir de revoir son père et d'acquérir de la gloire en se mesurant contre les Souliotes. Il avait passé le Vardar, traversé la Macédoine Cisaxienne, remonté le Pinde, et il venait de s'arrêter auprès du caravanserail de Ian Cataran, lorsqu'un courrier de Véli son frère lui remit une lettre, par laquelle il l'informait du sort d'Euphrosyne. Il l'ouvre; *Euphrosyne!* s'écrie-t-il; et saisissant un de ses pistolets, il le décharge sur le messager, qui tombe mort à ses pieds.

Le fils d'Ali s'élance aussitôt sur son cheval, et prend le chemin de Janina. Ses gardes le suivent de loin, attentifs à ses mouvements, tandis que les habitants de Mezzovo, prévenus de sa fureur, désertent leur ville, ainsi que les bergers abandonnent les pâturages à l'approche d'un loup atteint d'hydrophobie qui menace leurs chalets. Il entre en se précipitant avec rapidité dans les gorges de l'Inachus, traverse vingt fois sans s'en apercevoir le cours sinueux de ses eaux, franchit le Dryscos, et, prenant un esquif qu'il trouve à l'extrémité du lac, témoin de la mort d'Euphrosyne, il débarque au pied de son sérail, où il va cacher sa douleur et son désespoir.

Ali, informé du retour de Mouctar, peu inquiet d'une colère qui s'exhalait en larmes et en menaces, lui ordonne de se rendre sur-le-champ au palais. *Il ne te tuera pas*, dit-il, avec un sourire amer, à celui qu'il chargeait de lui annoncer sa volonté suprême. Le page s'incline, et l'insensé devant lequel il se présente, frappé de la précipita-

tion du commandement de son père, obéit comme un timide enfant.

« Approche, Mouctar, » dit le visir, en lui présentant sa main meurtrière à baiser dès qu'il le vit paraître; « je » veux ignorer tes emportements; mais n'oublie jamais à » l'avenir, que ton père ne craint rien au monde. Dès » que tes troupes seront rentrées à Janina et reposées de » leurs fatigues, tu te disposeras à marcher contre Souli; » je t'instruirai alors de mes volontés, tu peux te retirer. »

A ce ton absolu, Mouctar, aussi confus que s'il eût reçu le pardon de quelque crime énorme, baise la robe du visir et s'éloigne.

Il regagnait son sérail; lorsqu'il rencontre Véli; les deux frères s'observent d'abord en silence, en scrutant les regards de ceux qui les entouraient; et après s'être donné *le salut de paix*, ils entrent et se renferment dans l'intérieur du palais. Là, sans témoins, Véli raconte à son frère les intrigues qui ont causé l'événement que leur cœur dépravé ne déplora pas long-temps. Mouctar, devenu plus calme, jura dès-lors de ne jamais revoir ses femmes, qu'il dévoua à un perpétuel veuvage, et c'est le seul de ses serments qu'il ait religieusement observé; car plus de quinze ans après, la rigueur de cet arrêt pesait encore sur ces tristes recluses, plus blâmables que coupables d'une dénonciation dont le satrape avait été le provocateur. Véli, moins exaspéré que son frère, ne promit rien, laissa au temps à décider ce qu'il ferait; et les fils de l'homicide, pour dissiper leurs chagrins, passèrent la nuit qui suivit leur entretien dans le vin et la débauche, livrés aux désordres que le courroux du ciel frappa jadis des plus terribles châtiments, quand son courroux embrâsa les villes impures de Sodôme et de Gomorrhe.

Pendant la diversion occasionée par la révolte de Géorgim pacha, les Souliotes, que leur polémarque Samuel réveillait de l'apathie qui leur était ordinaire quand le dan-

ger s'éloignait, firent des excursions où le courage de leurs guerriers brilla d'un vif éclat. Samuel était pour eux un génie inspirateur. On ignorait son pays; son origine, car il était apparu tel qu'un astre précurseur de la bonne fortune, au milieu des enfants de la Selleïde, sous le nom de *Jugement dernier*, refrain et protocole ordinaire de tous ses discours. Le peuple, naturellement enclin au merveilleux, l'avait reçu comme un envoyé de Dieu; quelques chefs s'imaginaient reconnaître en lui un officier de distinction caché sous la haire d'un moine; et le divan, auquel on révéla son existence, pensa que c'était l'Antechrist, attendu par les Turcs, comme le Messie l'est par les Juifs; tandis que l'oracle de la diplomatie de Péra, le baron de Herbert, affirmait que c'était un jacobin. Ali, mieux informé, savait que c'était un fils de St.-Basile, et c'est tout ce qu'on a jamais pu découvrir au sujet de cet être extraordinaire.

Animé de l'esprit de Jeanne d'Arc, du héros de Valmi, de Catelineau, et des hommes qui placent leur espérance en Dieu, pour le salut de la patrie, Samuel répétait aux Grecs que les temps étaient accomplis; et plein d'un saint enthousiasme, au plus fort des adversités, ne cessait de s'écrier : « Les jours de grace sont arrivés, et les villes de » l'Assyrien impie vont tomber comme les tentes dressées » pour la nuit, qu'on abat au lever du soleil (1). » Chaque angle de rocher était la tribune d'où il annonçait la parole divine au peuple, et l'autel sur lequel il sacrifiait au Dieu de la croix pour le salut des fidèles. Ses paroles et sa foi auraient transplanté les montagnes; les palicares de Souli bondissaient à sa voix : hommes et femmes devinrent les guerriers du *Jugement dernier*, tous ne virent plus dans la perte de la vie que le chemin qui conduit à *un avenir où*, disait le nouvel hiérophante, *la mort et la nature étonnées verront renaître la créature dans une gloire impérissable*.

(1) Isaïe, c. 24. v. 20.

Souverain au conseil des vingt-cinq, serviteur des malheureux, orateur et soldat, Samuel, aussi actif que prudent, faisait creuser des retranchements, élever des tours, et dirigeait souvent lui-même deux petites pièces de canon qui composaient toute l'artillerie des Souliotes. Il disparaissait de temps en temps pour se rendre aux marchés circonvoisins, afin de procurer à la république des provisions, qu'il échangeait contre des chapelets, des reliques et des images : déguisé en mendiant, il pénétra plus d'une fois dans les camps ennemis ; et, de retour dans les montagnes, on le vit toujours au poste du danger, entouré des chrétiens les plus fervents. Un pareil homme aurait changé les destins de la Grèce, si les volontés de l'Éternel eussent alors marqué l'époque immortelle de sa délivrance.

Il venait d'élever la forteresse de Sainte-Vénérande, située entre Cako-souli et Kounghi, lorsque Photos Tzavellas, et Caïdos, sa sœur, à la tête de quarante palicares, se précipitant à la suite des avalanches dont les masses liquéfiées, en tombant dans l'Achéron, ouvraient les défilés de la Selleïde, parurent dans la Thesprotie, pour en expulser les soldats qu'Ali pacha y avait mis en cantonnement. Étonnés des prodiges de ces nouveaux Dioscures, car le frère et la sœur savaient battre l'ennemi et chanter leurs victoires sur la lyre antique des héros (1), les Souliotes ne jurèrent bientôt plus que par le glaive de Photos (2), devenu aussi célèbre, que l'épée de Roland l'était parmi nos anciens chevaliers. La gloire qu'ils obtenaient chaque nuit en surprenant les postes des Turcs, révélait, au retour de la lumière, à leurs compatriotes, le riche butin qu'ils étalaient à leurs yeux, lorsqu'ils rentraient dans

(1) Photos, comme tous les Épirotes de distinction, touchait si agréablement de la lyre, qu'on le surnommait le Callilyre, ὁ καλλιλύρος. C'était son usage de chanter les exploits des braves dans les repas militaires.

(2) Au lieu de jurer par Dieu, les Souliotes attestaient leurs serments par l'épée de Photos, en disant : « *Si je mens, que le glaive de Photos tranche mes jours ;* » Ἂν ψεύδωμαι, τὸ σπαθὶ τοῦ Φώτου νὰ μοῦ κόψῃ ταῖς ἡμέραις.

leurs villages, chargés des dépouilles des barbares. Tant de prospérités ne pouvaient être durables, et l'envie devait bientôt porter des coups funestes aux plus fermes soutiens de la Selleïde.

A la nouvelle de ces désastres, Ali pacha ordonna à son fils Mouctar de se rendre dans la Thesprotie, et de ne pas risquer d'affaire générale contre les chrétiens, mais de les traquer, de manière à les renfermer dans leurs montagnes. Il avait compris par l'expérience que c'était le seul moyen d'obtenir des succès, en combinant avec le blocus la ruse et la puissance corruptrice de l'or, moyens vainqueurs dans le monde, où les succès, regardés comme l'œuvre du génie militaire, ne sont, très-souvent, que le résultat de l'argent, de l'intrigue ou du hasard.

En vertu de ces instructions, Mouctar, au lieu de brusquer les attaques, se contenta d'abord de gagner du terrain; et maître, après quelques escarmouches, de l'entrée des défilés, il obtint au bout de peu de temps plus qu'il n'aurait gagné par des assauts meurtriers. Les Souliotes se trouvèrent, pour la première fois, véritablement assiégés; et comme ils ne voyaient plus de terme à leurs fatigues, l'aigreur, compagne de l'adversité, montra bientôt qu'ils n'étaient plus ces mêmes hommes qu'un intérêt commun attachait à la plus juste des causes. Quelques chefs, devenus riches, murmuraient contre l'éternité de la guerre (1), et jetaient de la défaveur sur les discours de Samuel, qui criait vainement *aux armes*, du haut de la forteresse de Ste-Vénérande; sa voix ne retentissait plus que dans le désert. Travaillés d'un mal secret, de funestes divisions éclatèrent jusque dans les tribus, et Ali, dont elles étaient l'ouvrage, en profita pour entamer des négociations plus dangereuses que ses armes. L'année 1802 s'ouvrit, pour les Souliotes, sous ces sinistres auspices.

(1) Tous ceux qui seront parvenus à s'enrichir, croyez-moi, dit Hérodote, vous les verrez bientôt rebelles. Clio. c. LXXXIX; traduction de A. F. Miot.

Il est de principe en politique de ne négocier que les armes à la main, et de ne profiter de la victoire que pour obtenir des avantages modérés lorsqu'on veut qu'un traité soit durable. Ali semblait pénétré de cette vérité, lorsqu'il proposa aux Souliotes de terminer, par un pacte fraternel, les longues guerres qui désolaient l'Épire, en leur offrant d'acheter leur territoire au prix de deux mille bourses. La Porte Ottomane, à laquelle l'extension de la puissance de son visir portait ombrage, lui avait ordonné d'en finir par un accord pacifique, chose qu'il eut soin de taire, quoiqu'il ne laissât pas ignorer aux chrétiens de la Selleïde que Sélim III était dans des dispositions bienveillantes à leur égard. Pour les mériter il ne demandait plus la possession de leur territoire, mais la faculté d'arborer le pavillon impérial à Souli, où il ferait bâtir un fort, dont le commandement serait donné à Georges Botzaris, que le Grand-Seigneur avait nommé polémarque, et où il n'entretiendrait qu'une faible garnison de quarante soldats de sa garde vizirielle. Enfin, pour prévenir dans la suite tout sujet de discorde, il n'ajoutait à cette condition que la clause préalable, d'éloigner des montagnes de Souli le capitaine Photos Tzavellas, qui aurait la faculté de se retirer et de vivre en paix partout où bon lui semblerait.

Les Souliotes, bloqués étroitement, ennuyés d'une guerre qui ne leur offrait que des privations et des maux sans nombre dans l'avenir, ébranlés par les discours de Georges Botzaris, que le visir avait député vers eux en qualité de plénipotentiaire, se décidèrent à accepter les propositions qu'on leur faisait, sans perdre cependant l'idée de la perfidie de celui qui leur offrait la paix.

Cette résolution étant arrêtée, les gérontes appelèrent à un conseil privé le capitaine Photos, qu'ils conjurèrent d'obtempérer à une décision prise dans l'intérêt sacré de la patrie. Son absence devait être de peu de durée; il suffisait de deux ou trois mois pour juger si le satrape tien-

drait sa parole. Dans le cas contraire, on dissimulerait assez de temps pour reprendre de nouvelles forces et montrer au sultan même que, loin d'être des rebelles, les Souliotes étaient ses soldats les plus fidèles, puisqu'ils n'avaient jamais résisté qu'à un ambitieux, qui ne soupirait après la réduction de Souli que pour y planter l'étendard de la révolte contre l'autorité souveraine.

A cette déclaration inattendue, Photos resta glacé de stupeur et ses yeux cherchaient à se convaincre si c'étaient bien ses anciens amis qu'il voyait. Prenant ensuite la parole avec douceur, il leur représenta les dangers auxquels ils s'exposaient, en souscrivant à un accord fallacieux. Il leur en démontra les inconvénients, et les trouvant inébranlables : « Je partirai, » dit-il avec émotion, « je m'éloi-» gnerai, j'obéirai à vos ordres; mais, au nom du ciel, » veillez sur le sort de la patrie, et ne laissez pas désho-» norer le nom de nos ancêtres. »

Il les quitte en achevant ces mots, et, les yeux baignés de larmes, il ne rentre sous le toit paternel, que pour y mettre le feu : *La demeure des Tzavellas ne sera pas souillée par l'ennemi !* il dit, et des tourbillons de flammes annoncent à la Selleïde l'ostracisme d'un de ses enfants. Suivi de vingt-cinq de ses plus braves soldats, il se rend au village de *Chorta*, éloigné de deux lieues, tandis que sa sœur Caïdos va s'enfermer au monastère de Ste-Vénérande, où Samuel s'était retiré avec trois cents Souliotes, sans vouloir entendre à aucune des propositions d'Ali pacha.

Dès que le visir fut informé de l'exécution de l'article préliminaire qu'il imposait aux chrétiens, il s'empressa d'écrire à son envoyé, de traîner les négociations en longueur et de ne rien conclure jusqu'à nouvel ordre. Il envoya en même temps complimenter et inviter Photos à se rendre à Janina, pour régler ensemble les affaires de Souli, « vou-» lant, disait-il, qu'un traité de réconciliation aussi solen-

» nel fût revêtu de la signature d'un homme dont il esti-
» mait assez la bravoure pour l'avoir regardé comme son
» plus redoutable adversaire ».

A cette proposition le banni de la Selleïde soupçonna que le satrape, accoutumé à prendre tous les masques, lui tendait un piége, et il ne fit aucune réponse à ses ouvertures. Il songeait même à se retirer dans les îles Ioniennes, mais bientôt, rassuré par les protestations des beys du Chamouri, qui étaient ses amis, pressé par ses ingrats concitoyens d'obtempérer à une invitation amicale, flatté peut-être de l'idée de se venger en procurant une paix avantageuse à son pays, il se détermina à retourner vers le tyran qui l'avait autrefois retenu dans les fers. Ce fut de la sorte que Photos, naguère la terreur d'Ali et la gloire de l'Épire, vint à Janina. Il y fut accueilli avec distinction, et comblé de caresses par Ali, qui, après de tendres reproches, le nomma mille fois *son cher fils, le brave de la Selleïde,* et lui parla sans détour d'une paix, objet de ses désirs. *Des flots de miel* (1) coulaient de ses lèvres; mais quand on aborda la question de Souli, le vieil ennemi des chrétiens ne put se contenir. La franchise austère, quoique polie, de Photos, sa candeur, sa noble résistance l'irritèrent au point que celui-ci, moins pour sa sûreté que pour le bien de ses compatriotes, dut consentir à retourner à Souli, pour s'y constituer son avocat, et revenir avec une réponse décisive, qu'il lui fit promettre de rapporter en personne.

De retour à Souli, Photos exposa à ses compatriotes les demandes du pacha; et comme ce n'étaient plus celles qu'il avait couvertes du voile de la modération, elles furent rejetées, ainsi que deux mille bourses qu'il leur offrait pour la valeur de la Selleïde, et son échange contre un autre territoire. Il essaya vainement de corrompre le capitaine Dimos Zervas, auquel il promettait quatre cent mille piastres. Le

(1) Ῥίχνειμέλι, disaient les Grecs, pour exprimer le charme de ses paroles, quand il voulait séduire quelqu'un.

Souliote, en le remerciant ironiquement *de ses bontés, le priait de ne pas lui envoyer une somme d'argent qu'il était incapable de compter. Et quand je serais assez habile, mon honneur est sans prix. Mes trésors sont mes armes; c'est avec eux que je prétends immortaliser mon nom, et honorer à jamais mon pays* (1).

Alors, plus que convaincus de ce que Photos avait prédit au moment où ils le bannissaient, les Souliotes le supplient de renoncer à l'idée de retourner à Janina; ils confessent l'injustice commise à son égard, ils lui demandent pardon, ils le conjurent de ne plus les abandonner, avec promesse de faire rebâtir sa maison et de déposer l'autorité suprême entre ses mains. Photos allait peut-être consentir à cet accord; mais dès qu'il y mit la condition de punir sur-le-champ Koutzonicas, Diamanté Zervas et Pilios Gousis, dont il connaissait les intelligences secrètes avec Ali, il comprit, par le refus du Conseil, que le pas de Souli à la Roche d'Avaricos étant fermé pour châtier les patriciens coupables, qu'on précipitait autrefois dans l'Achéron, il ne pouvait plus servir son pays que par sa résignation. Il déclara qu'il partait pour remplir son ostracisme; et, sans voir Samuel, sans embrasser sa sœur Caïdos, qui le saluèrent par une décharge d'artillerie au moment où il s'éloignait de sa chère patrie, il retourna à Janina, où le tyran

(1) Lettre authentique des Souliotes au visir Ali.

Βεζὶρ Ἀλῆ σέ χαιρετοῦμεν.

Ἡ πατρίς μας εἶναι ἀπείρως γλυκυτέρα καὶ ἀπὸ τὰ ἄσπρα σου, καὶ ἀπὸ τοὺς εὐτυχεῖς τόπους, ὁποῦ ὑπόσχεσαι νὰ μᾶς παρίσῃς, ὅθεν ματαίως κοπιάζεις· ἐπειδὴ ἡ ἐλευθερία μας δὲν πωλεῖται, οὔτε ἀγωράζεται μὲ ὅλους τοὺς θησαυροὺς τῆς γῆς, παρὰ μὲ τὸ αἷμα καὶ θάνατον ἕως τὸν ὕστερον Σουλιώτην.

(2) Réponse de Dimos-Zervas.

Σέ εὐχαριστάω, βεζὶρ, διὰ τὴν ἀγάπην ὁποῦ ἔχεις εἰς ἐμὲ· πλὴν τὰ ὀκτακόσια πουγκεῖα παρακαλῶ μὴ μοῦ τὰ στείλῃς, ἐπεὶ ἐδὴ καὶ δὲν ἴξευρω νὰ τὰ μετρήσω, πάλιν δὲν εἶμουν εὐχαριστημένος· τὴν τιμὴν δὲ ὁποῦ μοῦ ὑπόσχεσαι, μοὶ εἶναι ἄχρηστος. δόξα καὶ τιμὴ εἰς ἐμὲ εἶναι τὰ ἅρματά μου, μέ τὰ ὁποῖα ἀθανατίζω τὸ ὄνομά μου, καὶ σώζω καὶ τιμάω τὴν γλυκυτάτην μου πατρίδα.

le fit presque aussitôt plonger dans les cachots de son château du lac.

Cette violation des lois de l'hospitalité affligea plus particulièrement les tribus de Souli que ses capitaines; mais Photos, du fond de sa prison, trouva encore le moyen de relever leurs courages. Il leur faisait dire que le visir n'attenterait jamais à ses jours, qu'il voulait les effrayer par les rigueurs exercées contre lui; qu'ils ne consentissent à aucune de ses propositions, et que Dieu, qui veillait sur la Selleïde, les tirerait du danger où ils se trouvaient; il se recommandait aux prières de Samuel.

En effet, il n'était pas dans l'intérêt d'Ali de commettre ce crime; il n'osait même attaquer les Souliotes. La Porte, dont il respectait les ordres quand il ne pouvait pas les enfreindre sans se compromettre, lui ayant défendu toute espèce d'agression contre eux, il se serait contenté de menacer, lorsqu'il saisit, comme une bonne fortune, un incident que personne ne pouvait prévoir, et qu'il sut faire tourner à son profit.

La corvette française l'Arabe, expédiée par le premier consul Bonaparte, ou, ce qui est plus vraisemblable, par quelque armateur particulier, après avoir débarqué à Œtylos, dans le Magne, des munitions de guerre qu'elle échangea contre des productions du pays, avait touché à Athènes pour troquer de la poudre contre des huiles, à Zante et à Parga, où elle en vendit encore, afin de se procurer des rafraîchissements. Aussitôt Ali écrivit à Constantinople, que les Français voulaient faire insurger la Grèce, qu'ils avaient débarqué un arsenal entier dans le Magne, qu'ils venaient d'envoyer des caissons de munitions de guerre aux Souliotes, et que l'empire était menacé d'une commotion politique, si on n'y apportait un prompt remède.

Sans approfondir le fait, la Porte, toujours prête à frapper quand il ne s'agit que de verser le sang des chrétiens, adressa à son visir, qui avait appuyé sa dénonciation de

quelques centaines de bourses distribuées aux Redgiali (1) du sultan, un firman par lequel il lui était enjoint de requérir les forces des pachas ses voisins, des beys, des tenanciers de la couronne, et d'attaquer les infidèles de Souli, avec tous les moyens d'extermination qu'il jugerait convenable d'employer.

A la lecture de ce firman qui fut proclamé dans les Albanies, Samuel, arborant l'étendard de la Croix sur les remparts de Sainte-Vénérande, appela les fils des Grecs aux combats, tandis que leur ennemi cherchait à réchauffer l'ardeur des Turcs peu disposés à le seconder, parce qu'ils redoutaient plus sa puissance que celle des Souliotes incapables de s'agrandir.

Par suite des lois féodales de l'Épire, imaginées pour défendre contre le pouvoir d'un seul la liberté des agas, en livrant la multitude à l'esclavage, il arrive maintenant que cette caste émancipée par l'islamisme réclame ses droits pour vendre ses services au plus offrant, lorsqu'il s'agit de guerres intestines pareilles à celle que le satrape entreprenait. Ainsi Ali éprouva plus de difficultés qu'il n'en prévoyait pour rassembler ses contingents, les beys même de Janina marchandaient avec lui; mais comme il ne s'agissait que de débourser des fonds, qu'il savait toujours reprendre avec usure, il résolut *de ne pas compter avec ses amis*, et les difficultés furent aplanies.

Afin d'intimider les gens qui portaient de l'affection aux Souliotes, et de diviser même ceux-ci au moyen de scrupules religieux, Ali eut recours au saint ministère des prélats de l'église orthodoxe. L'archevêque d'Arta, Ignace, dut écrire par son ordre aux fidèles de la Cassiopie, pour leur défendre sous peine d'excommunication d'assister les Souliotes. Il le força de s'adresser ensuite aux chefs des armatolis : *Courage, métropolitain,* lui disait-il, *ne ménage pas les serments.*

(1) Espèce de conseillers d'État.

Ces démarches n'obtenant aucun succès, le satrape envoya un religieux Sinaïte (1) de Janina vers les Souliotes, pour leur enjoindre de mettre bas les armes; mais ceux-ci lui signifièrent de se retirer, sans quoi ils le feraient fusiller. Jérothéos, archevêque de Janina, les admonesta aussi inutilement, ainsi que leur prélat Chrysanthe, évêque de Glychys, qui ne trouva de salut qu'en se réfugiant à Parga; et le peuple, ainsi que le clergé, résistant aux comminations spirituelles, les hostilités ne tardèrent pas à commencer.

Les Souliotes, quoique privés de leurs chefs les plus intrépides, résolurent d'ouvrir la campagne par la destruction du poste de Vilia, que le visir avait fait construire à l'entrée du grand défilé. Ils manquaient de tout pour attaquer un donjon flanqué de quatre tours, défendu par de l'artillerie et une garnison de cent quatre-vingts Albanais parfaitement approvisionnés; mais que ne peuvent pas oser des hommes réduits à combattre pour leur existence?

Samuel, qui venait, après de longues austérités, de renaître à la liberté, reparaît aux délibérations générales. D'un ton prophétique, il annonce au peuple que Mitococalis, un de ses lieutenants, est l'homme du *Jugement dernier*, suscité par la Providence pour renverser le château de Vilia. Cette nuit même, s'écria-t-il, il tombera comme les murs de Jéricho; je ne demande pour le *prédestiné en Dieu*, que deux cents hommes, quelques barils de poudre, et l'assistance des femmes de Souli, afin de transporter les magasins des infidèles dans nos montagnes.

Avec quelle impatience on attendit la nuit glorieuse annoncée par Samuel! Jamais Israël ne frémit de plus d'impatience en approchant des rives du Jourdain, où s'élevait la ville de Jéricho que le seigneur livra à sa colère, que les Souliotes n'en éprouvèrent, en contemplant les bords de

(1) Il y a un couvent de religieux de Sainte Catherine du mont Sinaï établi à Janina; voyez t. I, c. XI, de mon Voyage.

l'Achéron, et la faible distance qui les séparait de Vilia. Ils se délectaient comme des loups affamés qui examinent du haut des montagnes la bergerie qu'ils doivent assaillir pendant le sommeil des pâtres, pour s'y repaître de carnage. On délivre à Samuel ce qu'il a demandé, on choisit les braves destinés à l'accompagner; une foule de femmes s'empressent de le suivre; et dès que les ténèbres commencent à envelopper les montagnes, il s'achemine, la croix en main, suivi de cette colonne de guerriers des deux sexes.

La nuit tombe; nul bruit ne se fait entendre dans les rangs; un silence profond règne au loin. Arrivés à un lieu indiqué, Samuel ordonne à sa troupe de faire halte, de jeter un cri général au premier coup de fusil qu'il tirera, et d'accourir à son secours. Après avoir ainsi disposé son embuscade, il donne sa bénédiction à Mitococalis, il prie pour lui-même, et, chargeant quatre femmes d'autant de barils de poudre, il arrive, armé de pioches, avec son compagnon, au pied du rempart de Vilia. La maçonnerie peu solide des constructions albanaises leur permet de faire un large trou au pied d'une des tours, et ils y placent leur foyer destructeur. Alors le signal convenu est donné, l'embuscade se lève en poussant des hurlements prolongés, les Turcs paraissent sur la muraille du côté où le bruit se fait entendre, et le feu appliqué à la mine fait sauter la tour avec trente-cinq soldats accourus à sa défense.

A cette explosion, les Souliotes se précipitent par la brèche, et sans être maîtres des plates-formes, ils s'occupent à vider les magasins, dont les femmes enlèvent les munitions, qu'elles se passent de main en main jusqu'à l'entrée du grand défilé de Souli. Après cette opération qui dura jusqu'à l'apparition des premières clartés du jour, Samuel intime, d'une voix éclatante, aux Turcs de se rendre, s'ils veulent avoir la vie sauve. Ils jettent leurs armes en signe d'adhésion; mais, ô perfidie! à peine les Grecs commençaient à les ramasser, qu'une fusillade meurtrière en tue

un grand nombre. Irrités de cette déloyauté, une voix se fait entendre : *Plus de quartier!* Le combat s'engage ; et les Souliotes, roulant quelques barils de résine sur lesquels ils entassent des piles d'arbustes, allument un feu dévorant au milieu du donjon, où cent soixante Turcs sont dévorés par les flammes.

Ce coup d'audace épouvanta les postes mahométans campés dans les champs Élyséens, qui se prolongent jusqu'aux hauteurs de Paramythia ; et la nouvelle du désastre de Vilia ayant été apportée à Janina, Ali entra dans un tel accès de fureur, qu'il parut frappé de démence. Agité des furies, il apostrophait des fenêtres de son palais ceux qui se trouvaient à portée de l'entendre, en disant d'une voix terrible : « N'y a-t-il plus de vrais croyans? jusqu'à quand, race » timide, traînerez-vous une vie ignominieuse? Laisserez- » vous une poignée de brigands désoler la Turquie? At- » tendrez-vous qu'ils se soient emparés de Janina? Que » ceux d'entre vous qui sont fils d'Islam, viennent aus- » sitôt s'enrôler sous mes drapeaux. » Il commande en même temps aux crieurs, d'annoncer le danger public ; il expédie des courriers pour accélérer la marche des contingents, qu'on vit au bout de quelques semaines, pareils aux torrents du Pinde à l'approche du printemps, se répandre dans le vallon de Janina au nombre de quatorze mille hommes.

Le despotisme a ses formes particulières. Il est si atroce qu'il lui est impossible de se calomnier, et personne n'en peut faire un portrait plus horrible que les historiens turcs. Ainsi on cessera d'être étonné de ce que j'ai raconté et de ce qui me reste à dire, si on réfléchit que les Orientaux entendent les notions du juste et de l'injuste en sens contraire des principes éternels de la morale, de la justice et de l'humanité.

Ali pacha, irrité de ses défaites, ne connut plus de bornes à sa vengeance dès qu'il eut rassemblé une armée aussi

formidable. Son premier soin fut d'imprimer son ascendant dans l'esprit de ses troupes, en leur montrant d'une part le gibet réservé aux lâches, et de l'autre pour récompenses, le pillage joint au plaisir de verser impunément le sang humain. Il parlait à des Schypetars, et avec de pareils esclaves on doit tout oser, quand on peut leur donner des peuples à dévorer. Dans la revue qu'il passa à Bonila, il leur offrit d'abord l'appareil des têtes de quelques prisonniers de guerre Souliotes, et le spectacle du supplice d'un habitant de Cormovo, qu'il aperçut dans les rangs des Toxides. Son ressentiment cherchait depuis vingt-cinq ans ce malheureux qui se croyait oublié, lorsque le tyran le reconnut. *C'est ainsi que je punis mes ennemis*, dit-il en le faisant pendre, et les courtisans applaudirent à cet acte de férocité, en disant qu'*Ali avait une mémoire imperturbable*. *Pour vous*, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, *à douze lieues d'ici, vous trouverez le prix de votre valeur*. L'armée en conclut qu'on n'offensait jamais impunément un pareil maître; qu'il fallait vaincre; et il donna l'ordre aux différents corps de prendre le chemin de la Thesprotie, en plaçant son fils, Véli pacha, à la tête de toutes ces bandes armées.

Fidèle à son dernier plan de campagne dicté par une longue expérience, le visir qui avait vu, ainsi que les Spartiates campés au pied du mont Ithome, lorsqu'ils assiégeaient les Messéniens, s'écouler dix hivers et autant d'étés depuis le commencement des hostilités contre Souli, répartit les postes entre ses lieutenants, sur une circonférence de douze lieues. Ce blocus aurait porté le désespoir parmi d'autres hommes que les chrétiens, qui se signalèrent par des actions extraordinaires de bravoure, malgré la désunion de leurs capitaines.

Samuel, mieux informé que ceux qui l'ont blâmé depuis, conseilla aux Souliotes, sans leur en dire la cause, *de ne pas s'éloigner de leurs montagnes, en poussant à de trop grandes distances leurs excursions*. La défection des deux capitai-

nes, Koutzonicas et Diamanté Zervas, l'avertissait que les défilés pouvaient être envahis, tandis que leurs défenseurs seraient occupés à fourrager. Il aurait voulu en dire davantage; mais, à cause de la discrétion imposée à son caractère par le secret attaché à l'un des plus augustes mystères de la religion, il ne pouvait s'expliquer qu'en termes généraux, et on n'écouta ses conseils que lorsqu'il n'en fut plus temps, un traître l'avait prévenu.

Pilios Gousis, c'était le nom de ce déloyal enfant de Souli, vivait loin des regards des siens, depuis qu'un manque de courage l'avait flétri dans un combat, où il prit la fuite à l'approche des Turcs. Le nom de lâche avait déchiré son oreille; son épouse n'était plus admise à puiser de l'eau au réservoir commun, qu'après les autres femmes souliotes; et cet affront de tous les jours, dont elle accablait son époux en rentrant dans ses foyers, envenimait sa blessure. Vainement on avait offert à cet homme le moyen de réparer sa faute par quelque action d'éclat; il avait constamment refusé de reparaître à la tête de sa compagnie. Il méditait la vengeance, et un premier oubli de ses devoirs le porta au plus grand des forfaits.

Depuis quelque temps, Pilios Gousis avait éloigné sa famille pour accomplir plus sûrement son coupable dessein. Plusieurs fois il s'était rendu sécrètement au quartier-général de Véli, qui l'avait comblé de présents. Séduit par cet appât grossier, le traître convint avec l'ennemi de son pays, que dans la nuit du 22 au 23 septembre, il ferait monter à la faveur des ténèbres, deux cents Turcs qu'il cacherait dans sa maison, qui formait, ainsi que les demeures des grands du pays, une sorte d'enceinte crénelée, et située avantageusement à l'une des extrémités du village de Souli. « En même temps, » ajouta-t-il, « ton Altesse paraîtra avec toutes ses forces devant le hameau, et au moment où elle sera aux prises avec les Souliotes, je les attaquerai à l'improviste avec les deux cents soldats que

» tu m'auras confiés. Le poste que je te propose d'assail-
» lir ainsi, sera d'autant plus facile à emporter, qu'il ne
» se trouve maintenant à Kakosouli qu'une cinquantaine
» d'hommes capables de le défendre ».

Véli ayant consenti à cette proposition, elle fut exécutée avant que l'œil vigilant de Samuel eût découvert la trame. Souli fut enlevé, et ses défenseurs surpris n'eurent que le temps de gagner, en combattant héroïquement, l'église d'Aï-Donat, lieu consacré dans l'antiquité à la divinité terrible des enfers, sous le nom d'*Aïdoneus*, ou Pluton.

Le même jour, Avaricos tomba au pouvoir de Véli pacha, étonné d'un succès, dont il s'empressa d'informer son père, qui fit aussitôt partir Mouctar avec des renforts, en lui ordonnant d'attaquer l'ennemi de village en village; mais les Souliotes étaient revenus de leur terreur. La voix de leur polémarque, qui tonnait du haut de la forteresse de Ste-Vénérande, avait arrêté les fuyards, comme les cris d'Achille suspendirent autrefois les efforts des Troyens prêts à enlever le camp des Grecs magnanimes, et rassura leurs esprits épouvantés. Les soldats du tyran reculèrent à l'aspect de l'étendard de la Croix; une avalanche de rochers et de troncs d'arbres dispersa leurs hordes, et ils s'empressèrent de se fortifier dans les positions que la perfidie leur avait livrées.

Des combats partiels marquèrent tous les instants qui suivirent cet événement. Quarante jours environ s'étaient écoulés au milieu des alarmes, et les neiges commençaient à blanchir les faîtes des montagnes de la Selleïde, lorsque le 11 novembre, Ali pacha exhuma du fond des cachots le trop confiant Photos. Leurs pourparlers amenèrent le captif, destiné à utiliser jusqu'à ses malheurs, à lui donner comme otages sa femme et sa famille entière, à condition de pouvoir faire sortir sa tribu de Souli, et de se retirer avec elle où bon lui semblerait. Le plan du satrape avait pour but de réduire ainsi le nombre de ses ennemis, de

les diviser par le soupçon et de les décourager. Son prisonnier, n'ayant pour lui que la nécessité de feindre, accepta ce qu'on voulut, et se rendit muni d'un sauf-conduit au quartier-général de Véli pacha, afin d'aviser aux moyens d'exécuter la convention conclue avec son père. On décida en conséquence qu'il pourrait aller à Parga, où le vaivode Abdoullah bey de Prévésa avait un délégué, et on lui délivra un passe-port, avec lequel il se rendit d'abord à Kiapha.

Il monte vers ce lieu où il avait été reçu tant de fois aux acclamations de ses compatriotes, lorsqu'il revenait chargé des dépouilles des Arnaoutes. Il y revoit la triste Caïdos et ses compatriotes, défiants comme la valeur trompée, occupés à délibérer sur les moyens de résister aux barbares. Ils savaient le sacrifice que Photos avait fait pour la patrie, et il leur découvrit en soupirant le fond de sa pensée : « J'ai » promis au tyran de faire sortir ma tribu entière de nos » montagnes, et je viens vous offrir de déjouer sa perfidie, » en renvoyant à la place de mes palicares, les vieillards, » les jeunes filles et les enfants incapables de soutenir le » poids de la guerre, qui consument nos provisions. Dès » que nous serons en mesure d'exécuter ce projet, Ali » me livrera des otages pris parmi les principaux chefs de » son armée, et libres des bouches inutiles, nous répan» drons le mécontentement dans le camp des Turcs, en » retenant ces gages de notre sûreté, et en recommençant » une guerre terrible ».

Le conseil, à ces paroles, loue la sagesse de Photos; on l'invite à se rendre à Parga pour obtenir qu'on y admette les enfants de la Selleïde destinés à mourir loin des tombeaux de leurs ancêtres.

Une pareille démarche portait avec soi les couleurs de l'intrigue, et les Parguinotes accueillirent le fils de Tzavellas, comme ces guerriers qui, devenus lâches transfuges, après avoir fait la gloire de leur pays, ne cherchent à cou-

vrir leur opprobre qu'en annonçant un retour à des principes qu'ils avaient long-temps combattus, afin de s'excuser de se ranger sous les bannières de la tyrannie. Il fut froidement reçu, et obligé de solliciter la faveur d'être entendu dans un comité composé de trois Parguinotes, qui s'engagèrent par serment à taire ce qu'il avait à leur révéler. « Mes amis, mes anciens compagnons d'armes, dit le » brave, depuis le temps où la fortune environnait Souli » de gloire; si vous ignoriez les dures extrémités aux- » quelles est réduit ce pays qui fut toujours le boulevard » de votre liberté, j'essaierais, en vous faisant ici le tableau » de nos misères, d'émouvoir vos ames; mais vous con- » naissez trop notre position pour m'imposer la doulou- » reuse nécessité d'en parler. » Il leur raconta en détail ce qui s'était passé à Janina entre lui et le visir Ali pacha, son entrevue avec Véli, et la résolution prise à Kiapha par ses compatriotes. « Je ne vous demande donc, poursui- » vit-il, que le passage sur vos terres, et des barques pour » transporter nos vieillards, nos filles et quelques jeunes » enfants, à Paxos et à Corfou. Tranquilles alors, nous » pourrons prolonger notre défense, et peut-être parve- » nir à repousser les barbares de notre territoire ».

Les Parguinotes charmés de retrouver dans Photos un homme digne de leur estime, accédèrent à sa demande, en l'invitant à rester avec eux, pour attendre la réponse du gouvernement russe de Corfou, qui s'empressa d'accorder ce qu'ils souhaitaient. Mais, par une de ces fatalités qui ne sont que trop communes, quand il s'agit surtout de faire une bonne action, l'acte destiné à sauver tant de victimes n'ayant pu arriver au temps fixé, Photos, afin de ne pas donner de soupçons à Véli pacha, jugea à propos de rentrer sur les terres ottomanes, en priant ses amis de lui adresser la réponse à Margariti. Il partit, mais à peine était-il arrivé dans cette ville, qu'il fut prévenu que Véli pacha, inquiet de ses conférences avec les Parguinotes, avait dé-

claré qu'il le ferait décapiter aussitôt qu'il pourrait le saisir. A cette menace, le fils de Tzavellas, au lieu de fuir, se rend auprès de Véli, s'explique avec franchise, le calme, et obtient de se rendre à Kiapha, afin d'exécuter la convention réglée avec le visir; lorsqu'un incident inattendu déconcerta ses espérances.

Par une de ces contre-polices ordinaires aux tyrans, Ali pacha qui opposait ses émissaires à ses agents, avait travaillé sous main à l'accomplissement du projet qu'il avait conçu pour diviser et affaiblir les Souliotes. Georges Botzaris et Coutzonicas étaient parvenus à déterminer la tribu de Zervatès à évacuer les montagnes; et Photos en arrivant à Kiapha se trouva prévenu dans son projet, environné de traîtres et en danger d'être livré avec sa famille à un ennemi dont sa démarche clandestine aurait justifié les rigueurs. Le moment était critique; et comme le moindre délai pouvait le perdre, il prit le parti de se retirer, avec les débris de sa tribu, auprès de Samuel resté étranger aux intrigues qui divisaient Souli, depuis qu'il avait perdu l'espérance de concilier ses peuplades. Ce fut ainsi que Photos déjoua les manœuvres d'Ali pacha, qui se croyait tellement assuré d'avoir trompé ses ennemis, qu'on le vit apparaître, au point du jour suivant, pour assister au massacre général des chrétiens.

Il demande Photos, on le cherche, et on apprend qu'il est réfugié dans le fort de Sainte-Vénérande. Le tyran s'emporte contre son fils; il lui reproche d'avoir laissé fuir la tribu de Zervatès au lieu de l'égorger; il crie à la lâcheté, à la trahison. Alors Véli, irrité des reproches de son père, ne craint pas de lui dire qu'on n'immole pas des Souliotes armés comme des agneaux, que pour les tuer il faut les combattre. « Si tu en doutes, essaie de prendre Photos, qui » se trouve renfermé dans le château de Sainte-Vénérande » avec Samuel : ils n'ont avec eux qu'une poignée d'hom- » mes et de femmes à combattre; le triomphe sera facile.»

A ces mots, le visir transporté de fureur, adresse à Photos une sommation fulminante, dans laquelle il menace de le déchirer en pièces, *s'il ne lui apporte aussitôt ses armes.* — *Viens les prendre!* Cette réponse laconique ayant achevé d'exaspérer Ali, il ordonne à neuf mille hommes rassemblés autour de lui d'escalader les rochers; il sème des poignées d'or dans leurs rangs, il promet des récompenses infinies, il enflamme les courages, et donne le signal de l'assaut.

Samuel, apercevant le mouvement général des mahométans, arbore le *labarum* sur le clocher de la chapelle de Sainte-Vénérande, et la croix déployée dans les airs annonce à la Selleïde le jour solennel des combats. Photos sort de la forteresse à la tête de cent cinquante soldats, et Caïdos, poussant un cri éclatant, commence l'action, en perçant d'une balle le Bim bachi qui conduisait la colonne des assaillants. Chaque Souliote renverse ou blesse un Turc, et les flots des ennemis qui se succèdent pendant sept heures de temps ne permettant plus aux chrétiens de faire usage de leurs fusils devenus brûlants à force de tirer, ils continuent le combat à coups de pierre. La garnison du château arrive à leur secours, en faisant pleuvoir des quartiers de roches, des tronçons de pins et des arbres entiers, qui obligent les infidèles à se retirer en désordre. Alors Ali, témoin de la déroute des siens, après avoir perdu sept cents de ses meilleurs soldats, reprend la route de Janina, en laissant à Véli pacha *carte blanche*, pour continuer la guerre et agir comme il l'entendrait. Les Souliotes, qui n'avaient eu que quatorze blessés, huit hommes et deux femmes tués par l'éclat des obus, rentrèrent au château de Sainte-Vénérande victorieux, mais prévoyant bien qu'une victoire, dans l'état où ils étaient réduits, n'était qu'un sursis à leur inévitable extermination.

Ali pacha était retourné à Janina avec cette idée; la réduction de Souli lui paraissait immanquable. Chaque jour il

expédiait à son armée des renforts, des munitions et des vivres. Il ordonna en même temps de doubler la paie de ses soldats ; il entrevoyait le terme de ses désirs, et dès-lors aucun sacrifice ne lui était pénible. On plaignait d'avance les braves enfants de la Selleïde, dont les prisonniers qu'on faisait dans quelques embuscades étaient massacrés sans exception. On s'appitoyait sur le sort réservé à cette peuplade héroïque, lorsque la Providence sembla inspirer en sa faveur l'intercession de l'épouse du visir, pour fléchir la barbarie de son cœur.

Éminé, épouvantée des horreurs que le tyran commettait et de celles plus atroces encore qu'il projetait, craignant pour ses fils dans la dernière lutte prête à s'engager contre des hommes poussés au désespoir, osa adresser des remontrances aussi soumises que respectueuses au satrape. « Pour-» quoi, lui disait-elle dans un moment d'épanchement, en » embrassant sa main homicide qu'elle arrosait de larmes ; » pourquoi, seigneur, affliger votre servante? Vous lui » ravissez à-la-fois les deux fils, objet de notre commune » tendresse. Daignez jeter les yeux sur le cours de votre » fortune; le ciel, pardonnez-moi cet humble reproche de » la plus soumise des femmes, semblait-il devoir l'élever » au point de puissance et de grandeur où chacun la con-» temple? Sous quels auspices avez-vous parcouru votre » carrière? Allah seul et mon époux m'entendent. Que la » vérité frappe au moins une fois son oreille ; vous con-» naissez votre Éminé, vous savez si elle vous aime! ver-» tueux et humain, elle vous eût adoré tous les jours de » votre vie. Hélas! pourquoi l'avez-vous souillée, cette vie, » par des excès que votre politique excuse, et que votre » raison condamne? N'avez-vous pas assez versé de sang? » Votre conscience..... »

A ces mots, le visir impatient, repoussant Éminé, allait éclater..... « Daignez, poursuivit-elle, daignez, ô mon maî-» tre chéri, calmer votre colère.... Si je vous perdais, si

» vous m'étiez ravi, si je restais seule au milieu des enne-
» mis que votre ambition nous a suscités, quel serait mon
» sort et celui de votre famille? Veuillez en croire mes
» larmes; elles ne sont peut-être que trop légitimes. J'ai
» été avertie en songe, n'en doutez pas, seigneur; j'ai été
» avertie par le génie tutélaire de vos prospérités, que
» vous deviez épargner les Souliotes.... — Les Souliotes!
» s'écrie d'une voix de tonnerre le visir; les Souliotes! tu
» oses nommer mes implacables ennemis! tremble pour toi-
» même. — Oui, je les nomme, dit-elle en se levant; songe
» que je suis fille d'un pacha, comme toi; je les nomme;
» et leur sang, celui de Capelan, mon malheureux père,
» que tu répandis aux jours de mon enfance, retombera
» sur ta tête. — Et toi, tu périras! » En prononçant ces paroles, Ali hors de lui-même tirant au hasard un coup de pistolet, répand l'alarme dans le palais. Éminé tombe privée de sentiment; et ses femmes, accourues, l'emportent dans ses appartements.

La terreur qui suit l'explosion de la foudre n'est pas plus grande que celle dont le sérail fut rempli à cette rumeur épouvantable. On avait entendu la détonnation d'une arme à feu dans l'intérieur du harem, et personne n'osait demander quelle victime la mort avait frappée. La crainte enchaînait toutes les voix; une altération effrayante régnait dans les traits du tyran, lorsqu'il confia le secret de son attentat à un médecin, complice ordinaire de ses forfaits (1), qui lui apprit bientôt que sa femme n'était pas blessée.

Cette nouvelle ayant calmé le délire des sens du satrape, il versa des larmes; et soit retour sur lui-même, soit inquiétude, il voulut, pendant la nuit qui suivit cet événement, se rendre auprès de son épouse. Il frappe à son

(1) Les détails circonstanciés de cette scène et la fin tragique d'Éminé m'ont été racontés par Tosoni, médecin d'Ali pacha, qui m'en fit la confidence à l'article de la mort, ainsi que d'une foule de crimes auxquels il avait prêté son ministère.

appartement, il appelle, et comme on refuse de lui ouvrir, il enfonce la porte de la chambre dans laquelle reposait celle qu'il avait outragée. Effrayée à la vue de son tyran, Éminé crut toucher à sa dernière heure. Un spasme léthargique glaça ses sens ; la parole expira sur ses lèvres, et les convulsions qui se succédèrent la conduisirent à la mort avant le retour du soleil. Ainsi termina ses jours la fille de Capelan pacha, épouse d'Ali Tébélen, mère de Mouctar et de Véli, digne par ses vertus d'une meilleure fortune.

Si la fin tragique d'Éminé causa un deuil général dans l'Épire, elle ne produisit pas une impression moins profonde sur l'esprit de son meurtrier. Pendant plus de dix ans, il fut épouvanté de la mort de son épouse. Le spectre d'Éminé le poursuivait dans ses plaisirs, au milieu de ses conseils, et jusque dans son sommeil. Tel que Néron après son parricide, il n'osait coucher seul dans une chambre ; il craignait d'avancer le bras hors de son lit, et il redoutait le retour de la lumière (1). Il la voyait, il l'entendait ; et il se réveillait parfois en criant : *Ma femme ! ma femme ! c'est elle ! sauvez-moi de sa fureur !...* Il tressaille encore aujourd'hui (2) ; je l'ai vu frémir, en reconnaissant ses traits dans ceux de ses fils, de ses petits-enfants ; et le juste ciel, qui attache ce fantôme à sa coupable existence, prépare sans doute, par des souvenirs sans cesse renaissants, la punition réservée à ses forfaits.

Cependant Souli aux abois n'existait plus que par l'héroïsme d'un petit nombre de défenseurs, auxquels le récit de la mort d'Éminé avait arraché des larmes. Depuis plusieurs semaines l'eau leur manquait, et ils n'avaient presque pour boisson que les pluies, qu'ils recueillaient quand

(1) Per reliquum noctis, modo in tenebris et cubili, modo præ pavore exsurgens, et mentis impos, lucem oppericbatur, tanquam exitium allaturam. Tacit., *Ann.*, lib. vi, n. 6, l. xiv, n. 10.

(2) Il faut toujours se rappeler que j'ai imprimé ces détails de la biographie d'Ali de son vivant, et que je les ai en quelque sorte écrits sous sa dictée, à Janina.

le ciel leur accordait ce bienfait. Parfois ils faisaient descendre du haut des rochers, dans l'Achéron, quelques éponges chargées d'un plomb, et ils se désaltéraient en les suçant. Pressés par les besoins de la vie, pressés par les ennemis, ils rendaient cependant encore des combats sanglants, dernière lutte de la vie contre le trépas. En effet, de quelque côté qu'ils levassent les yeux, ils ne les portaient plus que sur une terre ennemie. Parga, rangée sous la domination d'un vaivode ottoman (1), ne pouvait plus leur fournir de secours ; leurs rochers n'offraient qu'une affreuse nudité, et il ne restait aux descendants des Selles d'autre parti que la dernière consolation des braves, l'honneur de mourir les armes à la main. Le polémarque Samuel, ministre des autels, invoquait inutilement, par de ferventes prières, le ciel, protecteur de l'innocence. Ses touchantes exhortations, qui enflammaient les courages, élevaient en vain des hommes mortels au-dessus de leur sphère : le jour marqué, le terme fatal des destinées de Souli était arrivé.

Une voix suivie d'un bruit confus parle de capitulation, et la multitude répond qu'il faut capituler. Que ceux qui veulent vivre esclaves pourvoient à leur sûreté, s'écrie Samuel, et que les soldats décidés à mourir libres se rangent avec moi, sous l'étendard du *Jugement dernier*, que leurs yeux reverront briller au ciel, quand le fils de l'homme assis sur les nuages ouvrira les dômes éternels de sa gloire aux élus, en précipitant l'infidèle avec son faux Prophète dans les flammes vengeresses.

Les paroles de Samuel se perdent dans les airs! on entoure Photos, on le prie, on le conjure d'écrire à Véli pacha, afin de lui demander à traiter, et le fils d'Ali leur

(1) Depuis le traité du mois de mars 1800, en vertu duquel la Russie livra aux Turcs les cantons ex-vénitiens situés en terre ferme, que les républicains français avaient arrosés de leur sang pour les conserver aux Grecs.

accorde aussitôt une *amnistie* (1), partage ordinaire des rebelles que le pouvoir dédaigne d'écraser.

(1) DIEU,

PAIX ET PARDON.

Moi, Véli, pacha de Delvino, fils d'Ali, fils de Véli, fils de Mouctar, fils de Salik Tébélen, au nom d'Ali Tébélen, gazi (victorieux), Janina Vali-cy, toparque de la Thessalie, Dervendgi pacha, membre du conseil suprême (dovletgi) de la Porte de félicité du monarque des monarques, le glorieux sultan, distributeur des couronnes aux Cosroës qui règnent *avec sa permission* sur les trônes du monde; j'accorde aux chrétiens de Souli l'acte suivant:

Article Ier. Les Souliotes auront la liberté de sortir du pays qu'ils occupent avec armes, bagages, munitions, vivres, et ce qu'ils voudront emporter pour se rendre soit hors de l'Albanie, soit dans l'Albanie, et partout où bon leur semblera.

II. Je m'engage à leur fournir, et faire fournir gratuitement, les bêtes de somme nécessaires au transport de leurs effets, vivres, munitions de guerre, blessés, malades, femmes, vieillards et enfants, jusqu'au lieu où ils désireront se retirer.

III. Les otages reçus en vertu des ordres du visir mon père, seront rendus aux Souliotes.

IV. Ceux des Souliotes qui voudront rester dans l'Albanie et s'y fixer, auront *gratis*, en toute propriété, des terres, des villages, et trouveront à jamais honneur, sûreté et protection auprès de mon père et de notre famille.

V. Je jure que ce traité est sacré, qu'aucun des Souliotes ne sera jamais molesté, insulté, ni recherché pour sa conduite passée, par qui que ce soit. Si je contrevenais à ce pacte, ou s'il était violé par quelqu'un des nôtres, je me soumets, pour moi et les miens, à mériter le titre de *musulman apostat. Puissions-nous alors être abandonnés de nos femmes, qui feraient le grand serment*, τόν μέγαν ὅρκον, *et que nous soyons obligés de les reprendre après les avoir répudiées trois fois* (1).

Pour preuve de ma loyauté, copie de ce pacte sera délivrée aux Souliotes; et *que Dieu m'écrase de sa foudre*, si j'y contreviens.

Délibéré, arrêté, ratifié, et signé par moi et mes frères d'armes, musulmans sunnites.

Souli, 12 décembre (v. s.) 1803. Véli pacha Ali Zadé.

Elmas, bey; Ismaël, bey de Conitza; Mouhamet, mouhardar; Ismaël Pachô, bey; Hassan, derviche; Hago, mouhardar; Abden Zarchan; Omer, derviche; Metche Bono; Hadgi Bédo; Latif Codja; Chousa Toskas; Abas Tébélen.

(1) Les Turcs répètent ici un anathème prononcé par Bajazet Ildérim contre Tamerlan, qu'il défiait de venir à sa rencontre en lui disant: *Si tu ne te montres pas, ainsi que tes menaces me l'annoncent, je souhaite que tu sois obligé de reprendre une épouse que tu aurais répudiée par trois fois.* V. Gott. Stritter. Tataric., c. XIII, §. 156.

L'orgueilleux vainqueur joignit à cette pièce une lettre adressée aux primats de Parga, par laquelle il leur permettait d'accorder asile et passage aux Souliotes. Cette dépêche, monument historique de la démence d'un homme qui ne devait ses succès qu'à la perfidie, portait la date du 15 décembre, vieux style, 1803.

Après avoir subi ces humiliations, ils partent, les vieux montagnards de la Selleïde! Ils ont dit un dernier adieu aux rochers teints de leur sang, aux vallons jadis fertilisés par leurs sueurs, et aux églises de leur douce patrie. Ils s'éloignent sous la conduite de Photos, de Dîmo-Dracos, du brave Dîmo-Zervas. Caïdos, la carabine en main, marche au milieu des femmes et des enfants; elles saluent, en poussant de longs gémissements, les tombeaux des ancêtres, et les prêtres portant la croix précèdent cette multitude affligée, qui prend la route de Parga. Les autres villages de la république sont évacués de la même manière; Koutzonicas, Georges Botzaris et Palascas, conduisent d'autres tribus vers Zalongos. Quelques veuves des guerriers morts en combattant pour la patrie se retirent, en vertu d'une permission de Véli pacha, au hameau de Regniassa; tandis que d'autres *pharès* se dirigeaient vers le mont Djoumerca, avec l'intention de passer de là dans les montagnes de l'Étolie, afin de s'y réunir aux armatolis, commandés par Paléopoulo.

Tandis que les Souliotes abandonnaient leurs montagnes, Samuel, qui n'avait pas voulu accéder à la capitulation, attirait l'attention des infidèles, qui n'attendaient que sa réduction pour fondre sur les chrétiens, auxquels ils avaient accordé un traité mensonger. Il arrêtait, depuis quarante-huit heures, le torrent des barbares qui débordait son enceinte à moitié démolie par les bombes, en signalant son courage par des prodiges de valeur. Il gagna ainsi, en cédant pied à pied un terrain qu'il ne pouvait plus défendre, le dernier retranchement qui renfermait le magasin des

poudres. Là, plein de l'esprit du Dieu rédempteur qu'il adora, en présence des derniers enfants de Souli, il les exhorta à donner tête baissée sur les ennemis, dans les rangs desquels ils trouvèrent une mort glorieuse. Resté seul au milieu des ruines de sa patrie, il vit d'un front serein s'avancer les mahométans; il attendit qu'ils eussent pénétré dans l'arsenal, où, plus grand que Brutus, et sans blasphémer la vertu, il termina ses jours en mettant le feu aux poudres qui firent sauter avec lui une foule de mahométans.

Véli pacha, témoin de ce désastre qui terminait la résistance héroïque des Souliotes, crie aussitôt à la violation du pacte qu'il leur avait accordé, et, profitant des ordres secrets que son père lui avait laissés pour massacrer les chrétiens dès qu'ils seraient hors des montagnes, il fait courir à leur poursuite. Douze cents hommes se mettent sur les traces de Photos et l'atteignent au moment où sa caravane touchait au territoire de Parga. Le fils de Tzavellas, qui marchait à l'arrière-garde avec sept soldats, découvrant de loin les barbares, ordonne de hâter le pas, s'embusque, arrête leurs bandes furibondes et, en sacrifiant quelques bagages, tous arrivent ainsi en pays ami.

Irrités d'avoir manqué leur proie, les Turcs s'exhalent en imprécations et en menaces contre les Parguinotes, puis, décampant presque subitement, ils se portent à marches forcées vers Zalongos. Les Souliotes s'y reposaient à peine depuis quelques jours, lorsqu'ils aperçurent les troupes du pacha sur les hauteurs chassant devant eux quelques bergers. A cette vue, Georges Botzaris, Koutzonicas et le traître Palascas, comprirent la faute qu'ils avaient commise en s'attachant au parti d'un tyran sans foi. Ils veulent parlementer; on leur répond à coups de fusil; la perte de tous était résolue; on ne pouvait plus se faire illusion.

Déjà une partie de la tribu se trouvait entourée sur une hauteur où elle s'était réfugiée à l'approche des Turcs, lorsqu'un hymne plaintif se fait entendre. Soixante femmes

privées de leurs défenseurs, n'ayant pour ressource que la prière et les larmes, se recommandent à celui qui couvre d'un voile impénétrable ses grands desseins. Désespérées de n'avoir devant elles que la perspective de l'esclavage et l'opprobre de passer dans les bras des mahométans, elles lancent leurs enfants en guise de pierres sur les assaillants; puis, entonnant leur chant de mort et se donnant la main l'une à l'autre, elles se précipitent au fond de l'abîme, où les cadavres amoncelés de leurs enfants en empêchèrent quelques-unes de trouver la mort, objet de leurs vœux.

Témoins de cet acte de désespoir, les Souliotes de Zervatès qui étaient au nombre de plus de trois cents, retranchés dans le couvent de Zalongos, résolurent d'attendre la fin du jour, afin de se frayer un passage à travers les lignes ennemies. Le temps pressait, et, vers le milieu de la nuit suivante, quelques femmes portant leurs enfants à la mamelle, des vieillards, donnant la main aux adolescents qui pouvaient suivre, sortirent de la place, précédés des palicares qui marchaient le sabre à la main. Quoiqu'on observât le plus profond silence, on fut découvert; et, après un combat livré corps à corps, cent cinquante individus, qui se dégagèrent, parvinrent à s'enfoncer dans les bois. Sans guides, sans signaux, errants à l'aventure, au milieu des bêtes féroces moins avides de sang que les Turcs, on marche, on fuit d'un pas douteux. Des mères éperdues, pour dérober la trace de leurs pas, serrent la gorge de leurs enfants et les suffoquent pour empêcher leurs cris, lorsque, le premier crépuscule permettant de se reconnaître, quelques coups de sifflet donnent le signal de la réunion, et les restes de tant de malheureux gagnent par des faux fuyants le territoire de Parga, devenu l'asile sauveur des proscrits. Trop heureux d'échapper ainsi; car ceux qui tombèrent au pouvoir des Turcs furent envoyés au quartier-général de Véli pacha, qui rassemblait des victimes destinées à orner son triomphe.

L'affaire de Zalongos étant terminée, Jousouf Arabe vint prendre le commandement des troupes pour se porter à Regniassa, où s'étaient retirés les veuves et les enfants de vingt familles Souliotes. Comme ils étaient sans défense, on fit main-basse sur eux. Le village retentissait de cris, lorsque Despo, veuve du capitaine Georges Botzi, qui habitait la tour de Dimoulas, dont les ruines subsistent encore, voyant le carnage, commença à faire feu sur les assassins. Leur attention se porte aussitôt de ce côté et ils l'attaquent avec furie. La généreuse Souliote, comprenant qu'elle ne pouvait pas résister long-temps, s'adresse aux femmes renfermées avec elle, et leur demande si elles veulent mourir libres ou vivre esclaves et souillées. Elles s'écrient qu'elles préfèrent la mort à la honte. Sans perdre de temps, Despo leur dit de se ranger autour d'elle, puis s'asseyant sur un caisson rempli de cartouches, elle y met le feu avec un tison, et toutes ensemble sautent avec la tour, devenue la proie des flammes qui dévorèrent leurs restes, sans laisser à leurs bourreaux le plaisir de repaître leur vue, en considérant les débris de leurs cadavres (1).

En abandonnant Souli, Kitzos et Nothi Botzaris, capitaines renommés pour leur bravoure, s'étaient retirés avec leurs tribus à Vourgarelli, village du mont Djoumerca (2). Apprenant ce qui s'était passé dans la Cassiopie, ils s'empressèrent de ramasser des vivres, des munitions, et ils partirent pour se rendre à Seltzos, dans l'Agraïde. Forts de leur courage, ils avaient renversé les postes des Der-

(1) Les noms des héroïnes qui périrent avec Despo furent : Tasso (Anastasie), fille de Despo; Nasto (Athanasie), fille de Tasso; Maro (Marie), fille de Tasso ; Despo (Reine), seconde fille de Despo; Kitzia (Christine), troisième fille de Despo; Nicolas, fils de Kitzia; Sopho (Sophie), bru de Despo; Kitzo, fils de Sopho; Panagio (Toussainte), seconde bru de Despo; Catero (Catherine), fille de Panagio. Quant aux discours qu'on leur prête ici, il est tiré d'un chant populaire grec, composé sur cet événement.

(2) Du village de Vourgarelli à Véternitza, la distance est de huit lieues. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce.

vendgis ; ils se frayaient un passage à travers l'Athamanie ; ils débouchaient par le défilé de Théoudoria dans la vallée de l'Acheloüs, lorsqu'ils eurent avis qu'un corps de troupes commandées par Hagos Mouhardar et Békir Dgiocador, expédiés pour les exterminer, se montraient sur leurs derrières.

Aussitôt ils font halte afin de donner le temps aux femmes, aux enfants et aux bagages, de prendre la tête de la colonne ; puis, fondant sur les Turcs, ils les dispersent. Mais à chaque défilé ceux-ci reparaissent, et de nouvelles escarmouches se succèdent pendant deux jours, car dès qu'il était nuit, les barbares retranchés sur les hauteurs veillaient dans de continuelles alarmes. Enfin le troisième jour de marche, les Souliotes voyaient devant eux les montagnes d'Agrapha, où les bandes de la Thessalie leur auraient fourni des renforts. Ils approchaient du terme de leurs fatigues ; ils touchaient au pont de Coracos (1), lorsqu'une fusillade leur apprit que ce poste était occupé par les troupes du visir, retranchées sur le mont Phrycias, dont les hordes, commandées d'un autre côté par les chefs que je viens de nommer, leur coupaient toute espèce de retraite. Au bruit qui venait de se faire entendre, les barbares doublent le pas, et les Souliotes, enveloppés, ne trouvent pour retranchement et pour abri que le rocher et le monastère de Veternitza. Ils s'y établissent au milieu d'une grêle de balles, et ils parviennent, en leur rendant la mort avec usure, à repousser les Mahométans qui se retirèrent en formant un cercle autour des chrétiens qu'ils se proposaient d'immoler. Ainsi, les Souliotes étaient entourés de tigres altérés de leur sang ; car les villages voisins s'étaient levés en masse contre eux ; et toutes les issues leur étaient fermées.

Six semaines s'écoulèrent de la sorte, sans qu'aucun des

(1) Le pont de Coracos aboutit au mont Phrycias, qu'on croit être le Phricion des anciens, cité par Hérodote. *Vie d'Homère*, *XIV*, et *Steph-Byzant.*, *in voc.* Φρίκιον.

soldats du satrape osât s'avancer dans la lice; comptant sur le secours de l'ennemi puissant qui réduit les citadelles les plus redoutables. Ils savaient que les chrétiens étaient pourvus de peu de vivres, et ils attendaient que la famine les livrât à leur discrétion pour les égorger. Avec quelle joie cruelle ils comptaient les heures et les moments! Pareils aux animaux féroces que le peuple-roi lâchait dans l'arène contre les martyrs de la foi, les mahométans guettaient leur proie. Les Souliotes, de leur côté, ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait. Ils sentaient l'étendue de leurs maux; leurs munitions s'épuisaient; les vivres avaient totalement manqué; et avant d'être frappés d'inanition, ils résolurent de consacrer ce qui leur restait de forces à mourir de la mort des braves, en essayant de se frayer un passage.

A un signal convenu, trois cents d'entre eux s'élancent à découvert, la tête haute et le sabre à la main, contre les schypetars mahométans. En vain leurs guerriers périssent; ils ne connaissent plus de dangers; tout espoir de salut est loin d'eux, et ils nettoient la campagne des hordes ennemies; mais revenus sur leurs pas, ils s'obstinent inutilement à franchir le pont fatal; les armes sont impuissantes contre des barricades. Nothi Botzaris tombe atteint de cinq blessures; et presque tous ses soldats y trouvent avec la mort la fin de leurs misères. Mais que deviennent les femmes et les enfants?... la vérité de l'histoire aura peine à faire croire, qu'après s'être battues à coups de pierre et quelques-unes à coups de couteau, un seul cri se fit entendre: *Mourons!*.... Et par un mouvement spontané, plus de deux cents femmes, embrassant leurs enfants, se précipitent et disparaissent dans les ondes rapides de l'Acheloüs qui les engloutit. Le seul Kitzos Botzaris, avec dix des siens, parvinrent, malgré leurs blessures, à se dégager; et son frère Nothi fut traîné dans les prisons de Janina.

J'ai connu ces deux chefs des Souliotes, lorsqu'ils ser-

vaient sous les drapeaux de la France, qui fut toujours la patrie protectrice des infortunés. J'ai entendu de la bouche de Kitzos le récit de cet événement et les regrets qu'il donnait à son pays, sans jamais dire ce qu'il fit pour sa défense, car il s'oubliait; et ses ennemis seuls m'ont parlé de son courage. Il avait quelque chose d'extraordinaire dans l'expression; et un secret pressentiment lui disait qu'il était destiné à tomber tôt ou tard entre les mains d'Ali pacha. Cette pensée ne l'avertissait que trop bien.... Par une suite de vicissitudes qu'on était loin de prévoir, Kitzos Botzaris, remis au pouvoir de son ennemi par les agents de l'Angleterre, lâches complaisants de la tyrannie, sous la garantie fallacieuse d'être respecté, reçut le coup fatal de la main d'un nommé Gôgos, à l'Arta (1).

Les desseins du satrape étant ainsi accomplis, il partit au commencement de mars pour se rendre à Souli, afin de présider aux exécutions, par lesquelles il se proposait d'inaugurer la prise de possession de cette contrée, qui était encore vierge de forfaits. Quoique le sang eût coulé à grands flots sous le glaive de ses lieutenants, il ne trouva encore que trop de vengeances à exercer contre les prisonniers qui restaient. Pendant huit jours entiers les exécutions se succédèrent, et, à la lueur des incendies qui dévoraient les villages de la Selleïde, on ne vit que gibets, pals et supplices. On versait à quelques-uns de la poudre dans les oreilles, à laquelle on mettait le feu. Les femmes étaient précipitées du haut des mornes dans les abîmes de l'Achéron; les enfants étaient vendus à l'encan; et comme le *dixième des condamnés* appartenait aux bourreaux, qui leur sauvaient ainsi la vie, on s'estimait heureux de devenir leur esclave, et leur part dans le butin ne fut pas la moins enviée.

Après ces premiers excès, le visir reprit le chemin de Janina, en traînant à sa suite les débris de la population de

(1) Ce crime fut consommé par ordre d'Ali, au mois de janvier 1813.

Souli, dont il orna son triomphe. Leurs tourments, dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, furent aussi variés que les caprices de la soldatesque dont ils devinrent le jouet, sans qu'aucun des Souliotes, auxquels on offrit le moyen de l'apostasie pour se sauver, démentît son courage dans l'agonie des douleurs. On vit des soldats empalés, expirer, en invoquant le nom du Tout-Puissant; un jeune homme, auquel on avait arraché la peau du crâne, fut forcé, à coups de fouet, de marcher sous les fenêtres de Véli pacha, charmé de voir jaillir le sang de ses artères. La ville était transformée en un cirque retentissant des acclamations féroces des barbares, mêlées aux gémissements et aux plaintes des martyrs.

Mais le juste Ciel réservait un triomphe éclatant aux chrétiens, et le spectacle qui ferma les arènes fut illustré par le glorieux martyre (1) de trois jeunes enfants d'une beauté ravissante. Je n'ai pu apprendre leurs noms pour les transmettre à la mémoire du monde chrétien. L'aîné de ces élus avait quatorze ans; sa sœur, onze, et elle marcha au supplice en conduisant par la main un frère plus jeune qu'elle. On leur avait arraché leurs vêtemens!.... Une douce sérénité brillait sur la figure de ces prédestinés, entourés d'une troupe de derviches frénétiques, auxquels on les avait livrés. Arrivés sous l'ombrage fatal des platanes de Calo-Tchesmé, lieu ordinaire des exécutions, la vierge se prosterne en élevant ses mains au Ciel. Elle voit rouler à ses

(1) Certains casuistes ont prétendu que le titre de martyr accordé aux Grecs ne leur était pas applicable, à cause du schisme de l'église d'Orient. A cela nous répondrons que les chrétiens orthodoxes ne sont point morts pour des opinions de dissidence, mais pour confesser la foi de J. C. et sa divinité. Or, comme il est écrit que *celui qui donne sa vie pour la vérité du Dieu vivant ne peut la perdre, ni manquer d'avocat devant son tribunal pour la justification de ses œuvres,* je crois donc que le titre glorieux de martyr est dû aux Grecs dans toute la latitude de cette expression. Un Catholique, un Russe, un Anglican se dévouant pour la divinité du Christ, sont égaux devant Dieu.

pieds la tête de son jeune frère ; et pendant que l'aîné luttait contre un ours auquel on l'avait livré, on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles : *Père des miséricordes, Dieu exorable, Dieu des faibles, sainte Reine couronnée, ayez pitié de mes frères; Christ adoré, secourez vos pauvres enfants!....* En achevant ces mots, un des bourreaux frappa la victime sans tache. La rose de la Selleïde tomba sur le sein de la terre, et les chœurs des anges reçurent les ames de ces douces créatures, qui reposent dans le sein de la divinité.

Ce supplice glaça d'effroi les mahométans, les égorgeurs et le satrape, qui se contenta de disperser le restant des familles souliotes dans des lieux agrestes, où quelques-unes se sont soutenues jusqu'à la nouvelle ère de malheurs et de gloire qui a brillé sur la Selleïde.



# LIVRE DEUXIÈME.

## CHAPITRE PREMIER.

Quæque ipse miserrima vidi.

Campagne d'Ali Tébélen dans la Romélie. — Brigandages occasionés par les débris des bandes de Passevend Oglou. — Composition de l'armée d'Ali. — Ses exploits. — Murmures et indiscipline de ses soldats. — Chants séditieux. — Trait caractéristique de génie par lequel il se sauve. — Rentre en Épire. — Assassinat du primat d'Étolie, Sousmane, décapité par Véli pacha. — Trait d'héroïsme de Diplas et de Cadgi Antonis. — Disgrace du satrape. — Son neveu Elmas nommé à sa place au sangiac de Thessalie. — Meurt bientôt après. — Douleur et rage de Chaïnitza à ce sujet. — Mort de Véli Guegas. — Célébrité de Cadgi Antonis. — Sabre de Condoïanis. — Faux monnayeurs de Plichivitzas, recherchés et punis. — Origine de la fortune de Vasiliki, jeune fille que le visir fait esclave.

J'ai écrit jusqu'à présent l'histoire des premiers orages de la Grèce, et celle d'un homme devenu fameux par le secours d'une fortune impie autant qu'aveugle, sur les récits de témoins oculaires et d'après quelques mémoires secrets. Il me reste maintenant à parler de choses qui précédèrent de peu de temps mon débarquement dans l'Épire, et d'événements arrivés pendant une résidence de dix années que j'ai passées en qualité de consul général de France auprès du visir Ali pacha de Janina.

Parvenu à cette partie des fastes du satrape de l'Épire, je fus effrayé de la carrière épouvantable qui s'ouvrait devant moi. J'avais à dévoiler tant de perfidies et de crimes; j'abordais un sujet si difficile à traiter, malgré la corruption de nos mœurs politiques, que je craignais, en rejetant des

détails que la morale réprouve, de sembler partial à ceux même qui se jouent de l'honneur et du sang des peuples, parce que leurs ames, malgré le mépris qu'ils font de l'humanité, sont encore loin de concevoir à quels excès un tyran sans frein peut se porter pour assouvir ses passions.

Il est pénible, sans doute, en écrivant l'histoire, de se trouver environné de sang et de forfaits; mais ce n'est pas au hasard que celui qui se charge de cette redoutable fonction trace ses tableaux. Préparé à tout, comme il n'a pas de préférence dans le choix, il doit rapporter ce qui s'est passé, ce qu'on a voulu et ce qu'on a souffert. Il n'y a jamais pour lui d'excuse quand il altère les faits, ou lorsqu'il capitule avec les circonstances, parce que ses écrits sont déférés au tribunal de la postérité, qui les livre au mépris s'il a trahi la vérité.

La destruction des Souliotes, qui avaient triomphé depuis plus de cent quarante ans des efforts des mahométans, accrut la célébrité du satrape de Janina; ses exploits étaient chantés dans les Albanies, et racontés d'une extrémité à l'autre de l'empire. Les Turcs le surnommaient le *vengeur*, et sa renommée parvint au Sultan, qui crut ne pouvoir mieux récompenser le fléau des chrétiens indépendants de l'Épire, qu'en lui conférant le titre et l'autorité de Romili Vali-cy. C'était lui fournir de nouveaux moyens de se signaler, parce que la Macédoine et la Thrace étaient alors désolées par des bandes de brigands.

Ces hordes étaient les débris des milices de Passevend Oglou. Quoique soumis en apparence au Sultan, il s'était déclaré le protecteur des yamacks ou cohortes formant les garnisons des places fortes du Danube, qui s'opposaient à l'établissement du Nizam-y-Dgédid, ou armée régulière permanente. Quant aux Kersales qu'il favorisait, c'étaient la plupart des Turcs expropriés, dont la majeure partie étaient de Belgrade, de Schabatz et de Sémendria.

Comme ils s'étaient opposés au Nizam-y-Dgédid, le mi-

nistre du Sultan fit revivre contre eux un ancien rescrit de Soliman le Magnifique. Il avait été décidé en conséquence, que la ville de Belgrade, prise, dans la dernière guerre contre les Autrichiens, par le maréchal Laudon, était, par le fait de la réoccupation, la propriété du Sultan. Il fut donc arrêté d'expulser les anciens habitants de leurs maisons, de les donner à des protégés, qui ne furent pas plus tôt entrés en possession de leurs domaines, que les anciens usufruitiers les en expulsèrent à main armée. Telle était l'origine des troubles de la Servie, et l'esprit de mécontentement s'était propagé jusque dans la Macédoine, dont tous les Ayans étaient opposés aux nouvelles institutions militaires de Sélim III.

Les Kersales, espèce de *Condottieri* composés d'un ramas de Bulgares, de Triballes et d'Esclavons, commandés par des chefs audacieux, dévastaient les environs de Philippopolis et les vallées du mont Pangée, en poussant leurs excursions jusque dans la Pélagonie. Les caravanes ne pouvaient plus circuler, les travaux avaient cessé dans les campagnes, les courriers étaient dévalisés et l'autorité méconnue.

Depuis que Georges Petrowitz, surnommé *Czerni* ou le Noir, homme qui réunissait aux connaissances militaires une bravoure à toute épreuve, avait conclu un armistice avec Békir pacha, les armatolis du mont Olympe accourus à son secours, ayant repassé le Danube, désolaient la Macédoine. On soupçonnait les pachas de Smocôvo et d'Uskiup, d'être intéressés à soutenir ces brigands, et il devenait instant de remédier à de pareils désordres. Telle était la tâche qu'on donnait à remplir au vainqueur de Nicopolis et de la Selleïde; mais tant d'honneurs cachaient une arrière-pensée du ministère ottoman. Le visir de Janina lui portait ombrage; on croyait, en flattant son ambition, le compromettre en le chargeant d'une pareille expédition, et parvenir à le perdre en lui faisant éprouver des revers,

ou bien à le saisir pour s'en défaire, dès qu'on l'aurait attiré hors des frontières de son gouvernement.

Ali pacha, qui n'avait aucune donnée sur ces desseins, mais justement défiant, prit ses mesures comme s'il eût été environné d'ennemis. Il rassembla, en vertu du diplôme impérial qu'on lui avait adressé, dix mille soldats albanais, avec lesquels il franchit le Pinde, et vint camper à Bitolia, au printemps de 1804. Après avoir purgé les environs de quelques essaims de voleurs, et réuni les forces des Ayans de l'Illyrie et de la Macédoine Cisaxienne, il passa le Vardar à Tchiouperli. Il comptait alors sous ses drapeaux, indépendamment de ses troupes particulières, les contingents du pacha de Delvino, du visir de Bérat, des beys du Musaché, des Vaivodes de la Taulantie, du sangiac de Scodra, terre nourricière des braves; des chefs des Dibres, d'Ochrida, du Lakoulak, de Baxor, canton du mont Bôra, de Calcanderen, de Pristina, et de tous les spahis de la Thessalie. En avançant par les sources des fleuves qui arrosent la Macédoine Transaxienne, il vit arriver à son quartier la cavalerie de Serrès, les agas du territoire de Thessalonique, les timariots de Mélénik, de la Cavalle, de Drama, de Démir-Hissar, de Radovich, de Koumlèkeu, de Doubnitza, le drapeau entier de Sophia, et il parut aux portes de Philippopolis, à la tête d'une armée de plus de quatre-vingt mille hommes.

Ayant dressé ses pavillons hors de la ville, au milieu des plaines de la Thrace, il cita à son tribunal les chefs des rebelles qui étaient déjà pris, fit décapiter les pachas d'Uskiup et de Smocôvo, hommes d'une taille gigantesque qu'il craignait personnellement, et livra au glaive quelques êtres insignifiants, en se contentant de retenir en otage les chefs de parti les plus influents. Il avait levé des contributions dans les villes situées sur son passage; il exigea des sommes considérables de tous les grands vassaux qui l'approchaient; et sa marche, non moins étonnante que son activité, fit

croire qu'il allait porter un coup fatal à l'empire. Déjà son camp retentissait de murmures extraordinaires; on affectait de ne prononcer qu'avec mépris le nom du Sultan; chaque soir on chantait la *carmagnole* sous les tentes de son Tatare Aga (1); on parlait d'arborer des couleurs nouvelles, lorsqu'une insurrection éclata subitement parmi tant d'hommes divisés d'idiomes et d'intérêts (2).

Ce mouvement était la suite d'un coup d'état médité par le divan, qui crut le moment propice pour se défaire d'Ali pacha. On courait déjà aux armes; on se disposait à marcher contre son quartier-général, lorsqu'il se montra aux séditieux, entouré de ses fidèles Schypetars. « Vous vou-
» lez, s'écria-t-il, sortir de l'inaction; j'applaudis à votre
» résolution. Qu'on abatte les tentes, et que chacun me
» suive au rendez-vous que j'assigne à Sophia! » Après avoir prononcé ces paroles, il se met en marche, persuadé que ce signal serait celui de la dissolution des corps les plus mutins, qui profitèrent effectivement de l'occasion pour retourner dans leur pays. Il reprit de son côté la route de Bitolia; et les ministres du Sultan ne cessèrent de craindre qu'il ne vînt faire la police à Constantinople, que lorsqu'ils apprirent son retour au-delà du Vardar. Il respira lui-même en se retrouvant dans son pays; et comme il demanda carte blanche, si on voulait qu'il rentrât en campagne, on s'empressa de le remercier, en lui annonçant que Sa Hautesse, satisfaite de sa conduite, révoquait les pouvoirs dont elle l'avait investi.

(1) Tatare Aga, chef des Tatares ou courriers : poste important à la cour des satrapes, où il est essentiel d'être bien informé, et d'empêcher le public de savoir ce qui se passe.

(2) La plupart de ces troupes parlaient le turc, l'esclavon, le valaque, le bulgare; et chaque nation, animée par d'anciennes rivalités, faisait de cette armée un assemblage hétérogène qui ne pouvait tarder à se dissoudre. Quant au complot contre Ali pacha, il ne tarda pas à en acquérir les preuves; et ses ressentiments contre le Sultan Sélim, auquel il l'attribuait, ne connurent plus de bornes.

La charge de Romili Vali-cy est regardée comme onéreuse pour ceux qui l'obtiennent; mais Ali, accoutumé à tirer parti de tout, épuisa les provinces, en les frappant de contributions; rançonna ceux qu'il aurait dû punir; enleva des places fortes l'artillerie susceptible d'être transportée, et rentra à Janina chargé des dépouilles de la Romélie. Par calcul politique et par avidité, il ne laissa qu'un pays épuisé à son successeur, auquel il suscita des embarras nouveaux, en relâchant, quelque temps après, les chefs de bandes qu'il avait emmenés en otage à Janina.

C'est une question de savoir si un état est moins malheureux lorsque son chef est méchant, que lorsque ses favoris le sont; et la réponse pourrait être facile, si on admettait que des sujets éclairés peuvent redresser un prince vicieux; car des courtisans sans foi sont forcés de vivre en dehors de la société, et ne peuvent par conséquent changer en bien. Chez Ali, ainsi qu'à la cour des tyrans, il n'y avait qu'hypocrisie, parjure, déloyauté; le maître et les esclaves étaient également criminels. Dès qu'il fut rentré dans ses états, il s'annonça aux Épirotes, tel qu'un père qui revoit toujours avec plaisir ses enfants. Riche et heureux, on lui donna des fêtes, qu'on aurait célébrées avec un égal transport si on eût appris que sa tête venait d'être attachée aux portes du charnier impérial de Constantinople, terme fatal de toutes les ambitions. Il était persuadé de cette vérité : aussi la diminution des impôts qu'il avait promise dans le danger fut-elle ajournée; et les corvées, loin d'être allégées, prirent une extension nouvelle. Ce fut donc à dater de la consolidation de son pouvoir, que l'Épire ressentit le poids de la tyrannie, et les paysans n'eurent pour consolation que de voir renverser les donjons et les tourelles des beys, leurs anciens oppresseurs, rangés sous le niveau du despotisme, qui n'admet, comme l'anarchie, que l'égalité de la misère pour les peuples. Vainqueur des grands, Ali ne s'appliqua plus qu'à briser quelques résistances; et

sous le prétexte banal de complicité avec les Souliotes, il fit périr les riches propriétaires de l'Acarnanie et de l'Étolie, qui furent accusés successivement de connivence avec ses ennemis.

Un seul d'entre eux parut l'arrêter; le sang des anciens rois serviens qui coulait dans ses veines, son intégrité, ses vertus, l'environnaient de tant de respects, qu'il n'avait jusqu'alors osé l'attaquer. Chousmane ou Sousmane (1), c'était le nom de cet homme cher aux Étoliens, qui avait pour crime, aux yeux du visir, non sa naissance, puisqu'en Turquie il n'existe aucune aristocratie, mais ses richesses, qui sont, dans les états de pouvoir absolu, plus dangereuses que des crimes. Déjà le tyran avait égorgé un des frères de ce sujet paisible, sous le faux prétexte d'avoir fourni des secours à Paléopoulo; et pour feindre de ne pas participer à ce nouveau meurtre et se trouver en mesure de le désavouer, il chargea Véli pacha d'éteindre une famille dont il convoitait les biens.

Le fils du tyran qui s'était déjà largement signalé dans la carrière des assassinats, partit en conséquence de Janina, au mois de janvier 1805, sous prétexte d'aller faire une espèce d'inspection militaire dans le midi de la Grèce. Il traversa le Xéromeros et la Carlélie, pour se rendre à Missolonghi, sans que Sousmane, qui lui envoya les présents d'usage, se présentât pour lui rendre l'hommage que tout particulier opulent doit en pareil cas à son seigneur. Loin d'en paraître offensé, Véli s'empressa d'agréer les excuses de Sousmane, en les expliquant dans leur sens naturel, qui était celui d'une juste défiance. Il lui écrivit donc qu'étant son meilleur ami, il sentait parfaitement l'embarras de la position dans laquelle de faux bruits l'avaient mis auprès

(1) Sousmane descendait des anciens rois de Servie, vulgairement appelés Triballes, qui avaient conquis l'Étolie. *Voyez* Cantacuzen., t. I, p. 263, 264; Niceph. Gregor., t. I, p. 281, ab ann. C. 1331 ad 1453; Chalcondyl., p. 27.

du *redoutable* visir, son père; qu'il avait eu raison de craindre son ressentiment, mais cependant qu'il fût sans aucune inquiétude; que ce qui avait eu lieu était un nuage passager, qu'il se chargeait d'arranger ses affaires, et qu'il le préviendrait quand elles seraient terminées à sa satisfaction.

La tranquillité reparut dans la famille de Sousmane, qui songeait néanmoins à s'enfuir dans les montagnes d'Agrapha avec sa famille, afin de s'y mettre sous la protection de Paléopoulo et des armatolis, mais il résolut de savoir auparavant le succès des négociations de Véli.

Le résultat s'en fit attendre le temps nécessaire à augmenter sa sécurité. Quelques mois s'écoulèrent, et Véli pacha étant venu à l'Arta pour l'ouverture des pâturages, qui a lieu à la Saint-Georges, écrivit à l'Étolien que le Janina Vali-cy, son père, dont *il avait baisé pour lui les bottes d'or*, daignait rendre ses bonnes graces à son fidèle Raïa Sousmane; qu'il l'invitait à ne pas différer de venir à l'Arta avec son fils, pour recevoir l'assurance du pardon d'un aussi grand prince que le visir Ali, qui le portait dans son cœur. « Je suis votre ami, » ajoutait-il de sa main au bas de la lettre (1), « et » je serai à jamais votre défenseur. Si cette garantie ne » suffisait pas, je la change en serment que je fais de » vous défendre, et je vous jure une amitié éternelle, » au nom de ma religion et par la tête de mes en- » fants. »

En lisant l'histoire de Turquie, de Perse et de tous les gouvernements absolus, qui unissent la faiblesse à la férocité, on ne voit, comme dans la lettre de Véli, que des phrases caractéristiques de l'injure faite à la probité et à la morale : « celui-ci », trouve-t-on à chaque page,

(1) Cette manière d'apostiller les lettres est regardée, dans l'Orient, comme une très-haute faveur qu'un prince accorde à son inférieur.

» dut la conservation de sa fortune; un autre, celle de » son emploi, ou même de la vie, à tel ou tel protec- » teur »; parce que là où la loi n'existe pas, tout est soumis aux caprices des eunuques, des odaliques et de quelques histrions qui font agir le despote. Sousmane ne vit donc dans ce qu'on lui écrivait que le style ordinaire d'un homme empressé à le servir pour lui arracher des présents, et il consentit à ce sacrifice, afin de vivre à l'abri des persécutions. Ainsi, ce fut sans succès que sa famille le dissuada d'aller à l'Arta; vainement, en passant à Prévésa, quelques amis l'engagèrent à rebrousser chemin : il le pouvait encore; mais les remontrances et les avis ne servirent qu'à faire courir plus promptement à sa perte celui qui pouvait trouver un asile chez les armatolis, et se réfugier avec ses richesses à Leucade, où les Russes lui offraient une retraite assurée.

Sousmane et son fils s'embarquent; un vent propice les porte à Salagora, où ils trouvent, en abordant, des chevaux de main et une garde d'honneur qu'on leur avait envoyés. Complimentés par un Grec nommé Dherman, alors commandant des forces navales du visir, ils partent avec lui, et traversent l'Amphilochie, entourés d'un cortége brillant. Ils descendent au logement qu'on leur avait préparé par ordre de Véli pacha, qui, étant à souper chez un tailleur grec son client (1), l'envoie complimenter par son dévictar (2), chargé de les inviter à un festin dans son palais, pour le lendemain.

Enchantés d'une pareille réception, Sousmane et son

(1) Cet usage des satrapes, de manger chez les particuliers, paraît leur être venu des Romains; Auguste s'humanisait jusqu'à descendre à la table de ses sujets. Macrobe raconte à ce propos comment le fils du divin Jules, *qui ne refusait presque jamais une invitation de personne, ayant été chétivement traité dans un repas privé, murmura ces paroles en prenant congé de son hôte : Je ne me croyais pas être autant de vos amis.* Saturn., lib. II, p. 399; Lugdun., 1560.

(2) Dévictar, secrétaire des commandements.

fils ne pensent qu'à se réjouir; la musique du pacha leur donne une aubade; ses danseurs viennent les divertir; son jardinier leur apporte des bouquets; les victimes sont parées de fleurs (1); on brise des vases de parfums sur leurs têtes, qu'on couvre du voile des plaisirs. Ils se couchent pleins de joie, en souhaitant, hélas! de voir poindre le jour qui devait suivre. Il parut enfin, cinq heures (onze heures du matin dans cette saison) sonnent à l'horloge de la ville (2); les cahouas (3) de son Altesse viennent les avertir de monter au palais, où ils sont attendus.

Sousmane et son fils traversent la ville sur des chevaux richement enharnachés; ils arrivent à l'archevêché où Véli pacha avait établi son domicile. Admis en sa présence, il leur tend la main qu'ils baisent; il les nomme *ses chers amis*, et il les fait asseoir à ses côtés. Les plus douces paroles coulent de sa bouche, il rit de leurs inquiétudes passées, en leur disant combien le visir son père est généreux envers ses ennemis, qu'il ne se décide jamais à châtier, que lorsqu'ils le réduisent à cette fâcheuse extrémité. Il convient cependant qu'il faut éviter les premiers emportements de la colère du lion. On sert le dîner du maître, Sousmane et son fils y assistent; car presque jamais un Grec, même quand il convie le pacha à un festin, ne mange à la table du maître; et dès que le

(1) C'est une coutume établie dans les Albanies, lorsqu'un étranger de distinction est admis à la cour d'un grand, que les musiciens, les danseurs, etc., du prince, viennent présenter à son hôte leurs hommages, beaucoup plus, à la vérité, par intérêt (car en pareil cas il faut leur donner des étrennes), que par un reste du cérémonial de l'antique hospitalité.

(2) Quoique l'usage des cloches soit défendu dans toute la Turquie, il y a malgré cela des horloges à sonnerie dans la plupart des grandes villes de province.

(3) Cahouas; l'étymologie arabe de ce nom veut dire *archer;* mais il s'applique maintenant à des espèces d'huissiers à verge, qui remplacent les Ῥαβδοῦχοι, ou bâtonniers de la cour du Bas-Empire.

repas est fini, il les congédie, en les invitant à se rendre au banquet qu'il leur a fait préparer.

L'appartement dans lequel devait se donner ce festin, était situé au-dessous de celui de Véli, qui commanda aussitôt d'introduire en sa présence les musiciens et les saltimbanques. « Nous allons, dit-il à Sousmane, nous divertir ici, tandis qu'on vous régalera en bas; et, dès que » votre affaire sera expédiée, vous serez de la fête! »

Les deux chrétiens s'inclinent respectueusement; et Véli, prenant une lyre qu'il frappe en préludant, donne le signal des plaisirs. Un chœur de bohémiens entonne les chansons dans lesquelles les Schypetars célèbrent les hauts faits d'Ali Tébélen, tels que sa guerre contre Liboôvo, qu'on compare au combat des Centaures et des Lapithes, ou bien les exploits de sa jeunesse, lorsque, semblable à Mercure, il dérobait les moutons de son beau-père Capelan pacha, qu'il fit ensuite assassiner, circonstance qu'on n'omet jamais d'exalter comme une de ses plus belles prouesses. Véli, échauffé par le vin, quittant sa pelisse et son turban, s'élance au milieu des danseurs; et, les cheveux flottants à la manière des Albanais, la lubricité dans les yeux, il dispute le prix du cynisme aux Yamachis (1), en exécutant avec eux l'impur boléro des Chinguénets. Il trépigne, il jette ses vêtements; et, perdant toute pudeur..... ma plume s'arrête.

Pendant ce tumulte bachique, Sousmane et son fils luttaient contre la mort. A peine avaient-ils mis le pied dans la salle où l'on avait préparé, au lieu d'un banquet, les instruments de leur supplice, qu'ils furent saisis par des bourreaux travestis en officiers du palais. On leur jette le lacet fatal au col, on les traîne, on les suffoque après une longue agonie, et on les décapite aussitôt à coups de hache.

Un cri se fait entendre dans l'appartement de Véli pa-

(1) Yamachis, espèce de prostitués qui font le métier de danseurs publics.

cha : *Les voilà !...* disent les assassins haletants, en lui présentant les têtes ensanglantées des deux Étoliens, dont les yeux, encore étincelants, semblaient lancer des regards de colère sur leur lâche assassin.... Un rire convulsif est sa réponse; il crache contre elles, et fait signe de les déposer sur des plateaux de vermeil. Il commande ensuite que les danses se raniment ; mais le Grec Dherman, complice des forfaits de son maître, s'évanouit à cet aspect, les bohémiens s'effraient; et Véli pacha, voyant la terreur répandue parmi ses compagnons de débauche, se retire avec ses prostitués au fond de ses appartements secrets, où il passe la nuit entière dans le délire des plaisirs.

Telle fut la fin tragique de Sousmane et de son fils, que les Étoliens comptent au nombre des martyrs couronnés par l'ennemi de la foi, et qu'ils invoquent dans leurs cérémonies religieuses. Ce fut à cette époque qu'Ignace, archevêque d'Arta, parvint à tromper le tyran qui lui dressait des embûches, et à se réfugier auprès des Russes à Corfou.

Aussitôt après l'exécution de Sousmane, Ali pacha, voulant prévenir la vengeance des armatolis, envoya plusieurs détachements dans les montagnes d'Agrapha, qu'il ne cessa de dévaster, qu'à condition que ses habitants chasseraient Paléopoulo de leur territoire. Ce courageux Étolien se vit donc réduit à quitter sa patrie ; et après avoir erré pendant près de quatre ans, en se cachant au milieu des forêts et dans les antres, accablé de chagrins, perclus de douleurs, il arriva à Constantinople, où il obtint la protection de l'embassadeur de France. Les autres capitaines d'armatolis, plus adroits ou plus heureux, traitèrent à diverses conditions avec le visir, au service duquel ils entrèrent, à l'exception d'un seul, en ajournant leurs espérances à des temps plus heureux.

Ce brave était Cadgi Antoni d'Agrapha, frère d'armes de Diplas (1) qui tenait un rang distingué entre les Éto-

(1) *Voyez* les Chants populaires grecs publiés par M. Fauriel, n. XXIX.

liens restés libres. Les chantres de la Hellade redisent dans leurs rapsodies nationales, comment enveloppés au voisinage du pont de Dgenelli (1), sur l'Achéloüs, avec douze palicares, par une horde de mahométans; le chef des Turcs ayant demandé lequel des klephtès était Cadgi Antoni, celui-ci s'était fièrement nommé. On venait de le saisir, quand Diplas s'écria : « *Quel est l'insolent qui ose* » *usurper mon nom ? C'est moi qui suis Cadgi Antoni :* » *que ceux qui le cherchent approchent ; ils verront si on* » *le prend...* »

Les Albanais à ces mots lâchent leur prisonnier, qui fuit avec la rapidité de l'éclair, et ce n'est qu'après avoir tué sept Turcs de sa main que Diplas tombe : *Emporte ma tête*, dit-il à un de ses palicares : *dérobe ce trophée à Hagos Mouhardar.* Il est obéi, et les barbares n'ont que le triste avantage d'insulter à un cadavre privé du signe propre à le faire reconnaître. Tel fut le dernier symptôme de vie de la ligue étolienne.

Ali aurait pu jouir en paix du fruit de ses crimes, si l'usurpation était compatible avec le repos, et d'accord avec la sûreté de ceux qui l'avoisinent. La Porte était loin de voir avec indifférence la conduite de son visir de Janina : il n'y avait qu'un cri contre ses déprédations, chose à laquelle le Sultan aurait été insensible, si elles eussent grossi son trésor; mais la voix publique fut appuyée par les réclamations des Russes, qui occupaient alors les îles Ioniennes.

La politique du cabinet de Pétersbourg, imposante alors, comme la majesté d'un empire qui embrasse une grande partie du globe, encore échauffée du génie de Catherine II, demandait, ou plutôt ordonnait au divan, par l'organe de son ambassadeur indigné des violences qu'Ali pacha exerçait contre les Grecs des Sept Iles, que Buthrotum fût remis sous la main du vaivode institué par le traité

(2) *Voyez* le Voyage dans la Grèce, t. II, p. 102; III, 80; V. 457.

de 1800, et cette question, peu importante en apparence, couvrait un vaste dessein. Le ministère ottoman le sentit, et pour obliger son visir à cette restitution, à laquelle il ne pouvait le contraindre, il essaya de sévir contre lui, en le privant du gouvernement de la Thessalie. Voulant réprimer et non détruire Ali, il prit, à la manière des gouvernements faibles, un moyen terme, en donnant le sangiac qu'il lui retirait, à son neveu Elmas bey, fils de l'incestueuse Chaïnitza.

Mère jusqu'à la fureur, et femme non moins ambitieuse que son frère, Chaïnitza, en réfléchissant qu'Elmas était un de ces caractères pacifiques, accoutumés à une obéissance passive, se crut appelée à gouverner sous son nom. Dès-lors sa tète ardente et incapable de dissimuler ne cacha plus ses projets. Ali, feignant de les traiter de délire, en provoquait le développement, par le soin qu'il mettait à caresser ou à contrarier ses idées, afin de connaître sa pensée toute entière. Rien n'était refusé à une sœur que les malheurs communs de leur enfance lui rendaient si chère, et il lui permit, au grand étonnement de ses courtisans, de se rendre à Tricala, afin d'assister à l'installation de son fils.

Chaïnitza, croyant que son frère était loin de pénétrer ses desseins, se complaisait, dans l'expansion de son orgueil maternel, à considérer comme placés en seconde ligne au-dessous de son cher Elmas, ses neveux Mouctar et Véli, qui n'étaient que les premiers vassaux de leur père, puisqu'il ne leur permettait pas de résider dans leurs gouvernements. Elle et son fils au contraire, affranchis d'une tutelle humiliante, se trouvaient au point d'où Ali était parti pour monter au visiriat de Janina. C'étaient là les discours ordinaires de cette créature orgueilleuse, qui étaient plus que fidèlement rapportés au visir, sans qu'il parût y mettre d'importance. Bien loin de là, il souhaita qu'elle tînt un rang digne de sa condition; il lui donna de somptueux

ameublements, des équipages, une suite brillante, des espions surtout bien déliés, un médecin de confiance, et il les fit escorter jusqu'aux frontières de la Thessalie.

On ne parlait à Janina que de la magnanimité d'Ali pacha, qui faisait une abnégation aussi complète de ses intérêts; et à son air résigné, on croyait qu'il n'avait aucune arrière-pensée. La meilleure intelligence régnait entre le frère et la sœur, et il envoya à son neveu une magnifique fourrure de renard noir, pour l'en revêtir lorsque l'envoyé du Sultan viendrait lui apporter le diplôme impérial. Il recommandait à Chaïnitza de ne pas manquer d'en revêtir son fils; et elle était trop vaine pour négliger de suivre cet avis.

Au jour marqué, elle pare Elmas de la pelisse envoyée par son frère; elle assiste à la cérémonie que son ambition avait tant souhaitée. *Mon fils est pacha,* disait-elle aux femmes qui l'entouraient, *mon cher fils est pacha; ils en mourront de dépit mes neveux!....* Elle exhalait ainsi, non cette joie pure d'un cœur maternel, mais celle d'une fille digne d'avoir été nourrie dans les flancs de l'horrible Khamco; lorsque peu de jours après, le nouveau pacha se plaignit d'une langueur générale. Le cadeau d'Ali avait atteint son but! La pelisse, non moins funeste que la robe de Déjanire, imprégnée des miasmes délétères d'une jeune fille morte de la petite vérole, avait répandu son poison dans les veines du malheureux Elmas, qui n'avait point été inoculé. Une éruption d'une nature que ses femmes ne connaissaient pas se manifesta; et le médecin, aussi funeste que le mal, précipita Elmas dans le tombeau.

La douleur de Chaïnitza, à la vue de son fils qui venait de rendre le dernier soupir, éclata par un cri de rage: *qu'on tue le médecin!* mais il s'était soustrait à sa fureur. L'œil fixe, les cheveux hérissés, elle contemple long-temps Elmas, et la parole ne revient dans sa bouche, que pour lancer des imprécations contre le ciel. Elle maudit le jour où elle

reçut la lumière ; et les myriologies (1) de ses femmes se mêlant à ses transports, le palais naguère retentissant d'acclamations ne répondit plus qu'aux éclats de leurs longs gémissements.

Les funérailles étant terminées, la fille de Khamco ne demande plus qu'à quitter un palais où tout lui rappelle la perte qu'elle déplore. Empressée de répandre ses larmes dans le sein de son frère, elle revient à Janina, enveloppée de voiles sinistres ; elle trouve Ali plongé dans une douleur profonde ; ils confondent leurs douleurs, et les caresses d'Aden bey, son second fils, sèchent insensiblement ses pleurs. Enfin Ali, auquel les larmes n'empêchaient pas de voir clair à ses affaires, s'étant empressé d'envoyer un mousselim à Tricala, obtint facilement de la Porte sa réintégration dans le gouvernement de la Thessalie, sans se dessaisir du territoire de Buthrotum, objet des réclamations de la Russie.

La voix publique, qui commençait à discuter les causes de la mort d'Elmas pacha, fut étouffée par le bruit du canon de la forteresse du lac de Janina, qui annonçait à l'Épire la naissance de Salik bey, qu'une esclave Géorgienne venait de donner à l'homicide Ali. Ainsi la fortune, qui paraissait attentive à couronner ses crimes, en lui accordant un troisième fils, le confirma dans son idée dominante, que Dieu, indifférent aux actions des hommes, *abandonne le monde aux plus forts ou aux plus adroits*, et que son existence, ainsi qu'il le disait à Canavos, *n'est qu'un vain songe.* Il avait puisé cette doctrine dans les préceptes des derviches Bektadgis, dont il aimait à s'environner ; ayant, comme tous les tyrans, besoin de croire au néant d'une divinité vengeresse des saintes lois de l'humanité.

Attentif à détruire toute espèce de liberté dans la Hellade, il s'était attaché à la poursuite de ses derniers défenseurs. Alarmé des progrès de Cadgi Antonis, qui avait hérité du

(1) Chants funèbres. Ce mot reviendra souvent dans le cours de cette histoire.

sabre de Condoianis, sur lequel étaient gravés ces mots non moins mémorables que la devise connue d'Algernon Sidney : *A celui qui brave les tyrans, qui vit libre dans le monde, dont la gloire et l'honneur sont la vie* (1); il résolut d'exterminer ce chef redoutable. Il nomma en conséquence pour commandant des défilés Véli Guegas, Scodrian intrépide, qu'il chargea de purger les montagnes de l'Étolie des bandes commandées par Lepeniotis, Skylodimos et quelques capitaines renommés.

Véli Guegas de Scodra, méprisant la faiblesse de Cadgi Antonis, à cause de la petitesse de sa stature, ainsi que sa voix grêle qu'il tournait en ridicule, commença par l'insulter dans ses chansons, en se plaignant de le chercher partout et de ne le trouver nulle part, lorsqu'il reçut un cartel par lequel celui-ci lui assignait un lieu pour combattre avec ses palicares. Véli Guegas vole au rendez-vous. On s'injurie, on se provoque, l'action s'engage; l'intrépide Scodrian est tué, et les Grecs victorieux portent l'épouvante jusqu'au centre de l'Épire.

Ce fut à cette occasion que la Porte, comme toutes les autorités déréglées qui entreprennent plus qu'elles ne peuvent exécuter, rendit au visir Ali le drapeau de la Thessalie, et chargea l'officier envoyé de Constantinople pour lui remettre ses lettres-patentes d'investiture, de lui enjoindre de surveiller et d'anéantir une société de faux monnayeurs qui s'était organisée à Plichivitzas, village de la Chaonie.

On accusait les agents d'une puissance alors voisine, d'être intéressés dans cette entreprise, où l'on fabriquait, indépendamment de monnaies au type du Grand-Seigneur, des sequins de Venise si parfaitement imités, que le public,

(1) *Voyez* Chants populaires des Grecs, n°. XVII.

Ὅποιος τυράννους δὲν ψηφεῖ,
Κ'ἐλεύθερος 's τὸν κόσμον ζῇ,
Δόξα, τιμὴ, ζωή του,
Εἶν' μόνον το σπαθί του.

et surtout le trésor impérial, y étaient journellement trompés. Aussitôt Ali, toujours charmé de prouver son zèle au sultan, quand il y avait du sang à répandre, mit ses espions en campagne, et ayant découvert les aboutissants de cette association criminelle, il se transporta en personne sur les lieux, accompagné d'une escorte respectable.

Arrivé sur le terrain au point du jour, il attaque à l'improviste le village de Plichivitzas, saisit en flagrant délit, faux monnayeurs, distributeurs d'espèces métalliques, fourneaux, poinçons, moules (car dans l'heureux pays d'ignorance, la monnaie du monarque des Turcs se coule comme nos cuillers d'étain) ; et il confisque ces objets sans les détruire. Moins intéressé à épargner les artistes faussaires, il fait pendre leur chef, ordonne de renverser sa maison ; et, sans l'intervention d'une fille âgée de douze ans, la population entière de ce hameau périssait.

Vasiliki, ainsi s'appelait cette faible créature, simple comme une Oréade, et belle de la douceur de son âge, fuyant à travers les soldats, s'était réfugiée, sans le connaître, entre les genoux du bourreau de son père, qu'elle conjurait de supplier « le redoutable visir Ali d'épargner sa mère » et ses frères. Seigneur, mon père n'est plus, tiens-nous » lieu de protecteur; nous n'avons rien fait pour mériter » la colère de ce maître terrible qui vient de le tuer. Nous » sommes de pauvres enfants ; ma mère ne l'a jamais offensé; je me donne à toi, reçois-nous au nombre de tes » esclaves, tu as peut-être quelques enfants de mon âge, » une mère... » Saisi d'un trouble involontaire, Ali s'émeut, et pressant l'innocente Vasiliki contre son sein ; « respire, » chère enfant, dit-il; je suis ce méchant visir. — Oh non, » non, vous êtes bon, mon maître! — Rassure-toi, ma » fille, mon palais sera désormais ta demeure. Montre-moi » ta mère, tes frères, je veux qu'on les épargne; tes prières » leur ont sauvé la vie ». Il dit, et ayant réuni la famille de Vasiliki, femme qui devait un jour présider à ses des-

tinées, le satrape la confie à son connétable, pour la transférer à Janina.

Tels furent, sommairement, les événements qui se passèrent depuis la prise de Souli jusqu'à mon arrivée dans l'Épire le 2 février 1806. Qu'on me pardonne de citer cette date, elle a marqué pour moi une période de dix années d'une lutte, qui ne fut jamais tempérée dans son cours par un seul moment de repos, mais dont un monarque descendant de saint Louis et de Henri IV, son auguste dynastie et le public m'ont récompensé, en honorant mes récits de leur suffrage et de leur unanime approbation.

# CHAPITRE II.

Arrivée de l'historien dans l'Épire. — Portrait d'Ali. — Son entourage. — Capi-tchoadars, ou agents des visirs près de la Porte Ottomane. — Condition des Souliotes après leur bannissement de l'Épire. — Envahissements d'Ali. — Son lieutenant Jousouf Arabe. — Désolation de l'Étolie. — Coup d'œil sur l'état militaire de la Turquie. — Origine et institution du Nizam-y-Dgédid. — Troubles et séditions qu'il occasionne. — Soins de Napoléon pour propager sa renommée. — Conduite suspecte des hospodars Constantin Hypsilantis et Alexandre Morousi. — Négociations infructueuses de M. Italinski et M. Arbuthnot. — Invasion de la Moldavie et de la Valachie par le général Michelson. — Guerre de 1806. — Ali occupe Prévésa. — Indifférence des Grecs. — Réunion des armatolis à Leucade. — Supplice de Cadgi Antonis et de son frère Georges. — Véli nommé visir de Morée. — Ismaël-Pachô bey. — Lenteur des armements d'Ali. — M. Arbuthnot se retire à Ténédos. — Expédition de l'amiral Duckworth. — Il passe les Dardanelles. — Énergie des Turcs. — Retraite des Anglais. — Sage proposition du Mouphti. — Entreprise des Anglais contre l'Égypte. — Ses résultats. — Noms de quelques chefs turcs destinés à figurer dans l'histoire de la Grèce. — La Porte déclare la guerre à l'Angleterre. — Moustapha Baïractar. — Astuce de Molla pacha. — Entrée en campagne du grand-visir. — Révolte de Cabakdgi Oglou. — Déposition de Sélim III. — Avénement au trône de Moustapha IV. — Intrigues d'Ali en faveur des Anglais.

Ma première entrevue avec Ali pacha fut suffisante pour détruire une partie des illusions dont on m'avait abusé. Ce n'était ni Thésée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices ; et mes rapports journaliers me fournirent dans la suite le moyen de tracer, d'après sa pose morale, le portrait (que je conserve tel que je l'écrivis alors) d'un de ces tyrans destinés à flétrir jusqu'aux annales des oppresseurs du monde.

Ali Tébélen avait dépassé sa soixante-deuxième année, lorsque je fus reconnu à Janina en qualité de consul général ; et, à cet âge, il portait l'empreinte d'une vieillesse

prématurée, suite de la véhémence de ses passions, dont l'ambition était le mobile principal. Sous le masque d'une douceur factice, je ne tardai pas à démêler le soupçon et l'inquiétude ordinaires aux hommes élevés en dignité dans l'Orient. Jamais d'épanchement avec les siens ; toujours en scène ou sur ses gardes, parce qu'il se croyait constamment observé ou menacé de ceux qui l'approchaient ; la confiance était bannie même de ses entretiens familiers, parce qu'il était *l'homme caressé de la fortune, et non pas l'homme heureux* (1). Séduisant avec ceux qu'il voulait tromper, superbe envers ses subordonnés ; le passage brusque de l'arrogance aux manières affectueuses, en donnant quelque chose de louche à sa physionomie, n'y laissait jamais apercevoir le calme ordinaire aux impassibles et fourbes mahométans. Comme eux, cependant, s'il lui arrivait d'être libéral, c'était dans un but intéressé ; et s'il recevait des présents, c'était sans reconnaissance, persuadé qu'on les offrait avec un sentiment caché d'intérêt. Scrutateur cauteleux, ses questions étaient insidieuses, ses réponses vives et toujours fausses, quoique vraisemblables. Fertile en prétextes, il déguisait habituellement le motif véritable qui le faisait agir, alors même qu'il n'avait pas intérêt à le cacher. De là les parjures, les promesses, la perfidie déguisée sous le charme apparent de ses discours, et les larmes même, qu'il répandait à volonté pour réussir dans ses projets.

Si ce caractère, qui est celui du sauvage artificieux, était loin de prouver ce que le nom trop fameux d'Ali pacha promettait, il ne me parut pas justifier entièrement l'importance qu'on avait voulu lui donner, lorsqu'on le crut propre à parvenir à l'empire, ou à se rendre indépendant. La précipitation avec laquelle il avait abandonné les environs de Philippopolis, lorsqu'il pouvait lutter contre le sultan, démontrait qu'il n'avait nullement songé aux grands desseins qu'on lui prêtait, mais à s'enrichir en pillant, et à

(1) Hérodote, Clio, ch. XXXII.

se maintenir dans l'Épire où il était né. Il savait, et aucun visir ne l'ignore, que les Turcs trempent souvent leurs mains dans le sang de leurs empereurs, sans qu'il soit jamais venu dans la pensée des régicides de changer une dynastie, à laquelle ils livrent aussi stupidement leurs têtes, qu'ils osent brutalement en égorger les princes. Il n'y a point, dans ce cas, d'usurpation possible, parce que, pour monter au trône, il faut être du sang des rois. Ainsi Ali, pénétré du principe que l'hérédité est immuable dans la famille d'Otman, ne pensa jamais à changer la forme ni l'ordre du gouvernement.

La félonie dont on l'accusa, et les actes de cette nature qu'il tenta en intriguant auprès de quelques agents étrangers, étaient plutôt dictés par un sentiment d'inquiétude, qui le portait à veiller à sa conservation particulière, dans l'hypothèse d'un démembrement de la Turquie, que par le désir de se séparer de l'unité de l'empire. Le divan lui-même avait donc pris le change sur les véritables intentions de ce visir, qui, à l'exemple de Djezar, de Passevend Oglou, et de plusieurs autres rebelles, payait exactement ses tributs, en prétendant vivre et gouverner selon ses vues particulières. Ces maximes étaient sans doute loin d'être conservatrices de la chose publique; mais plus patriotes dans leurs égarements que nos anciens vassaux de la couronne, on n'a jamais vu ni Ali, ni aucun des satrapes de la Turquie appeler l'étranger à leur secours, pour soutenir leurs intérêts, en déchirant l'état. Le but d'Ali était, en fomentant des troubles, d'empiéter et de s'agrandir pour thésauriser; mais la couronne, quand il aurait été certain de l'obtenir, ne l'eût jamais déterminé à s'établir au-delà du Pinde. Ce ne fut que réduit plus tard, au désespoir, qu'on le verra ébranler l'empire ottoman jusque dans ses fondements.

C'était du centre de ses montagnes, du fond de son antre arsenal du crime, que le moderne Cacus dirigeait ses

intrigues, et soufflait au loin les discordes. Un foyer d'activité le dévorait ; mêlant les affaires aux plaisirs, il donnait le plan d'un château, en même temps que l'ordre de brûler un village ; pendant qu'il écoutait la lecture d'un firman, il réglait le compte des dépenses de son intendant : il signait un arrêt de mort, et un contrat de mariage ; et quelles que fussent ses occupations, toutes se rapportaient aux calculs de son avidité.

L'intérêt du présent prévalait cependant, dans sa méthode, sur l'intérêt plus grand de l'avenir. Au milieu d'une entreprise importante, s'arrêtant à des détails minutieux ; il ébauchait mille affaires sans terminer rien de stable, parce que, pouvant tout impunément, il avait le droit de revenir sur ses résolutions. Attentif au moindre frémissement des bruits populaires, ne respirant qu'après des nouvelles, vraies ou fausses, il accueillait tout sans examen. Il entretenait des espions dans la capitale ; il soudoyait des créatures dans le divan, et il pensionnait jusqu'aux chefs des eunuques, afin de participer aux cabales du sérail ; il avait des émissaires chez ses voisins et des sicaires gagés, toujours prêts à frapper ; enfin son pays était surveillé par une nuée de délateurs et d'assassins.

A Constantinople, comme dans Rome ancienne, les ministres et les chefs du gouvernement ont une foule de clients qui assiégent les portes et les anti-chambres de leurs palais. S'ils ne comptent plus, ainsi que les pères conscripts, parmi cette espèce de suppliants, des rois tributaires, les membres du divan voient cependant encore à leurs pieds les délégués des satrapes qui gouvernent les royaumes de Gentius, de Pyrrhus, d'Alexandre, de Mithridate, de Ptolémée, et de tant de rois dont les noms vivront à jamais dans l'histoire. Ces envoyés des visirs et des pachas, connus sous le nom spécial de *Capi-Tchoadars* (1), munis, non de lettres de créance, mais

(1) Capi-Tchoadars, gardes de la Porte ou du Palais ; cette espèce d'in-

de sacs remplis d'or, de bijoux et d'objets précieux, sont les fondés de pouvoirs et les avocats des proconsuls mahométans auprès du ministère. Enfants perdus de l'intrigue, ils jouent dans les affaires du cabinet ottoman le rôle d'observateurs, de référendaires privés, d'embaucheurs, et de valets de la diplomatie particulière de ceux qui les emploient. Cette espèce inaperçue a, dans son organisation particulière, ce qui constitue la tactique et le secret d'une légation avouée. Ainsi tout capi-tchoadar est muni d'un chiffre pour sa correspondance. Il a sous ses ordres un publicain juif, versé dans les opérations de la banque; un scribe, pour les écritures turques; et des émissaires grecs, qui le tiennent au courant de ce qui se passe dans les bureaux ministériels et des commérages politiques de la cour.

Par l'entremise de ces sortes d'agents, les visirs et les pachas en activité, et ceux d'entre eux qui craindraient, après avoir perdu leur place, de s'exposer en se montrant à Constantinople, négocient l'achat de nouveaux emplois, ou des lettres patentes pour se maintenir dans leur poste aussi long-temps qu'ils ne sont pas assez formidables pour obtenir ce qu'on n'ose leur refuser. Par l'entremise de ces mêmes agents, les satrapes font verser au trésor impérial les tributs des provinces (car il n'y a nulle part de receveurs des deniers publics); il les chargent de remettre leurs requêtes, leur correspondance et les renseignements qu'ils adressent aux différents ministres, dont ils leur renvoient les réponses et les décisions. Chaînon intermédiaire entre la capitale et les provinces, ils se répandent chez les grands de l'empire, parmi *les princes du Drogmanat*, qui, courbés sous le bâton des Turcs, n'en dirigent pas moins leur politique intérieure et extérieure. On les trouve assis aux douanes, agenouillés devant les

trigants n'a jamais, à ce que je pense, été bien signalée par aucun voyageur.

patriarches, prosternés aux pieds des ministres, rampants dans les sallons des ambassadeurs chrétiens, quand leurs chefs ont besoin d'un crédit étranger; et habiles à prendre toutes les formes convenables à leurs desseins.

Les dépenses extraordinaires mises à la disposition des capi-tchoadars leur donnent des moyens faciles de pénétrer dans les secrets de l'état; et les courriers attachés à leur service instruisent sans intermédiaire leurs mandataires de ce qui peut les intéresser. Souvent, par ce moyen, ils devancent les ordres que le divan transmet aux visirs; et plus souvent, ils les préviennent à temps des dangers auxquels ils sont exposés.

Par suite de ce flux et reflux d'action, le ministère est personnellement en réserve vis-à-vis de ces émissaires. Ses membres et les employés des bureaux sont à leur tour suspects les uns aux autres, dans la crainte de perdre leurs pensions secrètes, et de se créer des ennemis, en laissant percer leurs sentiments de patronage envers tel ou tel pacha. Aussi, quand on a décidé de perdre quelque satrape, la résolution est aussi brusque qu'imprévue. On saisit ses capi-tchoadars; on s'empare de leurs chiffres, de leur correspondance; et, comme ils sont sans aveu, c'est sur leur tête que retombent toujours les premiers coups de l'autorité, à moins qu'ils ne se constituent accusateurs et ne se prononcent avec un zèle furieux contre leurs commettants.

Dans le cours ordinaire des choses, les capi-tchoadars marchent entourés de déférences et de présents. Ils ne manquent jamais de saluer affectueusement les portiers des ministres, et de leur donner des étrennes; il serait impolitique à eux de négliger le barbier, le donneur de pipe, les gens qui présentent le café, le limonadier, et la suite nombreuse des laquais d'un grand, qui passent souvent de l'antichambre dans le salon, car la domesticité

est, en Orient, le chemin du pouvoir, assemblage lui-même bizarre d'esclaves parvenus.

Le Turc sorti de la poussière, que le hasard a élevé en dignité, regarde ces manéges du haut de son arrogance, recueille discrètement l'or qu'on le prie d'accepter, promet, donne des espérances, et se déclare pour celui qui peut le mieux satisfaire sa cupidité. On voit d'après cela que le comte Choiseul-Gouffier, qui a placé au nombre des fléaux de l'Orient *la race des Drogmans*, à laquelle on peut ajouter *les coteries de Péra*, n'avait pas connu les capi-tchoadars, qui sont un des plus grands obstacles aux poursuites des ambassadeurs, lorsqu'ils réclament l'exécution des capitulations. Ainsi, satrapes, ministres, agents, tout, dans ces vieux gouvernements de l'Orient, prouve que les êtres les plus vils sont les seuls convenables à un pareil système; et que si l'homme de bien n'approche jamais du trône, la vérité arrive bien moins encore jusqu'à l'oreille du despote, endormi au sein de la mollesse et du pouvoir absolu.

Un satrape tel que le visir Ali ne pouvait être que mal représenté à Constantinople; et le conseil dont il se trouvait environné n'avait guère plus de moyens de lui donner des lumières. Cette réunion, comparable aux sénateurs de Tibère, imbue des plus vils principes de parcimonie, ne songeant qu'à plaire au maître, ne manquait jamais d'être de son avis. Soit qu'on délibérât de la vie, de l'honneur et des biens des citoyens, la tête servile de ces conseillers s'inclinait devant son avis, persuadés que qui plaint les peuples devant un tyran se déclare son ennemi, et que suivant le proverbe de Saadi : *lui donner des conseils salutaires, c'est laver ses mains dans son propre sang*. Ainsi, comme il n'y avait pas de volonté, il en résulta constamment oppression pour tous, et absence générale de raison, même dans les décisions équitables.

Telle était la position du satrape de Janina, que je vais reproduire entouré des éléments de la tyrannie et écrasant la Grèce du poids de son autorité. Je reprends en conséquence ma narration au moment où, par la nature de mes fonctions, je fus initié aux affaires de l'Épire et de la Grèce.

Les Souliotes expulsés de la Thesprotie, au nombre de dix-sept cents, s'étaient retirés dans l'île de Corfou, où les Russes leur donnèrent des terres et les moyens de former une colonie, mais ils ne purent les apprivoiser. Ils pleuraient leurs montagnes. Accoutumés aux armes, les enfants de la Selleïde dédaignaient la condition de laboureurs, et pour ne pas déroger à leurs mœurs héroïques, aussi long-temps qu'ils trouvèrent à dérober aux nobles Corcyréens des poules et des chèvres, ils refusèrent obstinément de se livrer au travail. Leurs femmes déclosaient les parcs dont elles allaient vendre le bois en ville, pour faire subsister leurs maris occupés à nettoyer leurs armes et à jouer de la lyre! On n'entendait que des plaintes contre ces hôtes nouveaux, et on ne trouva de moyen de tirer parti d'une pareille population, qu'en formant de ces émigrés un corps de milice que la Russie prit à sa solde. Ils figurèrent ainsi dans les expéditions de Naples et de Cataro, en 1806 et 1807, sans s'y distinguer. Ils n'avaient pas des Turcs pour adversaires, ils ne combattaient plus sur le théâtre de leur gloire, il leur fallait le climat de l'indépendance pour être braves, et comme les arbustes transplantés d'un sol agreste dans une serre où ils languissent, la discipline russe ne fit d'intrépides montagnards que de très-mauvais soldats.

Ali pacha, qui ne perdait pas de vue ces hommes qu'il savait parfaitement apprécier, s'était occupé à briser tous les chaînons auxquels ils pouvaient rattacher leur existence militaire et politique. Il avait en conséquence dissipé et affaibli la ligue des armatolis, lorsqu'en débordant la fron-

tière du Parnasse il envahit la Phocide jusqu'aux Thermopyles, de sorte qu'à la fin de l'année 1805 il était maître de la Hellade entière, à l'exception de la Béotie et de l'Attique, où il fit nommer pour vaivode une de ses créatures qui vint siéger à Athènes. Il ne lui resta plus qu'à purger l'Étolie et l'Acarnanie de quelques bandes d'Agraphiotes, pour y commander comme à Janina.

Établi en vainqueur dans ces provinces d'antique liberté, Ali confia le soin de leur police à son lieutenant Jousouf Arabe. Il se reposait avec une telle confiance sur cet agent exterminateur, qu'il le créa *exécuteur absolu de ses vengeances* pour dompter les peuplades qui défendaient encore leur indépendance contre ses attentats. Ce n'était point en proclamant l'oubli du passé, mais en détruisant par le fer ceux qu'il appelait ses ennemis, que le visir voulait consolider son autorité, persuadé que les morts seuls ne reviennent pas. On vit ainsi son lieutenant incendier les bourgades principales de l'Agraïde, leurs habitants massacrés, suppliciés ou vendus, et un pays florissant réduit à l'état le plus complet de désolation.

Tant de cruautés refoulèrent dans les îles de Céphalonie, d'Ithaque et de Leucade, l'élite des capitaines de l'Acarnanie et de l'Étolie, qui furent presque aussitôt invités à prendre part à une grande entreprise. Il se tramait alors à Corfou une vaste conspiration contre la Porte Ottomane. Les Russes cherchaient encore une fois à opérer un soulèvement dans la Grèce; et celui qui en avait tous les fils dans la main, l'archevêque Ignace, réfugié à Leucade, se trouvait aux avant-postes de l'insurrection.

Ce fut un spectacle nouveau pour les Ioniens de voir Cadgi Antonis couvert d'armes brillantes se présenter, entouré de ses cinq frères, au nombre desquels on citait Georges et Lepeniotis. Ce dernier avait pris son surnom d'un village qui a succédé à l'antique Stratos, place voisine de l'Achéloüs, où il avait reçu le jour dans la cabane d'un

berger. Christakis de Prévésa, Chamis Caloyeros, Christos Vlakos, Skylodimos, Zongos ou Zongas, alors protopalicare du chef des bandes étoliennes : Nothis et Kitzos Botzaris, qui venaient de donner des armes au jeune Marc, l'honneur futur de la Hellade, convoqués au nom de l'empereur Alexandre, lui prêtèrent serment de fidélité perpétuelle (1), pour servir contre ses ennemis. Cadgi Antonis, agissant au nom de tous ses capitaines, jura de ne poser les armes qu'après avoir reconquis l'indépendance de la Grèce, sous la suzeraineté puissante de l'autocrate orthodoxe de Russie, et on attendit les jours de grace qui ne devaient pas tarder à briller pour la Hellade.

Tandis que ces événemens se préparaient, le tyran arrachait des bras d'Ibrahim pacha la dernière de ses filles, pour la donner en mariage à son neveu Aden bey, second fils de l'incestueuse Chaïnitza. Ainsi fut consommé le malheur du visir de Bérat, qui aurait pu, en unissant la plus jeune de ses filles à quelque voisin puissant, s'en faire un appui et se ménager un asile contre les malheurs dont il était menacé ; mais il devait, ainsi que ces oiseaux timides, qui se laissent, dit-on, *fasciner*, tomber sous la dent meurtrière du serpent destiné à le dévorer. Cependant ou crut entrevoir un rayon d'espérance, lorsqu'en contractant cette alliance, le fils d'Ibrahim fut fiancé avec une fille de Véli pacha. Mais Ali n'avait feint ce croisement de familles, qu'afin de placer un agent secret auprès du fils d'Ibrahim, si le mariage se contractait ; et, dans le cas contraire, il trouvait un moyen de prolonger l'illusion d'une famille qu'il voulait anéantir.

Cependant des nuages présagaient une rupture prochaine entre la Russie et la Turquie. Un écrit publié

(1) Dans leurs traités ou capitulations avec la France et l'Angleterre, ces mêmes soldats en prenant du service, exceptèrent toujours le cas d'être employés contre la Russie, avec laquelle ils étaient liés par un serment religieux.

sous le nom de Tchélebi effendi (1), adressé aux musulmans pour les engager à substituer aux hordes des janissaires le Nizam-y-Dgédid ou milice disciplinée à l'européenne, circulait dans le public. L'auteur annonçait que « le Dieu » Très-Haut ayant voulu que la race des hommes, depuis » Adam jusqu'au jour du jugement dernier, fût condamnée à souffrir, la Providence avait créé un empereur » du monde (le Sultan distributeur de couronnes), pour » administrer les affaires de toute la compagnie de ses » serviteurs. »

Partant de ce préambule, après avoir jeté un coup d'œil sur les différents royaumes, indigné de voir une secte de gens attachés aux vieux usages, il s'écriait : « Voulez-vous » que je vous fasse le récit des troubles survenus sur la » terre avant que le Nizam-y-Dgédid existât? Voyez les dé- » sordres arrivés dans l'Asie-Mineure par les Courdes Gel- » lali; l'insolence de Sarry bey Oglou; les brigandages » des Wahabites, etc. : est-ce le Nizam-y-Dgédid qui a » fait tout cela?..... Et cependant une canaille composée » de la lie du peuple, se réunissant dans les boutiques des » barbiers, des cafés, oubliant ce qu'elle est, se permet » d'injurier la Sublime Porte, et comme elle n'a pas été » visitée par le châtiment, elle s'est enhardie à dire tout » ce qui lui plaisait. Mais rappelez-vous et qu'elle se rap- » pelle le temps de Soliman le Canonique. Alors, comme » aujourd'hui, le peuple raisonnait; sur quoi l'empereur » fit couper la langue des médisants et les oreilles de ceux » qui les écoutaient, et les fit clouer, pour servir d'exem- » ple au public, au haut d'une petite porte près du palais » du sultan Bajazet. Comme cet endroit était un lieu de » passage, ceux qui avec leurs yeux contemplaient ce » spectacle apprenaient à ne pas écouter et à retenir leur » langue. »

(1) *Voyez* cet écrit dans l'ouvrage de Wilkinson, traduit et imprimé à Paris en 1821.

Malgré cette éloquence à l'usage des Orientaux, la nouvelle milice n'en resta pas moins odieuse au peuple, qui fit justice de cet écrit, comme d'autres brochures arrivées de France, pour engager les musulmans à reprendre le rang d'enfants de la dévastation, dans l'Europe civilisée.

Mais avant d'aborder ce sujet, il convient de reprendre le récit sommaire de quelques événements qui précédèrent ceux de l'année 1806, afin de montrer les moyens que la Providence préparait pour changer la face de l'Orient, en dévoilant la faiblesse du gouvernement turc aux Grecs impatients du joug sous lequel ils gémissaient.

La première idée d'une milice permanente en Turquie avait été donnée par le général Aubert Dubayet; et quoique le corps qu'il forma à Constantinople fût dissous à sa mort, ses leçons ne furent pas perdues auprès d'un ministre tel que le grand amiral Hussein pacha. Ce chef, qu'on a vu figurer au siége de Viddin, ayant pris à son service plusieurs étrangers, en avait formé un régiment qu'il se plaisait à rassembler tous les vendredis, et à faire manœuvrer à l'européenne. La contenance de ces vieux soldats, leur habillement, l'éclat de leurs armes, l'ensemble et la précision de leurs mouvements, étonnaient les spectateurs. Devenus l'objet de l'attention du gouvernement, après la guerre contre les Français en Égypte, on avait résolu de former plusieurs corps sur ce modèle, et le mouphti Véli Zadé secondant Hussein pacha, on procéda à leur organisation.

Uniforme, armement, discipline, réglements, argent nécessaire à l'entretien du Nizam-y-Dgédid, tout fut réglé avec tant de sagesse, que les fonds qui s'élevaient en l'année 1800 à cinquante millions de piastres, se montaient en 1806 à plus de soixante-quinze millions (1). Sélim III se complaisait dans l'idée que cette milice, en comprimant ses pachas, servirait à remplacer les janissaires dégénérés, et à

(1) *Voyez*, pour l'organisation du Nizam-y-Dgédid, l'Histoire des révolutions de Constantinople, en 1807 et 1808, par Juchereau de Saint-Denis.

restaurer l'empire des sultans. Deux renégats, l'un Grec connu sous le nom d'Aga, et l'autre Prussien appelé Soliman, avaient été choisis pour chefs de ce nouveau corps, dans lequel on enrôlait tous les militaires Francs qui consentaient à renoncer à la foi de leurs pères pour parvenir au grade d'officier, qu'une foule d'Allemands obtinrent à cette condition infamante. On avait aussi tout organisé : la marine, l'artillerie, l'armée de terre et l'administration florissaient. Les progrès de l'esprit, qui ont une marche victorieuse, enveloppaient le trône du sultan, étonné de s'en voir entouré; la Turquie se ranimait, et le nouveau corps avait montré, avant même d'avoir reçu cette extension, qu'il était supérieur aux hordes indisciplinées de Hadgi Becktadgé.

Pendant les années 1803 et 1804, des bandes de brigands commandées par les chefs qu'Ali pacha avait relâchés après sa campagne dans la Romélie, avaient été vaincues au nombre de plus de trente mille par les Nizam-Dgédites. Ces exploits étaient l'ouvrage de deux bataillons sortis de Constantinople, d'une compagnie d'artillerie légère, de deux escadrons de cavalerie et de trois régiments formés dans la Caramanie. Mais autant ces succès éclatants flattaient le sultan, autant ils affligeaient ses pachas, qui entrevoyaient dans l'extirpation de l'anarchie, le terme de leur existence dévastatrice, lorsqu'un édit impérial (*kattichérif*), en date du mois de mars 1805, mit le comble à leurs anxiétés.

Cette déclaration souveraine, discutée au banc des ministres, sanctionnée par le Mouphti, et datée de l'étrier impérial du successeur des Caliphes, ordonnait de choisir dans les villes et villages de la Turquie, parmi les janissaires et jeunes gens de l'âge de vingt à vingt-cinq ans, les hommes les mieux constitués pour être incorporés dans les Nizam-Dgédites. Il n'en fallut pas davantage pour mettre *les suppôts* des abus en fureur. Et comme on attribuait la suggestion de cette mesure aux Français, la légation russe qui

avait intérêt à maintenir les Turcs dans une longue nullité, celle d'Angleterre, excitée par la compagnie du Levant, la diplomatie et l'ignorance se réunirent pour exciter une fermentation générale.

On reçut à coups de bâton à Andrinople le maître des requêtes qui vint y proclamer l'édit de recrutement du Grand-Seigneur. A Rodosto, le cadi chargé de son exécution fut massacré par la populace. Le hattichérif fut brûlé à Janina ; et ces tristes présages firent qu'on n'osa le publier à Constantinople, où le Mouphti sut contenir l'ouléma, ou corporation des gens de loi, par une sage fermeté.

Cependant l'horizon s'obscurcissait; et Napoléon, qui n'aima jamais les Grecs (1), avait mis à contribution le savoir de nos orientalistes et les presses de son imprimerie, afin d'adresser aux mahométans un écrit intitulé : *Voix d'un muezzin*, avec la traduction en turc, arabe et persan des *bulletins de ses grandes armées*, pour l'édification des ennemis du nom chrétien. Le conquérant prétendait enflammer les Osmanlis par le récit pompeux de ses batailles qui, loin de leur inspirer du courage, ne tendaient qu'à les alarmer. Pour surcroît de malheur, on se défia du héros qui voulait tout entraîner dans son orbite funeste, et une lettre en date du 24 juin 1806, qu'il écrivit à Ali pacha, fut reçue avec tiédeur, parce qu'il parlait de la gloire de l'empire ottoman à celui qui ne voulait que son humiliation.

Le calme était néanmoins rétabli dans la Romélie, quand le général Sébastiani arriva à Constantinople en qualité d'ambassadeur de France. La mission qu'il avait remplie en 1803, lorsque Napoléon, occupé de la conquête de l'Inde de concert avec la Russie, songeait à établir son point de

(1) J'ai entendu raconter qu'étant à Sainte-Hélène, Napoléon, entraîné dans une discussion relative aux projets de la Russie contre la Turquie, s'écriait : *Non, je ne souffrirai jamais qu'Alexandre renverse l'empire Ottoman*..... Puis abaissant ses regards vers la mer, il dit en soupirant : *Il le peut maintenant*.....

départ d'Alep, avait décidé l'empereur à faire choix d'un homme digne de sa confiance pour une opération d'une autre nature. Il s'agissait maintenant de profiter de toutes les circonstances pour entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie, et le consul de Janina avait ordre d'engager Ali pacha à seconder cette mesure par l'influence que celui-ci exerçait dans le divan.

La conduite des hospodars C. Hypsilantis et A. Morousi, qui gouvernaient alors la Valachie et la Moldavie, permettait de soupçonner leur fidélité. L'ambassadeur Sébastiani en fit part au divan, qui n'ignorait rien de leurs intrigues; et quoique la Porte eût stipulé dans son dernier traité avec la Russie, qu'aucun gouverneur des provinces ultradanubiennes ne pourrait être destitué que dans le cas où le ministre de cette puissance reconnaîtrait la justice de sa déposition, on ne fut pas arrêté par ces considérations. Les hospodars furent remplacés par Suzzo et Callimacki. Morousi revint à Constantinople, tandis que Hypsilantis, constant dans sa haine contre les Turcs, parvenait, de la Transylvanie où il s'était réfugié, à soulever contre le Sultan, Czerni Georges et les Serviens, qui venaient de conclure un armistice avec l'empire ottoman.

La guerre devait être la conséquence inévitable de ce qui se passait. Néanmoins, M. Italinski ouvrit des négociations (1) de concert avec M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre, et la Porte hésitait quand le général russe Michelson entra, au mois de novembre 1806, sur le territoire ottoman, précédé d'une proclamation (2) qui contri-

(1) Son ultimatum était : 1° que la Porte revînt sur sa résolution relative aux hospodars ; 2° qu'elle rejetât la demande faite par la France de fermer le passage des Dardanelles aux vaisseaux russes et anglais.

(2) *Proclamation du général Michelson, publiée au nom de S. M. l'empereur de Russie.*

« La sollicitude paternelle et la vigilance constance avec laquelle nos an-
» cêtres ont cherché de tout temps à préserver ce pays de tous malheurs, à

bua à le rendre maître en peu de jours des deux provinces de Valachie et de Moldavie. Vainement un homme destiné à jouer bientôt un rôle important dans l'empire, Mousta pha Baïractar, de concert avec Passevend-Oglou, voulurent s'opposer à la marche des Russes : battus à Foksan, ils durent se replier sur la ligne des places fortes du Danube.

» maintenir la sûreté du clergé, de la noblesse et des habitants de la Moldavie et de la Valachie; le soin qu'ils ont pris lors de la conclusion des traités, d'assurer votre bien-être et votre prospérité, ont engagé le souverain de Russie à se nommer, et à être effectivement le protecteur de votre pays. Du moment où nous sommes montés sur le trône, nous avons suivi l'exemple de nos ancêtres, et nous n'avons rien négligé pour maintenir les droits que vous aviez acquis et vous faire prospérer de plus en plus. Chacun de vous sait que les priviléges par lesquels vos biens et même vos personnes ont été assurés, autant qu'il était possible, sous le gouvernement où vous vous trouviez, ont fait l'objet de l'attention de nos ancêtres et de la nôtre. Les préparatifs que la Porte fait depuis quelque temps, et les entreprises qu'elle forme arbitrairement en violation des traités subsistants, ont nécessité l'entrée de nos troupes dans la Moldavie et la Valachie, et ces troupes vous garantiront de tous les maux auxquels votre pays était ordinairement exposé ; elles assureront le libre exercice de votre religion et de vos droits.

» L'unité de communion et d'usages, les services rendus réciproquement, le dévouement et l'attachement que vous avez montrés de tout temps, vous porteront à regarder nos guerriers comme des frères. Nous avons pris toutes les mesures pour empêcher que nos troupes ne se permettent rien qui vous soit contraire. Nos généraux et les autres agents chargés de nos ordres, ne manqueront pas de faire les meilleures dispositions, et, en se concertant avec les autorités civiles, de vous donner, chaque jour, des preuves que la mission de nos troupes n'a aucun but hostile et nuisible, mais tend uniquement à l'accomplissement des vues qui sont dirigées vers le bien-être général. Notre volonté est que toutes les autorités civiles et les employés soient maintenus dans l'exercice de leurs fonctions, d'après les coutumes existantes ; nous nous attendons aussi que les autorités et les employés faciliteront la marche de nos troupes et la prise de possession de ces pays, et répondront à notre désir, qui est uniquement que lesdits pays soient protégés dans l'exercice de leurs droits.

» Nous vous accordons notre protection ; et si vous vous en rendez dignes, nous vous assurerons le sort que nous vous préparons.

» Par ordre de l'empereur :

» *Signé* Michelson. »

Cette invasion inattendue ayant ranimé la haine des Turcs contre les Russes, M. Italinski eut le bonheur d'échapper à la prison des Sept-Tours. Il passa à bord d'un vaisseau anglais qui le porta à Ténédos, d'où il se rendit à Malte, et ensuite en Italie, en laissant à M. Arbuthnot le soin de s'opposer aux négociations de l'ambassadeur de France.

La lutte fut violente; les firmans de guerre étaient proclamés dans l'empire, tandis qu'on se perdait en échanges de notes, et quoique ni l'Angleterre ni la Turquie n'eussent intérêt à une rupture qu'ils déploraient également. M. Arbuthnot, après avoir épuisé toutes ses ressources diplomatiques, dut songer à quitter secrètement Constantinople avec tous les négociants anglais établis dans cette capitale, en recommandant leurs familles à la protection du général Sébastiani.

Il ne pouvait pas s'adresser à un plus loyal adversaire. La frégate l'Endymion, sur laquelle M. Arbuthnot avait invité tous les négociants anglais à dîner, coupa ses câbles le 29 janvier 1807, à huit heures du soir. Elle faillit échouer sur la pointe du sérail, où les courants du Bosphore l'entraînèrent; mais on manœuvra avec tant d'ordre et de silence qu'elle sortit du port avant que les Turcs eussent connaissance de ce qui se passait. L'Endymion franchit avec un égal succès le détroit des Dardanelles; et l'ambassadeur, arrivé à Ténédos, écrivit pour reprendre le cours de ses négociations.

Le moment favorable à l'accomplissement des desseins que le visir Ali pacha avait manifestés s'annonçait ainsi, lorsqu'on reçut l'ordre d'entrer en campagne. Le satrape, au lieu de voler à la rencontre des ennemis de l'état, occupa aussitôt Prévésa, d'où il chassa Abdoulla bey vaivode du Grand-Seigneur; et les Moscovites, avec la même célérité, ayant mis garnison à Parga, sauvèrent ainsi, pour la seconde fois, la population chrétienne de cette ville. A ce

signal, le consul de Russie à Janina fut arrêté, et on se prépara à la guerre, sans que les Grecs prissent aucune part à la querelle politique qui se manifestait dans l'Orient; circonstance digne d'une attention particulière, que nous allons essayer d'expliquer.

On aurait tort d'imaginer que les habitants de la Morée et de l'Archipel, excités par le cabinet de Pétersbourg dans les différentes circonstances où sa politique les appela à l'indépendance pour les sacrifier, aient été tout-à-coup détrompés des espérances de tradition qu'ils fondaient sur les Moscovites. Les impressions populaires ne s'effacent pas aussi facilement que les amitiés et les inimitiés des princes. Les Grecs furent long-temps Russes, quoique ceux-ci les eussent inhumainement trompés; ils ne tenaient pas compte de leur sang répandu, et l'illusion ne commença à s'affaiblir que lorsqu'ils virent que la cause de la religion, qui est tout pour les Hellènes, n'était pas l'idée suprême de celui qu'ils appelaient leur autocrate.

Ce refroidissement des hommes éclairés remonte à l'année 1798, lorsque l'église d'Orient fut témoin d'une triple alliance entre les Turcs, les Russes et les Anglais, unis pour combattre les Français qui avaient envahi l'Égypte. Les Grecs comprirent qu'ils ne seraient désormais dans la main des puissances européennes que des instruments de leur ambition. Ainsi, à cette époque, ils ne firent aucune attention à notre apparition dans le Levant, et un écrit intitulé la *Trompette guerrière* (1), qui parut alors pour appeler les enfants des Hellènes aux armes, fut une voix perdue dans le désert. Leur indifférence ne fut pas moins marquée, lorsque les Russes maîtres de îles Ioniennes, ayant une escadre formidable dans la mer Égée, déclarèrent en 1806 la guerre à la Turquie. On ne trompe pas impunément un peuple entier; aussi vit-on les Hydriotes formant les équipages de la marine du sultan, se distinguer contre l'amiral

(1) Σάλπισμα πολεμιστήριον.

Sinavin à la bataille de Ténédos en 1807, et le patriarche Grégoire se montrer à la tête des Grecs, sur les remparts de Constantinople, quand l'escadre anglaise franchit le détroit de l'Hellespont pour intimer des lois au divan. Le sérail fut plus heureux alors que Copenhague, et pas un Grec, ni une seule des îles de l'Archipel, ne manifestèrent l'apparence d'une rébellion.

Le seul Cadgi Antonis, fidèle à son serment, essaya de ranimer le zèle des peuplades de l'Étolie. Parvenu en 1807 à réunir soixante-dix hommes, il entrait dans la chaîne du Pinde avec ce projet, lorsqu'une maladie l'obligea à se réfugier dans une caverne, où bientôt découvert, il fut saisi par un détachement albanais avec son frère Georges, et conduit à Janina. Amenés devant le satrape, ils furent condamnés à avoir les jambes et les cuisses écrasées à coups de marteau de forge. Quel moment! Le soin du supplice avait été laissé à un neveu de Véli Guègas; Cadgi Antonis, affaibli par la maladie, poussa des cris lamentables. Georges, qui l'encourageait en lui reprochant de crier comme une femme, reçut, sans articuler une plainte, autant de coups qu'il en fallait pour broyer ses os depuis l'orteil jusqu'à la hanche, et son courage apprit à l'Épire qu'il renaîtrait des vengeurs de sa cendre.

Ali pacha, croyant avoir anéanti la ligue des armatolis, ne craignit pas d'appeler un grand nombre de chrétiens dans son armée, et il s'abstint de mettre à exécution le conseil de désarmer les Grecs, qui lui avait été donné peu de temps avant par quelques émissaires anglais. Il ne voyait devant lui que les Russes, auxquels il aurait voulu succéder dans la possession des îles Ioniennes. La France lui avait envoyé des canonniers; notre ambassadeur, le général Sébastiani, celui de tous nos plénipotentiaires qui joua jamais le plus beau rôle dans le Levant, venait de faire nommer Véli au visiriat de Morée, et Mouctar au pachalick de Lépante. On attendait de leur père des prodiges; mais le mal

n'engendre que le mal, et il ne résulta de ces calculs diplomatiques qu'une série d'intrigues qui ouvrirent un vaste précipice sous les pas du tyran et de sa famille.

Véli, charmé de sortir d'une position dépendante, reçut sa nomination avec une joie dissimulée, tandis que Mouctar moins favorisé, puisqu'il n'était nommé que pacha à deux queues d'un sangiac insignifiant, ne considérait son éloignement de Janina que comme une disgrace d'autant plus humiliante qu'elle rehaussait le triomphe de son frère. Ali, qui le sentait, loin d'adoucir son chagrin, voulut qu'il n'emmenât avec lui que des officiers de son choix ; et, absolu dans ses moindres volontés, il en agit de même avec Véli, dont il retint en otage les femmes, les enfants, et jusqu'au mobilier, sous prétexte qu'il ne fallait pas se charger de *bagages* en temps de guerre.

Pour se débarrasser des personnes qui lui déplaisaient, il composa la cour de ses fils de ceux qu'il voulait réformer de la sienne, et ce fut à cette occasion qu'il éloigna de Janina Ismaël Pachô bey, auquel il feignit d'accorder une grace, en le créant selictar de Véli, mais au fond, afin de le dépouiller des biens considérables qu'il possédait. Les avancements que causait la promotion des deux nouveaux satrapes consternèrent donc tout le monde, et Pachô bey ne put taire les sentiments qui l'agitaient. *Il m'éloigne le scélérat*, s'écria-t-il en me montrant Ali assis à une fenêtre de son palais, *il m'éloigne, mais je l'en punirai, quelque chose qui en puisse arriver, et je mourrai content, si au prix de ma tête je parviens à faire tomber celle d'un pareil monstre.*

Les deux pachas partirent, et leur père, après avoir expédié un agent chargé de se rendre en Pologne auprès de Napoléon, parut entièrement accablé de l'importance qu'on avait donnée à sa coopération. Ses armements furent lents ; et il sembla même applaudir à la tentative des Anglais contre Constantinople, parce qu'il se flattait d'être respecté

dans le démembrement de l'empire, chose qui lui avait été, disait-il, promise par le capitaine Leack, qu'on verra figurer plus tard dans les intrigues de cette époque mystérieuse, dont les conséquences ont si puissamment influé depuis sur les événements de la Grèce.

Cependant M. Arbuthnot, retiré à Ténédos, d'où il continuait à négocier avec les ministres turcs, ne tarda pas à voir arriver sur cette rade une division navale commandée par l'amiral sir John Duckworth. Réunie aux trois vaisseaux de l'amiral Louis qui croisaient dans ces parages, elle se trouva forte de huit bâtiments de ligne dont trois à trois ponts, deux frégates, deux corvettes et deux galiotes à bombes, avec lesquels on se décida, le 19 février 1807, à passer les Dardanelles, afin d'obtenir par la force la conclusion d'un traité qu'on ne pouvait terminer en employant les moyens ordinaires de la conciliation.

Les Osmanlis chômaient la fête du Sacrifice ou Courban; et les canonniers, au lieu de se trouver à leur poste, étaient répandus dans les cafés, quand l'escadre anglaise, ayant en tête le Royal-Georges, monté par l'amiral John Duckworth, se présenta à l'entrée de l'Hellespont. Il avait dépassé les premières batteries sans répondre au feu incertain des Turcs, en laissant un espace considérable entre les vaisseaux qui suivaient sa ligne, lorsque, arrivé entre les châteaux de Kélidil-Bahar et de Soultanié-Kalessi, l'action s'engagea. Les canonniers turcs qui arrivaient tout essoufflés à leurs pièces, tirèrent; tandis que le Royal-Georges, répondant par bordées sans ralentir sa marche, disparaissait au milieu d'un nuage de fumée; et les autres vaisseaux, imitant son exemple, eurent bientôt franchi le détroit. Pendant ce temps, les Osmanlis épouvantés des effets de l'artillerie anglaise, prenaient la fuite, tandis que le capitan-pacha courait au secours de son vaisseau amiral, mouillé à Nagara, où il n'arriva que pour le voir brûler, ainsi que quatre frégates qui s'y trouvaient. Non contents de ce dou-

ble succès, les Anglais débarquèrent à cet attérage, en enclouèrent les batteries, et ajoutèrent à la gloire d'avoir passé les premiers les Dardanelles, celle de faire trembler le sultan au fond de son sérail.

Sélim III ne put se garantir de la frayeur contagieuse de ses lâches eunuques; mais l'amiral Duckworth ne sut pas profiter de la victoire.

On sait comment, à cette époque, le peuple changea les dispositions des courtisans, qui craignant plus sa fureur que la honte d'avilir leur souverain, se décidèrent à sauver l'empire d'un bouleversement général. L'histoire n'oubliera point cette période qui devait réhabiliter les Turcs aux yeux de l'Europe. Elle se serait complu à rappeler leur bravoure, et à répéter comment, le 2 mars suivant, les Anglais, informés qu'on fortifiait les Dardanelles, se hâtèrent de repasser ce détroit formidable, si ce même peuple n'eût, par la plus infame des révoltes, égorgé les ministres sauveurs de l'état, auxquels il avait inspiré son courage, et le meilleur de ses souverains, sultan Sélim.

« Précipiter les affaires, c'est donner lieu à de grandes » fautes, que suivent souvent de terribles punitions, » disait alors au prince des Croyants le moughti Chérif-Zadé Alta-Effendi. Il proposait en conséquence de former loin de la capitale plusieurs corps réguliers, et de dompter les janissaires de Constantinople, en les enveloppant dans un réseau de fer, et en les traitant comme Pierre I[er] avait traité les Strélitz. Sa proposition fut goûtée sans être complètement adoptée. Poussé, sans le savoir, par l'influence du satrape de Janina, il détermina en même temps le divan à nommer Molla pacha, à la place de Passevend-Oglou qui était mort au mois de février précédent, et le sultan déclara ensuite Moustapha-Baïractar ayan de Routchouk, commandant de l'avant-garde de l'armée du Danube.

Ces mesures se compensaient, mais la Porte se trouva bientôt engagée dans des événements que toute la sagesse

humaine n'aurait pu conjurer. L'amiral sir John Duckworth, jaloux de réparer l'échec qu'il avait éprouvé devant Constantinople, méditait une entreprise qui tendait à arracher à l'empire Ottoman une de ses plus belles provinces, en s'emparant de l'Égypte.

Une sourde fermentation régnait dans cette contrée, où Ali pacha forçait à se réfugier tous les Schypetars de l'Épire et de l'Illyrie macédonienne, qu'il persécutait. Des compagnies entières de Guègues et de Toxides avaient fait voile pour cette nouvelle terre de promission ouverte à leurs brigandages. Ralliés sous les drapeaux d'un de leurs compatriotes, Tahir pacha, ils avaient successivement élevé et renversé Khoreb pacha, et leur chef même (1), lorsqu'ils furent armés et divisés par deux ambitieux qui se disputaient les dépouilles ensanglantées de l'Égypte, au moment où les Wahabites s'emparaient de la Mecque. Méhémet Ali, natif de la Cavalle en Macédoine, et Khourchid pacha étaient ces antagonistes, destinés sans doute par la Providence à jouer un rôle important dans les affaires de l'Orient.

Nous ne dirons point quelle série de visirs assassinés, déposés ou décapités se succédèrent avant l'intronisation du Géorgien Khourchid pacha, auquel succéda Méhémet Ali, que la Porte confirma au poste de pacha du Caire, le 2 novembre 1806. Nous nous contenterons également de montrer, comme groupés autour de ce vice-roi, Sélim Coka de Delvino, Omar bey, plus connu sous le nom d'Omer Brionès, et Hassan pacha, à cause de la place qu'ils tiendront, ainsi que Koreb et Khourchid, dans l'histoire de la régénération de la Grèce. Nous parlerons aussi succinctement de la seconde expédition des Anglais en Égypte, qui eut lieu le 13 mars 1807. Une trahison préparée de longue main leur livra Alexandrie; et les troupes de S. M. B., battues bientôt après par les Schypetars, furent réduites à

(1) *Voyez* pour de plus amples détails l'histoire de l'Égypte sous Mohamet Ali, pacha d'Égypte, par F. Mangin, Paris, 1824.

capituler avec Méhémet Ali, le 22 août de la même année, pour l'évacuation de l'Égypte.

La Porte, qui avait long-temps hésité à rompre avec l'Angleterre, lui avait déclaré la guerre dès qu'elle fut informée de l'agression hostile de sir John Duckworth contre Alexandrie. Une flotte de neuf vaisseaux de ligne, commandée par Seid Ali d'Alger, fut envoyée aux châteaux des Dardanelles, que les lieutenants généraux français Foy et Haxo avaient mis en état de défense; et comme on ne craignait plus rien de ce côté, l'attention du sultan se porta vers le Danube.

Des ordres avaient été donnés au visir de Bosnie pour se porter contre les Serviens, qui avaient un point d'appui en Valachie. Le Romili Vali-cy devait se diriger avec tous ses contingents vers Choumlé; Ali pacha s'était fait dispenser de coopérer à la défense de l'empire, sous prétexte qu'il devait surveiller les Russes, qui étaient maîtres des îles Ioniennes; le visir de Scodra était tenu en échec par les Moscovites cantonnés à Cattaro et par les Monténégrins. Pour balancer ces chances, le général Lauriston se trouvait à Raguse, le maréchal Marmont occupait la Dalmatie, et Napoléon, embrassant le nord de l'Europe avec ses armées, faisait que la Turquie, après un siècle d'humiliations, ne s'était pas trouvée dans une aussi belle position qu'à l'ouverture de la campagne de 1807.

Moustapha Baïractar, qui avait le commandement exprès de rester à Routchouk, ayant réussi à organiser un corps de douze à quinze mille hommes, était devenu un personnage aussi important et aussi dévoué, que Molla pacha, lié d'intrigues avec Ali Tébélen, était suspect au sultan. Engagé dans les errements de son prédécesseur Passevend-Oglou, on savait qu'il était le fauteur secret de tous les mécontents, et semblait appréhender l'approche de l'armée impériale, plus que celle du général russe Michelson.

On attendait néanmoins sur le Danube l'arrivée du

Chatir Azem ou grand-visir Ibrahim pacha, qui sortit de Constantinople au mois d'avril, emmenant à sa suite le banc entier des ministres, et les janissaires commandés par leur Aga, homme favorable aux institutions militaires des Européens, qu'on voulait introduire dans l'armée (1). Cependant on n'osa pas faire marcher sous ses drapeaux les Nizam-Dgédites, et jusqu'au moment de pouvoir les utiliser ceux de Constantinople furent répartis dans les batteries du Bosphore.

Au milieu de ces mouvements, les Turcs, alliés de Napoléon, ne parlaient que de reconquérir la Bessarabie, la Crimée, et de relever même le trône de Pologne. On était à Constantinople dans le délire des illusions, quand le Caïmacan Mousta pacha, excité par le parti des étrangers à la tête duquel Ali Tébélen agissait par l'entremise de ses émissaires, résolut de s'emparer des sceaux de l'empire, en fomentant une insurrection. Incapable de supplanter ses rivaux autrement que par des intrigues de cour, dès qu'il apprit la mort du mouphti, qui avait contenu les oulémas et les janissaires avec une rare prudence, il songea à se faire donner une créature digne de seconder ses entreprises.

Le Cazi-asker ou grand-juge de Romélie fut ainsi promu au poste de Cheïk-islam; et cet homme, aussi fourbe que le Caïmacan, s'entendit bientôt avec lui pour renverser le ministère, et, s'il le fallait, pour déposer le sultan. Ils craignaient également un monarque éclairé qui, en travaillant à civiliser son pays, sapait l'influence des oulémas et l'existence anarchique des gens d'épée. Les deux factieux feignirent de se brouiller, pour masquer leurs projets, en propageant le mécontentement et en répandant l'argent

(1) Le ministère suit constamment le grand-visir à l'armée, et il ne reste dans ce cas auprès du sultan que des Caïmacans ou substituts, dont l'autorité ne s'étend pas dans le rayon occupé par l'armée. Il y a, de cette manière, double gouvernement de fait dans l'empire, depuis que les sultans, qui ne commandent plus leurs soldats en personne, sont en quelque sorte réduits à la condition des rois esclaves de nos maires du palais.

qu'une main invisible leur prodiguait pour consommer un forfait dont l'empire ottoman ébranlé ne se relèvera jamais.

(1) On avait laissé, comme on l'a dit, la garde des batteries du Bosphore aux Nizam-Dgédites, auxquels on adjoignit deux mille yamacks épirotes et quelques Lazes des environs de Trébizonde. Le sultan s'était flatté par ce rapprochement qu'ils se fondraient dans les nouveaux corps, mais son espoir ne tarda pas à tourner contre lui-même. Le Caïmacan, qui avait eu soin de réveiller la haine des janissaires contre les Nizam-Dgédites, ayant préparé de concert avec le Mouphti la conspiration, ordonna à Mahmoud, ancien reis-effendi, de se rendre aux châteaux pour payer les yamacks, et porter avec lui quelques uniformes de Nizam-Dgédites, afin d'essayer s'ils seraient disposés à s'en revêtir.

Étranger à ce qui se tramait, Mahmoud effendi se rend à Roméli-Cavack, la plus considérable des batteries du Bosphore sur la côte d'Europe, paie les yamacks, et, profitant de la satisfaction qu'ils éprouvaient de recevoir leur solde, leur fait connaître le désir du Grand-Seigneur. Il ordonne de dérouler devant eux quelques habits de Nizam-Dgédites; il les invite à s'en revêtir, il leur ordonne!.... On répond par un cri de fureur. Les yamacks se précipitent sur lui pour l'étrangler. Les Nizam-Dgédites le protégent; une lutte sanglante s'engage. Mahmoud, justement effrayé, se jette dans son bateau, aborde à Bouïouk-Deyré, où une horde d'Albanais, initiés au complot, l'atteignent et l'égorgent en mettant pied à terre.

La nouvelle du meurtre arrivé à Bouïouk-Deyré vole de bouche en bouche; le commandant en chef des batteries est assassiné et jeté à la mer, et les Nizam-Dgédites expulsés des châteaux par les janissaires réunis aux yamacks, rentrent dans leurs casernes de Constantinople.

(1) *Voyez* pour de plus amples détails, l'Histoire des révolutions de Constantinople, par Juchereau de Saint-Denis, t. 2, Paris, 1819.

Ces crimes devaient être punis ; les Caïmacan avait des forces suffisantes pour en imposer aux révoltés ; mais il trompa le sultan, en produisant de faux rapports. Il abusa également les ministres, en les assurant que le mouvement de deux mille misérables, le rebut de la nation, n'avait rien de dangereux, et en promettant de châtier les plus coupables. L'indolence des grands fonctionnaires se contenta de cette déclaration et plongea le sultan dans une sécurité fatale.

Sur ces entrefaites le Bostandgi-bachi, à qui la police du Bosphore appartient, s'étant présenté à Bouïouk-Deyré pour prendre des renseignements sur l'assassinat de Mahmoud effendi, avait été reçu à coups de canon par les yamacks, qui avaient tiré à boulets sur son bateau. Ce nouvel attentat, rapporté au sultan, aurait dû lui dessiller les yeux ; mais on lui persuada que les séditieux n'avaient d'autre but que d'éviter d'être contraints de faire partie du Nizam-y-Dgédid, et qu'ils rentreraient dans le devoir si on les rassurait à cet égard par une proclamation officielle.

Le criminel Mousta pacha, qui donnait ces conseils, soulevait les janissaires en leur faisant sentir que le moment d'anéantir les Nizam-Dgédites était venu. Ses émissaires avaient soin d'exalter la fureur du peuple contre les ministres. Au milieu de cette sourde rumeur, le mouphti et les princes de l'ouléma semblaient tranquilles, quoiqu'ils laissassent déclamer les imans qui leur étaient subordonnés.

Mille rapports contradictoires se succédaient, les faubourgs s'agitaient sans but apparent ; on remarquait que le peuple recevait de l'argent aux portes des mosquées, lorsqu'on apprit que les yamacks, réunis dans la vallée de Bouïouk-Deyré, venaient d'élire pour chef Cabakdgi-Oglou, qui était un de leurs camarades.

Cette mesure n'avait altéré en rien la sécurité du divan, quand le marquis d'Almenara, envoyé d'Espagne, l'avertit des dangers qui menaçaient son existence et les jours

de Sélim III. On lui répondit qu'on savait à quoi s'en tenir, et on ne crut à l'insurrection que le 29 mai, au moment où Cabakdgi-Oglou s'acheminait vers Constantinople à la tête de six cents yamacks.

Il y était appelé par le Caïmacan Mousta-pacha, qui faisait inviter ses collègues à se rendre à son palais. Il ordonnait simultanément de consigner les Nizam-Dgédites dans leurs casernes, et les révoltés entrèrent en ville aux acclamations générales d'une populace effrénée. Ils apprennent que Mousta-pacha a fait décapiter les ministres qu'il venait de mander auprès de lui. Cabakdgi se rend aussitôt à l'hôtel de l'aga des janissaires, où sa bande se grossit de huit cents hommes. Il réunit avec un égal bonheur les galiondgis ou soldats de marine, ainsi que les canonniers d'élite, tandis que les Nizam-Dgédites, informés de cette défection et de ce qui était arrivé chez le Caïmacan, se barricadaient dans leurs casernes et se préparaient à une vigoureuse résistance.

Libre de toute crainte, et traînant à sa suite une soldatesque aussi vile que la race des Turcs de Constantinople, Cabakdgi vient s'établir sur l'hippodrome. On lui dresse un tribunal non loin du trépied antique de Delphes conservé sur cette place, et il mande les colonels des janissaires, auxquels il ordonne de faire apporter sur-le-champ les Kasans ou marmites de chaque chambrée des prétoriens circoncis. On lui obéit. Les crieurs publics ou Muezzins annoncent du haut des minarets la sortie des marmites : on court aux armes, Constantinople est sur pied.

Pouvoir fragile du despotisme, chimère des tyrans, les rois ne sont véritablement grands que par les lois : car la religion même, entre les mains des hommes, n'est souvent qu'un glaive homicide qui arme le bras des factieux, surtout quand ses ministres s'élèvent au-dessus du prince en lui parlant de droit divin pour en faire leur esclave.

Cependant chaque marmite, précédée de son colonel et

suivie de ses officiers, portée à pas lents et en silence, venait d'être déposée sur l'hippodrome, par ordre de numéro, autour du siége de Cabakdgi, qui prit la parole en ces termes, « Frères et compagnons, la réunion de nos marmites est le signe évident de la concorde des enfants de » Hadgi-Bektadgé. Le moment est venu d'écraser nos ennemis. Le ciel nous favorise; arrachons du milieu de » nous la secte qui avait résolu de détruire le corps invincible des janissaires et de nous assimiler aux infidèles. » Que le Nizam-y-Dgédid soit aboli, que ses soldats rentrent dans leurs foyers, et que notre vengeance retombe » sur les ministres qui furent nos persécuteurs. »

En achevant ces mots, Cabakdgi-Oglou montre une liste de proscription qui lui avait été adressée par le Caïmacan; et, le 30 mai au soir les têtes des ministres à portefeuille, sans portefeuille, ou retirés depuis long-temps des affaires, figuraient, au nombre de dix-sept, autour des *vénérables marmites*. Il n'en manquait qu'une seule, c'était celle du Bostandgi-bachi. Il était renfermé au sérail et réfugié dans le sein même de Sélim III, auquel les courtisans conseillaient vainement d'abandonner cette victime à la rage du peuple. La lutte se prolongeait, lorsque le Bostandgi-bachi se prosternant aux pieds du sultan, le supplia de le faire mourir pour conserver ses jours précieux.

« Puisque tu consens à ce sacrifice, s'écria le malheureux Sélim en versant un ruisseau de larmes, meurs, » mon fils, et que la bénédiction du ciel t'accompagne. »

L'infortuné se dérobe aux regards du padicha, appelle le bourreau, s'incline sous le glaive, meurt, et sa tête jetée à travers un des créneaux du sérail est recueillie par les yamacks, qui la déposent aux pieds de Cabakdgi-Oglou.

Le Nizam-y-Dgédid fut ensuite supprimé par un rescrit impérial; les janissaires triomphaient, mais Sélim III régnait encore, et le chef de l'insurrection résolut d'en finir

avec un prince que ses lumières rendaient odieux aux défenseurs des abus et de l'antique anarchie militaire de la Turquie.

Arrivé le 31 mai, au lever du soleil, sur l'hippodrome, l'agent du crime félicite les janissaires sur les concessions qu'ils ont obtenues, leur peint les dangers sans cesse renaissants pour eux de la part d'un souverain intéressé à se venger de leur rébellion, et s'écrie : « Si Sélim cessait » de régner, toutes nos craintes s'évanouiraient. Mes pa» roles vous plaisent, braves janissaires ; mais ce n'est pas » à nous seuls qu'il appartient de décider cette impor» tante question : consultons le mouphti, il nous révélera » si Sélim a mérité d'occuper plus long-temps le trône des » Osmanlis, ou s'il convient de lui donner à l'instant un » successeur. »

Le traître donne ensuite lecture de la question destinée à être soumise au Mouphti : *Tout empereur qui, par sa conduite et ses réglements, combat les principes religieux consacrés par le Koran, mérite-t-il de rester sur le trône ?*

Le mouphti, qui avait dicté ce cas religieux, reçut les députés du peuple avec une sorte d'abattement. Il gémissait, et, pour commenter indirectement sa sentence, il s'écria en soupirant : *Malheureux prince, tu as été égaré par les vices de ton éducation ; la faiblesse de mon prédécesseur a comblé ton aveuglement. Les conseils perfides des ministres que la justice du peuple vient de frapper t'ont entraîné loin de tes devoirs. Pourquoi as-tu oublié que tu étais le chef des vrais Croyants ? Au lieu de mettre ta seule confiance en Dieu qui peut pulvériser les plus fortes armées, tu as voulu assimiler les Osmanlis aux infidèles. Allah, que tu as négligé, t'abandonne ; tu ne peux plus régner d'après nos lois que tu as voulu changer et que tu méprises. Les soldats qui devaient te défendre n'ont plus confiance en toi ; ta présence sur le trône ne servirait qu'à perpétuer nos discordes.*

. Il se retira ensuite pour écrire son fetfa, et il mit au bas de la question qui lui était adressée au nom du peuple : — *Non; Allah sait le meilleur.*

Cette décision réformait celle du mouphti, qui avait homologué les réglements du Nizam-y-Dgédid : et le nouveau fetfa devint la sentence de Sélim III. *Nous ne voulons plus qu'il soit notre souverain*, répétèrent mille et mille voix aussitôt que l'oracle du cheïkislam fut proclamé; *qu'il soit déposé ; il est l'ennemi du peuple. Vive le sultan Moustapha IV ! il fera notre bonheur.*

Cabakdgi, prenant aussitôt la parole, déclare que Sélim III, fils de Moustapha, a cessé de régner, et que le sultan Moustapha, fils d'Abdoul-Hamid, est devenu le légitime empereur des Osmanlis. Il ne s'agissait plus que de notifier cette résolution à l'empereur déposé, qui tenait entre ses mains le prince qu'on déclarait souverain à sa place; et on jeta les yeux sur le mouphti, que son caractère mettait à l'abri de la peine capitale qu'il avait si légitimement méritée.

L'hypocrite, couvert du manteau de la religion, accepte la mission qui lui est confiée par les révoltés. Le sérail s'ouvre à son approche, et il aborde le sultan qu'il trouve dans la salle où il avait coutume de donner audience à ses ministres. Il tombe à ses pieds, et d'une voix entrecoupée de sanglots, il lui conseille de s'humilier devant les décrets de la providence en cédant le trône à son neveu Moustapha.

Sélim entendit son arrêt avec calme. Jamais sa figure noble et belle n'avait paru plus sereine. Après avoir pendant quelque temps promené ses regards sur les spectateurs qui l'entouraient, comme pour leur dire adieu, il s'achemina lentement vers les appartements qu'il avait occupés avant son avénement au trône.

L'auteur de cette histoire se trouvait au sérail d'Ali pacha, quand la nouvelle de la révolution opérée par Cabakdgi-Oglou fut reçue de celui que Sélim avait comblé de

ses bienfaits. Son messager lui remit un billet qu'il parcourut rapidement. J'allais me retirer pour lui laisser lire ses dépêches lorsqu'il me retint, et ayant fait signe à tout le monde de s'éloigner, il me dit d'un air satisfait : *Sélim est détrôné; son neveu Moustapha le remplace..... pour quelque temps !... Tout va changer !...* Tout était effectivement changé.... L'empire tombait avec Sélim ; sa déposition avait retenti jusque sous la tente de Napoléon.

Les intérêts de la Porte Ottomane avaient été sacrifiés à Tilsitt. Elle ne pouvait plus se fier à un allié qui n'avait stipulé pour elle qu'un armistice trompeur, et elle dut naturellement rechercher l'appui de l'Angleterre, qu'on est toujours assuré de trouver généreuse, quand cela s'accorde avec sa politique. Ali pouvait s'honorer dans cette circonstance, s'il n'eût pas voulu faire prévaloir ses passions sur les vues de son gouvernement. Mais peu inquiet de voir la Turquie seule en présence des Russes, au lieu de rechercher le secours de la Grande-Bretagne, sans se brouiller avec les Français, il ne songea qu'à provoquer des hostilités imprudentes qui pouvaient tout perdre.

Le divan, souvent raisonnable quand il a peur, ne demandait qu'à rétablir ses relations avec l'Angleterre sur le pied où elles étaient en 1806 ; mais Ali, entassant mensonges sur mensonges, persuada aux agents anglais qu'il avait eu des liaisons avec Bonaparte, en prétendant qu'il s'était brouillé avec lui, parce qu'il n'avait pas voulu accéder au démembrement de la Turquie. Il affirmait que les armées de Marmont, de Lauriston et celle des Iles Ioniennes, étaient prêtes à fondre sur la Grèce. On avait déja fait une tentative, en lui redemandant le château de Buthrotum; des ingénieurs français étaient répandus de tous côtés pour lever des plans; il avait fabriqué des correspondances qui prouvaient des projets très-étendus, et il était urgent de venir au secours de l'empire.

Tel était l'état des affaires publiques, lorsque l'émis-

saire du visir revint de Tilsitt. Il n'avait réalisé aucune des espérances de son maître, et il en fut reçu très-froidement, quoiqu'il rapportât *une lettre de l'empereur, signée,* disait son ministre, *avec la même plume qui avait servi à souscrire le traité de paix entre la France et la Russie.* Cette phrase sentimentale ne toucha point Ali, qui régala son envoyé d'épithètes telles que celui-ci ne put se défendre de s'en plaindre amèrement, ainsi que de l'ingratitude de son maître, en racontant l'*accueil officiel* qu'il avait reçu au quartier impérial.

La disgrace est causeuse; l'émissaire du visir qui revenait de Tilsitt divulgua les intrigues du pacha. On sut ainsi qu'il venait d'expédier à Malte Marc Gaïos, neveu du dernier archevêque de Janina, afin de presser les Anglais d'attaquer les îles Ioniennes, et de renouer leurs négociations avec la Porte Ottomane, où un certain Khalet Effendi était très-influent depuis la déposition de Sélim III.

Un Turc de Salone, Seïd Achmet, fut, en même temps, expédié à Londres avec des instructions surchargées d'une foule de demandes particulières. On l'embarqua au port Panorme, muni de la somme exiguë de cent louis, pour subvenir aux frais de sa mission. C'était à peine de quoi vivre pendant un mois; mais en revanche Ali, à qui cela ne coûtait rien, lui assigna un crédit illimité sur les marchands de capes de Calarités, qui étaient établis à Malte. Ce fut donc par une avanie faite aux Valaques Épirotes, que le diplomate du visir débuta dans sa légation. Le gouverneur anglais de Malte lui procura ensuite le passage gratuit sur un bâtiment de l'état, et, arrivé à Londres, la munificence de lord Castlereagh pourvut à l'entretien du ministre de son glorieux allié.

Après cette expédition, le sérail d'Ali prit subitement un aspect guerrier. On n'y parlait plus que de guerre depuis que la paix était faite; le satrape était d'une témérité

exagérée, parce qu'il n'avait aucun ennemi en tête; et à sa cour, où chacun criait *nous sommes braves*, on était dans des transes dès qu'on apprenait l'arrivée d'un renfort de quelques centaines de Français à Corfou.

Celui qui s'imaginait avoir trompé tous les regards reprit en même temps son attitude amicale vis-à-vis des autorités françaises, auxquelles il ne cessait de demander Parga, objet d'une négociation que le consul français de Janina eut le bonheur de faire échouer, et il se mit à parcourir ses états.

Le satrape était sans cesse en mouvement; et tel que Genséric, appareillant du port de Carthage, il aurait pu répondre à ceux qui lui demandaient de quel côté il voulait tourner ses pas : *Vers ceux sur lesquels la colère de Dieu veut s'appesantir* (1).

Ce fut sous cette influence sinistre d'agitations et d'intrigues que j'eus occasion d'accompagner Ali pacha, dont je vais faire connaître les mœurs et les habitudes, telles que je les observai à cette époque, où je dressais l'acte d'accusation historique du moderne Jugurtha. Ce tableau servira également à dévoiler à quel degré de malheur les Grecs étaient descendus à cette époque, sans exemple dans les annales du monde.

(1) Δηλονότι ἐφ' οὓς Θεὸς ὤργισται. PROCOP., *Bell. Vandalic.*, lib. I, c. V.

# CHAPITRE III.

Idée générale des voyages du satrape dans ses états. — Sa police. — Son avidité. — Ses exactions. — Espions. — Délateurs. — Audiences. — Opérations fiscales et usuraires. — Intérieur du sérail. — Serviteurs, gardes, pages. — Terreurs du tyran. — Superstitions. — Plaisirs. — Clients. — Tolérance. — Son amour pour Vasiliki, devenue son épouse.

TOUT *prend*, a dit un auteur moderne (1), *un aspect menteur en présence des souverains. Les routes sont jonchées de fleurs ; les villes et les hameaux se décorent, et le peuple se pare de ses habits de fête.* Dans la Turquie, au contraire, on tremble à la simple annonce du passage d'un de ses satrapes (car les sultans vivent maintenant cloîtrés dans leurs sérails), et des provinces entières fuient dès que quelque visir fait publier qu'il entrera en campagne. En vain Ali se faisait précéder de *manifestes d'amour*, pour déclarer aux habitants de tel ou tel canton *qu'il portait dans son cœur*, qu'à une certaine époque *ils auraient le bonheur de se prosterner sur la poussière de ses bottes d'or ;* on criait miséricorde à la nouvelle d'une semblable faveur. Le canton menacé de la visite *du bon maître* se rassemblait, se cotisait et députait vers lui, afin de se racheter de l'excès d'honneur *dont on se disait indigne*, et pour le prier de changer *sa gracieuse résolution. De pauvres gens comme nous, seigneur*, disaient-ils, *méritent-ils les regards de ton Altesse?*

Si l'avidité trouvait *leurs raisons irrésistibles*, la partie était ajournée ou bien le tyran changeait de direction, et les paysans étaient dans l'allégresse, car c'est fête pour eux quand ils peuvent manger en paix le pain acquis au prix

(1) Le prince de Ligne, témoin du voyage de Catherine II en Crimée.

de leurs travaux et de leur larmes. Mais si l'orage ne pouvait être conjuré, on prenait ses mesures pour parer à ces inconvénients. On déménageait, comme aux approches de l'ennemi, ce qu'on avait de plus précieux; et les prêtres, attachés à l'autel par la sainteté de leur ministère, restaient avec quelques hommes couverts de haillons, pour faire les honneurs de leurs villages. Au lieu des acclamations solennelles qui annoncent la présence des princes pasteurs des peuples, on n'entendait alors que des voix basses, qui s'avertissaient pour éviter l'approche du despote : *Sauve-toi, le visir va te dévorer*; et quand on était admis à baiser ses pieds, ce n'était qu'en tremblant et la mort au fond de l'ame qu'on s'approchait de l'autocrate au regard homicide (1).

Je n'ai jamais suivi les chemins que tenait Ali pacha dans ses voyages, sans remarquer quelque fosse nouvellement recomblée, ou bien des malheureux pendus aux arbres. Ses pas étaient empreints de sang. Accoutumé à devancer l'aurore, quand il partait de Janina, le soleil, qui se levait derrière les tourbillons de poussière de ses gardes, éclairait les crimes de la nuit, et pour laisser l'épouvante à sa place, les gibets sortaient du sein de l'ombre, chargés des victimes de sa fureur! *Qu'ils me haïssent*, s'écriait-il comme Tibère; *mais qu'ils me craignent!* La terreur était son élément; et la mort des hommes riches, la pauvreté du

(1) « Veux-tu connaître, disait-il alors à un de ses courtisans, la supériorité de mes prérogatives? lève les yeux au ciel et vois l'aigle fondre » sur la colombe; abaisse-les sur la terre et regarde le cerf déchiré par les » lynx du Pinde; contemple au sein des mers la dorade qui poursuit la sar» dine, dévorée à son tour par le requin. Tout, dans la nature, annonce » que la faiblesse est la proie du puissant; la force et l'autorité, étant un » don du ciel, légitiment les plus audacieuses entreprises. Mes raïas ne » possèdent et n'existent que sous mon bon plaisir. » Tel est partout le despotisme sous l'empire du droit divin, que des insensés n'ont pas craint de vouloir ériger en maxime d'état, sans craindre la foudre de celui qui seul est grand.

du peuple, ses grands principes de gouvernement (1).

Le plus grand des maux, lorsqu'on réfléchit aux discours d'Ali pacha, est moins la destruction que l'immoralité causée par son influence despotique. On en peut dire autant de ses excursions qui n'étaient qu'une calamité passagère, comparées à son administration, pareille à une carie rongeante (2). Levé avant le soleil, tous les jours de sa vie désastreuse, il prenait connaissance des dépêches, des requêtes et des nombreuses dénonciations qui lui étaient adressées par des misérables qu'il avait dépravés. Renfermé ensuite avec ses secrétaires, il inventait des opérations fiscales; et il croyait ne pas avoir vécu le jour qu'il aurait passé sans commettre quelque concussion. Accablant d'impôts, de corvées et de réquisitions, les villages, il les forçait de se vendre comme tchiftliks, pour les réunir à son domaine privé. S'il soldait ses troupes, c'était avec des

(1) On serait tenté de croire qu'Ali pacha avait eu connaissance de certaines réflexions sur la cinquième des Politiques, texte II, dont Machiavel n'a été que le commentateur mitigé, si on ne savait pas qu'il devinait par instinct la tyrannie.

« Tu vois, » me disait-il dans un de ses voyages, tandis que nous étions assis au bord de l'Aréthon, avec mon frère, « ces pages (1) qui m'environ-» nent (il y en avait plus de trente); eh bien, il n'y en a pas un seul dont » je n'aie fait tuer le père, le frère, l'oncle ou quelque parent. — Et ces » mêmes individus, » repartis-je, « vous servent et passent les nuits auprès » de votre lit, sans qu'aucun ait jamais songé à venger ses parens? — Ven-» ger leurs parens! ils n'ont que moi au monde. Exécuteurs aveugles de » mes volontés, je les ai tous compromis; et plus les hommes sont avilis, » plus ils me restent attachés. Je les éblouis; les Schypetars, prosternés » devant moi, me regardent comme un être extraordinaire; et mes prestiges » sont l'or, le fer et le bâton; avec cela je dors tranquille. — Mais votre » conscience! » Il partit d'un éclat de rire, en disant que j'étais *un bon homme*, ἁπλόος ἄνθωπος.

(2) C'est la connaissance de ces vieilles monarchies de l'Orient qui a fait dire à Salluste : *Regibus boni quàm mali suspectiores sunt, semperque his aliena virtus formidolosa est.*

(SALL. CATILIN. VII.)

(1) Au nombre de ces pages se trouvait Odyssée, fils d'Andriscos, dont il sera parlé dans la suite.

pièces rognées dont il haussait le cours à volonté ; et son trésorier avait constamment de la fausse monnaie en réserve pour glisser dans les décomptes. A l'époque des recouvrements, il avait soin de publier un tarif, pour spécifier que les monnaies désignées pour être reçues exclusivement n'avaient qu'un taux inférieur à leur valeur intrinsèque. Lorsqu'il s'agissait d'envoyer les tributs à Constantinople, il taxait les négociants à fournir une quantité déterminée de sequins d'or, en échange de pareille somme dans une autre monnaie : et quand ils ne pouvaient se procurer les espèces qu'il exigeait, il en tirait de son trésor qu'il leur faisait vendre par les Juifs, en redoublant ainsi à son profit les bénéfices du change. Enfin, comme il descendait dans les moindres détails de l'avidité, il prélevait des droits sur ses intendants, ses fournisseurs, ses secrétaires, les gardes de son palais, le chef de la police, les geoliers, et arrachait même aux bourreaux les dépouilles des suppliciés, qu'il consolait en les exhortant à mourir courageusement.

Les archevêques et les évêques, objets de sa surveillance perpétuelle, étaient exposés à des disgraces périodiques, dont ils ne se rédimaient qu'en payant des sommes considérables. Les églises et les monastères étaient frappés de taxes ruineuses. Les syndics grecs s'élevaient, se renversaient, et voyaient passer le fruit de leurs rapines dans le gouffre qui engloutissait jusqu'aux espérances de l'avenir. Personne n'était sûr de sa propriété ; chacun tremblait pour sa vie et pour le sort de ses enfants, dont on ne pouvait disposer sans le consentement du maître. Il avait conçu le projet d'une expropriation générale ; et, d'après un raffinement spécial d'avidité, il s'était réservé le droit d'apparier les mariages parmi les classes opulentes de la société. Il vendait ainsi, à prix d'argent, la main d'une fille riche à un délateur souillé de crimes, qu'il voulait récompenser; et l'excès de sa tyrannie l'avait conduit à

forcer les citoyens les plus vertueux à former des unions disparates et immorales.

Par un usage que l'on ne trouve nulle autre part en Turquie, le tyran s'était constitué l'héritier universel de ses vassaux. Il s'emparait, à ce titre, des biens de ceux qui ne laissaient point d'enfants mâles, sans assigner une pension alimentaire aux filles, qu'il se réservait de doter et de marier comme il l'entendrait, quand le temps serait arrivé. Si quelqu'un décédait sans héritiers directs, les frères et les collatéraux étaient, par suite de cette violation de tous principes, exclus de la succession. Les veuves étaient chassées de la maison de leurs époux (quand elles n'avaient pas de fils), sans douaire, et sans restitution de dot ni de hardes; trop contentes quand elles n'étaient pas traînées en prison et appliquées à la torture, sous prétexte qu'elles recélaient des billets au porteur, des objets précieux ou des diamants. Dans la douleur de leur veuvage, les frères, les parents, les amis, afin de ne pas se compromettre tremblaient de donner asile à ces infortunées; ils craignaient de demander la permission d'exercer les lois sacrées de l'hospitalité envers ces femmes délaissées, qu'on a vues réduites à coucher dans les églises et à implorer le secours de la charité, après avoir tenu un rang honorable dans la société.

La terreur fermait tous les cœurs à la pitié. Mais, le croira-t-on? ceux qui attendent de l'historien des récits extraordinaires, pour s'en défier, parce qu'ils sont inouis, car telle est souvent la disposition chatouilleuse de l'esprit humain, pourront-ils s'imaginer que la tyrannie, fléau plus redoutable que la peste, a ses lâches courtisans? Des hommes opulents, qui savaient que leurs biens étaient réversibles au satrape, économisaient, vivaient de privations, refusaient d'assurer quelque chose en secret à leurs parents, et thésaurisaient, ravis de l'idée qu'on dirait, après leur mort, qu'ils avaient laissé un bel héritage à

celui qui fut leur oppresseur. Ceux-ci, pénétrés de leur position, non contents de mettre en sûreté leurs capitaux, se préparaient de loin à tous les événements, en faisant célébrer d'avance leurs funérailles (1). Ceux-là, quoique vivant à l'étranger, et hors des atteintes du tyran, le comprenaient dans leurs dispositions testamentaires, pour préserver leurs familles de ses poursuites. D'autres, poussés par le désespoir, afin de lui dérober leurs biens, passaient les jours en festins, et survivaient souvent à leur fortune.

La perversité publique, qui naît de l'absence des vertus dans le chef du gouvernement, faisait que le vice encouragé lui rendait sans cesse des hommages nouveaux. Là, comme dans toutes les associations composées de brigands, chacun s'inspectait et se suspectait; et comme les forfaits et les préjugés sont frères, l'immoralité dominait de toutes parts. Ainsi on voyait, indépendamment de la criminelle vengeance des courtisans de la tyrannie, des espions et des assassins gagés, tous les êtres envieux du mérite, haîneux de la probité, rivalisant de zèle, diriger leurs pas vers le sérail. La fièvre des révolutions politiques, qui perd les mœurs en donnant une activité funeste aux passions, y était dans sa brûlante activité : elle avilissait ou exaspérait les esprits, suivant la trempe diverse des individus, et la flatterie ou le ressentiment, qui en est la suite, ne connaissant plus de milieu dans leurs jugements, tous se rapportaient aux idées dominantes du despotisme. La porte du monarque cruel n'était jamais fermée aux méchants. Celui qui ne pouvait obtenir le remboursement d'un billet lui en faisait présent, afin de ruiner son débiteur; un frère,

(1) Ce fait est arrivé à Janina en 1807. Un Grec, célibataire et riche, dont la fortune devait échoir au visir après son décès, persuadé que ses obsèques seraient faites aux dépens de la charité publique, les fit, à l'exemple de Charles-Quint, célébrer de son vivant. La cérémonie se passa à la métropole; l'archevêque y officia en personne; on chanta l'office des morts; et cet homme prévoyant eut, comme il le disait, *la consolation d'assister à ses funérailles.*

qui disputait une portion de l'héritage paternel à son frère, cédait au satrape ce qui lui revenait, pour *le mettre à partie* avec celui qu'il voulait ruiner. On ne voyait d'un côté que désordres, que familles éplorées; et de l'autre on n'entendait que protestations d'amour, de services et d'attachement inviolable. Les uns en offraient des preuves en dénonçant ce qu'ils avaient de plus cher; les enfants en accusant leurs pères, les épouses en révélant la fortune de la famille, et, le dirai-je? des prêtres, mais n'achevons pas; la religion a produit trop de miracles, à la face des tyrans, pour ne pas être respectée jusque dans les faiblesses de ses ministres.

Mais qui excusera la prostitution des adorateurs de la tyrannie, prêts à renouveller les apothéoses des incestueux Ptolémées, qu'on plaçait dans le ciel pour les éloigner d'une terre profanée par leur présence, si la religion de Mahomet ne se fût opposée à ce délire de l'adulation?

De quels termes me servirai-je pour nommer l'enthousiasme stupide d'un derviche, qui se précipita du haut du palais d'Ali, au moment où celui-ci célébrait les noces de son troisième fils Salik bey (1), en s'écriant *qu'il invoquait sur sa tête les malheurs qui pourraient menacer celle du jeune époux?* Comment flétrir le honteux dévouement d'un grec qui n'imagina rien de plus héroïque que de se coucher dans une ornière pour niveler le terrain sur le-

(1) Les Orientaux sont persuadés qu'il y a dans la vie de chaque homme *des heures malheureuses*, attachées à sa personne et à ses ouvrages. En conséquence, si un maçon ou un couvreur se tue en bâtissant une maison, on dit qu'il a pris le malheur dont elle était menacée, ἐπῆραν τὸ κακὸ. En abordant un grand, on lui fait le compliment ordinaire: *que le mal qui vous menace nous arrive!* Νὰ πάρωμεν τὸ κακὸ σου. Ce fut pour renchérir sur cette expression de l'abjection qu'en 1817, aux noces de Salik bey, troisième fils d'Ali, un Bohémien, étant monté sur les combles du palais, se précipita dans la cour, en criant: Νὰ πάρω τὸ κακὸ σου, αὐθέντη! *que je prenne le malheur qui pourrait t'arriver, seigneur;* et il se cassa les deux jambes. Comme on lui assigna pour récompense du *pain sec* et rien de plus, *sa vie durant*, un derviche, en sa qualité de mahométan, croyant faire fortune, demanda à faire le saut, et se tua dans la chute.

quel devait rouler le carrosse de son maître (1)? Ces faits, cette dégradation de l'homme créé à l'image de Dieu, étaient l'œuvre du despotisme, qui n'est jamais aussi dangereux par les excès de sa fureur, que par la dégradation dont il afflige les peuples en les abrutissant. Peuple, grands, despote, tout était avili! Gouvernement affreux! mais hélas! il n'est point de visir qui n'aspire à réduire ou qui n'ait réduit les hommes à la condition de ces anciens Perses cruellement flagellés par leurs tyrans devant lesquels ils étaient obligés de comparaître en disant : *Ombre de Dieu sur la terre, nous te remercions d'avoir daigné te souvenir d'insectes et de chiens crevés tels que nous* (2). Le tyran, pareil à la Gorgone, pétrifiait tout ce qui l'entourait.

C'était les mains pleines qu'on abordait le redoutable visir; il fallait payer ses portiers, avec lesquels il partageait les étrennes; on devait lui donner des présents pour être admis à la faveur insigne de se prosterner à ses pieds. Une pièce de drap, un mouton vivant, un panier de fruits, faisaient lever le rideau des salons dorés. Le pain du pauvre, l'obole de la veuve refluaient au sérail; rien n'en sortait pour rentrer dans la circulation, et malheur à qui aurait osé se plaindre (3) en disant qu'il vivait dans la douleur.

(1) Ce Grec, natif de l'Arta, qui se coucha sous la roue du carrosse du visir, afin qu'il n'éprouvât pas de secousse, eut pour récompense la pension d'*une oque* (*deux livres et demie*) *de pain par jour.* Ainsi, on peut voir que le magnifique satrape ne se ruinait pas en libéralités.

(2) Ce langage de la dégradation se retrouve jusque dans la Bible. Le petit-fils de Saül, amené en présence de David, lui dit : *Que suis-je pour que tu laisses tomber sur moi tes regards, et que tu fasses quelque attention à un chien crevé tel que moi!* 2 Reg. IX, 6, 9, XVI, 4. Canem mortuum persequeris, avait dit David à Saül, 1 Reg. XXIV, 15, et pulicem unum.

(3) La plainte est le plus grand des crimes dans les gouvernements absolus. Un Arabe, dit l'histoire, ayant représenté au caliphe qu'il ne pouvait plus nourrir sa famille à cause des impôts, est condamné à mort. En marchant au supplice, il rencontre un officier de bouche du sultan : *Pour qui ces viandes*, demande le condamné? — *Pour les chiens du caliphe.* — *Com-*

Propriétaire, usufruitier, fermier du domaine impérial, douanier, exacteur, monopoleur, Ali pacha réunissait dans ses mains toutes les branches de l'agiotage et du commerce. Les avanies qu'il commettait seraient aussi difficiles à qualifier qu'impossibles à énumérer. Tantôt elles s'annonçaient avec le caractère de la violence; tantôt par des circulaires, dans lesquelles il conviait *ceux qui l'aimaient* à l'assister dans ses besoins; et on pense bien qu'il ne trouvait que de l'empressement et de l'argent, sans convoquer les états de l'Épire. Sous le nom de taïm (1), il enlevait des marchés publics ce qui lui convenait. Feignant parfois un retour sur lui-même, il semblait compatir à la détresse des négociants qu'il appelait à son conseil. « Les temps sont » durs, disait-il; je sais que vous n'êtes pas heureux, et je » prétends vous aider en vous prêtant de l'argent. » Puis il fixait l'intérêt annuel à vingt ou trente pour cent. « Fai- » tes valoir ces deniers, mes enfants; vous me les rem- » bourserez quand vous pourrez. » Le taux exorbitant de l'usure devenait ainsi une charge ruineuse; mais pour ne point paraître riche, on se soumettait, en gémissant, à cette extorsion, afin d'éviter une ruine totale.

Malheur à quiconque se trouvait en conflit avec sa rapacité; ce point était plus délicat que d'attenter à ses prérogatives; aussi tenait-il toujours quelque argument en réserve pour nier ses dettes; et appelé à prononcer seul dans sa propre cause, on croira sans peine qu'il avait toujours droit (2).

*bien la condition des chiens d'un despote,* s'écria l'Arabe, *est préférable à celle de ses sujets !*

(1) Taïm, impôt en nature, appliqué à un traitement personnel. On prend des taïms de draps, de souliers, etc.; les boulangers cuisent par taïm; les maréchaux ferrent au même titre; et tous les marchands et ouvriers sont soumis à ce tribut arbitraire.

(2) « Tu me demandes trente bourses, » disait-il un jour en ma présence à un de ses capitaines? — « Oui, seigneur; voilà mon compte. J'ai deux » cents soldats dans ma compagnie; ils ne sont pas payés depuis six mois. — Et

C'était avec une égale hypocrisie qu'Ali pacha récompensait les personnes attachées à son service, en leur donnant des recommandations pour demander des cadeaux qu'on ne pouvait leur refuser, ou en les envoyant vivre à discrétion, et percevoir des droits indus dans les villes et dans les villages. Il subvenait de la même manière à ses dépenses locales. Ainsi, les transports d'objets nécessaires à sa consommation, les palais qu'il construisait, les châteaux forts qu'il bâtissait, s'exécutaient par *angari* ou corvée, mot très-ancien dans l'Asie, et qui semble appartenir à l'essence de ses gouvernements absolus.

*Le luxe des cours de l'Orient*, a dit un sage, *n'est qu'un catafalque fastueux qui cache un cadavre.* Arsenal d'un tyran, et boudoir d'une odalique, l'intérieur des palais du satrape offrait des disparates aussi bizarres que son administration. Si les appartements de réception étaient res-

» cela se monte ? — Je vous l'ai dit, à trente bourses. — La chose est impos-
» sible. Vérifie les comptes, secrétaire. — Celui-ci ayant examiné le rôle :
» Seigneur, le compte est juste. — Il est juste, à merveille. Eh bien, ca-
» pitaine, tu me donneras quinze bourses, pour avoir eu l'honneur de me
» servir, et nous serons quittes. — Comment, visir? — Qu'on le mette en
» prison! » Puis se tournant vers moi, avec le calme de l'impudence : « Tu
» vois, mon fils, tu en es témoin, ils sont tous comme cela; si je les écou-
» tais, ils me réduiraient à la mendicité. Qu'en penses-tu?—Eh! vous savez si
» vous êtes débiteur. — Sans doute. Tiens, son père ne m'aimait pas; mais
» je suis bon, car sans cela je le ferais pendre. Mais voici l'archevêque.
» Approche, métropolitain. Ta Sainteté, lui dit-il ironiquement, a donc
» défendu aux femmes de Janina de porter de fausses tresses de cheveux?
» — Seigneur, les canons de notre église ne permettent pas cette parure aux
» chrétiennes. — Ainsi, il n'y a pas lieu d'espérer que tu rapporteras ton
» excommunication contre ces ornements? — Visir suprême, tel est mon
» devoir. — Soit; et moi, je te déclare, au nom de mon intérêt, que, le
» commerce des cheveux qu'on importe du royaume de Naples dans mes
» états, me rendant annuellement un droit d'entrée de trente bourses, tu
» auras à me payer une pareille somme; à cette condition, tu pourras diri-
» ger tes affaires comme tu l'entendras. » Il fit un signe, et l'archevêque
se retira. La défense portée contre les fausses tresses fut révoquée; le capitaine incarcéré recouvra la liberté, en renonçant à sa créance, et le tyran paya ainsi un serviteur qui fut très-content d'en être quitte à ce prix.

plendissants de dorures, d'armes précieuses, comme chez les anciens rois de Perse, et de sophas couverts des plus riches brocards de Lyon, on y voyait aussi figurer le produit des successions et des rapines, qu'il entassait sans goût et sans discernement (1).

On remarquait dans la même chambre, auprès de la crédence en marbre, enlevée d'une église (2), les bancs en bois d'une école. On voyait rangés, sur des rayons disposés comme pour l'étalage d'un brocanteur, depuis le bronze et la plus belle pendule de Ravrio, jusqu'au réveil-matin en bois qui rappelait chaque jour le pauvre Micylle (3) à sa boutique. On le trouvait lui-même, tantôt vêtu d'étoffes précieuses, chargé d'une cuirasse étincelante de diamants, les doigts ornés de solitaires du plus grand prix (4), la tête couverte d'un bonnet ducal à tranches dorées (5), tenant à la main une tabatière enrichie de brillants, et roulant dans ses doigts un chapelet de grosses perles orientales (6); d'autrefois, il se confinait dans une chambre délabrée; ou bien, vêtu pauvrement, il s'asseyait parmi ses ouvriers, traitant les affaires les plus impor-

(1) Ainsi, pendant six mois entiers, j'ai été témoin des audiences qu'il donnait, monté sur une couchette en mauvais bois de sapin, placée au-dessus d'une estrade brillante de dorures, tandis que son fils Véli, assis au milieu de la cour, sur l'impériale d'une berline, recevait les placets des Albanais. Tout ce qui est nouveau pour les barbares est un sujet d'admiration.

(2) Les crédences, les colonnes, et les ornements de l'église latine de Prévésa, et du consulat de France d'Arta, pillés en 1798 par Ali pacha, faisaient partie de ces ameublements.

(3) Micylle, savetier célèbre par ses saillies, qui est souvent cité dans les Dialogues de Lucien.

(4) Entre ces bijoux, il y en avait un qu'il avait, dit-on, acheté six mille louis du roi de Suède, Gustave Adolphe.

(5) Ali pacha ne se coiffait jamais d'un turban qu'à l'époque des fêtes du Bairam, seuls jours de l'année pendant lesquels il se rendait à la mosquée; et on lui faisait un mauvais compliment quand on lui disait qu'il était Turc.

(6) Ce *Tesbi,* composé de dix-neuf perles, fut en partie extorqué à un marchand français de la place Dauphine de Paris, qu'on attira à Janina en 1804, c'est-à-dire avant l'établissement du consulat-général.

tantes au milieu du fracas des marteaux et des enclumes.

Les pages étaient en rapport avec la singularité de cette cour barbare, et s'il n'y en avait pas parmi eux, comme auprès de l'ancien doge de Gênes, qui eussent soixante-dix ans, ils avaient leur côté ridicule. Vêtus d'habits galonnés, ils manquaient souvent de chemises, et étaient réduits à se nourrir d'aliments grossiers. Pendant l'hiver, un feu dévorant échauffait les appartements du maître, tandis que ses officiers se morfondaient dans les antichambres, en tendant la main au premier venu pour obtenir quelques étrennes. Aux fêtes solennelles du Bairam et du Courban, le visir prétextait ordinairement des voyages pour ne pas donner de cadeaux à ses serviteurs, qui soupiraient après cette époque pour recevoir le prix de leurs services. Enfin, sur la pourpre, au sein des grandeurs, comme sous la cape du Iapyge, le caractère parcimonieux d'Ali, et l'homme sans élévation, se retrouvaient à côté du prince fastueux.

Cependant on a voulu, et quelques personnes s'efforcent encore en vain de définir ce caractère, qui *est une erreur monstrueuse de la fortune*; mais il était pour lui-même une énigme, que le sphinx pourrait proposer aux moralistes. En effet, si le tyran triomphait dans le crime, c'était en s'étourdissant; et ces paroles, qu'on lui attribue, *j'en ai tant fait que je ne saurais reculer*, étaient un hommage indirect à la vertu. Ses yeux se remplissaient de larmes quand il était frappé dans ses affections; *je veux mon fils! rendez-moi mon fils! sauvez mon cher Véli, l'image vivante de celle.....* (il n'osait prononcer le nom Éminè), s'écriait-il en apprenant qu'il était malade à Tripolitza, et il n'eut de repos qu'en le pressant entre ses bras (1).

(1) L'idée d'un grand malheur pesait sans cesse sur sa tête, surtout lorsqu'on l'intéressait au nom de ses enfants. « Tu es père, visir, lui disait un » jour mon frère; rends à cette chrétienne éplorée sa fille, que Méhémet

Non moins malheureux d'un reproche mérité, sa figure se couvrait de nuages lorsqu'il se plaignait qu'on lui avait fait perdre jusqu'au droit d'être cru, même en disant la vérité. Ses tourments intérieurs se manifestaient parfois dans les plaintes qu'il faisait de n'avoir jamais trouvé que des complices, ou de lâches complaisants de ses volontés (1); race que le ciel donne aux tyrans pour leur châtiment.

C'était surtout dans l'état de maladie que des frayeurs mortelles s'emparaient de son esprit; les Euménides lui apparaissaient; il voyait dans ses songes la main d'un dieu vengeur levée sur sa tête. Il s'accusait, il s'affligeait, il poussait de longs gémissements; il conjurait ses médecins, qu'il nommait alors *ses frères*, de le sauver, en promettant de les combler de biens. Il mettait des prisonniers en liberté; il invoquait les prières des derviches, et il avait même recours à celles des chrétiens (2).

» chérif, ton conseiller, a entraînée dans l'apostasie. — Je ne puis rien, » mon fils, elle s'est faite mahométane. — Entends les gémissements de sa » mère (elle se trouvait dans l'antichambre). — Je n'y saurais que faire; » telle est notre loi. — Songe aux vicissitudes humaines; la loi de ton Pro- » phète n'est pas éternelle! Les destinées de l'empire ottoman sont flottan- » tes! Tu es père, tu es sage, le fanatisme ne trouble point ta raison; pense » à l'avenir. Si on arrachait un jour ton fils Salik pacha de tes bras? — » Arrête! Qu'as-tu dit? Ne me porte pas malheur, grand dieu! tu me fais » mourir. Quel rapprochement! Je voudrais en vain rendre à sa mère la » pauvre chrétienne que tu réclames; mais elle est turque..... pour tou- » jours. Misérable chérif!....

(1) Qui oserait, lui disais-je, vous contredire? Qui peut se permettre de décliner votre volonté? En prétendant que tout droit et tout pouvoir résident dans votre personne, n'établissez-vous pas par là une ligne de démarcation entre vous et la société entière? Dans cette position, que peut-il vous rester? — *Des ennemis*, ajoute-t-il; *voilà mon mal: il est sans remède.*

(2) « Mon père, disait-il dans une de ses crises au pieux Gabriel, arche- » vêque de Janina; mon père, j'ai vu en songe la vierge de Cossovitza, qui » m'ordonnait de rebâtir son église pour expier une avanie que j'ai faite à » ses ministres; je désire remplir ses volontés; mais comment déplacer son » image?» — Et l'archevêque lui ayant répondu qu'il se rendrait au monastère, où, vêtu de ses habits pontificaux, il prendrait l'image miraculeuse

Les maladies du satrape, comme son sommeil, avaient, malgré le scandale de son impiété, cela d'avantageux, que, pendant leur durée, les opprimés jouissaient d'un intervalle de repos. Mais, hors de ces cas particuliers, il existait dans son tempérament une crise qui se reproduisait à certaines époques. Comme les commotions souterraines, qui se connaissent à certains prodromes (1) sinistres, on pouvait deviner le mouvement de ses fureurs convulsives, à la teinte sombre de ses idées. Il se retirait alors dans l'intérieur de ses appartements; et malheur à quiconque osait lui parler d'affaires. Ce moment où se manifestait *la fièvre du lion*, avait lieu ordinairement au dernier quartier des lunaisons, à l'approche de la saison des pluies, ou bien quand le vent malsain du siroc avait soufflé pendant plusieurs jours. Le peuple conjecturait qu'il devrait arriver des événements fâcheux. Les femmes, les fils, le agents du tyran n'approchaient de lui qu'en tremblant; on se demandait s'il avait dormi, s'il soupirait; et on épiait le moment où *sa tristesse redoublait*, pour présager la fin du paroxysme. Alors il appelait ses devins; il les interrogeait, il leur racontait ses songes; et, suivant les consolations qu'il recevait de leurs réponses, le calme renaissait dans son esprit. Il embrassait avec avidité les interprétations qui excusaient l'abus de son pouvoir; il accueillait avec transport celles qui lui promettaient une longue suite d'années; car la mort ne

qu'il replacerait dans le temple aussitôt qu'il serait rebâti. — « O pécheur ! » χριματισμένε, s'écria-t-il, elle te pulvériserait! je l'ai vue terrible et me» naçante..... » Et il ordonna de restituer ce qu'il avait pris aux caloyers, en demandant à Gabriel de faire secrètement des prières pour obtenir le pardon de ses fautes. Mais à peine se portait-il mieux, que ses terreurs se calmaient, et il ne tardait pas à accuser ses médecins d'incapacité, afin de ne pas récompenser leurs soins. Non moins irreligieux qu'ingrat, il replongeait dans les fers les malheureux qu'il avait élargis; et avec très-peu d'argent, il se croyait quitte des prières faites pour le rétablissement de sa santé.

(1) Πρόδρομος, signe avant-coureur; j'ai laissé subsister cette expression, qui est technique dans cette circonstance.

se présentait à lui, dans l'avenir, que sous un aspect épouvantable.

Il reprenait bientôt le cours bruyant de ses plaisirs et de ses occupations. Le palais retentissait des chants des Bohémiens et des saltimbanques; *les tombeaux étaient fermés*; les exécutions avaient cessé; il était rentré en scène par des saturnales.

Sans étiquette, sans choix, il descendait des étages de sa grandeur dans les rangs les plus vulgaires de la société. Il s'invitait à dîner à la table de l'archevêque, qu'il tenait debout pendant le repas; chez les beys, qui le servaient à genoux; dans la maison des primats grecs, qu'il appelait ses esclaves. Il ne dédaignait pas le banquet des Juifs, celui de son bottier, de son tailleur, ni d'aucun artisan, parce que ces sortes de festins étaient toujours suivis de présents. Il était de toutes les noces de ses domestiques, de ses espions, de ses valets et de ses servantes, qu'il mariait en les dotant des dépouilles provenant de ses innombrables héritages. Mais ni cet honneur qu'il leur faisait, ni les fêtes qu'on lui donnait, ni l'opprobre dont il couvrit plus d'une fois les familles déjà trop malheureuses de le recevoir, ne l'empêchaient pas de mettre dès le lendemain ses hôtes à la chaîne, si son caprice ou son intérêt le commandaient.

Les réceptions que le visir accordait n'étaient pas moins étranges que ses délassements et ses habitudes privées. Les cours de son palais étaient remplies de milliers de clients qui imploraient une audience; car il n'y eut jamais d'intermédiaires, ni de rapporteurs pour faire parvenir les instances jusqu'à son autorité. Les uns suspendaient leurs placets à des roseaux qu'ils agitaient, afin de tâcher d'attirer ses regards; d'autres passaient des journées entières prosternés sous ses fenêtres, dans une attitude suppliante, exposés aux intempéries du ciel; la plupart voyaient s'écouler des années entières sans obtenir un regard du tyran; et beaucoup, après avoir épuisé leurs ressources, mouraient

de misère avant d'être admis en sa présence. Mais la désolation éclatait lorsque celui, à la merci duquel tant de personnes étaient réduites, faisait publier que ses bons relatifs aux distributions de vivres et de logements devaient être révisés. Comme l'arriéré lui était profitable, puisqu'il n'en tenait jamais compte, il partait en même temps pour quelque excursion éloignée. Alors la suppression des logements et des étapes faisait déguerpir les gens de guerre avec plus de célérité que tous les édits de son altesse; la faim obligeait les courtisans à entrer en campagne, et la ville de Janina respirait. Malheureusement les familles dont les biens avaient été confisqués par le tyran, et qui n'avaient pour exister que la *sportule* ou *pitance*, étaient forcées d'aller réclamer leur pain à son quartier-général. Les chemins étaient alors couverts de femmes, de vieillards et d'enfants obligés de se rendre, de villages en villages, à de grandes distances, afin d'obtenir le renouvellement de leurs ordonnances; et l'avidité, qui avait calculé sur les délais, trouvait un bénéfice considérable à ces jeux de bourse périodiques, dont le but tendait constamment à l'enrichir.

Jusqu'ici, tout s'explique par la nature du despotisme, dont la rapacité est le penchant naturel. Mais comment concilier la politique d'Ali pacha envers ses vassaux, chrétiens ou mahométans? quoique tous fussent également esclaves, il semblait cependant accorder une protection spéciale à ceux que sa religion réprouvait. Cette espèce de partialité dérivait de considérations fiscales et politiques. *Le raïa qui travaille, l'enrichissait,* disait-il, *sans pouvoir, par sa nature ignoble, sortir de sa condition; tandis que le Turc, incapable de produire, mais appartenant à la caste conquérante, pouvait s'élever, devenir pacha, et le supplanter.* Sous ce point de vue politique, un Grec trouvait plus de douceur dans l'application des jugements du visir, qui faisait toujours, à parité de délit, pendre de préférence un mahométan. De là venait peut-être aussi l'espèce de protec-

tion accordée à l'instruction publique, en faveur des chrétiens, jusque dans l'intérieur de son sérail, où j'ai vu, dans la même salle, un religieux enseignant le catéchisme à de jeunes Grecs, et un Kodja (docteur) interprétant le Koran aux enfants turcs.

Je ne saurais non plus expliquer l'encouragement qu'il donnait à l'établissement des petites écoles, qui ont répandu la connaissance des lettres parmi les tribus schypes les plus indomptées, où il est maintenant honteux de ne pas savoir lire et écrire. Je n'en dirai pas autant de la propagation de la vaccine, parce qu'il l'avait mise en *ferme*. Il y trouvait son profit; et le médecin auquel il l'avait vendue, vaccinant bon gré malgré tout le monde, avait nationalisé, à la faveur du pouvoir qu'il exerçait, un procédé salutaire qui donne à la Grèce de trop superbes races d'hommes, pour qu'elle ne persiste pas à l'employer.

Par suite de ces systèmes difficiles à définir, le visir laissait à ses femmes la plus entière liberté en matière de religion. Celle qu'il avait recueillie dans son sein au milieu du pillage de Plichivitzas, persévéra ainsi dans l'orthodoxie de ses pères. On lui permettait de se rendre secrètement dans une chapelle solitaire, afin d'y participer à la grace des sacrements; mais, après avoir long-temps refusé le don de sa main, depuis que Vasiliki fut unie au sort du tyran par un contrat juridique, cette consolation lui fut refusée. Elle soupirait, elle demandait à rentrer dans la condition obscure de paysanne. Vainement, dans l'épanchement de sa tendresse, le satrape sollicita la nouvelle Esther d'embrasser le mahométisme, afin de l'élever au-dessus de toutes les odaliques. « Si je renonçais à mon Dieu, lui disait-
» elle; si je trahissais cette vierge mère de J.-C. qui pro-
» tégea mon enfance, comment pourriez-vous croire à
» l'attachement d'une femme capable de sacrifier un bien
» sans prix pour des honneurs périssables ? »

Cette résolution, loin d'irriter Ali, augmenta son amour

pour celle qu'il idolâtrait. Il souffrit que des diaconesses (1) non moins ferventes que dans la primitive église, lui apportassent de fréquentes consolations, et le don de l'eucharistie, qu'elles dérobaient à la profanation des eunuques, en le renfermant ordinairement dans quelque fruit.

Il voulut ensuite que Vasiliki eût dans le palais un oratoire orné d'images (2), où chaque jour elle faisait fumer l'encens qu'elle offrait au Dieu dont les inexplicables volontés avaient permis qu'elle fût la compagne du visir, pour être auprès de lui l'appui des infortunés. Mais, par suite de l'étiquette à laquelle les plus puissants ne peuvent se soustraire impunément, on laissa à une vieille femme mahométane le vain titre de *kadine*, ou *dame du harem*, tandis que la chrétienne y commandait en souveraine adorée, par ses grâces, sa douceur et l'heureux ascendant de son caractère.

(1) L'institution des diaconesses, qui date de l'époque des persécutions, est rapportée par Clemens Romanus, en ces termes : *εἰς πολλὰς χρείας γυναικὸς —- χρήζομεν διακόνου..... ἔστιν ὁπόταν ἔν τισιν οἰκίαις ἄνδρα διάκονον γυναιξὶν οὐ δύνασαι πέμπειν διὰ τοὺς ἀπίστους· ἀποστελεῖς οὖν γυναῖκα διάκονον διὰ τὰς τῶν φαύλων διανοίας.* « Dans plusieurs circonstances on a besoin d'une diaconesse..... par exemple, lorsqu'à cause des infidèles on ne peut envoyer un diacre dans une maison, alors on se sert du ministère d'une femme pour detourner le soupçon des méchants. »

*Constitut. apostol., lib. III, cap. XV.*

(2) J'ai moi-même enrichi cet oratoire d'une gravure de la Ste. Madeleine du Corrège, qu'Ali pacha, qui était venu dîner chez moi, me demanda avec instance pour sa *Vasiliki* (*Reine*), femme dont il m'a toujours parlé avec transport.

# CHAPITRE IV.

Troubles du Musaché, suscités par Ali.—Mécontentement des Moraïtes contre Véli pacha. — Révolte de Blacavas; son supplice. — Martyre du religieux Démétrius. — Calomnies répandues contre Moustapha Baïractar. Anarchie de Cabakdgi. — Marche de Baïractar. — Son arrivée à Andrinople. — Il se dirige vers Constantinople.—Cabakdgi est assassiné.—Entrée de l'armée libératrice dans la capitale. — Mort de Sélim III. — Déposition de Moustapha IV. — Khourchid pacha nommé Romili vali-cy. — Paix entre l'Angleterre et la Turquie. — Avénement de Mahmoud au trône. — Intrigues d'Ali pacha. — Khourchid est révoqué. — Machinations des Anglais. — Embarras de Mahmoud II. — Cheïk-Jousouf, regardé comme un oracle, tonne contre le visir Ali; — prête son appui au sultan; — détermine les Schypetars à marcher contre les Russes. — Enthousiasme des soldats pour Ali. — Ses alarmes. — Imprudence de Moustapha Baïractar. — Sa fermeté. — Convoque une assemblée générale des notables à Constantinople. — Mesures qu'il fait adopter. — Orgueil que lui causent ses succès. — Ses projets. — Sa témérité excite un soulèvement. — Révolte de la capitale. — Incendie.—Combats. — Mort de Baïractar. —Moustapha IV est étranglé par ordre de son frère Mahmoud II. — Faux errements de la politique de Napoléon. — Ali fait attaquer le visir Ibrahim. — Prise de Bérat. — Ibrahim se retire à Avlone. — Mauvaise impression que cet événement cause à Constantinople; — apaisée à prix d'argent.

---

La ligue du Chamouri, affaiblie par la ruine des Souliotes, qui avaient inutilement essayé de rentrer en 1807 dans l'Épire, à la faveur de quelques intrigues des Russes, se trouvant depuis six ans partagée entre des chefs avides, mus par des intérêts particuliers, n'offrait plus au visir Ali pacha qu'une proie facile à dévorer. Les uns, corrompus par ses présents, étaient entrés à son service; les autres, lui avaient livré des otages; et tous, tremblant au bruit de son nom, n'aspiraient plus qu'à vivre en paix dans leurs foyers. On était tranquille à Parga que le pavillon français mettait à couvert des fureurs de son implacable ennemi. L'Acrocéraune avait reçu le joug, tandis que

la Taulantie était agitée par les factions des beys d'Avlone qui trahissaient Ibrahim. En vain ce visir cherchait à les retenir dans son parti : comme il n'avait plus d'argent pour soudoyer des perfides qu'il avait enrichis, chacun d'eux se faisait un mérite de déserter sa cause. Du côté de la Thessalie la fortune n'était pas moins propice au tyran ; les armatolis, l'œil fixé vers l'armée russe du Danube, n'avaient rien tenté depuis la retraite de Paléopoulo, qui était venu cacher sa tête à Constantinople parmi les Grecs Ioniens alors protégés de la France. Véli paraissait s'affermir dans la Morée, indignée de ses déportements, mais plus libre qu'autrefois dans son culte : car il permettait de bâtir des églises, et le clergé avait à sa cour un crédit jusqu'alors inconnu aux Moraïtes, qui lui auraient pardonné ses exactions en faveur de sa tolérance, si son selictar Ismaël Pachô bey n'eût employé, pour se venger d'Ali, tous les moyens capables de rendre son fils odieux aux habitants du Péloponèse.

Ali, qui ne pénétra que plus tard les intentions de son élève, car Pachô bey avait été nourri à sa cour, se trouvait embarrassé d'affaires trop importantes pour s'occuper d'une intrigue encore enveloppée de ténèbres. Des symptômes de mécontentement se manifestaient dans l'Acarnanie; Jousouf Arabe l'informait que les vallées de l'Agraïde se repeuplaient de voleurs (1); les espérances de paix entre

(1) Jousouf Arabe avait été étonné, dans une assemblée qu'il tint à Carpenitzé en Étolie, de trouver les armatolis plus nombreux qu'avant les pertes qu'il leur avait fait éprouver. S'adressant à un de leurs capitaines nommé Athanase ou Rassos : « Voilà, lui dit-il, plusieurs années que je vous fais » la guerre sans relâche, comment arrive-t-il que vos bandes soient plus » fortes qu'auparavant ? — Vois-tu, répondit le capitaine, ces cinq jeunes » gens qu'il lui désigna ? eh bien, deux sont les frères, deux autres les » cousins, et le cinquième est l'ami d'un de mes braves que tu as tué dans » un combat. Ils sont accourus pour venger sa mort ; encore quelques années » de persécution ou de guerre, et toute la Grèce se rangera sous nos dra» peaux. »

la Russie et la Porte Ottomane s'éloignaient. Les Anglais, excités par Ali, avaient pris et abandonné la petite île de Paxos occupée par les Français; une inquiétude générale annonçait une crise que personne ne pouvait définir. Le visir paraissait aussi agité que ceux qu'il tourmentait. Il y avait des mouvements continuels de troupes, des allées et des venues de Janina à Malte, des croisements de courriers et d'intrigues; la nouvelle de la veille était contredite par celle du jour, qui se trouvait démentie par les bruits du lendemain, lorsque le satrape partit pour Prévésa. Ses troupes encombraient les routes, on parlait d'attaquer Leucade; mais à peine était-il arrivé dans la presqu'île de Nicopolis, qu'une nouvelle inattendue frappa de stupeur le tyran et son conseil.

Le 12 avril 1808, un courrier annonça qu'une vaste insurrection venait d'éclater dans la Thessalie. Le soleil paraissait à l'horizon, et des proclamations ordonnent aussitôt à l'armée de lever le camp. Le visir expédie ses ordres, et dans deux heures de temps, la flottille partie de Prévésa cinglait à pleines voiles sur le golfe Ambracique, en portant le cap vers Salagora, tandis que ses troupes franchissant les montagnes remontaient en hâte vers Janina.

Quelle main invisible avait excité un soulèvement aussi inattendu? Douze cents hommes, commandés par Euthyme Blacavas, capitaine des armatolis du canton de Cachia, formaient le noyau de l'insurrection. On attribuait son origine au désespoir et à la misère. Dans des temps ordinaires, c'était une de ces révoltes plutôt utiles que contraires au despotisme, parce qu'elles lui fournissent l'occasion d'exterminer des populations qui, en devenant nombreuses, seraient opposées à son essence, dont le but est de régner dans la solitude sur des êtres pauvres et avilis. Mais la chose s'expliquait autrement. Les Russes étaient au moment de dénoncer les hostilités, et Mouctar pacha, qui était monté à cheval dès le premier bruit des mouvements, mandait à

son père *qu'une traînée d'insurrections partielles se manifestait, à mesure qu'on en éteignait une.*

En effet, la ligne du Vardar s'embrâsa, et la direction de l'incendie, en s'étendant vers Philippopolis, permit au visir de publier que l'ancien archevêque d'Arta, Ignace, nommé par les Russes au siége métropolitain de Bukarest, n'était pas étranger à cette conflagration. Dans cette hypothèse on fit partir Gabriel, alors archevèque de Larisse, pour prècher la soumission aux mécontents, tandis que Mouctar, se précipitant sur des villages également épouvantés de son approche et de celle des révoltés, moissonnait des têtes au lieu de lauriers, devenus sacriléges sous la main de tous les tyrans qui gouvernèrent la Thessalie, depuis que Rome souilla ses campagnes du sang de ses citoyens. Son premier envoi à Janina fut de soixante-sept chevelures, qu'on exposa sur des pieux au milieu de la cour principale du sérail de Litharitza.

Cependant, Blacavas qui venait d'arborer l'étendard de la Croix sur le mont Olympe, commençait à faire entendre les *cris de liberté* et de *patrie*; mais comme il ne mêlait point à ces noms magiques celui des Russes, préconisés depuis deux générations d'hommes comme devant être les libérateurs de la Grèce, Ali parut moins inquiet. Il comprit que le mouvement était une tentative mal conçue, et l'immense majorité des paysans de la Thessalie, rassurée par les paroles du pieux archevèque Gabriel, demeura tranquille. Elle se félicita bientôt d'avoir pris ce parti, quand elle vit Euthyme transférer son quartier général dans l'île de Sciathos, et les pirateries maritimes partir de ce point pour infester l'Archipel. Enfin deux frégates turques qui étaient en station dans la mer Égée, ayant reçu ordre de se porter vers cet écueil, leur manœuvre refoula les mécontents dans les chaînes du mont Pélion, et l'insurrection si hautement annoncée dégénéra en brigandages, à la tète desquels on vit paraître des capitaines grecs et turcs.

C'étaient tour-à-tour Blacavas, traînant à sa suite cinq cents hommes, qui circulait dans le mont Othryx; Condo Elmas, mahométan d'Argyro-Castron; Habid bey de Janitcha près de Philatès; les frères Itcharei et quelques autres aventuriers, que la rapidité de leurs marches faisaient paraître dix fois plus nombreux qu'ils ne l'étaient. La bravoure se trouvait cependant de leur côté, et la terreur qu'ils inspiraient était si puissante, qu'un taureau aux cornes duquel ils avaient attaché des sarments de vigne enflammés, étant entré à Tournovo où Mouctar se trouvait cantonné, son apparition suffit pour faire prendre la fuite à ce pacha avec toute sa troupe.

Ali irrité d'un pareil affront, craignant la prolongation d'une lutte dangereuse, ordonna à son fils de traiter avec les révoltés; et son or, plus puissant que ses armes, eut bientôt réduit Euthyme Blacavas à ses propres forces. Il dut céder en se retirant de montagnes en montagnes; et quand la terre lui manqua sous ses pieds, Trikéri lui offrit encore un asile, d'où il pouvait se réfugier dans les îles de l'Archipel...... Mais il entend les cris des chrétiens qu'on menace d'égorger s'il ne se rend; il se reproche d'avoir compromis leur existence, il accepte une capitulation en vertu de laquelle il repasse en terre ferme, avec promesse de *la vie sauve* qui lui était garantie par Mouctar pacha. Il savait à quoi s'en tenir à cet égard! *Je vais mourir*, dit-il aux siens; *je connais la foi des Turcs ; réservez vos bras pour des temps plus heureux ; fuyez.* Il parut avec une égale assurance devant son ennemi, qui aurait peut-être respecté la parole donnée, s'il n'avait été le lieutenant d'un homme pour qui les serments ne furent jamais qu'un des artifices de sa politique habituelle pour mieux tromper.

Ce fut à Janina, attaché à un poteau planté dans la cour du sérail, que je revis Euthyme Blacavas, que j'avais autrefois rencontré à Milias dans le Pinde avec ses soldats. Les rayons d'un soleil brûlant frappaient sa tête bronzée

qui défiait la mort, et une sueur abondante coulait de sa barbe épaisse. Il connaissait son sort; et plus tranquille que le tyran qui savourait l'idée de répandre son sang, il leva vers moi ses yeux remplis de sérénité, comme pour me prendre à témoin de son heure suprême. Il la vit approcher, cette heure redoutable pour le méchant, avec le calme du juste. Il sentit, sans frémir et sans se plaindre, les coups des bourreaux; et ses membres, traînés à travers les rues de Janina, montrèrent aux Grecs épouvantés les restes du dernier des capitaines de la Thessalie.

Hélas! pourquoi une fin si glorieuse était-elle entachée d'une faute qui avait entraîné tant d'innocents au tombeau? Mais le supplice et la révolte d'Euthyme préparaient le triomphe d'un faible mortel qui n'avait pour armes que la douceur et la prière; ils allaient révéler la gloire d'un de ces confesseurs de J.-C., destinés à soutenir les timides dans la tempête, dont le sang, confondu avec celui du guerrier, réhabilita par son martyre la fidélité que la religion commande aux chrétiens.

Démétrius, enfant de la colonie valaque de San-Marina dans le Pinde, religieux de l'ordre de St.-Basile, transporté de cette charité évangelique qui fut toujours le caractère de l'apostolat au temps des persécutions, parcourait dans ces jours orageux les cantons agités de la Thessalie, pour calmer les Grecs et les ramener au joug de l'obéissance. Dénoncé comme séditieux, et conduit avec Euthyme, il avait comparu chargé de fers devant le satrape de Janina. On voulait lui faire supposer des complices, afin d'envelopper dans une fausse conspiration les prélats orthodoxes qui occupaient les trônes ecclésiastiques de la Thessalie. Mais animé d'une foi brûlante, il avait témoigné la vérité du Dieu vivant; et ses réponses enflammèrent la colère du visir, qui s'exhala dans un dialogue digne d'être transmis à la chrétienté, comme un de ces exemples destinés à illustrer le martyrologe de l'église militante. : — Tu as annoncé, lui

dit Ali, le règne de J.-C., et par conséquent la chute de nos autels et de notre prince? — D. Mon Dieu règne de toute éternité et pour l'éternité, et je révère les maîtres qu'il nous a donnés? — A. Que portes-tu sur ta poitrine? — D. L'image vénérable de sa sainte Mère? — A. Je veux la voir. — D. Elle ne peut être profanée; ordonnez qu'on détache une de mes mains, et je vous la présenterai. — A. C'est ainsi que tu égares les esprits; nous sommes des profanateurs? Je reconnais à ce discours l'agent des évêques, qui appellent les Russes pour nous asservir. Nomme tes complices. — D. Mes complices sont ma conscience et mon devoir, qui m'obligent de consoler les chrétiens, et de les rendre dociles à vos lois. — A. Dis aux tiennes, *chien de chrétien*. — D. Ce nom fait ma gloire! — A. Tu portes une image de la Vierge, à laquelle il y a, dit-on, des prestiges attachés? — D. Dites des prodiges. La mère de mon Sauveur est notre intercesseur auprès de ce fils immortel et Dieu; ses miracles pour nous sont de tous les jours, et tous les jours je l'invoque. — A. Voyons si elle te défendra: bourreaux, qu'on l'applique à la torture.

A ces mots prononcés avec l'accent de la fureur, les pages du satrape se cachent, tandis que les exécuteurs, saisissant le religieux, le renversent aux pieds du tyran, qui lui crache à la figure. On lui arrache la sainte image; on enfonce lentement des roseaux aigus sous les ongles de ses mains et de ses pieds; on en perce ses bras, et au fort des douleurs, on n'entend de sa bouche que ces paroles d'amour : *Seigneur, ayez pitié de votre serviteur; reine des cieux, priez pour nous*. Le tourment des roseaux étant fini, on applique autour du front vénérable du confesseur de J.-C. une chaîne d'osselets, qu'on serre avec effort, en lui criant *de s'accuser et de nommer ses complices*: mais elle se brise sans lui arracher aucune plainte. Le martyr n'est sensible qu'aux outrages de l'impiété contre l'Éternel. Les bourreaux fatigués demandent que les tortures soient sus-

pendues jusqu'au lendemain, et le patient est plongé au fond d'un cachot humide.

Le satrape n'assista plus aux épreuves qui recommencèrent par son ordre, en suspendant Démétrius la tête en bas, sur un feu de bois résineux, avec lequel on lui brûle lentement la peau du crâne. On craint, par inhumanité, de laisser échapper sa vie, et on le retire du brasier pour le couvrir d'une table, sur laquelle les familiers du tyran montent et dansent, afin de briser ses os.

Victorieux de cette dernière torture, Démétrius, éprouvé par les roseaux, par le feu et l'estrapade, est scellé dans un mur en laissant sa tète libre au milieu de la maçonnerie; on l'y nourrit pour prolonger ses douleurs, et il n'expire que le dixième jour, en invoquant le nom du Tout-Puissant. Ses dernières paroles furent celles de saint Babylas, évèque d'Antioche, mourant comme lui entre les mains des ennemis de la Croix : *Retourne, mon ame, dans le sein du repos; le Seigneur t'a accordé le prix du combat* (1).

Ce triomphe du chrétien étonna l'Épire; on cita aussitôt Démétrius comme un saint. Un mahométan de Castoria, témoin de ses souffrances, demanda le baptême, qui lui mérita quelque temps après la palme du martyre (2). On parla de miracles opérés par le seul nom du confesseur de J.-C.; et un de ceux qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que son sang apaisa la rage du tyran, et qu'il fut la victime ex-

(1) Ἐπίστρεψον, ψυχή μου, εἰς τὴν ἀνάπαυσίν σου, ὅτι ὁ Κύριος εὐήργησέ σε Psalm. cit. a Chrysostom. orat. de s. Babyl. et Philostorg. histor. Eccles. lib. VII, cap. 8.

(2) Suivant les lois mahométanes, *tout Turc qui embrasse une religion étrangère est puni de mort*. Hassan de Castoria, régénéré par le baptême, vivait oublié au fond de l'Acarnanie, sous le nom de Georges, cultivant un terrain qu'il avait loué. Comme il était remarquable par sa piété et la pureté de ses mœurs, il ne tarda pas à être découvert par Metché Bono, mousselim d'Ali pacha, qui le fit périr dans des supplices tels, que je ne peux en citer qu'une particularité, *qui fut de lui introduire dans les entrailles une sonde de fer rougie à blanc;* je ne saurais consigner les autres détails.

piatoire de la Thessalie, où les vexations et la persécution cessèrent.

Tandis que la paix renaissait aux bords du Pénée, où l'archevêque Gabriel consolait les chrétiens, le sérail d'Ali était en proie aux inquiétudes. On l'accusait à Constantinople d'avoir suscité les derniers troubles de la Thessalie pour se dispenser de se rendre à l'armée, où il était appelé ainsi que ses fils.

Hakib pacha devenu l'oracle du divan ne lui laissait aucun repos. Il savait que la faction qui avait renversé Sélim III du trône, agitée par Ali, ne regardait ses desseins qu'à moitié accomplis, aussi long-temps que ce malheureux prince vivrait. Son ennemi faisait répandre dans le public, que le monarque captif devait être enlevé de sa prison et remis à Moustapha Baïractar, qui s'entendait avec les Moscovites pour le rétablir sur le trône d'Ottman. Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer les janissaires, parmi lesquels les capi-tchoadars d'Ali répandaient un or sacrilége employé plus d'une fois de nos jours à frapper des têtes augustes. Le délit était flagrant, et si on ne prit pas des mesures énergiques pour sauver Sélim, c'est qu'*il est de la triste condition des rois, qu'on ne croie jamais à la possibilité de tramer leur perte que lorsqu'ils ont péri sous les coups de quelque assassin* (1).

On résolut de contreminer l'intrigue par l'intrigue, et pour manœuvrer le grand conspirateur, on lui retira le gouvernement de la Macédoine Cisaxienne. Kourchid pacha, homme d'une fidélité éprouvée, ancien vice-roi d'Égypte, et l'un des lieutenants de l'amiral Kutchuk Hussein, fut en conséquence nommé Romili vali-cy ou lieutenant-général de Romélie, et Moustapha Baïractar, profitant d'un armistice conclu avec les Russes, résolut de venger la majesté outragée de Sélim III.

(1) *Voyez* Sueton. Vit. Domit. cap. XXI, et Vit. Avid. Cæs. A. Vulgat. Gallican.

La révolution opérée à Constantinople par Cabakdgi-Oglou s'était peu fait ressentir dans l'armée où se trouvaient le grand-visir, et tous les ministres de la Porte. Le janissaire Aga, partisan du Nizam-y-Dgédid, y avait été massacré par ses janissaires, et le visir suprême, homme d'un caractère faible, ayant perdu sa place en conservant sa fortune, on lui donna pour successeur un ancien ministre appelé Tcheleby pacha. Ainsi il y avait eu de légers changements au camp, où ce qui restait de fidèles musulmans semblait s'être réfugié.

La capitale, au contraire, était le séjour de l'anarchie. Mousta pacha et le Mouphti, restés maîtres du gouvernement sous un prince tel que Moustapha uniquement occupé de frivolités, n'avaient pas tardé à se diviser. Le conflit de l'autorité religieuse et civile, en suscitant la haine la plus violente entre les deux ambitieux, avait donné une nouvelle importance à Cabakdgi-Oglou, qui s'attacha au parti du Mouphti. Il triompha avec cet appui, et Mousta pacha déposé et envoyé en exil, fut remplacé par un nommé Tayar, homme immoral qui céda au grand prêtre d'Islam, et caressa avec soin Cabakdgi-Oglou ainsi que ses milices.

Depuis ce changement tout fut livré à l'intrigue, et Cabakdgi, se trouvant mêlé dans les affaires, devint le médiateur même des puissances chrétiennes qui avaient à traiter avec la Porte Ottomane. C'était par son entremise qu'avaient lieu les négociations de la France et de la Grande-Bretagne; car sir Arthur Paget, qui s'était rendu aux Dardanelles, avait renouvelé des propositions de paix qui ne furent pas écoutées. Cabakdgi, recherché par l'ambassadeur Sébastiani, s'était prononcé pour le parti français : il s'ensuivit une lutte orageuse avec le nouveau Caïmacan Tayar pacha. Il fut destitué à son tour; et comme on lui permit de se rendre à l'armée, il alla porter son chagrin et ses désirs de vengeance à Routchouk, auprès de Moustapha Baï

ractar, dont il connaissait les vues ambitieuses et la haine contre les auteurs de la dernière révolution.

Le ministre disgracié fut parfaitement accueilli, et il lui devint facile, en faisant connaître la situation des affaires de Constantinople, de décider Moustapha Baïractar à s'adresser au grand visir qui était mécontent de l'anarchie, pour rétablir Sélim III sur le trône.

Il envoya en conséquence un de ses affidés auprès du chatir azem qui était retiré à Andrinople depuis le traité de Tilsitt; et cet émissaire ayant réussi à le mettre dans son parti, à la seule condition de renverser Cabakdgi-Oglou et le Moufti, la question se simplifia. Quant à la partie des projets de Moustapha Baïractar tendant à la restauration de Sélim III, on la tint soigneusement cachée au grand-visir. On convint ensuite que Baïractar se rendrait à son quartier-général avec quatre mille hommes, pour contenir les janissaires qui se trouvaient dans cette ville.

Ces propositions ayant été acceptées, on vit presque aussitôt paraître sur les bords de l'Hèbre Baïractar avec le nombre de soldats qu'il avait annoncé. La célérité de sa marche étonna, et quand on apprit que cette avant-garde était suivie de douze mille hommes, chacun voulut fuir : il n'en était plus temps. Le Bulgare s'était emparé des routes. Il rassura cependant le divan en le comblant de largesses, en cantonnant ses soldats dans les villages, et en s'établissant avec une faible escorte au sein d'Andrinople qui était occupée par les troupes du grand-visir.

On tint ensuite conseil pour exécuter le projet mis en délibération, et Baïractar trancha la difficulté en persuadant au grand-visir de rentrer avec l'oriflamme de l'empire, ou sangiac chérif, à Constantinople. *Reprenez vos fonctions*, lui dit-il, *je suivrai votre marche pour vous soutenir. Je ne resterai dans la capitale que le temps nécessaire pour détruire les yamacks et affermir votre administration.*

Ce projet fut unanimement approuvé, et on résolut de le mettre de suite à exécution.

Dès que ces dispositions furent connues à Janina, Ali tomba dans une profonde mélancolie, et les agents du cabinet britannique qui se trouvaient à sa cour s'empressèrent de regagner les vaisseaux de leur croisière. Le tyran ne recevait plus que des courriers, pour le sommer de se rendre à l'armée. Il répondait qu'il était accablé d'années, il feignit de tomber malade; et un grand personnage envoyé de Constantinople pour constater le fait, disparut en route. Deux capigi bachi qui se croyaient mieux inspirés parvinrent jusqu'à lui, signèrent un *Ilam*, reçurent de l'argent, et munis de cette déclaration, regagnèrent le camp de Moustapha Baïractar, où ils furent pendus avec leur procès-verbal attaché au dos. Le redoutable Bulgare, inaccessible aux présents et aux supplications, avait pris son parti : « Retourne vers Ali Tébélen, » dit-il à Hassan effendi son capi-tchoadar; « annonce-lui que je viens de pro- » longer la trève avec les Russes, et que tu m'as vu partir » pour Constantinople, afin d'y rétablir l'ordre. Il n'y » aura désormais entre le traître et moi d'autre rapproche- » ment que celui qu'il faudra franchir pour faire tomber » sa tête et celle de sa race criminelle. Si je succombe dans » l'entreprise que je médite, apprends-lui que j'ai légué le » soin de ma vengeance, à mon lieutenant Kourchid pa- » cha. Je te fais grace de la vie, tu peux partir ».

La foudre qui éclaterait au milieu d'une foule de conjurés réunis pour consommer un attentat, ne produirait pas un effet plus terrible que cette déclaration transmise à Ali pacha par Hassan effendi son capi-tchoadar, qui s'était prudemment retiré à Constantinople, au lieu d'en venir faire part à son maître. Mouctar déclara aussitôt qu'il renonçait à son sangiac de Lépante; son père voulait abdiquer et il parlait même de se retirer à Tébélen. Une proclamation qui défendait aux habitants de Janina de sortir après le

coucher du soleil, lui permit de renvoyer secrètement sa sœur à Liboôvo, de la faire suivre de son propre harem, et à la faveur des nuits il commença à déménager ce qu'il avait de plus précieux.

Cependant, avant de céder le terrain, le satrape s'avisa de recourir, en désespoir de cause, à l'ambassadeur de France près la Sublime-Porte, afin de détourner, s'il était possible, le glaive de la justice levé sur sa tête.

Pour arriver à ce but, il crut devoir s'adresser d'abord au consul-général de France, auquel il fit des propositions par l'entremise des beys de la Thesprotie, Ibrahim Dem, et Mahmoud Delvino. Promesses, séductions, trésors, rien ne fut négligé. Ce n'étaient plus de vaines paroles, mais une tonne d'or, d'environ huit cent mille francs, qu'on mettait à ses pieds. Que de hauts personnages ont cédé pour moins! Mais au grand étonnement des embaucheurs turcs, celui qui avait bravé les poignards et le poison, auquel on ne demandait *qu'une lettre*, n'eut pas de peine à dédaigner les trésors du satrape : « Je ne suis pas venu à Janina pour » m'enrichir, » et il laissa Ali aux prises avec ses inquiétudes.

Elles ne furent pas de longue durée. Tandis que l'armée de Baïractar s'avançait vers Constantinople, en répandant le bruit que la paix était conclue avec les Russes, un émissaire nommé Hadgi Ali, muni d'un firman de mort délivré par le grand-visir, s'était dérobé aux regards pour surprendre Cabakdgi Oglou.

Ce coryphée de l'anarchie vivait retiré avec ses yamacks à Phanaraki, château situé à l'embouchure de la mer Noire, lorsqu'au bout de trente-six heures de marche Hadgi Ali, suivi d'une escorte de cavaliers, entoure nuitamment sa demeure. Accompagné de quatre hommes déterminés, il frappe à la porte, en annonçant une dépêche pressée du caïmacan. On ouvre; Hadgi Ali s'empare du portier qu'il livre à ses soldats, pénètre dans le harem, saisit Cabakdgi

au milieu de ses femmes éplorées, et l'entraîne. — « Qu'ai-je » fait? Que voulez-vous de moi? Permettez-moi de faire » mes prières ! » — Meurs scélérat! et Cabakdgi tombe sur le seuil de sa demeure percé d'un coup de poignard. Sa tête, aussitôt coupée, est remise à un cavalier chargé de la porter à Moustapha Baïractar, qu'il trouva avec le grand-visir à dix lieues de Constantinople.

Le sultan, qui est toujours informé le dernier de ce qui se passe, délibérait pendant ce temps; et quand il apprit par les lettres que lui adressèrent son grand-visir et Baïractar qu'ils ne demandaient que le licenciement des yamacks, le changement du moupliti et des têtes, il respira. « Qu'on » tue ceux qu'ils voudront, » dit-il, « qu'on confisque » leurs biens et qu'on me les donne : je consens à tout ce » qu'on voudra, pourvu qu'on me permette de régner. »

Aussi vain que barbare, Moustapha IV se rendit dès le lendemain au camp de son grand-visir, où il caressa beaucoup Baïractar, qu'il nommait son libérateur.

Celui-ci feignant autant de modestie que de douceur, semblait être un génie tutélaire suscité pour réparer les maux de l'empire. On était charmé de ses manières affectueuses! Il répondit aux ambassadeurs qui venaient le visiter : « Qu'il remerciait le ciel d'avoir pu délivrer le Grand-» Seigneur de l'oppression sous laquelle il gémissait, et » qu'il ne lui restait d'autre désir que de retourner le plus » promptement possible sur le Danube, dès que son armée » serait remise de ses fatigues. »

Baïractar restait ainsi tranquille au camp, mais ses amis agissaient; et, au bout de quelques jours, tout étant prêt, on profita d'une promenade que le sultan faisait sur le Bosphore pour accomplir le grand œuvre de la restauration de Sélim III.

On en fait part au grand-visir, qui hésite. Baïractar lui arrache alors le sceau de l'empire, qu'il convoitait, le constitue prisonnier, commande aux soldats de prendre les ar-

mes, et se dirige vers Constantinople. On publie que la paix est conclue avec les Russes à des conditions avantageuses. La joie est générale; des acclamations accompagnent l'armée jusqu'à l'entrée du Sérail. Les janissaires s'inclinent à la vue du sangiac chérif, et laissent pénétrer dans la première cour la colonne nombreuse qui l'accompagne. Elle approche de la seconde enceinte, quand la herse qui en ferme la porte tombe, et arrète les flots du peuple prêt à pénétrer dans l'intérieur du palais.

Les gardes de Baïractar commençaient à l'ébranler, quand le chef des eunuques blancs se présenta aux créneaux et demanda ce qu'on voulait. — *Ouvre*, répond d'une voix tonnante le Bulgare, *je viens rapporter le sangiac chérif!*

On allait lui obéir, quand le bostandgi bachi, repoussant l'eunuque, déclara qu'on n'entrerait pas sans une permission du sultan Moustapha. — « Il ne s'agit plus de Mous-» tapha, » s'écrie Baïractar, « c'est au sultan Sélim à com-» mander! il est notre empereur, notre maître! nous ve-» nons l'arracher à ses ennemis, et le remettre sur le trône » de ses ancètres. »

Pendant ce conflit, le sultan Moustapha était rentré au sérail par une porte secrète que les conjurés avaient négligé de faire garder. Instruit de la demande des révoltés, il leur fait annoncer par l'organe d'un eunuque que Sélim allait bientôt paraître, et qu'ils eussent à se tranquilliser.

Il était un peu plus de midi; Sélim III s'acquittait de la prière canonique, quand le kislar-aga, ou chef des eunuques noirs, entra dans l'appartement du prince. Profitant du moment où il s'inclinait en prononçant le nom de *Allah!* ses satellites lui enlacent un cordon autour du cou, et, après une vigoureuse résistance, la victime royale tombe suffoquée! Son cadavre est déposé aux pieds du tigre couronné, qui l'attendait dans l'anti-chambre : *remettez*, dit-il ironiquement, *le sultan Sélim à Baïractar, puisqu'il le demande.*

Des eunuques le transportent au guichet de la seconde

enceinte. La herse se lève; Baïractar se présente pour offrir ses hommages à son maître : il n'aperçoit que son cadavre mutilé! *Malheureux prince!* s'écrie-t-il, *qu'ai-je fait! J'ai voulu te rétablir sur le trône, et je suis la cause de ta mort! Était-ce là le sort réservé à tes vertus?* Il tombe à genoux, baise ses pieds et ses mains, verse des larmes, fait entendre des sanglots. Il s'oubliait, lorsque le capitan-pacha, Seïd-Ali, le relève en disant : *Convient-il au pacha de Routchouk de pleurer comme une femme? Sélim veut être vengé. Ne permettons pas à un lâche tyran de jouir du fruit d'un attentat et de s'affermir sur le trône par l'assassinat du dernier des rejetons d'Ottoman, Mahmoud II.*

Baïractar, sortant d'une espèce d'assoupissement, donne ordre d'arrêter le sultan Moustapha et de proclamer Mahmoud II sultan. Il s'écrie en rugissant : *Que les têtes des esclaves qui ont porté les mains sur Sélim III tombent à l'instant!*

On obéit : conseillers, eunuques exécuteurs meurent percés de coups. Moustapha IV, arrêté, est traîné en prison; deux de ses sultanes, enceintes, sont précipitées dans le Bosphore, et Mahmoud, caché sous une pile de tapis, est amené couvert de poussière devant Baïractar, qui le salue Padischa. Il baise la terre près de ses pieds, il attend que le monarque lui ordonne de se relever pour lui souhaiter un règne prospère; et le même jour témoin de la mort de Sélim III, de l'incarcération de Moustapha IV, le 28 juillet 1808, vit monter au trône le fils d'Abdoulhamid, Mahmoud II, prince que l'enfer destinait à se signaler par la grande persécution de l'Église d'Orient.

Ce fut ainsi, sur les débris fumants du trône de son oncle et de son frère, que Mahmoud, blessé dans la lutte qui précéda son intronisation, ceignit le sabre d'Ottoman. Il fit aussitôt périr un fils de son frère Moustapha, âgé de trois mois, et coudre dans des sacs de cuir quatre sultanes enceintes, qu'il ordonna de jeter dans les flots du Bosphore.

Ainsi la terreur s'assit avec le nouveau prince au timon de l'état, et ses premiers édits furent des arrêts de mort, présages terribles d'un règne conçu au sein d'un double régicide, annoncé par des sacriléges, perpétué par le meurtre et destiné à inonder de sang chrétien les plus belles contrées de l'ancien continent.

Encore étourdi de la commotion populaire qui l'élevait à l'empire, Mahmoud II, entouré de cadavres et de têtes, aperçut au milieu de la tourmente les dons qu'Ali pacha s'était empressé de lui offrir. Deux mille bourses en or (un million), reste des sommes que ses capi-tchoadars avaient touchées pour exciter le soulèvement dans lequel Sélim avait péri, frappèrent les regards du jeune sultan. Flatté de cet hommage, il daigna en témoigner sa satisfaction au visir de Janina *son esclave dévoué*, en lui envoyant un poignard enrichi de quelques diamants, et les *barats*, ou *lettres patentes* qui le continuaient, ainsi que ses fils, dans leurs charges et dignités. La commission de Kourchid pacha fut en même temps révoquée, avec ordre de se rendre à Alep, où des séditions alarmantes s'étaient manifestées.

Tant de changements imprévus portèrent subitement Ali de la crainte au dernier degré de l'orgueil et de l'arrogance. Aussi incapable de supporter l'adversité que la bonne fortune, il osa se vanter hautement que la révolte des janissaires et le régicide de Sélim étaient son ouvrage. Il ne craignit pas dans son délire de nommer ses complices, et il eut la témérité de reproduire la question de la guerre contre la France.

A ce signal, les émissaires du cabinet britannique, qui avaient fui pendant le choc des partis, comme les alcyons aux approches de la tempête, accostèrent de nouveau les rivages de la Grèce. Ils apportaient des dons magnifiques aux modernes Atrides, et depuis la capitale du Péloponèse, où siégeait le rejeton du crime, Véli Ali-Zadé aux mœurs dissolues, jusqu'au fond de la Hellopie, on ne rencontrait

que gens en uniforme de la Yeomanry, voyageant avec de larges parasols, qui venaient faire leur cour à l'assassin de Sélim III. Ils lui devaient de la reconnaissance, car il était depuis deux ans un des instruments de leur politique. Son agent, Seïd Achmet, venait de l'informer que lord Castlereagh s'était décidé à envoyer aux Dardanelles un plénipotentiaire chargé de travailler au rétablissement de la paix.

La Porte Ottomane qui met son orgueil à être recherchée des souverains, sans jamais demander l'amitié d'aucun prince chrétien, avait exigé cette déférence : et le rapprochement avec l'Angleterre avait été sagement résolu dans le divan, depuis qu'on y avait eu connaissance du résultat de l'entrevue des empereurs Napoléon et Alexandre. On était révolté du partage qu'ils s'étaient fait, en adjugeant à la Russie les provinces Ultra-Danubiennes, tandis que Napoléon confisquait le trône d'Espagne au profit de sa famille. L'Angleterre, indignée alors de voir parquer les peuples comme des troupeaux, qu'on brocante avec les terrains vagues sur lesquels ils habitent, avait crié au scandale et à l'immoralité. Malgré cette juste indignation, ses négociations furent conduites avec une indifférence si mystérieuse, qu'on n'y ajouta foi qu'en voyant arriver M. Adair à Constantinople, où il déploya le caractère d'ambassadeur de S. M. B. Les vanités drogmaniques furent confondues. Les salons ministériels dominants se trouvèrent désappointés ; et Ali, qui n'était jamais plus content que quand il croyait avoir compromis son gouvernement, tressaillit comme un tigre ravi d'entendre ouvrir les barrières du cirque, où il va s'enivrer de carnage et de sang. Il s'imaginait que Napoléon allait lancer ses armées dans l'Orient; il ne voyait que le plaisir de dévaster en attendant Parga, sans se douter, l'insensé qu'il était, qu'une volonté de ce monarque pouvait l'anéantir.

Bonaparte n'avait pas songé à briser les fers des Grecs.

Le divan ne prit jamais d'alarmes à cet égard sur le compte de l'*enfant du destin* (1), qui eût été caliphe dans Bysance, avec autant de philanthropie qu'il était empereur à Paris. Mais il ne fut pas sans quelques inquiétudes, lorsque le prince Prosoroffski, commandant en chef des armées russes du Danube, notifia aux plénipotentiaires Ottomans réunis à Bukarest, qu'en vertu d'une disposition spéciale du traité de Tilsitt, l'empereur Alexandre ayant accédé au système de blocus continental, il n'entendrait à aucunes propositions avant que sir Adair ne fût éloigné des possessions Ottomanes. Cette déclaration apportée à Péra par le colonel Bock, aide-de-camp du généralissime russe, ayant été signifiée au divan par M. Florimont De La Tour Maubourg, chargé d'affaires de France, fut reçue comme elle le méritait, auprès d'un ministère qui se souvient encore parfois de son ancienne énergie. Le sultan rappela ses envoyés qui se trouvaient à Bukarest, et on se prépara de part et d'autre à la guerre.

Mahmoud, en parvenant à l'empire, se trouvait sans conseil, sans finances et presque sans armées; car, quoique les journaux de Vienne, obséquieux serviteurs de tous les sultans, lui entretinssent une armée formidable de janissaires et de cavalerie, il y avait à peine trente-cinq mille hommes au camp de Choumlé. On fit donc circuler des firmans d'un bout à l'autre de l'empire, pour appeler les vrais croyants à la défense de la religion et du trône. On lut ces diplômes dans les mosquées; on les publia à Janina, et le Calchas d'Ali pacha Mehemet-Chérif, qui n'était pas membre de la milice combattante, s'écria dans le divan de son maître, *qu'il fallait retrousser ses manches et marcher sabre en main aux infidèles*, sans que les proclamations ni ses cris donnassent de soldats.

Le fanatisme, qui n'a plus pour aliment le prosélytisme

(1) Surnom que les Turcs donnaient à Napoléon, qu'ils regardaient comme l'envoyé de Dieu et son bras vengeur.

ou la persécution, ne pousse depuis long-temps les Turcs qu'aux séditions et aux désordres. On voulut cependant encore toucher la corde vermoulue de la superstition, en faisant entrer processionnellement à Janina un poil de la barbe de Mahomet, que des hadgis ou pèlerins rapportaient de Médine. Une nombreuse mascarade de derviches sortit à la rencontre de la relique en psalmodiant des versets du Koran, et on la déposa entre les mains d'un santon janiote, qui jouissait d'une haute réputation parmi les Schypetars mahométans.

Jousouf, c'était le nom de ce cheik, muni de la relique précieuse, ne tarda pas à lui faire rendre des oracles, non moins véridiques que ceux de Dodone. Du fond de son hiéron, établi dans une cabane voisine de la mosquée de Calo pacha, qui a succédé à l'église de Saint-Michel Archange, depuis l'année 1447 (1), il leva la main contre le sérail du tyran pour le maudire s'il ne consentait à laisser partir les Timariots et les Spahis, qu'il avait empêchés de marcher depuis le commencement de la guerre, contre les Russes. Il lui ordonna d'armer ses fils Mouctar et Véli, que le sultan appelait vainement sous le *sangiac-chérif*; et celui au nom de qui tout tremblait dut incliner sa tête devant un pauvre faquir couchant sur une natte de paille, vivant de pain, d'olives, et n'ayant pour boisson que l'eau du lac. On lui offrit un palais pour acheter son silence, il le refusa; on lui présenta de l'or, il le repoussa; on voulut l'intimider, il tonna! et des centaines de Schypetars, accourus à sa voix, demandèrent à s'enrôler. Ses paroles rassuraient les soldats destinés à former les contingents des fils du satrape, car la renommée portait sa voix jusqu'au sein des montagnes du Péloponèse. Le peuple prétendait que le cheik Jousouf avait la faculté de se transporter sept fois où bon

(1) Ce fut en 1447, sept ans avant la prise de Constantinople, qu'Amurat II ordonna de transformer toutes les églises de l'Épire en mosquées, et de forcer les habitants à embrasser le mahométisme.

lui semblait. Ainsi, il savait à point nommé, *qu'une jeune fille, traînée sur un char aérien par deux dragons ailés, descendrait du ciel, et que, suivie de quarante mille serpents, elle dévorerait les armées rebelles des Serviens*, qui avaient été soulevés et long-temps soutenus par le prince Constantin Hypsilantis, hospodar de Valachie, réfugié à Témeswar.

Rassurés par cette prophétie, et munis d'une poudre propre à aveugler les Russes, que cheik Jousouf leur distribuait, quand on en viendrait à l'arme blanche, les beys du Chamouri se mirent en route. Quant aux fils d'Ali, ils temporisèrent et ne partirent que le plus tard qu'ils purent pour se tenir le plus loin possible des baïonnettes moscovites.

Tandis que la superstition prêtait ainsi son appui au sultan, contradictoirement aux vues d'Ali pacha, obligé de reculer devant l'autorité du cheik Jousouf, que sa propre crédulité considérait comme un oracle ; le capitaine Leack que j'avais entrevu à Prévésa, lorsqu'il y toucha pour communiquer au visir les premières espérances d'un rapprochement entre l'Angleterre et la Turquie, venait de reparaître dans ce port. Il y arrivait à bord d'un vaisseau de transport chargé d'artillerie et de munitions de guerre, que lord Castlereagh envoyait à son allié Ali pacha. Placé au voisinage de nos nouvelles possessions dans la mer Ionienne, on se flattait que sa turbulence occasionerait une rupture entre la France et la Porte Ottomane, et on le caressait. On faisait différentes versions à ce sujet; on parlait encore une fois de guerre contre Napoléon, et le vieux satrape devait être l'Agamemnon d'une ligue mahométane qui amusait les Français plus qu'elle ne les inquiétait.

Malgré cette attitude, le tyran se trouvait néanmoins sans sécurité aussi long-temps que son antagoniste Baïractar, fléau déclaré de tous les régicides qui avaient participé au meurtre de Sélim III, resterait au timon des affaires de

l'état. Ne pouvant espérer de le corrompre, il avait chargé ses agents de profiter des moindres circonstances pour le décrier, et l'intronisation de Mahmoud II, qui fut célébrée la 11 août 1808, leur en fournit bientôt le prétexte.

Le Bulgare, au lieu de paraître à la cérémonie, suivant la coutume des grands visirs, avec un entourage de valets de pied et de bâtonniers, s'y était montré entouré de trois cents schypetars Guègues, armés de toutes pièces, et tenant un pistolet à la main. Les Oulémas crièrent aussitôt au scandale. Excités par quelques présents que les émissaires d'Ali firent aux plus adroits, ils représentèrent d'abord le chatir azem comme un aventurier insolent. On murmurait, lorsque, pour prévenir leurs manœuvres, Baïractar fit trancher la tête à Tayar pacha, auquel il devait son élévation; exila le capitan pacha Seid Ali, accusé de fomenter des troubles, en faisant prévenir les fanatiques qu'il briserait toute espèce de résistance à coups de sabre, s'il entendait à l'avenir parler de mécontentement.

Les intrigants furent consternés. Cette espèce d'hommes dont l'esprit est dépourvu de talents, et l'ame de vertus, qui abondent en tout pays, et auxquels il ne manque que du courage pour devenir de grands criminels, garda le silence; et le Mouphti ayant rendu des oracles conformes aux volontés de Baïractar, qui lui prescrivait ses réponses, il reprit en sous-œuvre le projet de rétablir sous une autre domination le Nizam-y-Dgédid.

Persuadé qu'on s'y était jusqu'alors mal pris pour arriver au but qu'il se proposait, en croyant que si Pierre Ier avait réussi à métamorphoser les Moscovites en hommes, il pourrait également transformer les janissaires en soldats, il n'annonça qu'une réforme dans ce corps. A l'instigation de ses conseillers, il résolut de suivre une route nouvelle. Oubliant qu'il n'existe pas de nation partout où le monarque est absolu, il décida sans s'en douter d'en créer un simulacre, en convoquant à Constantinople un grand divan,

composé des notables de l'empire, afin de réviser et faire exécuter les statuts de Soliman le Magnifique.

On adressa à ce sujet des lettres de convocation aux visirs, pachas, ayans et grands feudataires de l'empire, en leur enjoignant de se rendre à la Sublime Porte de félicité dans le courant de la lune de Rebewl-Alker, correspondant au mois d'octobre 1808. On leur accordait la faculté de s'y présenter avec une escorte ou par représentants auxquels on donnait la même prérogative : l'ordre était si impératif que les deux tiers des députés étant arrivés dans la capitale, le visir suprême s'empressa de faire l'ouverture du grand divan des notables dans la salle d'audience de son palais.

Baïractar, entouré des ministres, des conseillers d'état et des mollas, après avoir exposé à cette assemblée la gloire primitive de l'Empire Ottoman, la perte de quelques-unes de ses provinces, les abus qui avaient dégradé le corps des enfants de Hagdi Bektadgi, proposa : 1° de détruire la vénalité des emplois dans les ortas; 2° de caserner les janissaires non mariés ; 3° de n'accorder de solde qu'à ceux qui seraient en activité de service; 4° de défendre la vente de la solde par anticipation ; 5° de réviser le tableau des pensions accordées ; 6° d'améliorer les réglements sous le rapport de l'habillement et des subsistances; 7° d'obliger les janissaires à se conformer aux canons de Soliman pour la discipline et les exercices ; 8° d'ordonner l'adoption immédiate dans toutes les troupes ottomanes de certaines armes perfectionnées, et de quelques manœuvres qui donnent aux infidèles des avantages énormes sur les Mahométans.

Le grand-visir, après avoir exposé ce tableau de mesures salutaires, ne dissimula point à l'assemblée qu'il allait soulever contre lui une foule de personnages puissants qui retiraient des profits considérables des vices de l'administration militaire ; qu'on traiterait ses réformes d'innovations impies, mais qu'il comptait sur l'appui des honnêtes gens. Il finit par proposer l'établissement de quelques corps régu-

liers sous la dénomination de Seymens bachis, en invitant chacun à émettre librement son opinion par écrit et en s'engageant à soutenir le katti-chérif impérial, qui énoncerait la décision de l'assemblée.

Les propositions de Moustapha Baïractar passèrent à l'unanimité; chacun souscrivit l'obligation de former une armée régulière, et Cadi, pacha de Caramanie, qui avait amené trois mille hommes avec lui, s'en déclara le champion. Le représentant d'Ali Tébélen y donna son adhésion, promit secours et argent, le Mouphti accorda son fetfa de ratification, et on crut au retour des siècles glorieux de l'Empire Ottoman.

Jusque-là tout réussissait à Moustapha Baïractar, à qui la modération aplanissait des difficultés regardées comme insurmontables. Il triomphait de ses ennemis, mais il ne s'était pas encore trouvé aux prises avec la fortune et les flatteurs qui en forment le cortége ordinaire. Ses succès lui firent croire que, désigné depuis long-temps dans le livre des destins pour changer la face du monde, il était l'homme de son choix. Il dédaigna ses amis, négligea leurs conseils, les abusa par de fausses espérances, ne montra plus que perfidie, violence, et n'eut bientôt pour partisans que ceux dont la chute devait accompagner la sienne.

Marchant à grands pas à son but, le sultan n'était plus compté que comme une *espèce royale* destinée à végéter au fond du harem. Pour prouver même qu'on pourrait se passer de lui, l'audacieux Baïractar fit faire publiquement des compliments, et envoya des présents à Sélim Guerai descendant des Khans de Crimée, qui se trouvait à Andrinople. Il voulait par ce moyen donner à entendre à Mahmoud II qu'il était dans sa dépendance, et que, si les princes de la maison ottomane embrassaient le parti de ses ennemis, il trouverait dans les descendants de Gengiskan un appui de sa cause et un nouveau maître pour l'empire. On dit même qu'il avait résolu de procéder par

ce grand coup d'état à la réforme générale de la Turquie d'Europe et d'Asie.

Quinze mille hommes que Baïractar avait amenés de Routchouk, et cinq mille soldats commandés par Cadi pacha, étaient suffisants pour effrayer la cour, les oulémas et les janissaires. Ses ennemis s'adressèrent à Ali pacha, qui eut bientôt trouvé le moyen d'ébranler le colosse, en le faisant inquiéter par Mola-Aga de Widdin.

Cet ambitieux remplaçait, comme on l'a dit, Passevend Oglou; et devenu le chef des mécontents, il ne tarda pas à faire quelques incursions dans le pachalick de Routchouk. A cette nouvelle Baïractar détacha six mille hommes pour protéger un gouvernement dont il s'était réservé le titre et les revenus. La guerre civile commença; ses chances furent variées; Baïractar se dégarnit des troupes qu'il avait à Constantinople, et au lieu de se recruter, il logea les derniers six mille hommes qui lui restaient dans différents quartiers de Constantinople.

Le mois de Rhamazan qui est le temps où les Turcs se réunissent commençait, et chacun passant alors les nuits dans les cafés y censurait la conduite de Baïractar, qu'on représentait comme le plus cruel des oppresseurs qui eussent encore pesé sur le peuple d'Islam. Des murmures, on en vint aux cris et bientôt aux placards dans lesquels on annonçait que les fêtes du Baïram ne se passeraient pas sans que le visir-azem ne payât de sa tête les outrages qu'il faisait aux Musulmans.

Baïractar, insensible à ces vociférations, dédaignant les conseils de ceux qui l'engageaient à se rendre à Andrinople avec les sultans Mahmoud et Moustapha, à rappeler ses troupes, persista à rester dans la capitale et à défendre sa province, en défiant les janissaires et les oulémas. On était alors au 14 novembre 1808, et devant rendre une visite d'étiquette au Mouphti, il voulut braver la populace en sortant avec une garde de deux cents soldats.

Les rues étaient remplies de spectateurs tranquilles, attirés par un motif de curiosité, quand Baïractar ordonna à ses gardes de préparer leurs armes, et à ses estafiers de disperser la multitude à coups de bâton. Le peuple fuit à cet aspect, mais avant que la place ne fût évacuée plusieurs personnes avaient été estropiées et blessées. Cependant la visite eut lieu, et le Bulgare rentré dans son palais, après avoir rendu ses hommages au Moupliti, alla s'enfermer au fond de son harem pour s'y livrer aux plaisirs du vin et de l'amour.

Il y oubliait et la ville et les soins de l'empire, tandis que la populace dispersée par ses bâtonniers faisait retentir l'air de gémissements. Des hommes meurtris, ensanglantés, estropiés, se traînaient ou se faisaient porter de cafés en cafés en criant : *Qu'avons-nous fait pour être traités aussi cruellement? Non content d'ôter le pain à des pères de familles, et les pensions de retraite à d'anciens janissaires, un chef de brigands nous outrage et nous assassine.* Ces lamentations répétées par des faquirs mettent tout en mouvement, le cri de *yan gun var* perce les airs, *un incendie éclate;* cent mille pétitionnaires armés sont sur pied.

On entoure la demeure du janissaire Aga, le feu dévore le quartier voisin du palais du grand-visir, ses gardes et les janissaires se battent au milieu des flammes. On réveille avec peine Baïractar, gorgé de vin et fatigué de luxure, qui dormait profondément. Il aperçoit son sérail entouré de flammes, et ramassant quelques bijoux, il court s'enfermer avec une femme et un eunuque noir dans une tour en maçonnerie qu'il croyait à l'épreuve de la conflagration.

L'heure suprême du barbare semblait arrivée, lorsque le canon se fait entendre. Le grand amiral Ramis pacha venait de s'embosser avec deux vaisseaux de ligne devant le palais du janissaire Aga. Le corps d'artillerie fait cause

commune avec lui. Cadi pacha accourt de Calcédoine à la tête de deux mille hommes. On publie que Baïractar s'est sauvé déguisé en femme et qu'il va reparaître suivi d'une armée formidable. Des bordées de canon portent l'épouvante. Le sultan Mahmoud, craignant qu'on ne rétablisse sur le trône son frère Moustapha, demande des secours contre les insurgés, et le sérail est mis à l'abri d'un coup de main.

Le 15 novembre se passe en combats insignifiants. Ramis pacha occupe la scène, les janissaires déconcertés hésitent, il projette de les anéantir, et il prépare ses moyens d'attaque.

Le 16, il donne le commandement d'une colonne de quatre mille hommes à Cadi pacha. Le combat commence sur la place de l'Hippodrome. On met de part et d'autre le feu à la ville. Les flammes poussées par un vent impétueux enveloppent l'horizon, et loin de diminuer la fureur des combattants elles ne font que l'accroître. Les cris et les hurlements des femmes, des vieillards et des enfants n'excitent aucune pitié. Vainement ils demandent des solives et des planches pour se sauver par les toits, on les voit avec indifférence tomber et disparaître au milieu des brasiers; l'envie de détruire est le seul sentiment dominant.

Mahmoud contemple ce spectacle d'une des tours de son sérail, il ordonne d'arrêter l'incendie, et pour en finir avec les rebelles, il signe l'arrêt de mort de son frère. Cadi pacha préside à l'exécution du meurtrier de Sélim III. On retrouve en même temps le cadavre de Baïractar, qui avait été étouffé par la fumée : on le présente au peuple, auquel on annonce la mort de Moustapha IV; et Mahmoud seul rejeton de la dynastie d'Ottman, consolidé par un fratricide, s'assied sur le trône de ses aïeux dans la puissance absolue des padichas.

Ali qui n'avait pas cessé de harceler le faible Ibrahim pacha, devenu plus formidable que jamais par ce qui ve-

nait de se passer à Constantinople, et par le rôle actif qu'il jouait dans les Albanies, résolut de lui porter les derniers coups. Une attaque directe n'aurait pas manqué d'indisposer les esprits et le gouvernement turc lui-même; ainsi il fallait faire précéder les hostilités qu'il méditait par des calomnies adroitement concertées.

Dans une entrevue à Missolonghi, avec quelques émissaires de la Grande-Bretagne, il avait été convenu que, tandis que les Anglais attaqueraient les îles Ioniennes du sud, Ali se porterait contre Bérat, et que, maître du littoral de l'Épire, il coopérerait ensuite au siége de Corfou : projet qu'on rangeait au nombre des événements possibles, sans s'informer si la Porte Ottomane approuverait ces plans insensés.

M. Adair, qui avait deviné et méprisé le caractère criminel d'Ali, venait d'être remplacé à Constantinople par M. Canning, que les émissaires de la basse diplomatie anglaise de Malte et de Sicile avaient intérêt à tromper; ainsi le satrape jugea sagement qu'il fallait se servir de l'influence du nouvel ambassadeur, avant d'être démasqué par les faits, qui ne répondaient jamais à ses promesses. Il écrivit en conséquence à Constantinople, et fit répandre le bruit, par ses capi-tchoadars distributeurs officiels de ses mensonges, qu'Ibrahim pacha était vendu aux Français, auxquels il voulait livrer son pachalik, et un incident qu'il avait su adroitement provoquer le mit en mesure de pouvoir justifier, jusqu'à un certain point, ses calomnies auprès de son gouvernement.

Les soldats de la république française, qui auraient dû se contenter de noms illustrés par la victoire (1), devenus rois, princes, ducs, ne voyant dans le poste où leur chef était monté qu'un trône dont ils ne se croyaient pas moins dignes que lui, n'étaient à son exemple étrangers à aucune espèce d'ambition. Voulant tout régir, ils préten-

(1) . . . . Nomina parta triumphis. — Sil. Ital. Pun. l. 1. 610.

daient négocier, et nommer des agents politiques. On vit en conséquence accréditer auprès d'Ibrahim pacha un affranchi né à Andrinople, qui fut bientôt après remplacé par un Céphaloniote francisé, auquel succéda un Créole levantin, non moins intrigant et aussi inepte que ses deux devanciers.

Ibrahim ne pouvait recevoir un présent plus funeste que celui d'un pareil entourage, car dans sa position son rôle devait être passif. J'ignore de quel artifice son perfide antagoniste se servit pour le porter à s'adresser à Napoléon, qu'il priait *de le prendre sous sa protection, parce que le divan l'abandonnait à un ennemi qui était vendu au ministère britannique.* Il offrait de lui donner le commerce exclusif du port d'Avlone, de recevoir des canonniers dans cette forteresse; et ces propositions, qu'il n'avait ni le pouvoir ni la volonté de tenir, car tout Turc hait l'étranger, furent regardées comme une bonne fortune par les autorités de Corfou, avec lesquelles les consuls militaires, qu'on vient de désigner, lièrent cette intrigue. Tous étaient sans le savoir les instruments d'Ali pacha, et celui qui aurait évité une grande faute à Ibrahim ne connut ce qui se tramait que par les résultats malheureux de cette négociation, pour laquelle on avait expédié à Paris un médecin, établi à Bérat depuis plusieurs années.

Accoutumé à ne regarder aucun retard comme trop long pour parvenir à son but, Ali, bien au courant de ce qui se machinait, avait dissimulé juqu'à la fin de 1809, pour accuser Ibrahim de félonie, et exécuter son entreprise, qu'il commença en employant un aventurier qu'il pouvait désavouer. Cet individu était Omer bey Brionès (1), descendant des Paléologues, derniers princes du Musaché, qui apostasièrent au commencement du XVI[e] siècle. Il avait été banni par Ibrahim pacha qui avait confisqué ses biens. Il s'était, pendant la durée de son exil en Égypte,

(1) C'est le même que les journaux nomment Omer Vrionis.

signalé contre les Anglais au combat d'Abou-Mandour, et il rapportait en Épire, avec une fortune colossale, la réputation d'une valeur extraordinaire, lorsqu'il parut à la cour d'Ali pacha. Dans tout autre temps ses richesses auraient causé sa perte, mais elle fut ajournée par celui qui avait intérêt à le faire servir d'instrument à ses desseins. Dans cette idée on convint avec les beys d'Avlone que ce champion ferait la guerre à Ibrahim pacha, et qu'ils l'assisteraient sous prétexte de l'aider à rentrer en possession de ses propriétés. Jusque-là il n'y avait rien que de conforme aux usages des Schypetars, accoutumés à vider leurs querelles par la voie des armes. Mais Omer Brionès, au lieu d'entrer en campagne comme un chef qui court les chances d'une entreprise particulière, à la tête de quelques hommes enrôlés à son compte, marcha contre Bérat avec un corps de huit mille hommes, traînant à sa suite artillerie, ingénieurs, fontainiers (1), et, ainsi qu'aux temps anciens, des galfats pour pétrir des briques, destinées à la construction des batteries de siége.

Tout le monde désapprouvait une pareille expédition. On était dans la consternation au palais, où je rencontrai ses conseillers, le calchas Mehemet chérif, qui ne craignit pas de laisser tomber le masque devant moi, en s'écriant : *Quand le Ciel nous exaucera-t-il? quand Dieu coupera-t-il la vie du tyran?* Le kiaya qui était présent, ainsi que Tahir Abas, répondirent par un *amen* expressif, à la suite duquel ils me firent clairement connaître qu'ils s'entendraient à l'occasion pour perdre Ali, qui venait de partir pour Tébélen, afin d'y préparer et attendre l'issue des événements, et d'en appliquer les résultats à son profit.

Sur ces entrefaites on apprit que Mouctar et Véli, complètement battus par les Russes aux environs de Rout-

(1) Il y a toujours dans les armées turques un corps de souioldgis ou fontainiers publics, pour entretenir les sources, creuser des puits, et pourvoir à l'eau nécessaire à la consommation publique.

chouck, n'étaient parvenus qu'avec peine à se réfugier à Tournovo en Bulgarie. Informés du dernier projet de leur père, ils lui écrivaient pour le supplier, en lui faisant part de leurs désastres, de ne pas donner le scandale d'une guerre civile, dans un moment où l'empire se trouvait en danger. Ils le conjuraient de jeter les yeux sur leur détresse; d'épargner leur beau-père, de respecter ses vertus, les années que le Ciel lui avait accordées, et surtout de ne pas irriter la sublime Porte, qui pourrait se venger sur eux des coups qu'il porterait au vénérable visir de Musaché. Ils mandaient en même temps au kiaya, à Tahir et à Mehemet chérif, de s'unir à eux pour apaiser leur père; enfin, sur le refus prononcé par le cheik Jousouf, *de se mêler des intérêts d'une famille que le courroux du Ciel ne pouvait, à son gré, trop tôt anéantir*, il fut décidé que Mehemet chérif se rendrait aussitôt à Tébélen.

Plein d'anxiétés, il vole, arrive et tombe aux pieds du satrape. Il lui expose humblement le vœu de ses fils, le vœu unanime de tous les hommes de bien en faveur d'Ibrahim. Raisons d'état, considérations privées, intérêts de famille, il fait vainement tout valoir. Il hasarde de lui dire qu'en accablant Ibrahim il l'a rendu intéressant, et que, s'il succombe, les Schypetars en feront *un martyr!*

*Qu'ils en fassent, s'ils veulent*, s'écria le tyran, *un prophète, pourvu que mes volontés s'accomplissent. Je donne des ordres et ne reçois jamais de remontrances. Que je triomphe, et je te chargerai ensuite d'aller faire mon apologie à Constantinople; car*, poursuivit-il ironiquement, *je suis prophète, moi. — Seigneur, Mahomet, l'envoyé de Dieu? — Mahomet n'est plus que poussière, et je suis prophète ici!.. Si je voulais, je t'en ferais convenir. Va te reposer, sois prêt à me suivre à Bérat, et surtout garde-toi de m'offenser, tu me connais; 'ξεύρεις τὸ κοΐ μου!*

Le propre de l'injustice est de ne pas souffrir qu'on lui montre ses torts. Ali pacha, irrité de l'idée d'entrevoir

l'ombre d'une opposition dans son conseil, résolut de l'épouvanter, en punissant ses propres fils. Il expédia en conséquence au chef de la police Tahir l'ordre de saisir les femmes et les enfants de Mouctar et de Véli, et de les renfermer comme otages dans le château du lac, en le rendant responsable, sur sa tête, de leur évasion et de toute correspondance qu'ils pourraient avoir sans sa permission. Il fit mettre en même temps le séquestre sur leurs revenus particuliers, en leur assignant un traitement journalier; et la terreur reprit son empire accoutumé au sérail ainsi que parmi les conseillers du satrape.

Une loi des Thébains prescrivait à tout homme de ne bâtir une maison qu'après avoir fait l'acquisition d'un terrain pour sa sépulture et celle des siens (1). Chaque Turc en place devrait avoir cette sage précaution : car Ibrahim, naguère puissant et honoré, ne savait pas sur quel coin de terre reposerait sa dépouille mortelle. La catastrophe qui devait le précipiter du rang élevé, où sa naissance l'avait porté autant que ses richesses, n'était pas douteuse. Il ne pouvait ni fuir, ni se défendre, ni mourir. Ses finances épuisées ne lui avaient pas permis de faire des recrutements parmi les Schypetars, qui ne servent que la fortune et ceux qui les paient largement, avec une fidélité si brutale, qu'on voit souvent des frères placés dans des rangs opposés se fusiller sans pitié. Réduit à son domestique ordinaire, l'infortuné dut se renfermer dans son château avec ses serviteurs et *quatre canonniers*, parmi lesquels se trouvait un Français, pour servir sa nombreuse artillerie.

Aussitôt Ali, qui n'avait pu croire à une pareille détresse, voyant qu'il n'y avait qu'une victime à immoler, voulut avoir la gloire de vaincre sans péril. Il quitta en conséquence Tébélen, et arriva au camp d'Omer Brionès, *comme médiateur*, amenant des renforts, pour faire, disait-

(1) Plato, in Minoe.

il, respecter son intervention. Comme elle était de nature à être infructueuse, on se disposa à attaquer la forteresse, dont les brèches, ouvrage du temps, étaient réparées avec des fagots d'épines et des caisses remplies de terre. On tira le canon contre ces ouvrages, on lança des bombes sur la place, en même temps qu'on pratiquait une mine, afin d'engloutir Ibrahim avec son palais. Cette dernière partie des travaux, conduite avec toute la maladresse possible, car elle coûta la vie à ceux qui mirent le feu aux poudres, ayant renversé un pan considérable de mur, sans endommager le sérail, amena une capitulation. Ce n'était pas ce que voulait Ali; mais il dut, à cause du respect qu'on portait à Ibrahim, même dans son armée, lui promettre quatre mille bourses, ce qui ne lui coûtait rien, et consentir que ce vieillard eût la faculté de se retirer dans la forteresse d'Avlone avec son épouse, en donnant en otage son fils unique, qui fut transféré à Janina.

Ce fut un jour de deuil pour les Schypetars, de voir Ibrahim et la fille de Courd pacha, son épouse, abandonner pour jamais le palais de leurs ancêtres. On n'entendait de toutes parts que plaintes et murmures entremêlés de regrets. En vain le tyran essaya de provoquer un mouvement, afin d'égorger les vaincus, au mépris du pacte qu'il venait de conclure; Omer bey Brionès, il faut le dire à sa décharge, couvrit avec un corps de cavalerie la retraite du visir déchu de son autorité, et ne cessa de veiller à sa sûreté qu'après l'avoir escorté jusqu'aux portes d'Avlone.

La nouvelle de l'occupation de Bérat, par Ali pacha, fut défavorablement reçue à Constantinople. On crut que le Grand-Seigneur aurait cherché à tirer vengeance de cet attentat; mais il avait alors la guerre contre les Russes, la révolte des Serviens à réprimer, et l'embarras toujours orageux d'un avénement au trône, au milieu du conflit des janissaires. Il fallut donc dissimuler; et, comme temporiser en pareil cas est l'annonce d'un pardon différé, les mi-

nistres ottomans, en attendant le jour de la réconciliation, acceptèrent les dépouilles d'Ibrahim, qui leur furent envoyées par son coupable vainqueur.

Les formes devant cependant être observées jusque dans les concessions dictées par la lâcheté, il fallait au moins feindre d'être indisposé contre Ali. L'argent qu'il donnait avait son éloquence; de belles armes, des chevaux du Musaché, avaient leur prix; néanmoins on lui envoya l'ordre de se disposer à entrer en campagne, avec injonction de se rendre au camp du grand-visir à Choumlé.

Le satrape qui sut apprécier cette mesure comminatoire, reprit aussitôt la route de Janina, en se faisant porter en litière, comme un homme atteint d'une maladie grave. Il écrivit en même temps au divan, de la manière la plus soumise, *qu'il souhaitait ardemment obéir à ses ordres, en employant au service du sultan les restes d'une vie consacrée à combattre ses ennemis; qu'il venait d'en donner les preuves les plus signalées, en punissant, hélas! à regret, le beau-père de ses fils, homme vendu aux Russes et aux Français*. Il ajoutait *que ses infirmités ne lui laissaient plus que la force d'adresser au ciel de ferventes prières pour le succès des armes de son maître contre les Moscovites.*

A ces lettres obséquieuses le satrape joignit des cadeaux, qu'il ordonna à Mehemet chérif (celui qu'il avait menacé de composer son apologie), de porter à Constantinople, et d'assurer les ministres *sauveurs de l'état* d'une reconnaissance sans bornes.

Afin de continuer la comédie, on ne parla bientôt à Janina que des infirmités du pacha; on ne se présentait plus au sérail sans le trouver entouré d'une escouade de médecins rassemblés de toutes parts. Il ne se montrait qu'avec des lunettes vertes, *à cause de la cécité* dont il était menacé; et il entra dans un traitement destiné *à remédier aux désordres de sa jeunesse*. On n'était pas dupe de ces artifices; mais les intrigues de ses capi-tchoadars,

assistés des sollicitations de Mehemet chérif, firent que l'ordre qui le concernait fut commué, de façon que Véli et Mouctar furent acceptés en remplacement de leur père à l'armée, pour la campagne dont l'ouverture était indiquée au mois d'avril.

## CHAPITRE V.

Prise de Leucade par les Anglais. — Politique double d'Ali à ce sujet. — Il dépouille l'agent qu'il avait envoyé à Londres. — Résolution irrévocable du sultan contre le satrape de Janina. — Départ de ses fils pour l'armée. — Leur lâcheté. — Projets des Anglais contre Corfou déjoués. — Excommunication lancée contre Napoléon, propagée jusqu'en Turquie. — Mort d'Aden bey ; fureurs de sa mère Chaïnitza. — Destitution de Véli pacha. — Prise et captivité d'Ibrahim pacha. — Attentat du satrape contre le pavillon français. — Suites de cette affaire. — Arrivée d'une foule d'émissaires anglais à Janina, — et de Hudson Lowe. — Mouctar nommé beglier-bey de Bérat. — Prise d'Argyro Castron ; — de Cardiki. — Entretien d'Ali avec le consul de France. — Entrevue d'Ali avec sa sœur Chaïnitza. — Massacre des Cardikiotes. — Supplice des otages. — Apostrophe du cheik Jousouf contre Ali, qu'il attaque en face. — Ses malédictions.

Tandis qu'Ali pacha expulsait de Bérat le beau-père de ses fils, les Anglais, qu'il avait invités dès l'année 1807 à attaquer les sept îles, ayant fait insurger Cérigo, Zante, Céphalonie et Ithaque, s'en étaient emparés et les gouvernaient sous le titre spécieux d'*îles affranchies* (*isole liberate*), qu'elles ont depuis si cruellement expié. Cette conquête, à laquelle Ali était digne d'avoir contribué, puisqu'elle était le résultat de la trahison, lui donnait une importance que le secrétaire d'état de S. M. B. chargea ses émissaires d'entretenir et de fomenter, parce qu'on avait besoin plus que jamais de l'assistance d'Ali pour *délivrer également Leucade* du pouvoir des Français, qui rendaient cette île heureuse. Le nom de Castlereagh prenait ainsi date dans les annales de l'Orient, où sa mémoire sera inséparable à jamais du souvenir des calamités de la Grèce, auxquelles il a si puissamment contribué.

On eut les premiers avis des projets de l'Angleterre contre Leucade, dès le mois de janvier 1810, au moment où

un mécontentement sourd agitait la Sicile, à laquelle W. Bentinck avait octroyé une charte et des lois, au mépris de l'autorité souveraine de son roi légitime. Le gouvernement de Corfou, informé de ce qui se tramait, écrivit en France pour proposer de faire, du côté de Messine, une diversion capable de le dégager sur le point où il était directement menacé; on donna l'éveil partout où il convenait; mais on comprit qu'on ne pourrait sauver Sainte-Maure des efforts d'une puissance maîtresse de la mer.

Persuadé qu'Ali se compromettrait dans cette circonstance, le consul français résolut de l'observer, et de venger l'humanité du plus cruel de ses ennemis. Le tyran avait perdu toute retenue, et son fils Mouctar, rentré à Janina sans congé, savait si peu dissimuler, que toute la ville était imbue par ses discours des desseins ambitieux de son père, qui n'allaient à rien moins, depuis l'envahissement de Bérat, qu'à s'emparer de Scodra, et à donner à l'Orient l'Hèbre pour frontière au sultan. La fortune qui avait corrompu la famille de Tébélen, l'entraînait à sa perte; son existence était un long délire, parce que, oubliant non-seulement *que celui-là se trompe qui croit pouvoir faire quelque action ignorée de Dieu* (1), elle ne gardait pas même les convenances politiques attachées à sa condition.

La gravité de l'histoire ne permet pas de rapporter les manœuvres honteuses employées pour corrompre la fidélité des Leucadiens; ce qu'on dirait n'ajouterait qu'une série de perfidies de plus au triste tableau des siéges entrepris depuis l'origine des guerres. Il suffit de présenter les Anglais abordant aux plages de Ste.-Maure; l'évêque de Leucade, comblé de nos bienfaits, faisant insurger les paysans des montagnes en faveur de l'ennemi; les armatolis abandonnant nos drapeaux; un bataillon italien,

(1) Εἰ δὲ θεὸν ἀνήρ τις ἔλπεταί τι λασόμεν
Ἔρδων, ἁμαρτάνει.

Pindar. Olymp., 1.

formant partie de la garnison du château, refusant de se battre, et la défense de cette place en mauvais état reposant sur soixante canonniers et trois cents soldats français : pour donner l'idée d'un événement qui serait sans importance, s'il ne servait à faire connaître de plus en plus Ali pacha.

Je me trouvais avec lui à Prévésa ; nous assistions en quelque sorte aux combats, et l'allié prétendu du ministère anglais ne manqua pas, dans cette circonstance, de donner des preuves de sa loyauté aux nobles amis qu'il voulait avoir pour voisins. Par son entremise, je fis entrer M. le colonel du génie Baudrand, dans la place assiégée, tandis qu'il retenait à souper le général anglais Oswald, qui était venu lui faire une visite, avec M. Spiridion Foresti, ministre de S. M. B., auxquels il protestait de son dévouement inviolable. Il m'aida également, en les trompant, à procurer des approvisionnements, des signaux de reconnaissance aux assiégés ; et il offrit, si je voulais engager notre général à évacuer la citadelle, de l'occuper et de faire cause commune avec nous contre les Anglais. Mais on n'avait pas encore donné à l'Europe le coupable exemple d'une ville civilisée, livrée aux Turcs, comme cela a eu lieu depuis par rapport à Parga. L'idée d'une action qui aurait mis une population chrétienne, quoique reprochable à notre égard, à la discrétion d'Ali pacha, me fit repousser ses propositions (quoique j'eusse carte-blanche pour agir sans responsabilité), et je laissai courir les événements selon leur marche naturelle. Sainte-Maure, assiégée, bombardée, au moment de voir écrouler une façade entière de ses remparts, capitula ; et le général Oswald, après en avoir pris possession, vint, de la meilleure foi du monde, recevoir les félicitations du visir Ali et le remercier publiquement d'avoir contribué au succès de son entreprise.

J'ignore si le canon de la Tour de Londres annonça la victoire du général Oswald ; mais l'excursion imprudente qu'il fit à Prévésa, où il triompha au bruit des salves de

mousqueterie des Albanais, fut pour leur visir Ali une visite fatale. Le souvenir des lauriers de Miltiade ne fut jamais aussi sensible à la pensée de Thémistocle, que les égards témoignés par les Anglais au satrape de Janina le devinrent au successeur des Caliphes, Mahmoud II. La renommée, qui grossit tout dans la bouche des Orientaux, ne parlait pas seulement d'un parc assez ordinaire d'artillerie, que le ministère britannique lui avait envoyé; c'était un arsenal entier, et de plus, des trésors immenses qu'il avait fait verser dans son épargne. L'ame avide du sultan s'enflammait à l'idée de l'or donné à Ali, et il disait comme son aïeul Abdouhamid au baron de Tott, qui lui vantait les présents faits par la Russie à Krim Gueray, *et on ne me donne rien à moi;* sans penser que la gloire seule est l'apanage d'un roi.

Ali, plus favorisé et non moins rapace que le Grand-Seigneur, n'avait pas manqué de faire rendre compte à son envoyé Seïd Achmet de Salone, non pas des détails diplomatiques de sa mission, qui ne l'intéressaient qu'accidentellement, mais des cadeaux qu'il avait reçus, dont il le dépouilla, prétendant qu'un esclave ne pouvait exploiter une mine qu'au profit de son maître. Le Grand-Seigneur aurait pu faire le même raisonnement, mais ses commandements n'étaient depuis long-temps reçus que pour la forme à Janina; et, pour arracher de l'argent à un Turc puissant, il faut lui arracher la vie. Ceux qui portaient envie au satrape, le nombre en était d'autant plus considérable qu'il avait de grandes richesses, profitèrent de la jalousie de Mahmoud pour remettre sur le tapis l'affaire de Bérat, non sous le rapport de l'intérêt qu'un monarque équitable devait aux vertus d'Ibrahim, mais en laissant entrevoir que son ennemi avait dû trouver des richesses considérables dans les coffres d'un visir du Musaché, province regardée comme la plus opulente de l'empire ottoman.

L'or de l'Angleterre donné à Ali pacha, des plans d'in-

dépendance et d'hérédité dans sa famille hautement publiés par ses imprudents amis, qui rêvaient le projet de fonder, aux dépens de la Porte, une grande vassalité dans l'Épire, afin de contre-balancer l'influence russe dans les provinces Ultra-Danubiennes, dessillèrent les yeux de Sa Hautesse. Elle aperçut, au pied de son trône, le poignard qui avait frappé Sélim, et l'abîme où ce prince infortuné était tombé; mais n'ayant pas de données exactes pour parvenir à châtier le régicide satrape de Janina, elle s'adressa au chef de la légation de France, pour obtenir de celui qui observait le grand criminel, depuis plusieurs années, un plan destiné à purger la terre du plus fourbe de ses dévastateurs. Le secret fut promis à celui qui vivait sous le glaive de Damoclès, sans être assis à son banquet; car il dédaigna toujours les caresses du tyran avec plus de soin qu'il n'en mit à éviter ses embûches. Les moyens demandés furent communiqués par le consul de France et agréés par le sultan, au mois de juillet 1810. Sans préciser le temps où il les mettrait à exécution, la perte d'Ali et de sa race sanguinaire fut érigée en maxime par le sultan, et elle devint, pour lui, un apophthegme pareil à l'anathème prononcé par l'inflexible Caton contre Carthage, dans le sénat romain.

L'impénétrable secret qui environne le divan, et la duplicité unie au parjure qu'on érige en principe dans ce conseil de haute tyrannie, ont fait dire à Machiavel que, *pour apprendre à faire de la politique, il faut aller l'étudier à Constantinople.* A peine Mahmoud II avait-il arrêté son plan de vengeance contre la famille de Tébélen, qu'il feignit de lui rendre ses bonnes graces. Il avait en tête les Russes qui venaient de recommencer les hostilités, des rebelles voisins de sa capitale à réprimer, et il voulait cerner de loin le satrape de Janina, afin de l'atteindre plus sûrement. Ses firmans annuels lui furent donc expédiés suivant l'usage, et les anti-chambres des ministres devinrent acces-

sibles à ses capi-tchoadars, qui y reparurent avec la puissance corruptrice des richesses. Cependant on évita de se laisser aller à une indulgence excessive, afin de ne pas éveiller le soupçon du condamné qui vivait sous le poids d'un sursis. On resta avec lui sur le pied de ces réconciliations qui suivent toujours les dissensions civiles; amis sans intimité, et satisfaits sans contentement, de sorte qu'en connaissant l'humeur du sultan et celle d'Ali, l'historien ne saurait dire lequel était le plus perfide et le plus faux, du maître ou de l'esclave. On tint la main à ce que Mouctar et Véli entrassent en campagne, et ils se rendirent pour la seconde fois à l'armée du Danube, aux frais, disait-on, de leur père, qui trouva moyen de s'indemniser de ce qu'il n'avait pas déboursé, en vendant aux Turcs de Janina la dispense de servir contre les Russes, dont le nom seul les effrayait au point de les faire consentir aux plus grands sacrifices pécuniaires. Mouctar versa des larmes en quittant son palais; son frère, plus adroit, ne manifesta que le regret de s'éloigner de ses plaisirs; et leur père, que je complimentai quelques jours après sur le courage de ses fils, me répondit ironiquement : *Nos tchélébis* (petits maîtres) *sont partis; malheureux Ali pacha! tu n'as élevé que des poules*, φεῦ, καϋμένε 'Αλῆ Πασᾶ, ἔθρεψες κώτταις.

Pour compenser la contrariété secrète que le pacha éprouvait du départ de ses fils pour l'armée, malgré le peu de fond qu'il faisait sur leur appui, l'amitié fervente des Anglais vint le consoler. Non contents de lui vendre à vil prix et de lui donner parfois en présent les captures faites sur les Ioniens qui naviguaient alors avec nos couleurs, ils protégeaient ouvertement ses propres pirateries, en nous empêchant, au moyen de leurs forces navales, de les réprimer. Ainsi, ce fut à la faveur du pavillon de S. M. B. que le satrape s'empara d'une corverte hydriote, sortie de Corfou avec des expéditions françaises. Elle était commandée par un capitaine hydriote nommé Sahini, et

deux de ses fils, que je m'empressai de réclamer. La justice était en notre faveur, le crédit de notre légation, qui s'était relevé à Constantinople, me donnait lieu d'espérer que ce grief, ajouté à tant de griefs que la France avait contre Ali, déciderait le divan à nous accorder une satisfaction éclatante. Hélas! Sahini était Grec; son ennemi l'accusait d'avoir servi sur les vaisseaux de l'amiral Sinawin, au combat de Ténédos, en 1807, et la Porte, qui se complut toujours à verser le sang chrétien, ordonna de faire tomber sa tête.

Je n'avais pas attendu après ce forfait du despotisme pour être persuadé que le gouvernement turc est sans foi, lorsqu'il peut violer impunément le droit public. Je ne vis donc, dans l'assassinat de Sahini et dans l'emprisonnement d'un diacre de Carpenitzé nommé Aristide (1), arrêté sous pavillon français, qu'un accès insensé de fanatisme.

Cependant on pouvait concevoir de plus sérieuses alarmes. Une grande expédition qu'on croyait dirigée contre Corfou se préparait en Sicile; on recrutait jusque dans les montagnes de la Grèce afin de l'alimenter : l'attentat contre la corvette l'Orphée pouvait être le prélude d'une attaque concertée de longue main avec la Porte Ottomane, qui n'avait jamais voulu consentir à renoncer à ses droits de suzeraineté sur les îles Ioniennes ; le pacha de Janina était peut-être réservé à servir de boute-feu à un vaste incendie. On m'invitait à surveiller et à me tenir sur mes gardes, en m'assurant toutefois que *s'il osait attenter à mes jours, je serais amplement vengé.*

Comme ce qui pouvait se passer sur mon tombeau m'était

(1) Ce diacre, pour se délasser des ennuis de sa prison, faisait retentir les voutes de son cachot de chants religieux, qu'on entendait au dehors. Ali informé de la beauté de sa voix, le fit amener en sa présence pour l'entendre, et le rendit ainsi au bout de deux ans à la liberté avec autant d'indifférence qu'il l'aurait fait pendre sans cette circonstance.

Je tiens ces détails de M. Aristide que j'ai rencontré au mois de juin 1824 à Paris.

plus qu'indifférent, je m'appliquai à détourner l'orage. On se souvint de la proposition faite l'année précédente, pour sauver Leucade, qui n'en valait pas la peine; on força le roi de Naples à menacer la Sicile; et ces raisons ayant été goutées, Murat dut former un camp à Reggio, et mettre des barques canonnières en mouvement. Ainsi la saison se consuma en démonstrations, l'expédition annoncée par les Anglais s'en alla en fumée, Corfou resta tranquille; et Ali, accusé d'avoir compromis son gouvernement vis-à-vis de la France, se trouva, sans l'avoir prévu, livré à sa propre fortune; car *l'aveugle fatalité* guide seule et perd les usurpateurs.

Elle semblait aussi planer sur la France, cette *aveugle fatalité*, depuis l'envahissement de l'Espagne; et Napoléon, parvenu à son apogée, au lieu de suivre la marche harmonieuse des astres qui s'abaissent vers l'occident dans l'éclat de leur gloire, était prêt à s'éteindre comme les météores, effroi de la terre. Sa destruction était inhérente à la nature de son élévation. Au moment même où l'alliance de la fille des Césars d'Autriche semblait sanctionner l'usurpation du trône des Bourbons, un parti méditait sa ruine dans le cabinet de Vienne; et lorsque Paris saluait, au lieu de ces dauphins, enfants de la patrie, un roi de Rome, la Hongrie était inondée de prétendues excommunications du pape contre celui qu'il avait naguère sacré au pied des autels, et salué Auguste. Ces pièces, qui me furent envoyées par paquets (sans que j'aie jamais su quelle main me les adressait), fabriquées pour parler à l'esprit et aux yeux de la multitude, disaient *les saintes angoisses du souverain pontife dans les fers*, tandis que des estampes, jointes à ces relations, le représentaient extatiquement ravi au milieu des nuages sur les ailes des anges, qui l'assistaient ensuite dans la célébration du plus redoutable de nos mystères...

Je ne pouvais en croire mes yeux : tant il est vrai, comme le dit un émule de Machiavel, *que tout le monde*

*n'est pas né avec une conscience assez robuste pour s'élever jusqu'aux conceptions transcendantes de la politique.* Pouvais-je même comprendre ce qui se passait devant moi, en voyant lord Castlereagh nommer son ami, un régicide qui arrachait à main armée de l'autel une jeune grecque prête à recevoir la couronne nuptiale des mains du fils de Jean Logothète de Livadie; un monstre qui délivrait à prix d'argent (1) un permis à deux derviches infectés d'une maladie honteuse, pour se répandre dans les campagnes, afin d'y assouvir leur brutalité sur tous les sexes, dans l'idée d'y trouver la guérison qu'un pèlerinage fait au tombeau de Mahomet n'avait pu leur procurer? et un lord d'Angleterre chanter le moderne Phalaris?

Au milieu de ces convulsions, la mort frappa Aden bey, dernier fils de l'incestueuse Chaïnitza. Cette nouvelle fut connue, au moment où il venait de rendre le dernier soupir, par les hurlements de sa mère mêlés aux cris de ses femmes. Dans un instant les boutiques de Janina furent fermées, et l'alarme devint générale. Chaïnitza, l'écume à la bouche, demandait qu'on lui livrât les médecins qui n'avaient pas su conserver la vie à son fils; elle voulait s'abreuver de leur sang.

Ne pouvant obtenir qu'ils lui fussent remis, elle parle de s'anéantir. Elle veut se précipiter dans le lac, et voyant qu'on suit ses pas, elle cherche à s'engloutir dans le cloaque du harem. Arrêtée dans ce dessein, elle apostrophe la divinité; elle jure de ne plus invoquer le nom du Prophète pendant un an; elle défend à ses femmes d'observer le jeûne du Rhamazan; elle fait battre et chasser les derviches de son palais, et sans croire imiter l'usage antique des Thessaliens (2) elle ordonne de couper les crins des chevaux et des mulets d'Aden bey, *objet éternel* de ses larmes. Le chef de la police Tahir est obligé de pénétrer

(1) Pour une somme de sept mille piastres turques.

(2) Euripid. Alcest. v. 429.

dans le sérail pour l'observer de près; car on devina qu'elle voulait y mettre le feu, qui, en embrâsant le magasin des poudres, aurait fait sauter la ville entière; et il s'empressa d'écrire au visir qui se trouvait alors en Thessalie, à une conférence, avec son fils Véli, pour lui demander ses ordres.

*Qu'elle parte sur-le-champ pour Liboôvo*, fut sa réponse; *je te charge de l'accomplissement de ma volonté, et qu'elle soit exécutée de gré ou de force.* L'idée de la possibilité d'incendier sa demeure lui avait fait prendre cette résolution, que Tahir sut adoucir, en déterminant Chaïnitza à se retirer dans l'Argyrine, où il l'assurait que son frère ne tarderait pas à se rendre pour la consoler. Elle s'éloigna après avoir dévasté ses appartements et ceux de son fils, traînant à sa suite sa bru, fille d'Ibrahim pacha, tandis que le visir, informé régulièrement de l'état des choses, calculait son retour de manière à ne rentrer en ville qu'après son départ.

C'était moins pour éviter ses clameurs, que pour ne pas partager avec elle les cadeaux qui accompagnent en pareil cas les compliments forcés de condoléance, exigés des Grecs et des Mahométans. Ainsi, naissances, mariages, enterrements, tout est occasion ou prétexte d'exactions dans ces contrées, où les joyeux avénements, comme les douleurs, fournissent au prince les moyens de s'enrichir; puisqu'il compte même au nombre de ses bonnes fortunes la famine, parce qu'elle lui présente l'occasion d'exercer le monopole des grains, et les pestes, destinées à lui procurer de riches héritages.

Véli, qui aurait dû se trouver depuis long-temps à l'armée, où son frère Mouctar était arrivé à point nommé pour se faire battre par de misérables troupes telles que les Bakchirs (1), faisait la guerre à la bourse des Thessaliens,

(1) Ce fut à ce sujet que, trouvant Mouctar pacha occupé à se faire traduire le *Journal de l'empire*, où il était maltraité ainsi que sa famille, il

et se réjouissait à Naoussa en Macédoine. Il y accablait les sujets du sultan de contributions, lorsqu'un courrier, expédié de Constantinople, lui annonça que Sa Hautesse avait révoqué sa commission de *Moreh-vali-cy*, ou visir de Morée. Il fondit en larmes, et rétrograda aussitôt vers la Magnésie, pour y vivre dans ses tchiftliks, au sein d'une condition privée; tel fut le premier échec porté à l'ambition de la famille tébélénienne.

La Porte, en châtiant le fils d'Ali de sa désobéissance, prétendait complaire à la France, à laquelle elle donnait, disait-elle, en même temps une marque *de sa haute estime*, en reconnaissant Joachim Murat pour roi de Naples. Elle accueillait, en professant ces sentiments, un ambassadeur des cortès d'Espagne, et elle notifiait au chef de notre légation son mécontentement contre le consul général de France à Janina, accusé par les Grecs Zagorites, (qu'Ali avait forcés à cette démarche) de porter préjudice à leur commerce, en refusant des certificats d'origine. Il y avait, de cette façon, confusion en diplomatie à Constantinople, confusion en projets déçus à Janina; et dès que Mouctar pacha fut parvenu à se rapatrier, le satrape médita de nouveaux plans de désordre, persuadé qu'il ne pouvait se soutenir qu'au milieu de l'anarchie de l'empire.

Il avait déjà excité des soulèvements dans les environs de Philippopolis parmi les beys turcs, qui se battaient entre eux, au lieu de marcher contre les Russes. Molla pacha de Routchouk causait de vives inquiétudes, et on parlait d'insurrections partielles dans la Macédoine, quand le sul-

éclata, à mon aspect, en injures contre l'invention de l'imprimerie, qu'il attribuait à Voltaire : *Il n'y a que nous autres pachas qui devrions savoir lire et écrire*, s'écria-t-il; *si j'avais un Voltaire dans mes états, je le ferais pendre; et si j'y connaissais quelqu'un plus instruit que moi, je l'immolerais à l'instant.* Ainsi par toute la terre le pouvoir le plus redouté des tyrans est celui des lumières, et le délit le plus sévèrement puni. C'était une menace indirecte que me faisait Mouctar. Il craignait mon retour dans un pays où l'imprimerie est l'effroi des méchants.

tan nomma derechef Khourchid pacha Romili vali-cy, avec ordre de résider à Monastir, dès qu'il pourrait s'y rendre. Afin de jeter les semences d'une rivalité qui eût des suites fâcheuses, on conféra à Véli le gouvernement de la Thessalie, qu'on retira à son père; et comme les firmans de la Porte, qu'on peut comparer aux oracles de la Sibylle, se croisent et se contredisent journellement, on adressa au satrape un firman accompagné d'une lettre autographe du grand-visir, qui lui ordonnaient de considérer et de traiter le consul français *comme un des sujets les plus éclairés entre les agents des monarques Nazaréens, et un ami sincère du sultan, ainsi que de son conseil resplendissant de science, de lumière et de gloire.*

Le tyran, peu inquiet de pareils ukases, qu'il jetait au feu sans les lire, mais irrité des revers qu'il ne devait attribuer qu'à son inconduite, ne tarda pas à faire retomber le poids de ses ressentiments sur Ibrahim pacha. Depuis le mois de septembre 1810, Omer Brionès s'était établi à Bérat, où il avait organisé une révolte complète des beys du Musaché contre leur ancien visir, auquel ils avaient enlevé ses revenus. Ali, informé de la détresse de celui qu'il voulait perdre, partit aussitôt pour la moyenne Albanie, déclarant publiquement qu'il fallait en finir, et qu'il pousserait ses envahissements au nord de l'Illyrie macédonienne aussi loin qu'il le pourrait. Ainsi, non content d'avoir renfermé Ibrahim dans Avlone, il le força d'abandonner sa retraite, en faisant révolter les habitants de cette ville, et il le réduisit à fuir dans les montagnes de l'Acrocéraune, où, trahi par les siens, il fut livré avec son épouse aux satellites de son persécuteur (1). Celui-ci, loin d'en user avec

(1) Tandis qu'il faisait attaquer par Omer Brionès Ibrahim dans son dernier asile, le commodore anglais Taylor, qu'Ali avait trompé, coupait la retraite par mer à ce vieillard infortuné, qui aurait trouvé un refuge assuré dans l'hospitalité que lui offrait le général Donzelot. M. Taylor, homme juste et estimé, est le même qui a fini ses jours d'une manière déplorable en

les égards dus au beau-père de ses fils, après l'avoir d'abord relégué à Conitza, l'arracha bientôt de cette prison, et des bras de son épouse, pour le renfermer dans un souterrain.

La ruine d'Ibrahim pacha avait coûté trente ans d'attentats et des sommes considérables à son ennemi, mais la possession du Musaché et du territoire de Bérat couvrait ses frais, et lui donnait une telle importance, que le divan parut étourdi d'un pareil coup porté à l'autorité souveraine. Un visir dans les fers d'un autre visir, était une chose inouie dans les fastes de la rébellion des grands vassaux de l'empire. Cependant ce crime, au lieu de révolter une population fière de son anarchique indépendance, amena la soumission des pachas d'Elbassan, de Croïe, et des vaivodes de la Taulantie. On vit ainsi à la cour de Janina, non plus des beys stipendiés, mais les pachas de la haute Albanie et tout ce que la Grèce orientale avait de chefs illustres, prosternés devant Ali. La ville de Bérat fut dépouillée; les principaux habitants perdirent leurs propriétés; un Grec, appelé Papa Lazos, plus riche en troupeaux que Job n'en posséda au temps de son opulence, se vit condamné à en devenir le gardien, et réduit à coucher, ainsi que le patriarche, sur le fumier des animaux qui le rendaient naguère le prince des pasteurs du mont Ismaros.

Les beys d'Avlone, qui avaient secondé les projets du satrape, avaient été jusque-là les plus chéris entre tous les courtisans; les meilleurs logements leur étaient réservés; objets de ses préférences, ils se trouvaient sans cesse à ses côtés. Ils entrèrent en formant le cortége d'Ali à Janina; et lorsqu'il les eut réunis, il les précipita du sein des plaisirs au fond des prisons, tandis que des émissaires, expédiés en secret, chargeaient de fers leurs femmes et leurs enfants, qu'on amena devant lui avec leurs dépouilles. Ainsi furent punis ceux qui avaient trahi un maître dé-

1814 à Brindisi, où il se noya, en retournant à bord de sa frégate sur une yole, que la mer engloutit.

bonnaire, sans pouvoir se dissimuler qu'ils méritaient le traitement qu'on leur infligeait. Leurs meubles, leurs trésors, leurs troupeaux, sans compter le prix de leurs biens-fonds, qu'Ali confisqua, grossirent son trésor de trente-six-mille bourses, ou dix-huit millions de notre monnaie (1).

Quelques cadeaux envoyés par Ali pacha à Constantinople, et l'influence qu'il continuait à exercer dans les intrigues de la basse diplomatie britannique instituée à Malte, empêchèrent le ministère ottoman d'éclater. C'était sans doute une conduite impolitique; mais l'irrésolution est le propre des gouvernements faibles. Ils ne se déterminent que d'après les événements; ils sont maîtrisés par les circonstances; et lorsqu'ils prennent un parti il n'est jamais dicté par la sagesse. Pour comble d'audace, le tyran chargea Méhémet chérif d'aller, pour la seconde fois, composer et soutenir l'apologie de sa conduite auprès du divan.

Cependant, le succès et l'impunité achevant de corrompre le jugement d'Ali pacha, ne lui laissaient plus garder de mesures. *La force*, disait-il souvent, *est tout sur la terre, et l'hommage qu'on lui rend est sans partage quand elle est combinée avec la ruse.* Ainsi, tandis qu'il croyait acheter l'oubli de ses déportements à Constantinople, il bravait par de nouveaux attentats le plus puissant alors des empires, en enlevant, sur un bâtiment de l'état, poussé par les vents contraires au port Panorme, le major Constantin Adruzzi, natif de Chimarra, ancien officier du roi Ferdinand de Naples, qui était récemment entré au service de France.

A la nouvelle de cette hostilité, qui mettait entre les mains du satrape un officier, son fils et son neveu, tous

(1) Il fit entrer mon frère dans une salle basse, remplie d'or monnayé et jeté en tas, qui était le produit des trésors des beys d'Avlone, et il lui dit qu'il devait y avoir plus de douze millions amoncelés dans ce gouffre.

attachés à l'armée de Napoléon, le cabinet des Tuileries, voulant en finir avec Ali pacha, écrivit à son consul-général, que, vu l'inutilité des démarches faites jusqu'alors auprès du divan, il lui donnait plein pouvoir *de déclarer la guerre à Ali Tébélen; en laissant à la direction de son mandataire le choix de la forme, du lieu et du temps à donner à son manifeste*. Les armées des provinces Illyriennes, de Naples, de Corfou, avaient des instructions pour se tenir prêtes à agir au premier signal qui partirait de la chancellerie du consulat de Janina. Cette dépêche fulminante portait date du 21 mars 1811.

Le temps que la lettre ministérielle mit à parvenir au consul de France, car elle tarda près de deux mois, lui fit présumer que ses démarches ne devaient avoir rien de précipité. C'était aussi à son avis une chose inusitée, qu'un agent institué pour réclamer l'exécution des traités, et qui n'est pas la parole du gouvernement, fût investi du pouvoir de déclarer la guerre à un visir, sujet du sultan. Il pensait que s'il devait y avoir manifestation d'une rupture, c'était une affaire de gouvernement à gouvernement; et, comme on lui laissait *le choix du temps*, il prit le parti de temporiser. Il rendit compte de tout à la légation de Constantinople, résolu fermement à attendre quelque explication ultérieure. Il n'ignorait pas que des nuages s'étaient élevés entre les cours de Paris et de Pétersbourg; car les Turcs, qui sont assez généralement bien informés, lui avaient donné l'éveil à ce sujet. Il savait que depuis l'avénement de Mahmoud II, la Porte négociait avec les Moscovites, à Bukarest, et il était convaincu que toute démarche intempestive ne pouvait que hâter un rapprochement qu'on avait intérêt à empêcher. D'ailleurs, en laissant seulement percer qu'on en voulait à Ali pacha, c'était augmenter l'influence qu'on lui attribuait.

Déjà le tyran recevait les visites de tous les personnages marquants de l'Angleterre, employés ou voyageants dans

la Méditerranée. Ainsi on vit accourir à Janina le major Airet; le général Stuart, dont l'Angleterre *peut avouer toutes les actions;* le sombre Hudson Lowe, alors colonel du régiment Royal-Corse, et depuis geolier de Bonaparte à Sainte-Hélène; avec une foule de curieux attirés par la célébrité de circonstance d'un homme agrandi par le crime. Mais telle était alors l'illusion, qu'on ne parlait que du satrape partout où la France comptait des ennemis; et Janina était le centre d'un foyer sans chaleur, de verbiages politiques vides de sens et non pas d'intérêt.

Il n'entre pas dans mon sujet de découvrir les ressorts qui faisaient mouvoir, à cette époque, les vastes intrigues dont la Méditerranée était le centre. L'homme le plus sévère ne serait peut-être pas assez impartial pour dire, même avec connaissance de cause, ce qui se passait à Cagliari où la cour de Sardaigne était réfugiée; à Malte et surtout à Palerme, où l'auguste sœur de la reine de France, Marie-Antoinette, luttait avec un courage étonnant contre l'imposture et l'oppression. Je pourrais parler..... mais les temps qui révéleront ces trames ne sont pas encore accomplis; que les méchants pâlissent en attendant. La tombe fermée sur une des plus fortes têtes couronnées qui régnaient dans ces jours calamiteux, n'a pas effacé, avec les restes mortels de cette énergique princesse, le secret de ses hautes pensées!

Ce qui frappait alors les moins clairvoyants, c'était l'état de l'Europe, fatiguée du joug de l'homme du destin. La crise n'était l'ouvrage d'aucun particulier, quoiqu'il y eût de vastes machinations; elle se formait dans l'opinion publique, comme ces volcans lentement accumulés dans le sein de la terre, qui éclatent au jour marqué par la nature. Tout le monde conjurait contre le roi des rois, qui conjurait lui-même contre la fortune dont il était l'ouvrage; et il abusait de ses faveurs sans réfléchir sur son inconstance. Le visir de Janina n'était qu'un atome, et on lui attribuait

à tort le rapprochement entre la Grande-Bretagne et la Turquie. Cette paix était le résultat du traité de Tilsitt, révélé au divan par l'Autriche, puissance plus attachée à ses préjugés qu'à ses intérêts, *puisqu'elle était admise au démembrement de la Turquie d'Europe;* et la suite de l'imprudente allocution du maître éphémère de l'Europe, à son assemblée des députés, dans la session de 1808. Ainsi la résolution de la Porte Ottomane était fondée en droit; car elle ne devait rien à un allié qui l'avait dédaigneusement abandonnée et sacrifiée. Mais sa politique fut-elle alors dirigée par une raison éclairée, en se laissant conduire à traiter avec les Russes auxquels elle pouvait faire la loi ?.... L'expérience a prouvé, de tout temps, *que les Turcs ne surent jamais faire la guerre ni la paix à propos.* Nous verrons bientôt la confirmation de cet axiome politique.

Infatué de sa prépondérance, Ali, qui n'avait cessé d'insulter la France et son gouvernement, tomba dans une sorte de transport frénétique d'ambition et d'audace, quand la Porte, par une aberration inexplicable, conféra le titre de béglier-bey de Bérat, à Mouctar pacha. C'était ratifier l'attentat de son père contre Ibrahim, dònt on attribua les malheurs à l'amitié prétendue qu'il portait aux Français; amitié qui lui avait attiré le ressentiment du divan. Cette calomnie, adroitement répandue par le satrape de Janina, amena la soumission des villes de Philatès et de Conispolis; et il ne lui resta plus à réduire, dans l'Acrocéraune, que les places d'Argyro-Castron et de Cardiki.

Il n'y a ordinairement en guerre, dit Machiavel, rien de si facile que ce qui paraît impossible. Argyro-Castron jouissait d'une si grande renommée dans les Albanies, qu'on regardait cette ville comme inexpugnable, à cause de sa position et de la bravoure de ses habitants. Cependant, à peine les troupes du visir en eurent-elles coupé les

aquéducs, et détruit les moulins, que ses habitants demandèrent à capituler. La tactique nouvelle du visir les effrayait; il ne faisait plus la guerre de loin, à coups de fusil, et à la manière des Schypetars. Les Anglais lui avaient donné de l'artillerie de montagne, des obusiers, des fusées à la Congrève, perfectionnement nouveau dans l'art de la destruction ; et le bruit, ainsi que les effets de ces moyens, dignes des incendiaires de Copenhague, suffisaient pour épouvanter des peuplades accoutumées à la stratégie des siècles héroïques.

Ali pacha, qui dirigeait la guerre du fond de son antre, n'eut pas plutôt appris la réduction d'Argyro-Castron, qu'il donna ordre à ses lieutenants de marcher contre Cardiki. Il n'avait point oublié le temps de son esclavage, avec sa sœur Chaïnitza, dans cette ville, ni l'engagement qu'il avait pris d'accomplir les volontés dernières de Khamco, sa mère. Il avait résolu de venger la vieille injure faite à la race tébélénienne. Dans d'autre temps son entreprise aurait été hasardeuse; et malgré son artillerie, une ville, située tout-à-fait en montagne, composée de maisons solidement construites en pierre, crénelées, bien approvisionnées, et défendues par des hommes déterminés, aurait pu le rebuter, car c'étaient autant de petites forteresses qu'il fallait successivement assiéger. Si les affaires traînaient en longueur, si on échouait momentanément dans une seule attaque, les villages de la Chaonie pouvaient s'insurger; et les suites d'une révolte étaient à redouter.

A ces considérations se joignaient celles de la résistance de Moustapha, pacha de Delvino, et des principaux beys ou barons du Chamouri réfugiés à Cardiki ; et leur levée de bouclier était l'ouvrage du sultan, qui voulait tâter le côté faible d'Ali pacha, en suscitant une guerre civile, qu'on aurait alimentée en faisant soulever les Chamides de la Thesprotie. Déjà un émissaire de Sa Hautesse se trouvait

au milieu des mécontents; il parlait en son nom, et leur résistance devait être celle du désespoir. Cependant la terreur qu'on avait d'Ali était telle, que les principaux habitants songeaient à mettre leurs familles et leurs richesses en dépôt à Corfou; on délibérait à ce sujet, lorsque les défilés furent envahis; et Cardiki se trouva inopinément cernée par les troupes du visir.

Les affaires d'avant-poste ne tardèrent pas à commencer; on se battit avec des chances diverses pendant un mois entier; la défense s'annonçait pour être de longue durée, lorsqu'on aperçut des symptômes de découragement parmi la classe moyenne des habitants. Des Schypetars, accoutumés à vaquer aux travaux de l'agriculture, et à errer librement dans les montagnes avec leurs troupeaux, comme cela arrivait dans les guerres précédentes, se trouvaient trop à l'étroit entre des lignes qu'il fallait couvrir chaque jour de leurs corps; ils n'entrevoyaient plus qu'un horizon occupé par un ennemi altéré de sang: le cri de capitulation se fit entendre.

A cette voix d'alarme, fatale dans tous les siéges, les chefs s'étant aperçus de la disparition clandestine du lâche commissaire de Sa Hautesse, qui s'était enfui à Corfou, perdirent contenance, et durent se résigner à accepter des conditions rassurantes et honorables. Ali pacha s'annonçait d'une manière si loyale et si généreuse, que les négociations n'éprouvèrent aucun des embarras ordinaires en pareille circonstance. Il fut convenu, en termes précis, « que Moustapha pacha, Démir Dost, autrefois compa- » gnon d'armes d'Ali, qui avait favorisé la prise de Cor- » movo, au début de la carrière militaire du tyran; Sé- » lim bey Goka, issu de la première tribu des Goks ou » Guègues établis dans l'Albanie; et soixante-douze beys, » chefs des plus illustres pharès des Schypetars, tous ma- » hométans et grands vassaux de la couronne, se ren- » draient librement à Janina, où ils seraient reçus et trai-

» tés avec les égards dus à leur rang. On stipula en même » temps qu'ils jouiraient de leurs biens, et que leurs fa- » milles seraient respectées; que les habitants de Cardiki, » sans exception, seraient considérés comme les plus fidè- » les amis du visir Ali; que tous les ressentiments demeu- » reraient éteints, et qu'Ali pacha serait reconnu seigneur » d'une ville qu'il prenait sous sa protection spéciale, sans » permettre que personne fût recherché ni molesté pour » faits antérieurs à l'occupation. »

En vertu de cette transaction, jurée sur le Koran, on remit un quartier de la ville aux lieutenants du satrape. Ce ne fut pas cependant avec une entière confiance, car Sali bey Goka, et son épouse, qui était une femme répudiée de Mouctar pacha, aimèrent mieux se donner la mort que de se soumettre au visir Ali. Mais les autres chefs moins résolus, au lieu de suivre leur exemple, prirent la route de Janina, soutenus par l'espérance, consolation pusillanime de ceux qui ne savent pas mourir, quand on a le malheur de survivre à la patrie. Leur route, comme celle des victimes qu'on traînait jadis aux autels des furies, était parée de fleurs. On leur avait préparé des relais, des logements partout où ils devaient séjourner, et en entrant dans la capitale de l'Épire, ils furent reçus au son des instruments de musique, avec *Alaï*, pompe réservée aux triomphateurs. Ali, qui les attendait, dans son *sélamlik* (1), s'avança à leur rencontre; et, en les relevant, lorsqu'ils eurent baisé ses pieds, il les accueillit, assez bien pour leur inspirer de la sécurité. Il leur dit *qu'il les regarderait désormais comme faisant partie de sa famille*. Il assigna à chacun d'eux un traitement de table, des logements dans l'enceinte de son château du lac, et il consentit qu'ils conservassent leurs armes, leur garde accoutumée, ainsi que leurs domestiques. Ces derniers devinrent l'objet particulier de ses caresses, afin d'en tirer des renseignements

(1) Salle de réception.

propres à satisfaire sa cupidité. Il les complimenta sur leur fidélité; et il s'attacha également à séduire les vassaux des beys qui avaient suivi leurs patrons jusqu'à Janina.

Ces choses se passaient au mois de février 1812. Ali pacha venait de terminer la conquête de l'Acrocéraune d'une manière aussi honorable que peut l'être un crime de félonie. Les beys qu'il tenait en son pouvoir se flattaient de ne causer aucune inquiétude à leur ennemi, puisqu'il ne leur restait de ressources que pour mourir les armes à la main. Ils se repaissaient de ces illusions, lorsque, dans la nuit du 6 au 7 mars, on entendit une fusillade suivie d'un cri sinistre, qui apprit à la ville effrayée que les otages étaient attaqués. Le visir, accoutumé à ne rien respecter, avait essayé de les surprendre, afin de les égorger à bas bruit. Mais ceux-ci, qui étaient sur leurs gardes, et retranchés dans leurs appartements, faisaient feu contre les assassins, de manière que cette résistance leur procura l'avantage de gagner le jour pour obtenir quartier. Ils rendirent alors leurs armes; et comme on n'osa les massacrer en vue du peuple, on se contenta de les charger de chaînes, sous prétexte qu'ils avaient tenté de s'évader; et pour leur en ôter tout moyen, ils furent transférés dans les prisons du monastère du Sotiras, situé au couronnement de l'île du lac de Janina.

Maître, par cette mesure inique, de Moustapha pacha, et des soixante-douze otages, le visir Ali annonça immédiatement la résolution de se rendre à Cardiki. Son but était, disait-il, de rétablir l'ordre dans cette ville, d'y instituer un tribunal, et d'y organiser une police protectrice des habitants.

Comme on est accoutumé, sous un gouvernement absolu, à croire toujours le contraire des desseins que le despote manifeste, si ce n'est lorsqu'il se prononce pour faire le mal, on avait des raisons plausibles de penser qu'il méditait quelque nouveau coup d'état. L'attentat envers

les otages suffisait pour permettre de croire que les autres articles de la capitulation qu'il venait d'enfreindre à leur égard ne seraient pas mieux observés. On raisonnait de cette manière sur les projets du pacha, lorsque le 19 mars 1812, jour fixé pour son départ, je me rendis au palais, afin de terminer avec lui quelques affaires.

Les troupes défilaient depuis le matin; les bagages sortaient du sérail; les pages, armés de toutes pièces, attendaient l'ordre de monter à cheval, quand je traversai les cours encombrées de clients qui attendaient un regard du maître. Ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je venais de passer auprès de quelques têtes nouvellement coupées, qui étaient plantées sur des pieux; un tremblement involontaire m'agitait, quoique j'eusse dû être accoutumé à ce spectacle (1). Parvenu dans les vastes appartements du palais, on annonce le consul de France. Le rideau de brocard se lève; j'entre. Je vois Ali pacha dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velours cramoisi, appuyé sur une hache d'armes, et assis les jambes pendantes au bord de son sopha. Je m'étais placé, suivant l'étiquette, à sa droite, lorsque, revenu de son assoupissement, après avoir long-temps attaché ses regards sur les miens, il fit signe de la main à ses conseillers de s'éloigner.

*Te voilà!* me dit-il d'une voix étouffée; *c'est toi, mon fils!* Et prenant une de mes mains qu'il retint dans la sienne, il leva au ciel ses yeux humides de larmes : « *Le » sort est accompli*; mes ennemis, malgré leur dernière » tentative d'évasion, n'ont pu pousser ma clémence à » bout; je les tiens en mon pouvoir, et je ne m'en servi-

(1) Quelques mois auparavant, en sortant d'une conférence de nuit avec le visir, je tombai, en traversant les cours mal éclairées du château, sur une pile de têtes nouvellement exposées. Depuis cet événement, qui ne me fit pas, au premier abord, une grande impression, j'avais conservé une telle horreur pour ces tristes débris, que j'étais saisi de terreur, chaque fois qu'en entrant au sérail, j'apercevais ces trophées du despotisme.

» rai pas pour les perdre. Crois-m'en, mon cher consul ;
» oublie tes préventions contre moi. Je ne te dirai plus
» de m'aimer; je veux t'y forcer, en suivant un système
» opposé à celui que j'ai mis jusqu'à présent en pratique.
» Ma carrière est remplie, et je vais terminer mes travaux
» en montrant que si j'ai été terrible et sévère, je sais
» aussi respecter l'infortune et l'humanité. »

Ce langage, nouveau dans la bouche du tyran, me surprit, au point que j'hésitais à le féliciter de ses bons sentiments. « Hélas! mon fils, poursuivit-il, le passé n'est plus
» en mon pouvoir; j'ai versé tant de sang, *que son flot*
» *me suit, et je n'ose regarder derrière moi.* »

Le discours du visir fut interrompu dans cet endroit par un violent coup de tonnerre, qui fit trembler les voûtes du palais, et il reprit en soupirant (1) : « J'ai désiré la
» fortune, et je suis comblé de ses dons; j'ai souhaité des
» sérails, une cour, le faste, la puissance, et j'ai tout ob-
» tenu. Si je compare la cabane de mon père à ce palais
» brillant d'or, d'armes, de tapis précieux, je devrais être
» au comble du bonheur. Ma grandeur éblouit le vulgaire;
» tous ces Albanais, prosternés à mes pieds, envient l'heu-
» reux Ali Tébélen; mais si on savait ce que me coûtent
» ces pompes, je ferais pitié. Je me montre à nu devant
» toi; plains-moi. Parents, amis, j'ai tout sacrifié à mon
» ambition! J'ai étouffé..... j'ai étouffé jusqu'à la voix de
» la nature!... ( Il fit une longue pause. ) Je souhaite que
» tu ne le saches jamais (2). Je ne suis entouré que de ceux

(1) J'avais oublié dans ma première édition de consigner cette particularité, et de dire qu'Ali pacha, superstitieux et pusillanime, comme tous les hommes cruels, avait une très-grande frayeur du tonnerre.

(2) Ce secret m'est connu, et c'est un de ceux qu'il faut taire pour l'honneur de l'humanité, disais-je autrefois ; cependant plusieurs personnes ayant donné des interprétations à cette note, je vais m'expliquer. Ce crime qu'Ali avait sur la conscience était d'avoir fait jeter dans le lac toutes les filles nées de ses femmes, par un sentiment qui le portait à croire que, par leurs alliances, elles deviendraient les esclaves de quelques beys ou pachas indi-

» dont j'ai égorgé les familles; mais éloignons ces tristes
» souvenirs. Mes ennemis sont en mon pouvoir, je prétends les asservir par mes bienfaits. Je veux que Cardiki devienne *la fleur de l'Albanie;* et je me propose de passer mes vieux jours à Argyro-Castron. Voilà les derniers projets que je forme; et si je pouvais obtenir Parga, que je te demande inutilement depuis tant d'années; Parga que je paierais ce qu'on voudrait, en te faisant une fortune brillante, tous mes vœux seraient accomplis. Je ne te propose pas, mon cher fils, d'être du voyage que j'entreprends. Le temps est mauvais, et, comme je serai bientôt de retour, nous descendrons ensemble à Prévésa, pour y passer les premiers beaux jours du printemps. Écris, je t'en prie, ce que je viens de te dire à ton ambassadeur, car mes ennemis ne manqueront pas de me calomnier à Constantinople, et il est bon que la vérité y devance leurs dénonciations. » En achevant ces paroles, le visir donna à son grand écuyer l'ordre du départ, et nous nous séparâmes.

C'est une faiblesse commune aux tyrans de se persuader qu'on doit croire leurs paroles, parce qu'ayant une autorité absolue sur les hommes, ils s'imaginent maîtriser jusqu'aux éléments de leur pensée. J'avais observé une attitude calme pendant le discours d'Ali, et je le quittai avec les apparences de la conviction, en lui promettant de faire part de notre entrevue à la légation française. Mais combien j'étais éloigné d'ajouter foi à ce que j'avais entendu! Son langage affecté me faisait bien plutôt craindre quelque grande atrocité. Le satrape avait en vain caché sa brûlante fureur sous le patelinage du repentir; ses crimes passés me disaient trop ceux qu'il pouvait encore commettre, pour me laisser dans la perplexité. Au reste, je n'y fus pas long-temps : car à peine était-il en route, qu'on me com-

gnes de la splendeur de son nom. Quel tyran joignit jamais tant d'orgueil à tant de cruauté?

muniqua le sens d'une dépêche qui lui était adressée par sa sœur Chaïnitza.

La cruelle maîtresse de l'Argyrine, retirée à Liboôvo depuis la mort d'Aden bey, dernier rejeton de son hymen incestueux, s'était ranimée à la nouvelle de la prise de Cardiki. La vengeance avait réchauffé son cœur glacé par la douleur ; elle écrivait à son frère : « Je ne te donnerai » plus le titre de visir, ni le nom de frère, si tu ne gardes » pas la foi jurée à notre mère, sur ses restes inanimés. » Tu dois, si tu es fils de Khamco, tu dois détruire Cardiki, exterminer ses habitants, et remettre ses femmes » et ses filles en mon pouvoir, afin d'en disposer à ma » fantaisie. Je ne veux plus coucher que sur des matelas » remplis de leurs cheveux. Maître absolu des Cardikiotes, n'oublie pas les outrages que nous reçûmes d'eux » aux jours de notre humiliante captivité. L'heure de la » vengeance est arrivée ; qu'ils disparaissent de la terre. »

Cette lettre me révélait, dans sa noirceur, la cause de la dissimulation du visir ; et malgré cela, je ne pouvais croire à l'étendue de la vengeance que sa sœur lui proposait de tirer des Cardikiotes. Je savais qu'il pouvait être entraîné par les cris de cette Tisiphone avide de meurtre. Il avait égorgé les habitants de Nivitza, de Saint-Basile et de Prévésa, sans effaroucher la politique du divan, parce qu'il n'avait immolé que des chrétiens ; mais oserait-il assassiner une population mahométane ? Je croyais qu'il serait retenu par cette considération religieuse. Je concluais donc qu'il y aurait du sang répandu, mais qu'il n'en viendrait pas à un massacre général, tel que le demandait Chaïnitza.

Le troisième jour après son départ de Janina, le visir Ali vint descendre au palais de sa sœur à Liboôvo. On remarqua, après l'entrevue qu'il eut avec elle, que les larmes de cette femme, qui n'avaient pas cessé de couler depuis la perte de son fils, s'arrêtèrent comme par enchan-

tement (1). Sa demeure, jusqu'alors ornée de lugubres tentures, fut couverte tout à coup de tapis et d'ameublements précieux; elle parut en public, et reçut des visites comme aux jours de ses prospérités maternelles, quand elle couronna ses enfants du bandeau nuptial. Elle célébra le retour de son frère par des festins et des chants; ses femmes reprirent la parure de l'allégresse, et, en quittant un banquet digne des Pélopides, auquel le vieux Ali avait présidé, il se sépara de sa sœur pour se rendre à Chendrya.

Ce château, construit au faîte d'un rocher peu éloigné de la rive droite du Célydnus, domine au loin la vallée de Drynopolis. On aperçoit de ses hauteurs la ville de Cardiki, l'entrée des défilés Antigoniens, les échelles de Moursina, et le territoire entier de l'Argyrine. Semblable au génie des ténèbres, ce fut de cet endroit, où l'on avait dressé son tribunal, qu'Ali Tébélen convoqua les descendants des antiques Abantes, tribu des Cardouchiotes Caucasiens, établis depuis plus de vingt-cinq siècles au milieu des rochers de l'Acrocéraune. Dès le matin, les hérauts, chargés de proclamer ses ordres, étaient montés à Cardiki. Ils avaient publié en son nom une amnistie générale, en annonçant que tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, eussent à se rendre à Chendrya, afin d'entendre, de la bouche même de Son Altesse, le vali-cy des Albanies, *l'acte qui les rendait au bonheur*.

(1) A la mort d'Aden bey, Chaïnitza brisa à coups de marteau ses diamants et ceux de son fils, brûla ses cachemires, ses fourrures, et obligea sa bru à coucher par terre, sur une natte de paille. Les glaces et les ornements de son sérail furent mis en pièces; les vitraux de ses appartements furent dépolis et peints en noir, et ceux qui se cassaient n'étaient raccommodés qu'avec du papier. Toute apparence de bonheur et de joie était bannie de son palais. Ainsi Catherine de Médicis, dans un deuil semblable, consacra le souvenir de ses peines sur les colonnes mêmes des Tuileries, où l'on voit sculptés des fragments de miroirs, des panaches déchirés et des lacs rompus, emblèmes de ses douleurs maternelles.

Malgré cette déclaration, garantie au nom du ciel et de la religion, il y eut une hésitation générale parmi les habitants. On tremblait, on se demandait comment un homme aussi vindicatif qu'Ali pacha pouvait être animé de sentiments de clémence. Les femmes et les enfants faisaient retentir les airs de leurs cris; les mosquées étaient remplies de vieillards et de jeunes gens qui invoquaient Allah et leur faux prophète Mahomet. Des femmes s'échappaient du harem, pour arrêter, pour voir, pour embrasser leurs époux, leurs enfants, ou des frères bien-aimés. On ne partait que pour entendre le prononcé d'une amnistie, et on partait cependant avec l'anxiété de condamnés qui auraient marché au supplice. On croyait ne s'éloigner que pour quelques heures; et, par un pressentiment fatal, on se disait adieu, comme si on se fût quitté pour jamais!.... Pourquoi ces moments douloureux, trop rapidement écoulés malgré leur amertume, et ces heures cruelles de l'agonie de tout un peuple, ne furent-ils pas marqués par une résolution généreuse? L'instant de vendre chèrement sa vie était arrivé; mais le malheur avait avili des hommes naguères libres et superbes. Mahométans dégénérés, les Schypetars Acrocérauniens déposent les armes! Ils s'éloignent en versant des pleurs qu'ils pouvaient faire couler des yeux de leurs ennemis, tandis que de nombreux détachements des soldats du satrape s'emparent des quartiers de la ville qu'ils évacuent.... Ils partent; ils se sont acheminés, la mort au fond de l'ame; ils ont descendu les coteaux de la montueuse Arborie, et, arrivés dans la plaine, ils se retournent pour saluer leur ville natale, avant qu'elle disparaisse à leurs regards.

Que ne l'avaient-ils réduite en cendre avec leurs familles, leurs bourreaux et eux mêmes, plutôt que de la pleurer! Hélas! il faut les plaindre; les malheureux! ils tombent à genoux, ils inclinent la tête vers la terre, ils mêlent le nom de Cardiki à leurs gémissements; et glacés de dou-

leur, ils ne se relèvent qu'excités par la voix de leurs vieillards. Ils s'arrachent avec effort du lieu d'où ils apercevaient encore leurs foyers domestiques; ils se traînent, ils passent le Célydnus alors gonflé par les pluies; ils montent à Chendrya, et ils se prosternent aux pieds du satrape, qui les attendait, entouré de quatre mille satellites condamnés par Omer, bey Brionès, coupable destructeur du juste Ibrahim. Étendus sur la poussière, ils demandent grace; ils appellent Ali leur maître, ils implorent sa pitié, au nom de ses fils, de ses affections paternelles, et de tous les sentiments capables d'émouvoir le cœur des hommes. Le tyran semble attendri; des larmes mouillent ses paupières. Il relève les suppliants avec douceur, il les rassure, en les appelant ses frères, ses fils, les bien-aimés de son cœur. Il fait approcher ceux qu'il avait autrefois connus; il leur cite leurs guerres passées, le temps de leur jeunesse, et jusqu'aux jeux de leur enfance. Il s'attendrit et il pleure avec d'anciens camarades qu'il reconnaît; il demande avec intérêt les noms des jeunes gens qu'il ne connaissait pas, car une génération nouvelle était née depuis que Cardiki méconnaissait son autorité. Il interroge chacun avec la plus grande sollicitude; il promet des pensions aux uns, des emplois aux autres; et dans son inépuisable libéralité il désigne plusieurs enfants pour être admis dans les *medressés* ou colléges de Janina. Enfin il congédie les Cardikiotes à regret, en leur disant de se retirer dans l'enceinte d'un caravanserail voisin, où il va les suivre, afin d'aviser avec eux aux moyens de réaliser les promesses qu'il leur a faites.

Les tonnerres, ordinaires aux temps des équinoxes, retentissaient dans les flancs du mont Pélage (1), quand Ali pacha descendit de Chendrya pour se rendre au caravanserail de Vouvali, porté dans un palanquin élevé sur les épaules des Valaques, fiers de leur avilissante condition. On applau-

(1) Pelakos (Πέλαγκος), partie septentrionale du mont Mertchika.

dissait à sa générosité, et ses esclaves venaient de le faire passer du palanquin sur sa calèche, trône somptueux orné de matelas en brocard d'or et de cachemires précieux, lorsqu'il ordonna à ses tchoadars de le suivre, et de se tenir prêts à faire main-basse sur les Cardikiotes au signal qu'il leur donnera. Il commande en même temps à son cocher de fouetter les chevaux, et après avoir fait le tour de l'enceinte fatale, sûr que personne ne peut s'en échapper, il s'arrête la carabine à la main, en criant : *tue* (*vras!*). Les gardes, saisis d'effroi, restent immobiles. Il répète d'une voix tonnante le signal de mort, auquel ils ne répondent qu'en jetant leurs armes par terre. Il veut haranguer, et une voix unanime se fait entendre en disant : *que des mahométans, ne peuvent tremper leurs mains dans le sang d'autres mahométans*. Plus il s'emporte, plus il menace, et plus ils opposent de calme; le commandement d'Omer Brionès est méconnu, quelques soldats osent demander *grace*.

Il leur ordonne de s'éloigner, et il s'adresse aux chrétiens Mirdites qui servaient sous ses drapeaux : « C'est à » vous, braves Latins, s'écria-t-il, que j'accorde l'honneur » d'exterminer les ennemis de mon nom! Vengez-moi, et » je reconnaîtrai ce service par les plus grandes récom- » penses. » Un murmure confus se fait entendre dans le bataillon noir (1) des Schypetars, catholiques de la Matia, auxquels il ordonne de parler, croyant qu'ils demandaient à stipuler le prix du sang. « Nous! répondit André Goz- » zolouri (2), massacrer des hommes sans défense? Avons- » nous jamais fui devant l'ennemi? Avons-nous commis » quelque lâcheté pour nous avilir, en nous proposant » d'être des assassins? Demande aux Goks de Scodra, vi-

(1) Les Mirdites sont surnommés *noirs*, à cause de la couleur du camail qui leur couvre les épaules et la tête.

(2) André Gozzolouri, neveu de Dom Primo, abbé mitré d'Orocher, était le premier capitaine aux ordres du prink Léchi (prince Alexis), commandant alors le corps auxiliaire des Latins qui se trouvaient à la solde d'Ali pacha.

» sir Ali ; demande-leur, ils sont ici ; appelle les chefs du » drapeau rouge (1), et qu'ils disent si quelqu'un des Mir- » dites a jamais reculé devant la mort. Rends aux Cardi- » kiotes les armes qu'on leur a enlevées ; qu'on les fasse » sortir en rase campagne, qu'ils soient prévenus de se dé- » fendre : s'ils acceptent le combat, tu verras comme nous » saurons te servir. »

Il dit, et ces paroles foudroyantes confondent le satrape. Il écume de rage, il frémit, il hésite, il se voit abandonné. L'incertitude régnait dans ses discours ; le mot de grace allait peut-être échapper de sa bouche ; le sang innocent n'aurait pas été répandu, et l'histoire aurait une page horrible de moins dans ses annales, lorsqu'un de ses sicaires, Athanase Vaïa, monstre d'une figure rebutante, s'écrie : *Seigneur, je t'offre mon bras ; que tes ennemis périssent.* Aussitôt la tourbe des valets du sérail, entraînés par l'exemple de leur chef, s'empressent de rivaliser de crime en se joignant à lui ; et cent cinquante scélérats se préparent à consommer le plus insigne des forfaits.

Ali remet sa carabine, en signe de commandement, au conducteur des assassins, Athanase Vaïa. Les Mirdites s'éloignent en frémissant, et les tchoadars tombent à genoux, les mains levées au ciel, comme si la foudre était prète à éclater sur leurs têtes.

Qu'on se représente un enclos quarré et sans abri, destiné à héberger les buffles, dans lequel se trouvaient renfermés six cent soixante-dix individus partagés entre l'espérance et la crainte. Qu'on s'imagine leur frayeur en voyant subitement paraître, sur les murs, une nuée de brigands armés, et on aura une idée du lieu de la scène, des victimes et des bourreaux. Cependant les Cardikiotes étaient sous le glaive de la mort, sans savoir ce qui se tramait ; ils se flattaient peut-être encore, lorsqu'au signal donné par le

(1) Gok, ou Guègues de la bande rouge, sont ainsi appelés, à cause de la couleur de leurs dolmans.

visir, en élevant sa hache d'armes, une décharge générale de mousqueterie, suivie d'un long hurlement, leur apprit que tout était fini pour eux. On se servait des armes abandonnées par les tchoadars, qu'on faisait passer aux meurtriers afin d'entretenir un feu roulant, à travers lequel on entendait des voix lamentables. Les malheureux qui essayaient d'escalader les murailles étaient poignardés; la fusillade renversait le fils sur le sein de son père; le frère dans les bras d'un frère, et le sang des vieillards se mêlait avec celui des adolescents; enfin, au bout d'une heure et demie de carnage, les cris cessèrent et le bruit des armes finit avec eux.

Tandis que cette exécution se passait dans le khan de Chendrya, Cardiki retentissait des gémissements des enfants et des femmes qu'on arrachait des foyers paternels. Des mères de famille, accoutumées à l'opulence, des jeunes filles que l'hymen allait couronner de roses, étaient livrées à la brutalité d'une soldatesque effrénée. C'était le résultat de la convention stipulée au banquet de la vengeance, entre le tyran et son implacable sœur. On les traînait, après les avoir déshonorées, devant Chaïnitza, n'ayant, pour défense et pour appui, que l'accent de la douleur et leurs larmes. Meurtries, déchirées de coups, ces femmes, qui ignoraient ce qui se passait à Chendrya, arrivent à Liboôvo, et tombent muettes de frayeur aux pieds de leur ennemie. Chaïnitza commande qu'on arrache leurs voiles, qu'elles soient dépouillées, que leurs chemises soient taillées au-dessus des genoux; et qu'on coupe leurs chevelures, dont on charge une estrade. Elle monte sur ce trophée, elle plane sur une population inanimée, elle triomphe, et, l'insulte à la bouche, elle prononce cet arrêt, aussitôt répété par les crieurs publics: « Malheur à quiconque donnera un » asile, des vêtements, du pain aux femmes, aux filles » et aux enfants de Cardiki. Ma voix les condamne à errer » dans les forêts, et ma volonté les dévoue aux bêtes fé-

» roces dont ils doivent être la pâture, quand ils seront
» anéantis par la faim ».

Frappées de cet anathème, les victimes passèrent le restant du jour et la nuit entière exposées aux injures de l'air, en faisant retentir les rochers de Liboôvo de leurs plaintes. Quelques femmes expirèrent dans les douleurs de l'enfantement; des enfants périrent de froid et d'inanition. Tous auraient succombé, si le satrape, moins dénaturé que sa sœur, n'eût révoqué la sentence de cette créature impie, en décidant que les débris de la population de Cardiki seraient vendus pour être dispersés dans des lieux éloignés.

Il ordonna, après avoir fait dépouiller les morts, qu'on formât plusieurs trains composés de cadavres des Cardikiotes, afin que, entraînés par le Celydnus dans le lit alors écumant de l'Aous, ce spectacle glaçât d'épouvante les peuplades de la Iapourie, depuis Tébélen jusqu'à Apollonie, où ce fleuve verse ses eaux dans l'Adriatique (1). Il décréta ensuite qu'un marbre transmettrait à la postérité le souvenir de l'accomplissement des volontés suprêmes de sa mère! Ainsi, les voyageurs qui parcourent la vallée de Drynopolis ne manquent plus de visiter le khan de Vouvali, voisin de Chendrya. Ils lisent, sur un cippe élevé au milieu des ossements amoncelés des Cardikiotes, l'inscription suivante écrite en lettres d'or, dans les langues turque et grecque, qui indique le nombre de morts privés de funérailles, avec les dates de l'année et du mois où se passa le tragique événement que je viens de raconter (2).

(1) C'est à présent qu'Ali pacha étant mieux connu dans l'Europe, je me suis hasardé de publier plusieurs particularités, que j'avais omises dans sa biographie, en craignant alors d'être taxé de ressentiments contre sa personne.

(2) Voici la traduction de cette inscription qui a été mise en vers par les rapsodes épirotes :

*De la part du très-formidable Ali pacha à ses voisins.*

Moi, visir Ali pacha, quand je me rappelle le grand massacre arrivé ici

Ali pacha, après avoir assouvi sa vengeance, prit la route de Tébélen, où il arriva assez à temps pour faire saisir douze Cardikiotes, établis dans cette ville, qu'il fit égorger sur le tombeau de sa mère. Après avoir assisté en personne à leur supplice et placé des gardes sur le bord du fleuve, afin qu'on l'avertît de l'arrivée des trains de cadavres, il se retira dans l'intérieur de son vaste palais. Il voulut qu'on y célébrât une fête, à laquelle il présida, en faisant chanter les ministres de ses plaisirs, et en prescrivant à ses saltimbanques d'exécuter des danses, dans lesquelles on insulta, par d'horribles bouffonneries, au souvenir de ceux dont le sang fumait encore. Les acclamations d'une foule d'esclaves et de prostitués étaient un nouvel aliment pour ses fureurs; il se repaissait de ce spectacle, qu'il savoura jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit.

Quelle nuit, après quarante-huit heures passées dans l'ivresse du carnage, pouvait lui rendre le calme? Les vapeurs du sang avaient échauffé sa tête, et une sombre mélancolie succéda bientôt au délire de ses esprits. Il tomba dans une profonde tristesse; il révoqua la consigne donnée aux sentinelles placées au bord de l'Aous pour l'avertir quand on verrait approcher les trains de cadavres; il s'agitait, il sanglottait, il n'avait plus personne à égorger, il lançait des imprécations étouffées, il ne pouvait dormir, lorsqu'une idée, à laquelle il s'arrête, le frappe. Il pense (je tiens cette révélation de ses secrétaires Colovos, Manthos et Costas, que je puis maintenant nommer), que les otages de Cardiki, détenus au monastère de Sotiras, dans l'île du lac de Janina, sont peut-être plus tranquilles que

j'en suis affligé. Qu'une pareille catastrophe puisse jamais ne se renouveler! Je recommande pour cela à mes voisins de n'offenser jamais ma famille, et d'être soumis à mes volontés, s'ils veulent vivre heureux! Ceux qui obéiront, et me seront affectionnés, peuvent compter qu'ils vivront en paix.

Cette extermination (des Cardikiotes) a eu lieu en mil huit cent douze, le 15 mars (v. st.) jour de vendredi après le *delino* (ou troisième prière), le soleil étant au moment de se coucher.

lui.... *Ils reposent*, s'écrie-t-il; *eh bien ! qu'ils ne se réveillent que pour descendre dans la nuit éternelle*, 'σ τα καταχθόνια ! Il appelle aussitôt un de ses grammatistes, auquel il dicte leur arrêt de mort, et, par une sorte de débauche de sang, il comprend les beys d'Avlone dans l'ordre fatal qu'il lance. *Qu'ils périssent*, ajouta-t-il, *et que ne puis-je !*... Il s'arrêta, et on comprit qu'il voulait désigner le beau-père de ses fils.

Pendant ce temps que l'absence du sommeil lui permit de consacrer tout entier au crime, le visir Ali dépècha un courrier à son fils Véli pacha, pour l'engager à faire exterminer les habitants de Cardiki attachés à son service (1), et il expédia des circulaires partout où il se trouvait des hommes nés dans cette ville (2), afin de les faire périr. Il retrouva ainsi la gaîté en se repaissant de l'idée d'exterminer jusqu'au dernier des citoyens de l'Abantide, et le jour naissant le vit occupé à dresser la liste de proscription de ceux qui avaient trahi Ibrahim pacha, contre lequel sa bouche n'avait osé articuler l'arrèt fatal resté suspendu au bord de ses lèvres.

Dès que l'ordre du tyran, adressé à Mouctar pacha, fut parvenu à ce stupide enfant du meurtre, les supplices des otages et des beys d'Avlone, qui avaient trompé le visir Ibrahim, commencèrent à Janina. Démir Dost, et soixante-dix beys ou barons, passèrent successivement par la main des bourreaux, qui épuisèrent sur eux tous les raffinements de la cruauté. Comme on employait, avant de les faire mourir, le moyen des tortures, afin de leur faire révéler les trésors qu'ils possédaient et le nom de leurs débiteurs, la marche des supplices fut lente et sinistre. Chaque

(1) Véli pacha refusa d'obtempérer aux ordres de son père, et pour pallier son refus, il se contenta de licencier les Cardikiotes qui étaient à son service.

(2) Il écrivit à Méhémet Ali, pacha d'Égypte, pour le prier de seconder ses fureurs; mais celui-ci refusa de tremper ses mains dans le sang des proscrits.

jour révélait au peuple effrayé les crimes de la nuit qui l'avait précédé. Le lac rejetait les cadavres de personnes inconnues; on trouvait, sur les routes, des troncs sans tête, dévorés par les chiens; on voyait, dans plusieurs endroits, des trous nouvellement recomblés, et la consternation était générale. On tremblait de se parler dans les rues; on évitait de se saluer, craignant que de simples politesses ne fussent prises pour des signes d'intelligences secrètes; des marques de compassion ou de larmes auraient été un délit capital, et tous les yeux étaient secs. Les marchés publics étaient déserts; on ne se rendait plus aux églises, et les mosquées étaient abandonnées. Des patrouilles nombreuses parcouraient les rues; des délateurs travestis épiaient les moindres discours; l'espionnage s'était établi dans les tavernes, et le soupçon planait sur toutes les têtes qui étaient aussitôt frappées qu'accusées. On n'osait tenir de feux allumés chez soi, dès que le soleil était couché; et on appréhendait, même en famille, de se livrer aux épanchements de la confiance: persuadé que, sous un gouvernement immoral, les pierres mêmes des prisons ont de l'écho.

Je m'étais rendu au sérail le matin qui suivit la dernière nuit des supplices, car les œuvres de mort du despotisme ne s'accomplissent jamais que dans les ténèbres. Mouctar pacha, qui gouvernait pendant l'absence de son père, me reçut d'un air égaré; ceux dont il était entouré semblaient frappés d'épouvante. Après les saluts d'usage, je m'aperçus que le moment n'était pas propice pour parler d'affaires; le pacha ne me répondait que par monosyllabes; ma présence le gênait. Il était distrait, inquiet, lorsque deux Bohémiens, sales et hideux, se présentèrent en rampant, à la porte du conseil. Il sourit convulsivement en leur demandant si tout était fini? «Oui, seigneur. — Ont-ils beau-» coup pleuré? — Beaucoup. — Comme vous voilà faits! » — Ils avaient tant de sang.... ». Je m'esquivai pour ne pas en entendre davantage.

Je vis, au retour de son expédition, le visir Ali qui, feignant d'ignorer ce qu'il m'avait dit au moment de son départ, débita devant ses conseillers une apologie fastidieuse de sa conduite, afin de m'ôter l'envie de confondre sa duplicité. Reprenant ensuite le cours de ses vengeances, il ne tarda pas à frapper Moustapha, pacha de Delvino, sur la nouvelle que la Porte venait, quoique prisonnier, de le réintégrer dans son emploi. Il le condamna à périr de faim dans sa prison, et cet infortuné eut le sort d'Ugolin. On le trouva adossé contre un mur, les mains appuyées sur ses genoux, tel qu'un homme paisiblement plongé dans un sommeil profond. Le tyran n'osa cependant attenter aux jours d'Ibrahim pacha, qu'un ordre du sultan lui ordonnait d'*élargir et de remettre en liberté*. Il se contenta de faire disparaître ce vieillard et son fils, qu'il renferma dans les cachots les plus inaccessibles de son palais.

Ce dernier forfait portait la désolation dans l'ame de ses deux filles, épouses de Mouctar et Véli pacha; mais leurs larmes ne purent engager les deux pachas à faire une démarche honorable, quoique probablement inutile, pour changer le sort de leur beau-père. La voix seule d'un derviche osa s'élever en faveur de la vertu, et annoncer les malheurs destinés à fondre sur la tête du satrape. Ce philosophe, le cheik Jousouf, vénéré des mahométans à cause de l'austérité de ses mœurs, aussi peu inquiet des menaces du tyran que de la terreur de son nom, monte, sans se faire annoncer, au palais. Les gardes se lèvent à son aspect, les portes s'ouvrent; le satrape quitte son sopha pour s'avancer au-devant de celui que le respect précède, et auquel il fait signe de s'asseoir, sans qu'il veuille prendre place à ses côtés.

Ali, tremblant, le conjure en vain de s'asseoir sur le divan; il est frappé du calme du derviche et comme ébloui de l'éclat qui semble jaillir de ses yeux. Le criminel est en présence de son juge, qui lui reproche le sang répandu, ses

attentats contre l'humanité, et les malheurs du visir Ibrahim, regardé comme le plus vertueux des Islamites. Il tonne contre les déprédations du tyran : « Les biens que le vulgaire envie prouvent bien, dit-il, le cas qu'on en doit » faire, puisque le sort les prodigue à un homme tel que » toi. Je ne foule pas un pan de tapis, je ne vois pas un » meuble qui ne soit arrosé des larmes des malheureux. Ce » sopha où tu m'invites à m'asseoir est trempé de sang ; il » fume de celui de tes propres frères, que ta mère assassina » aux jours de leur enfance. Ces glaives suspendus aux » parois de tes salons sont émoussés sur les cranes des Souliotes et des Acrocérauniens, dont notre religion nous » commandait de plaindre les erreurs, tant qu'ils se tenaient dans les bornes de la soumission. J'aperçois d'ici » le tombeau d'Éminé, épouse vertueuse dont tu fus le » meurtrier. Mes regards se reposent, au-delà, sur ce lac, » dans lequel tu fis précipiter dix-sept mères de famille » (plus chastes que la bouche qui prononça leur arrêt) (1), » et qui dévore chaque jour, comme les enfers destinés à » t'engloutir, les victimes de tes fureurs insensées. La fille » de Bélial, ta coupable sœur, t'encourageant au crime, a » profané nos lois les plus sacrées, en arrachant le voile » aux mahométanes de Cardiki. Elle a déchiré ; tu frémis ! » elle a déchiré le sein d'une de ses femmes (2) pour en » arracher un fruit innocent, parce qu'il avait pour père » un proscrit. Malheureux, souffre la vérité ! Dans la ville, » hors de la ville, au sein des montagnes, tout parle de tes » forfaits ; tu ne peux faire un pas sans marcher sur le » tombeau de quelque être créé à l'image de l'Éternel, » qui t'accuse de son trépas. Tu vis environné de pompes,

(1) Les paroles textuelles du cheik Jousouf, en parlant de la noyade des femmes, furent les suivantes : *Castiora erant muliebria earum, quàm os liguriens tuum.*

(2) Ce fut avec un rasoir, et de ses propres mains, que Chaïnitza ouvrit les flancs d'une des femmes attachées à son service, qu'elle croyait enceinte d'un Cardikiote auquel elle était mariée.

» de luxe, de lubriques adulateurs, et le temps, qui marque les enfants d'Adam du sceau ineffaçable des années, » ne t'a pas encore averti que tu étais mortel, et que tu » devais un jour.....—Arrête, mon père, s'écrie le visir en » sanglottant; tu viens de prononcer le nom d'Éminé (1) : » ne m'accable pas du poids de ta malédiction (2) ». Le cheik, sans lui répondre, sort de ses appartements; et, secouant la poussière de ses pieds contre le palais, retourne vers sa cellule, sans espérer d'avoir changé le cœur d'Ali, mais satisfait d'avoir rendu hommage à la justice divine, devant celui qu'elle devait punir de ses forfaits.

(1) C'était là sa véritable furie, comme l'ombre d'Agrippine était celle de Néron : *Sæpè confessus exagitari se maternâ specie, verberibus furiarum ac tædis ardentibus.* Suet. in Nerone.

(2) Le cheik Jousouf, natif de Janina, âgé de soixante-dix ans (en 1815), est un de ces ascétiques qui mêlent aux austérités, toujours agréables au vulgaire, une raison droite et sévère. Content d'une natte de paille, d'un morceau de pain et d'un vase rempli d'eau, il passe sa vie à prier et à faire des aumônes. Il se croirait souillé, s'il approchait d'un chrétien, s'il buvait de l'eau de son puits, s'il mangeait des aliments qu'il a préparés, et s'il lui donnait le salut de paix. Mais s'il est fanatique, il est également incapable de persécuter ceux qui ne partagent pas sa croyance. Informé que son père, mort depuis plus de quarante ans, avait fait tort de cinq cents francs à un Grec, il fit rechercher la famille de cet homme, à laquelle il rendit le capital et les intérêts de la somme dont on l'avait privée, dans la personne de son chef. Aussi juste que charitable, il ne fait l'aumône que de ses deniers, et sans distinction de secte. Il a refusé dans tous les temps les dons que le visir voulait faire passer par ses mains, pour être distribués aux pauvres, en disant qu'avant de faire des aumônes, Ali pacha devait satisfaire à la justice divine et humaine, en rendant le bien d'autrui.



# CHAPITRE VI.

Corruption de l'Épire. — Campagne de Russie. — Paix entre cette puissance et la Turquie. — Différends, survenus entre le satrape et le consul de France, terminés. — Assassinat du major Andruzzi. — Prise de Moscou. — Parti que le consul en tire pour sauver la famille du major. — Moustaï, pacha de Scodra, épouse la fille aînée de Véli. — Noces. — Saturnales. — Terreur subite d'Ali, causée par l'assassinat manqué de Pachô bey. — Inceste du satrape avec sa belle-fille Zobéide. — Demi-confidence de ce crime, faite dans son embarras. — Exil d'Ali. — Lettre du duc de Bassano. — Discussion plus que politique entre le tyran et le consul de France.

Le méchant qui persiste dans le crime parce qu'il s'y plaît, ne peut regretter la vertu : elle est sans charmes pour son cœur dépravé. Cependant un secret instinct lui crie que sa plus cruelle punition sera de déplorer le malheur de l'avoir abandonnée. Ali n'avait plus affaire à ces fiers mahométans qui juraient autrefois par l'unité de Dieu, ni à ces chrétiens vaincus, mais fermes dans la foi, qu'un parjure effrayait plus que la mort. Tout était perdu sous ce rapport en Épire, comme dans les pays où la religion, ayant consumé sa force dans les petites choses, n'en a plus pour les grandes. Des cérémonies, des rits, en remplaçant les devoirs les plus essentiels de l'homme, avaient affaibli les remords et la conscience qui les donne. On peut tout oser avec un peuple superstitieux. Nous avons vu le satrape entouré de derviches, lorsqu'il était en proie aux maladies, se recommander alors aux prières des chrétiens ; et parmi cette foule de lâches attachés au culte du Christ et de Mahomet, qui adressaient des vœux au ciel pour celui que la foudre aurait dû écraser, un seul homme austère osant se lever pour lui reprocher en face les crimes de sa vie..... mais à peine le cheik Jousouf fut-il

rentré dans sa cellule, que le tyran, qui avait redouté sa présence, passa de la consternation où il l'avait laissé dans l'habitude de ses occupations et de ses déréglements.

L'année 1812, qui vit éclater la dernière lutte entre la France et la Russie, avait accéléré les négociations entamées à Bukarest. Démétrius Morousi, qui était investi de pleins pouvoirs, séduit par l'espoir d'être nommé hospodar, tout en faisant céder à la Russie, dont il était la créature, la partie de la Moldavie, située entre le Dniester et le Pruth, conserva au sultan, Jassi et la Valachie entière (1). Dès-lors la Porte Ottomane ne songea plus qu'à observer une stricte neutralité entre les puissances chrétiennes, résolue d'attendre les événements, pour savoir, non le parti qu'elle embrasserait, mais l'attitude qu'elle devait tenir au milieu des grands événements qui s'annonçaient. Elle avait été informée des menaces de l'empereur Napoléon contre le visir de Janina; elle condescendit à lui donner quelques-unes de ces satisfactions évasives, en usage dans la diplomatie de Péra, où l'on crie victoire quand on n'est pas battu.

Au moment où le midi de l'Europe, conduit par Napoléon, s'ébranlait pour marcher contre la Russie, un Kodjakhian de la Porte Ottomane, nommé Gélal effendi, chargé de mettre un frein aux scandales d'Ali pacha, arriva à Janina. C'était l'espèce de moyen terme qu'on avait cru devoir prendre, pour ne pas éprouver un déni com-

(1) La Russie conclut de cette façon un traité plus qu'avantageux, vu la position critique dans laquelle elle se trouvait. Il n'est pas douteux que si D. Morousi avait insisté sur la restitution intégrale des deux principautés, elle aurait été consentie par les plénipotentiaires russes. La complaisance du prince grec était si évidente, que ses reconnaissants amis lui conseillèrent de se réfugier en Russie. Il hésitait, lorsque rassuré par les promesses de Galib effendi, son co-négociateur, il se détermina à rentrer sur le territoire ottoman. A peine arrivé à Choumlé, sur la rive droite du Danube, Morousi fut massacré à l'entrée de la tente du grand-visir, qui envoya sa tête à Constantinople, où on l'exposa à la porte du sérail avec celle de son frère Panagioti, injustement accusé de complicité dans sa trahison envers le sultan.

plet de justice, depuis que la guerre contre les Moscovites était résolue. Ainsi le consul se félicita de n'avoir pas ouvert un foyer de calamités dans la Grèce, en rompant intempestivement l'état de paix existant entre la France et la Turquie. Le Kodja-khian était porteur de quarante-deux firmans énonçant une foule de griefs susceptibles de faire connaître aux moins clairvoyants la félonie du satrape, ses liaisons de tous les temps avec les ennemis de l'état, et le fond de sa politique. Des conférences s'ouvrirent; le consul obtint, selon l'usage, satisfaction pour des affaires de peu d'importance, tandis qu'on remettait sans cesse à lui faire droit, relativement à la violence du pavillon sous lequel Ali avait enlevé le major Andruzzi, son fils et son neveu. On objectait que ces trois militaires étant nés dans l'Acrocéraune, la Porte, et par conséquent son visir, ne pouvait jamais perdre à leur égard le droit de souveraineté. La question de naturalisation ni celle de violence ne pouvant prévaloir contre ce dogme, celui qui voulait à tout prix sauver trois chrétiens consentit, afin de ménager la suprématie ottomane, qu'il était en droit de décliner, à ce qu'on laissât évader Andruzzi des prisons. Ce biais politique fut suggéré par le Kodja-khian de la Porte, avec promesse qu'aussitôt après l'élargissement du major, on rendrait les deux autres captifs. Cette bizarre capitulation de l'orgueil prouvait que le cabinet ottoman, comme tous les gouvernements théocratiques, ne fait jamais de concession sur ce qu'il nomme ses droits; mais combien on était éloigné de prévoir la trame déloyale que le crime préparait à la faveur d'une vaine concession.

Toutes les négociations étaient terminées après six semaines de colloques argutieux, lorsqu'on fut informé que le major Andruzzi avait été trouvé assassiné en dehors de sa prison, sous les fenêtres d'une chambre réservée aux détenus de distinction, c'est-à-dire à ceux qui paient lar-

gement les geoliers. Dix minutes après, on apprend qu'on portait son cadavre au cimetière ; et mon frère, courant aussitôt à une galerie qui donnait sur la rue, voit passer ces restes dégouttants de sang.... nous demeurons anéantis.... puis, en nous interrogeant mutuellement, nous nous demandons si ce crime est l'ouvrage du visir, et nous décidons de feindre d'ignorer une atrocité qui se passe sous nos yeux.

Mille pensées se présentent à notre imagination : serions-nous à la veille d'une guerre avec la Turquie? Nos armées auraient-elles éprouvé quelques désastres en Russie? Nous nous perdions en conjectures, lorsqu'à midi un courrier du gouvernement nous apporta, avec la nouvelle de la victoire de Borodino, celle de l'entrée de Napoléon dans Moscou. Ali pacha venait de recevoir les détails officiels des mêmes événements; il m'invite à monter au sérail, et mon frère s'y rend à ma place. Le criminel le comble de caresses; il veut entendre de sa bouche *le récit des hauts faits de nos armées*, qu'il écoutait d'un air préoccupé, en essayant de trouver moyen d'interrompre la narration.

« Voilà d'admirables choses.... Tu ne sais rien de plus ?
» — Rien. — Et dans la ville, que dit-on ? — Je l'ignore.
» — C'est possible : cependant? Quoi ! rien ? — Mais....
» — Dis. — Eh bien ! on prétend que le major Andruzzi
» est mort. — Oui ; est-ce tout ? — Non ; et qu'il a été as-
» sassiné. — Par qui ton frère croit-il que ce coup a
» été fait? — Par votre ordre, visir. — Hélas! il n'a que
» trop raison de l'imaginer. Tout dépose contre ma for-
» tune (*bakti*) ! Andruzzi était mon prisonnier, j'avais
» juré de le relâcher, il se tue. — Vous ne l'avez pas fait
» périr ? — Il est naturel, mon fils, de présumer le con-
» traire ; mais Allah que j'atteste, et mon belouk-bachi
» Tahir savent que sa mort n'est pas mon ouvrage. Ce que
» j'affirme n'est point une lâche dénégation. Si j'étais cou-

» pable, je ne craindrais pas de le confesser (ὁμολογεῖν); » on ne me ferait pas, tu le sais, pour cela mon procès à » Constantinople; mais je souhaite qu'on sache la vérité, » car je tiens à ton estime.... Je souffoque de colère, en » pensant qu'on m'a ravi l'occasion de remplir un en- » gagement auquel le consul avait consenti avec tant de » délicatesse, pour ménager les préjugés de ces *grosses tê-* » *tes* (κόνδρα κεφάλια) de Constantinople, qui croient tou- » jours à leurs *vieux us* (παλαιὰ ἄδατια) de prééminence » politique (1). »

En achevant ces mots, des larmes mouillaient les yeux du satrape, qui, saisissant une des mains de mon frère, le conjura de lui prêter attention. Il lui raconta : « que deux » Chimariotes, apostés à son insu, afin de favoriser » l'évasion du major Andruzzi, lui avaient procuré une » scie avec laquelle il avait coupé les barreaux en bois de » la fenêtre de sa prison; qu'après cette opération, le » prisonnier ayant voulu descendre au moyen d'une corde, » elle s'était rompue, et qu'il s'était fracassé la tête contre » un tas de pierre, sur lequel il était tombé. Au bruit de » sa chute, une patrouille, qui était accourue, avait pour- » suivi les fauteurs de l'enlèvement du détenu, sans réus- » sir à les arrêter. » Le visir termina son apologie, en chargeant mon frère de m'engager à me rendre auprès de lui pour entendre sa justification, afin qu'il ne me restât aucun doute à cet égard.

Mon frère m'ayant fait part de son entretien avec Ali pacha, me parut douter de son innocence. Jamais explication plus franche ne lui avait été donnée : « le visir est » désolé de la mort d'Andruzzi; il fera pendre, si tu » l'exiges, les geôliers; il veut absolument te voir; son

(1) J'ai intercalé ici les propres paroles en grec dont Ali pacha se servit dans son discours artificieux, pour montrer la tournure de son esprit, et le mépris constant qu'il eut toujours pour la *Sublime Porte*, qu'il surnommait par dérision Χαμηλὴ Πόρτα, *la Basse Porte*.

» effroi est extrême, tâche de le rassurer. » Dans une autre occasion, j'aurais refusé toute entrevue, parce que la prétendue contrition ainsi que l'épouvante du satrape étaient pour moi la démonstration complète de sa culpabilité.

Il était trois heures de relevée lorsque je me rendis au sérail : le visir venait de faire sa *sieste* accoutumée. Je l'aborde, on sert les pipes ; les pages présentent le café, et il fait bientôt signe à ses courtisans de se retirer. Je le remercie de la communication amicale qu'il avait faite à mon frère au sujet de la mort d'Andruzzi. — « Eh bien ! mon » fils, tu vois, qu'il ne faut pas toujours juger un homme » sur sa réputation, et j'espère que dans la circonstance » actuelle tu t'empresseras de me justifier auprès de ton » ambassadeur. — Une justification! elle ne peut venir » que de votre part, et c'est à vous qu'il appartient d'é- » loigner jusqu'à l'idée du soupçon d'un malheur que » nous sommes réduits à déplorer. — Comment cela ? — » La chose est simple. Étranger comme vous l'êtes à la » mort du major Andruzzi, élargissez son fils et son » neveu qui sont encore en prison; remettez-les en mes » mains, et alors chacun croira à votre innocence, sans » que vous ayez besoin d'apologie. » A ces mots un nuage se répandit sur les traits du tyran. — « Mais mon pouvoir » sera compromis, et on pensera dans le public que j'ai » peut-être cédé à.... — Ali pacha aurait cédé à quelque » considération? Ne me faites pas dire le mot, on le con- » naît trop bien pour ne pas avoir de son caractère, une » opinion pareille. N'êtes-vous pas toujours le vieux lion » qui disait : *C'est moi qui suis la Grèce!* Je voudrais, afin » de rehausser encore votre puissance, que vous me re- » missiez les prisonniers, au milieu de votre conseil et à » la face des Albanais tremblants devant vous. »

Il fit un sourire gracieux. — « *Langue dorée* (χρυσῆ » γλῶσσα), mes sujets me croient plus qu'un homme, et je

» dois toujours craindre de briser le talisman : pour toi,
» tu me connais. — Eh bien ! évitons, si le vous désirez,
» jusqu'à l'ombre d'une satisfaction que vous auriez
» l'air de m'accorder. Rendez-moi les malheureux que je
» réclame, et que cela se fasse aussi secrètement que vous
» le souhaitez. — Fort bien : demain. — Non, aujour-
» d'hui. — Mais il est trop tard. — C'est précisément pour
» cela. Ordonnez d'abord qu'on me donne des chevaux
» de poste. J'ai un courrier chez moi, auquel vous ad-
» joindrez un soldat de votre police, et ils partiront cette
» nuit. — J'y consens. — A quelle heure ? — A deux
» heures de nuit mon belouk-bachi conduira chez toi le
» neveu d'Andruzzi, tandis qu'un de tes janissaires vien-
» dra recevoir son fils à une des portes de mon palais. Cet
» arrangement te convient-il ? » Je fis un signe de remer-
cîment, et nous nous séparâmes.

Les muezzins annonçaient par leurs chants le coucher du soleil, quand je rentrai au consulat ; et une heure et demie après, les Turcs, ayant vaqué à la dernière prière légale, tous les bruits de la ville cessèrent. Agité d'une vive inquiétude, je racontais à mon frère de quelle manière j'avais enlacé le tyran, sans me flatter de l'avoir trompé : car il appréciait aussi bien que moi la valeur des moyens que j'avais employés pour arriver à mon but. Déjà le temps nous semblait plus long qu'à l'ordinaire ; nous craignions qu'il ne trahît sa parole, lorsque le marteau de la porte de notre demeure frappe. On ouvre ; nous entendons des pas, et bientôt le belouk-bachi Tahir suivi de deux soldats, escortant un homme noir comme les cachots enfumés d'où l'on venait de l'exhumer, entra dans la chancellerie. — *Voilà le prisonnier ; payez-nous son écrou.* — Je leur jette quelques pièces d'or, et ils se retirent.

« Où suis-je, s'écria le malheureux en se précipitant à
« nos pieds ; le ciel m'aurait-il épargné ! Ah ! mes libéra-
» teurs, je vous dois la vie, mais par quelles angoisses

» ai-je passé ! » Nous l'engageâmes à nous raconter ce qui était arrivé.

« Au moment, dit-il, où la caverne se ferme sur les » prisonniers du château du lac, on m'a appelé, et j'ai » pensé que c'était pour me faire subir le sort de mon on- » cle. Je me suis recommandé à Dieu, j'ai demandé par- » don à mes compagnons de captivité, en les conjurant » de m'assister par leurs prières au moment redoutable de » l'agonie. Un prêtre, enchaîné près de moi, m'a ouvert » les portes du Ciel, en m'accordant l'absolution de mes » fautes et en me recommandant aux anges du seigneur. » Les prisonniers m'ont donné le baiser de paix, en » me saluant du nom de martyr, j'ai suivi ceux que je » croyais être mes bourreaux. Je n'entendais plus rien, » je ne me suis pas même aperçu que j'entrais au consulat » de France, et je croirais volontiers encore que ce qui » se passe est un songe. »

Rassure-toi, Natché, tu es libre, et ton cousin, le jeune Nestor, va nous être rendu : je l'attends. « Le fils d'An- » druzzi ! Il vit; ô mon Dieu soyez béni, ce cher enfant » me reste. — Mais parle-nous de la fin tragique de ton » oncle ? — Les geôliers sont-ils partis ? — Oui. — Je l'avais » oublié; mais vos domestiques pourraient m'entendre ? — » Non. — Terre de malédiction, les murs de nos cachots » avaient des oreilles, ils révélaient nos plus secrètes pa- » roles... Mon oncle a péri victime du plus lâche des as- » sassinats ! Hier, on nous avait conduits enchaînés aux » travaux publics, lorsqu'un soldat de Tahir vint ordon- » ner au major de le suivre. On lui ôta ses fers, et on le » reconduisit à sa prison, où je rentrai avec la chiourme, » à la fin du jour. J'appris des geôliers, qu'on avait fait » monter mon oncle dans un étage supérieur. Je ne savais » que penser de cette disposition, quand vers le milieu de » la nuit nous fûmes réveillés par les cris d'un homme qui » semblait lutter contre des assassins, en poussant de

» grands cris. Je prête l'oreille, et je reconnais la voix du » major. Je me mis en prière... Le bruit cessa, et une se- » crète horreur fit dresser mes cheveux !... Le lendemain » au matin, je n'ai que trop connu l'étendue de mon » malheur. J'ai su, qu'après avoir long-temps résisté, la » victime avait été abattue à coups de barre de fer; qu'on » lui avait brisé la tête, et qu'ensuite on avait précipité son » cadavre dans la rue. Voilà la vérité, et ce meurtre n'est » plus un secret pour aucun des prisonniers. — Qu'il en » soit un ici. Ton neveu va paraître; je lui dirai, et tu » attesteras, que son père, qu'il ne manquera pas de » me demander, est parti pour Corfou. Retire-toi, je » te ferai appeler quand il en sera temps; prends garde » de laisser soupçonner la révélation que tu viens de me » faire. »

Nous tenions un des prisonniers, mais le fils d'Andruzzi, qu'Ali pacha avait placé au nombre de ses pages, ne paraissait pas. Le janissaire que j'avais envoyé pour le recevoir était en retard, et deux domestiques, expédiés pour savoir ce qui se passait au sérail, n'avaient pu y pénétrer; on n'y apercevait plus ni feux, ni lumières. Déjà l'horloge de la ville avait sonné la quatrième heure de la nuit, nous attendions... lorsqu'une lanterne sourde, éclairant tout à coup ma galerie, me montra le fils d'Andruzzi, conduit par mon janissaire. — « *Silence, ainsi le veut le visir;* » *voilà Nestor: il faut partir.* Entre, mon fils, ne crains » rien, tu es libre. — Et mon père est-il libre aussi? — » Tu le rejoindras. — Il n'est pas ici ? — Non. — Il est » donc mort ? — Rassure-toi, il t'a précédé, tu le rever- » ras. — Le monstre l'a assassiné ? » Et en vociférant, l'enfant arrachait sa longue chevelure blonde;.... puis, arrêtant fixement ses regards sur mon frère : « Je vous ai » vu, monsieur, à Chimarra dans la maison de mon père; » il vous aimait tant!.... ne me trompez pas, l'a-t-on » égorgé? — Il faut partir, Nestor; les moments sont

» comptés ; ton cousin est ici. — Mon cousin ! — Tu vas » le voir c'est lui qui te conduira à Corfou. »

Il serait impossible de décrire la scène qui se passa entre le fils d'Andruzzi et son cousin. Le fatal secret fut découvert. Le jeune homme resta immobile, les larmes qui coulaient de ses yeux s'arrêtèrent, et après une longue pause, il dit tranquillement : *Mon cœur ne m'avait pas trompé. Je vivrai pour consoler ma mère, partons au plutôt. Vierge couronnée, ayez pitié de mon pauvre père ! Partons, partons, la cause du malheur est celle de Dieu, il nous protégera !*

J'acheminai les prisonniers sous la conduite du courrier français, que je prévins de faire diligence en prenant les sentiers les moins fréquentés. Ils partirent environnés du silence et des ombres d'une nuit pluvieuse ; j'écoutai aussi long-temps qu'il me fut possible les pas des chevaux, et après m'être assuré qu'ils avaient franchi les postes avancés qui veillaient alors jour et nuit autour de Janina, je levai les mains en répétant cette phrase sortie de la bouche de l'enfant : *La cause du malheur est celle de Dieu, puisse-t-il protéger l'innocence !*

La ville de Janina venait d'apprendre ce dernier attentat de son visir avec une crainte tempérée par le plaisir de savoir le fils et le neveu d'Andruzzi arrachés à sa fureur, lorsqu'aux rugissemens du tigre altéré de sang succédèrent des chants d'allégresse et d'hymen. Ils annonçaient le mariage de Moustaï, visir de Scodra, avec la fille aînée de Véli pacha, qu'on avait surnommée et que son oncle Mouctar aimait à appeler *la princesse d'Aulide*, à cause que sa dot se composait de plusieurs villages situés dans cette contrée féconde en souvenirs mythologiques. Les saturnales qu'on célèbre dans ces occasions commencèrent aussitôt, car les préparatifs en avaient été ordonnés avec autant de secret que ceux des conspirations que le satrape ourdissait pour se défaire de ses ennemis. L'enceinte de la ville fut soudai-

nement remplie d'une population étrangère, et huit jours après la proclamation des fêtes nuptiales, on vit danser sur les tombeaux, encore teints du sang des beys de la Chaonie et du Musaché, les beys de la Macédoine et de la Thessalie.

Ces derniers, qui connaissaient l'état de mésintelligence existant entre le satrape et son fils Véli, leur visir, étaient venus à ces noces, armés en guerre, et accompagnés d'escortes nombreuses, qu'ils gardèrent, au sein même de la ville où ils étaient conviés au plaisir. Cependant tout annonçait la joie bruyante d'un peuple esclave qui s'étourdit pour ne pas entendre le bruit de ses chaînes. Les rues, les bazars et les places publiques étaient encombrés de Bohémiens accourus par hordes du fond de la Romélie. On ne rencontrait sur les routes que des paysans, guidés par leurs prêtres, qui conduisaient à la cour du visir des béliers avec les cornes enlacées de feuilles de papier doré, et des troupeaux entiers dont on avait teint les toisons en rouge. Un étranger qui serait entré alors à Janina, aurait pensé que les siècles entrevus et chantés par les poètes, commençaient dans la Grèce devenue libre et heureuse.

C'était la Grèce esclave qui délirait devant un barbare. Les évêques, les abbés, le clergé et les notables, étaient contraints de s'enivrer, et de prostituer leur caractère, pour complaire à celui qui ne croyait être honoré que lorsqu'il avilissait les hommes. On se relayait jour et nuit pour soutenir la durée des bacchanales. Les feux, les cris de joie, les bruits des instruments de musique, les sauts des funambules, les combats des bêtes féroces, les joûtes du dgérird se succédaient sans aucune interruption. Les broches auxquelles rôtissaient des moutons, des chèvres et des boucs entiers, étaient en permanence sur les places, pour satisfaire une tourbe affamée de vagabonds, et des flots de vin coulaient aux tables dressées dans les cours du palais. Des piquets de soldats arrachaient les artisans de leurs boutiques, et les forçaient, à coups de fouet, de se rendre au sérail,

pour prendre part à l'allégresse publique; tandis que les bandes de Bohémiens et de Bohémiennes impudiques forçaient les portes des particuliers sous prétexte *qu'ils devaient les divertir par ordre du visir*, et volaient effrontément tout ce qui tombait sous leur main.

Le visir se réjouissait d'un spectacle qui offrait des scènes si révoltantes, que les anciens coryphées des Lupercales auraient rougi de l'état d'abrutissement où la licence porta la populace. Mais ce qui le flattait surtout, c'était de pouvoir satisfaire son avidité, car tout convié devait déposer un cadeau sur le seuil de la porte vizirielle de Son Altesse. Y manquer, aurait été encourir sa disgrace; et quatre secrétaires, inquisiteurs de la tyrannie, étaient assis aux portes du sérail pour demander énigmatiquement des présents, qu'ils enregistraient avec le plus grand soin.

Enfin, le dix-neuvième jour des orgies fut consacré au grand *Ziaphet* ou festin, auquel Ali pacha parut dans toute sa pompe, entouré de ses *esclaves nobles*, titre aussi ancien que le despotisme dans l'Orient, pour désigner la haute domesticité qui environne ses souverains (1). Il prit place au-dessus de plus de quinze cents conviés qui remplissaient les galeries et la place de son château du lac. Il promenait ses regards sur cette foule asservie, lorsqu'une dépêche, non moins fatale que la main invisible qui apparut à Balthasar, au milieu de son banquet royal, vint troubler les plaisirs du tyran. Il l'ouvre, il apprend que, de six sicaires qu'il avait envoyés à Larisse pour assassiner Pachô bey, cinq d'entre eux, après avoir manqué leur coup, avaient été saisis et pendus aux fourches patibulaires.

(1) Cette locution se trouve dans tous les écrivains de l'antiquité. « Alexandre étant au lit de la mort, dit l'Écriture, appela ses *esclaves nobles* qui avaient été nourris avec lui dès son enfance, et leur partagea son » empire. » (Machab. lib. I., c. 1 ). Il ne les regardait que comme ses premiers esclaves, et ils ne différaient des véritables que par le privilége de manger quelquefois à sa table, et de n'être fustigés que de sa main royale. ( V. Diod. Sicul. lib. XVII. §. 65. Quint-Curt. l. VIII. c, 6.; l. x. c. 8.

Un trouble involontaire le saisit; vainement il essayait de faire bonne contenance. Il souriait, mais ses yeux étaient rouges de colère, et un pressentiment sinistre le tourmentait. Il se retira en faisant annoncer, par un de ses hérauts, *qu'on continuât à s'amuser*; et le retour de la vingtième aurore qui éclairait les débauches, vit arriver dans la plaine de Janina le parrain de la couronne, envoyé par Moustaï, visir des Scodriens, pour recevoir l'épouse destinée à régner dans son harem.

Jousouf, bey des Dibres, vieil ennemi d'Ali pacha, qui était ce *parrain de la couronne*, avait dressé ses tentes au pied du Tomoros de Dodone, où il s'était campé avec un escadron de huit cents cavaliers Guègues, et, quelques instances qu'on lui fît, il ne voulut jamais consentir à entrer en ville. On refusa au vieil Ibrahim la consolation d'embrasser et de bénir sa petite-fille, qui était depuis longtemps ravie à sa tendresse. Les pleurs de Zobéide, sa mère; les instances de son oncle, Mouctar pacha; les prières de la jeune Aïsché, modèle de douceur et de beauté, ne purent obtenir cette grace du tyran qui avait disposé de sa main, sans demander le consentement de son père et de sa mère : clause sacrée, même dans la religion mahométane (1). Aussi, les noces qui se célébraient dans les appartements des femmes furent-elles plus tristes que celles du château n'étaient bruyantes, et le départ de la jeune épouse fut marqué par les larmes et les sanglots de Mouctar, qui prévoyait sans doute les malheurs dont elle était menacée. Zobéide tomba privée de sentiment en recevant les adieux, les derniers adieux, hélas ! d'une fille chérie, mais bien moins infortunée que sa mère, à qui la nature venait de révéler un secret plus affreux que la mort.

Zobéide était enceinte des œuvres d'Ali pacha, son beau-

(1) *Voyez* Code civil des Turcs, chap. V, des mariages contractés au nom d'un tiers par abus ou par fraude, *nikiali ul fousouly*. Dhosson. P. BB. édit. in-fol., t. III.

père. Souillée, sans cesser d'être vertueuse, puisque le coupable avait engourdi ses sens au moyen d'un breuvage soporifique, la victime de sa lubricité ne connut le crime dont elle était innocente, que par les signes d'un état qui fit le bonheur de sa vie, quand elle possédait son époux. Des demi-confidences de la part des femmes que le tyran avait menacées de la mort si elles ne favorisaient par ses désirs, quelques souvenirs confus, ne lui permirent plus de douter qu'elle portait dans son sein le fruit de l'inceste. Qu'on juge du désespoir d'une femme qui idolâtrait celui auquel elle avait donné plusieurs gages de son amour. Mais à qui recourir dans son malheur? Ce ne pouvait être qu'à l'auteur de son opprobre. Elle lui écrivit, en l'invitant à se rendre au harem, lieu impénétrable à tout autre qu'à celui qui l'avait pollué; car Ali seul avait le droit de voir et de surveiller les femmes de ses fils : le législateur n'ayant pas supposé qu'il pût jamais exister rien de criminel entre un père et ses enfants. Le satrape ayant déféré aux instances de sa bru, elle tombe à ses genoux, qu'elle embrasse; il mêle ses larmes aux siennes, il confesse son forfait, l'engage au silence, en promettant d'effacer les suites de son attentat, sans que la plus innocente et la plus infortunée des créatures puisse le faire renoncer à l'idée d'étouffer un inceste par un attentat non moins affreux.

Il n'y a point de secret chez un despote, parce que ceux qui l'entourent épient ses mouvements et sont en état habituel de conspiration contre son autorité. Pachô bey, toujours aux aguets, ne tarda pas à être informé de ce qui s'était passé entre le visir Ali et Zobéide. Ne calculant que ses ressentiments, il dépassa les bornes légitimes de la vengeance, en informant Véli pacha d'un événement qui devait faire le tourment de son existence. Celui-ci remercia son indiscret ami; ils jurèrent ensemble de punir l'auteur commun de leurs infortunes, et dès lors commença une lutte qui ne pouvait finir que par des forfaits.

On a vu, par ce que j'ai dit précédemment, qu'Ali pacha n'était pas homme à se laisser devancer dans la carrière des attentats. Les noces venaient de finir aussi brusquement qu'elles avaient commencé; il était près de minuit, et je me trouvais au sérail, quand l'émissaire d'Ali, qui s'était échappé sain et sauf de Larisse, se présenta. Tout le monde s'enfuit à son aspect, et le satrape m'ayant prié de rester, j'entendis sortir de sa bouche, agitée par un mouvement convulsif, ce rugissement : *il ne m'échappera pas.*

Je savais de quoi il s'agissait, sans connaître le fonds de l'intrigue, et jamais il n'avait été plus essentiel de paraître tout ignorer. Il était dangereux de rester, il y avait de l'inconséquence à sortir dans un moment pareil, car on a toujours remarqué qu'à la cour d'un despote il faut attendre la fin d'une explication avant de s'éloigner. Il ne comprit point mon embarras, et quelques faux-fuyants qu'il prit pour marquer son trouble, en me parlant en termes généraux de l'ingratitude de ses enfants, lui laissèrent juger, par mes réponses, que j'étais loin de pénétrer son secret. Ce qui acheva probablement de le convaincre fut de lui témoigner, *que je gémissais d'une division qui semblait ne plus permettre de rapprochement entre lui et sòn fils Véli pacha. — Cela se passera,* dit-il; et nous nous ajournâmes au lendemain pour une des entrevues les plus orageuses de ma carrière diplomatique.

On était alors dans les nuits d'hiver de l'année 1812, et les ombres, toujours favorables aux méchants, couvrirent de leurs voiles la noyade des odaliques qui avaient été complices de l'inceste du visir. J'ai su depuis qu'il n'avait attendu que mon départ du palais, pour présider à cette exécution. Quelque temps après, l'attentat tout entier fut consommé par le ministère d'une de ces infâmes Thessaliennes, qui possèdent un secret que l'enfer seul pouvait inventer, pour attaquer la génération humaine jusque dans sa source. Il écrivit ensuite à son fils qu'il l'autorisait à envoyer cher-

cher Zobéide, ainsi que deux de ses enfants retenus jusqu'alors en otage, et que l'innocence de celle qu'il chérissait confondrait le délateur qui avait osé faire planer sur sa tète le plus injurieux des soupçons.

Pachô bey, élevé à l'école d'Ali pacha, n'avait pas attendu cette explication pour demander à son cauteleux ami la permission de résilier sa charge de selictar, et il partit sans différer pour se rendre dans l'île de Négrepont.

Les lettres de Wilna, qui m'étaient adressées par le duc de Bassano, m'avaient prévenu, dès l'ouverture de la campagne, que j'allais être spécialement en butte à de nouveaux assauts, et que les intrigues, dont Janina était le foyer, prendraient une intensité extraordinaire. On m'avertissait d'être en garde, que le salut de l'armée de Corfou reposait en grande partie sur ma sollicitude. On me tenait le même langage de Constantinople, où la fatale nouvelle de l'assassinat d'Andruzzi ne fut pas plus tôt connue, que notre ambassadeur fulmina contre son meurtrier, en remettant une note officielle à la Porte Ottomane.

A la suite de cette démarche, des reproches menaçants, accompagnés de l'ordre de se rendre en exil à Tébélen, avaient été adressés à Ali pacha, et c'était à ce sujet que nous devions avoir notre conférence du lendemain. Resté seul sur la brèche, éloigné de mon frère, que j'avais envoyé auprès du général Donzelot, pour savoir ce qui se passait dans le nord de l'Europe, je me tins prêt au combat avec plus de calme que le tyran auquel je devais résister en face.

Dès le point du jour les cahouas du visir étaient à ma porte pour m'inviter à monter au palais de Litharitza, où le visir, qui n'avait pas dormi de la nuit, me donnait rendez-vous; je ne me fis pas attendre (1).

(1) J'abrége ce long entretien, en le réduisant aux termes les plus simples. Il n'y a rien que de vrai; et ceux qui m'ont vu sur le terrain, ainsi que les ministres et les ambassadeurs témoins de ma carrière, savent que je n'ai pas dit la moitié des dangers que j'ai courus, et que je n'ai jamais supposé de ces vains discours qui sont des moyens surannés en histoire.

« Tu fus toujours mon ennemi, me dit Ali, sans préambule, dès que son monde se fut éloigné, écoute, et sois
» enfin satisfait. De toutes les promesses qui m'ont été faites
» au nom de ton empereur, aucune n'a été remplie. Corfou,
» les îles Ioniennes, Parga, m'avaient été montrées en espérance, et rien ne m'a été accordé. Comme tu as toujours prétendu que ces sortes d'engagements n'étaient
» pas venus à ta connaissance, j'ai lieu de penser que tu as
» été le principal obstacle à l'accomplissement de mes désirs. Je n'en veux citer qu'une preuve. N'est-ce pas toi
» qui as fait arrêter à Trieste des présents considérables
» que Napoléon m'envoyait, en écrivant *que c'était du*
» *bien perdu, si on me donnait quelque chose?* Ce n'est pas
» tout; non content d'avoir fait repousser mes agents à
» Tilsitt, à Venise, et à Paris, tu me poursuis maintenant
» devant le divan, où ton ministre m'accuse du meurtre
» d'Andruzzi, lorsque je t'ai si loyalement rendu son fils
» et son neveu. Eh bien! apprends tout; pour prix des
» services rendus à ton pays, on m'ordonne, d'après tes
» plaintes réitérées, de quitter Janina et de me rendre à
» Tébélen pour y finir mes jours. Commande maintenant
» ici : es-tu content? »

« S'il m'était permis de répondre au visir Ali pacha,
» repartis-je avec calme,—parle—je lui dirais qu'il a raison de penser que je n'ai jamais eu connaissance qu'on
» lui eût promis les îles Ioniennes, parce que, n'étant pas
» souverain, il ne peut posséder ni acquérir à titre de rétrocession spéciale, un pays quelconque, sans s'élever
» au rang de ses maîtres, et encourir le reproche de félonie, même par une adjonction au territoire ottoman,
» faite en son nom privé. Quant à Parga, que ton altesse
» ne cesse de réclamer, en considérant de quelle manière
» tu en uses avec les chrétiens de Prévésa, je lui dirai que,
» si une pareille concession était en mon pouvoir, j'aimerais mieux mourir que d'y donner mon assentiment;

» cela soit dit pour toujours. Quant aux présents que ton » altesse regrette, je conviens, qu'en voyant les Anglais » aborder à Prévésa avec des vaisseaux chargés d'artillerie » et de munitions de guerre, j'ai eu une trop haute idée » de ton importance, pour avoir l'air de la disputer à nos » ennemis par une sorte d'enchère mercantile indigne de » la France et de toi. » Il sourit. « J'espère donc que tu » apprécieras ma délicatesse. — Tu me pardonneras sans » doute également d'avoir éloigné, des antichambres de » nos ministres, des gens tirés de la fange, que tu trans- » formais en ambassadeurs. Ce n'est plus qu'à ton sublime » empereur qu'il appartient d'opérer de pareilles méta- » morphoses, en faisant d'un *baltadgi* ou d'un *caracou-* » *loudgi* (1) un ministre plénipotentiaire, pour représen- » ter ce *distributeur des couronnes*. Permets-moi mainte- » nant... — Dis, dis, s'écria le visir en riant aux éclats. — » Permets-moi, sans t'irriter, de t'adresser quelques re- » proches. En quoi t'ai-je jamais manqué pour me croire » assez stupide, que d'avoir ajouté foi au récit fabuleux » de la mort d'Andruzzi, que tu composas avec tant d'a- » dresse? Penses-tu que j'en ignore les tristes détails, quand » toute la ville gémit sur les excès auxquels un génie en- » nemi de ta prospérité te pousse? Je l'ai plus à cœur que » toi, cette prospérité, en t'arrachant des malheureux qui » n'ont pas plus tôt cessé de vivre, que tu regrettes de les » avoir immolés. Remercie-moi donc d'avoir sauvé le fils » et le neveu de celui que tu avais fait périr, et n'oublie ja- » mais que ta puissance a ses bornes, car si tu peux tuer, » il est au-dessus de tous tes moyens de rendre la vie même

(1) Baltadgi, fendeur de bois. Ce fut un homme de cette classe, attaché au service du sérail, qu'on envoya comme ambassadeur à la cour de Louis XV. Les *Caracouloudgis*, ou *marmitons*, sont des bas officiers du corps des janissaires. En général l'orgueil mahométan ne députe guère auprès des puissances chrétiennes que des gens qu'il dédaigne, et encore croit-il compromettre sa suprématie.

» à un oiseau (1). Enfin, souviens-toi que nous vivons dans » un temps où les hommes ont assez de discernement pour » savoir être mécontents, et qu'un pouvoir absolu, quel » qu'il soit, ayant pour terme la durée de la force, son ac- » tion ne peut être que passagère. « Voilà ce que j'avais » à répliquer au visir Ali pacha; qu'il me soit maintenant » permis de traiter d'homme à homme avec Ali Tébélen. ».

Je déplorai la fausse position dans laquelle nous nous trouvions respectivement, en protestant du regret que j'avais de le voir réduit à quitter un poste conquis par son courage. Je l'engageai à se résigner aux ordres du sultan; « ma Porte Ottomane sera toujours ici, poursuivis-je; re- » viens bientôt, et puisses-tu, mieux éclairé sur tes vérita- » bles intérêts ainsi que sur ceux de tes enfants, ne jamais » oublier que le prince le plus puissant est celui qui sait le » mieux tempérer son autorité par la modération! » Nous nous quittâmes, et, dans la nuit, le visir prit la route d'Argyro-Castron, d'où il ne serait jamais sorti sans les événements qui ne tardèrent pas à changer la face de l'Europe.

(1) Je rappelais ainsi un fait dont j'avais été témoin. *Sais-tu bien,* disait devant moi Ali à un pauvre religieux nommé Deli-Caloïeros, *que je puis te tuer! — Et après cela ?* — Le satrape, bas en se tournant vers moi: *Après cela? il a raison, je ne peux rien.— Tiens, prends,* ajouta-t-il, en lui donnant quelque argent, *et sauve-toi.*

# CHAPITRE VII.

Nouveaux dangers du consul de France. — Ali revient de son exil; — fait assassiner Jousouf bey des Dibres.—Empoisonnement d'Aïsché, épouse de Moustaï pacha. — Réduction des Serviens. — Lettre de Khalet effendi au visir Ali. — Ses projets nouveaux contre Parga. — Discussion violente à ce sujet. — Expédient employé pour déjouer cette entreprise. — Les troupes du satrape attaquent Parga; — sont mises en déroute. — Fuite de son escadrille. — Mort de six grenadiers français et de deux religieuses. — Allégresse du tyran changée en fureur. — Conduite honorable de M. G. Foresti, résident de S. M. B. — Stratagème employé pour rendre le colonel Nicole suspect aux Parguinotes. — Intelligences de ceux-ci avec les Anglais; — se livrent à eux; — en reçoivent le pavillon de S. M. B. qu'ils arborent. — Retour d'Ali à Janina. — Discours remarquable qu'il tient au consul de France. — Réponse.

L'Angleterre avait à cette époque pour résident à la cour du visir Ali pacha M. Georges Foresti, qui ne vit pas plus tôt Ali pacha dans la disgrace, qu'il se rendit à Argyro-Castron. Ce n'était pas pour consoler celui qu'il n'avait jamais estimé, mais afin de l'éclairer de ses conseils, et surtout de surveiller la perfidie de ses desseins.

La mésaventure du tyran n'avait pu être long-temps secrète. On se demandait comment il avait cédé, lorsque le tragique vingt-neuvième bulletin de la grande armée répandit dans la Grèce la nouvelle des désastres de Napoléon. On ne mit plus en doute à Janina que le consul français allait périr victime des ressentiments d'Ali pacha, et un de ses secrétaires, Colovos, lui conseilla de s'éloigner. « Je l'ai » entendu, » lui dit-il, « et vous ne pouvez imaginer quel » sort épouvantable il vous réserve; fuyez, il en est temps » encore, fuyez au nom de Dieu ! — Il est trop tard, » repartit le consul, « il a intérêt à me ménager, » et il ne voulut pas s'expliquer plus positivement. Un billet écrit en

italien, l'avertissait qu'un assassin était attaché à ses pas. Il n'en connaissait point l'écriture; mais céder au danger! cette idée était loin de sa pensée. Il attendit donc les événements avec autant de tranquillité qu'on peut en conserver dans un grand péril, convaincu qu'Ali, qui commit rarement un crime contraire à ses intérêts, ne se perdrait que par l'abus de ses prospérités; il devait tomber de plus haut.

Le rebelle, frappé de l'anathème civil, fut à peine informé de nos revers, qu'il revint à Janina. A son attitude, on aurait imaginé qu'il avait aussi triomphé de ces armées vaincues par le climat, qui seul pouvait renverser tant de héros; et il insulta lâchement aux manes de nos légions sacrifiées à l'inclémence des saisons; car l'honneur français était intact au milieu de nos désastres. Je m'abstins d'aller visiter le tyran, et mon frère, qui venait de me rejoindre, tempéra son arrogance, en lui apprenant que, loin de le redouter, le général Donzelot se glorifiait de donner asile aux familles patriciennes de l'Épire, qu'il avait proscrites. Cette réponse énergique à une extradition que le tyran sollicitait, le détermina à envahir la partie occidentale de la basse Albanie. Ainsi, dès l'ouverture du printemps, il acheva la conquête de la Thesprotie, en s'emparant de la ville de Margariti; et, à l'exception de Parga, il fut maître absolu de l'Épire, qu'il avait désolée.

Des ruines, tels sont les monuments de la tyrannie; et le satrape, guidé par une furie vengeresse, allait bientôt ajouter aux tombeaux élevés autour de lui, celui de la jeune Aïsché, sa petite-fille, qu'il venait à peine de couronner du bandeau nuptial. Désespéré de n'avoir pu attirer dans ses filets Jousouf, bey des Dibres, que son influence, plus encore que son courage, lui rendait redoutable, il résolut de le faire assassiner. La chose était difficile; car tout homme puissant était sans cesse alors en réserve contre ses embûches, et il fallait des moyens nouveaux pour parvenir à ses fins. Mais que ne peut pas le génie du crime? Janina

était remplie d'aventuriers; et un de ces scélérats repoussés de la société, qui trouvent toujours accès chez les princes auxquels ils ressemblent, avait offert de lui vendre le secret de la poudre fulminante. Ce brûlot portatif, plus meurtrier que le poignard, et surtout plus commode pour commettre des assassinats, fut reçu avec empressement par Ali pacha. On en fit l'essai en sa présence, sur un pauvre religieux de l'ordre de St.-Basile, qu'il tenait depuis long-temps en prison pour le forcer à une simonie sacrilége; et l'expérience ayant répondu à ses désirs, il résolut d'en faire l'application. Il se hâta d'expédier par un Grec qui ne s'en doutait nullement, un prétendu firman scellé suivant l'usage dans un étui cylindrique, à Jousouf bey, qui en l'ouvrant eut le bras emporté par l'explosion de la poudre fulminante, et mourut de sa blessure après avoir fait écrire à Moustaï, pacha de Scodra, de se tenir sur ses gardes.

Sa lettre arriva à ce visir au moment où une pareille machine infernale venait de lui être adressée sous le couvert de sa jeune épouse. Le paquet fut saisi, et la belle-mère d'Aïsché, femme jalouse et cruelle, dénonçant aussitôt la plus innocente des créatures, qu'elle accusait d'un crime que ses vertus auraient seules démenti, un poison violent coula dans les veines de celle qu'on ne daigna ni interroger, ni mettre en présence de son juge. Ainsi la fille de Véli et de Zobéide, enceinte de six mois, mourut pour expier l'attentat de son aïeul, qui éprouva plus de chagrin d'avoir échoué dans son entreprise, que du sacrifice de la jeune et douce Aïsché.

Les régions sauvages de la *Guégaria*, épouvantées du meurtre de Jousouf bey, tremblaient devant Ali Tébélen; et la Thesprotie, réunie à ses domaines, ne lui montrait plus dans le lointain que Parga, resté étranger à sa domination. Ce promontoire, sur lequel s'élevaient les autels du vrai Dieu, entourés d'une population de quatre mille chrétiens paisibles, était pour le tyran le rocher de Sisyphe.

Son aspect faisait le tourment de son existence, lorsque la révolte d'Agia, bourgade limitrophe, qui demanda à faire cause commune avec les Parguinotes, porta sa colère au plus haut degré d'exaspération. Aussitôt le cri de guerre retentit au sérail, et sans les victoires de Lutzen et de Bautzen, il est probable que les hostilités allaient éclater dans un pays où l'on s'était appliqué à maintenir une neutralité parfaite. Le consul de France eut le bonheur inespéré de faire évoquer à Constantinople la connaissance d'une affaire que l'épée seule pouvait plus tard décider, et l'année 1813 se termina sous ces auspices.

La Porte, accoutumée à dissimuler, crut devoir garder le silence, en se référant à une plus ample information, parce que les affaires de la Servie appelaient alors son attention.

Le traité de Bukarest avait garanti l'oubli du passé aux Serviens, que la Russie avait soutenus pendant douze ans contre ce qu'elle appelait alors *l'autorité illégitime* du sultan, et qu'elle abandonnait au moment où ils n'étaient plus utiles à sa politique, en leur recommandant de se soumettre à Sa Hautesse. Des cœurs ulcérés ne se calment pas avec des manifestes. Comme on vit qu'il fallait plus que des firmans pour faire rentrer les descendants des Daces dans l'obéissance, le divan jugea convenable d'appuyer ses raisons du concours de la force armée. Le soin de réduire Czerni Georges fut en conséquence confié à Khourchid pacha, qu'on faisait reparaître en scène toutes les fois qu'on avait quelque entreprise difficile à terminer. Son ennemi Khalet effendi, qui avait été long-temps stipendié par Ali pacha, avait cru se venger de Khourchid (1), en le forçant à faire attaquer les Serviens; mais les événements ne répondirent pas à ses vœux.

Le vieil ennemi de la race tébélénienne, Khourchid,

(1) Khourchid avait été nommé grand-visir après le traité de Bukarest en 1812.

bien convaincu qu'il ne tirerait de Constantinople que des embarras, songea à se créer des ressources particulières. Il appela en conséquence autour de lui les Timariots et les Spahis de la Turquie d'Europe. Content de ces milices, qu'il sut plier à une discipline sévère, et des secours tirés de la Bosnie, qui se leva en masse à ses ordres, il ne voulut pas qu'Ali pacha ni aucun de ses fils fussent conviés à l'honneur d'une expédition qu'il eut la gloire de terminer, avec une étonnante rapidité, par l'entremise de son lieutenant-général Redget aga (1).

C'est pour la première fois que j'ai nommé Khalet effendi, courtisan délié du sultan, qu'on verra figurer dans la suite de cette histoire, au milieu de la commotion qui ébranla l'empire Ottoman. Il mandait à Ali de surveiller les desseins des Français, et de profiter des circonstances, pour tenter un coup de main contre Parga, en le prévenant d'agir de manière à pouvoir être désavoué sans se compromettre, s'il échouait dans son entreprise.

Dès ce moment les vociférations, signe ordinaire de l'impuissance, cessèrent, et on s'aperçut bientôt des préparatifs d'une expédition extraordinaire. Pendant les mois de janvier et de février, les routes furent couvertes de troupes qui arrivaient à Janina, et on dut à l'indiscrétion de Mouctar pacha d'être prévenu des desseins de son père. On entrait dans le mois de mars, quand le visir, levant le

(1) Belgrade, Schabatz, et toutes les principales forteresses de la Servie se rendirent à Redget aga. Sept mille hommes, qui défendaient le camp de Negotin, furent tués ou pris, et leur commandant Velko resta au nombre des morts. Les troupes placées vis-à-vis du vieux Orsova se retirèrent dans l'île de Borechs, où elles furent passées au fil de l'épée. Lonitza, Kladova, Persa Palanka furent dévastés par les Turcs. Ce qui échappa de Serviens se retirèrent dans les montagnes. Czerni Georges s'enfuit en Russie, obtint le grade de général, l'ordre de Sainte-Anne, et fut pendu quelque temps après avec ses décorations. Telle fut l'issue d'une insurrection provoquée et alimentée par le cabinet de Pétersbourg. Le grand-visir Khourchid, plus humain, employa ensuite les voies de douceur pour ramener ce qui restait de Serviens dans leurs foyers.

masque, appela le consul de France au sérail, pour lui notifier qu'il allait porter du côté de Parga un corps d'armée de cinq à six mille Albanais, commandé par ses lieutenants Hagos Muhardar et Omer Brionès, qui seraient subordonnés à son fils Mouctar. A cette déclaration, le consul demanda au visir ce qu'il prétendait en dirigeant des troupes vers cette frontière? « M'emparer d'Agia, combattre ses » habitants rebelles, et les poursuivre jusque dans Parga, » s'ils s'y réfugient! — Les choses étant ainsi, reprit celui- » ci, mon rôle de négociateur finit, et je vous prie de me » donner des passeports pour sortir à l'instant de l'Épire. » Déjà le consul se levait pour sortir, lorsqu'Ali le retint, en le saisissant avec force par le bras : « Suis-je votre prison- » nier? — Non, écoute... Je suis informé que les Parguino- » tes traitent dans ce moment, pour livrer leur ville aux » Anglais, tandis qu'ils négocient auprès du général Donze- » lot, afin d'en obtenir de l'argent et des munitions. Juge » et prononce si tu peux me laisser prévenir dans l'occu- » pation d'une place cédée à la Porte par un traité, et qui » doit faire partie de mes domaines. Mes troupes partent » cette nuit; elles s'abstiendront de toute hostilité; mais » si l'œuvre de la trahison s'accomplit, je les placerai de » manière à gagner les Anglais de vitesse. »

Dans toute autre circonstance, le consul aurait répliqué au visir que son stratagème serait considéré comme un acte d'hostilité; mais il feignit de se payer de ses raisons. Fronçant alors le sourcil, Ali lui demanda une lettre pour le commandant de Parga Hadgi Nicole, colonel des chasseurs d'Orient (1), afin de l'engager à remettre la place; et, lui ayant répondu qu'il ne pouvait le faire, il changea brusque-

(1) Nicole, surnommé Hadgi, à cause qu'il avait fait le pèlerinage de Jérusalem, natif de Tchesmé, dans l'Asie Mineure, s'était illustré au service des beys d'Égypte, et depuis sous les drapeaux français. La vie de cet homme, mort à Marseille en 1816, fournirait une histoire très-intéressante, si on parvenait à retrouver les mémoires qu'il avait dictés à un officier-général de notre armée d'Orient.

ment de batterie. Il proposa d'envoyer à Corfou un négociateur, chargé de porter au général Donzelot des propositions tendantes à lui demander la remise immédiate de Parga aux conditions les plus avantageuses, et les plus honorables pour nos armes. Le consul saisit avec empressement cette idée, qui lui parut offrir le seul moyen de sauver une population chrétienne, qu'il avait protégée depuis tant d'années au péril de sa vie. Le commissaire du visir qui devait se rendre à Corfou fut laissé à son choix, et on présume bien qu'il désigna un homme digne de sa confiance : ce fut Georges Tourtouri de Calarités, dont on peut maintenant prononcer le nom, pour reposer l'attention du lecteur sur une des créatures les plus vertueuses de l'Épire. Il fut convenu qu'on lui donnerait une lettre d'introduction auprès du général, et que Colovos, drogman du visir, se rendrait à l'instant chez le consul, pour se concerter sur sa rédaction. Ali parut enchanté de cette déférence, et promit de ne rien entreprendre avant d'avoir une réponse de Corfou.

Colovos, après avoir reçu les dernières instructions du pacha, n'eut pas plus tôt rejoint le consul, qu'il lui confia que l'intention positive de son maître était d'attaquer Parga, de risquer un coup de main contre cette ville, et il finit en conjurant le consul d'aviser aux moyens de déjouer ses projets. Tourtouri, pénétré du même désir, prit Dieu à témoin qu'il avertirait le général Donzelot des desseins perfides du satrape, et qu'il emploierait tout pour faire échouer la négociation dont il le chargeait. On convint qu'il fallait d'abord donner avis au colonel Hadgi Nicole de la marche de l'ennemi. Mais quels moyens employer? Le consul était cerné dans sa maison par les agents de la police du pacha, et personne n'osait en sortir ni y entrer sans se rendre suspect. Une lettre pouvait être interceptée, et alors elle compromettait le but qu'on se proposait. On était réduit aux expédients quand Tourtouri se souvint d'un vieillard qui

l'avait servi dans des moments difficiles, et il se chargea de l'expédier du lieu de son domicile. On lui remit un billet sur lequel était écrit la simple annonce du danger; et il fut convenu que cette dépèche laconique serait cachée dans les vètements du messager, auquel on sut donner un zèle intéressé.

Colovos et Tourtouri assurèrent au consul la vérité de ce que lui avait dit le pacha au sujet des négociations des Parguinotes avec les Anglais. *C'est nous autres Grecs*, dit le premier en riant, *qui leur avons suggéré cette idée!* Pour se justifier, il me raconta que la marche des événements permettant de croire que Corfou allait échapper aux Français, les Grecs avaient dû songer aux intérêts de la dernière peuplade chrétienne libre de l'Épire. On avait la parole de M. Foresti, résident de S. M. B., qui était parti pour se rendre auprès du général Campbell à Zante, afin de négocier cette affaire; et si le visir ne réussissait pas, les Anglais occuperaient Parga aussitôt après sa défaite!.... *Mais*, ajouta Colovos, *tremblez pour vos jours s'il triomphe; car c'est dans la victoire que les lâches sont à craindre.*

Le consul apprit à son réveil le départ du visir pour Prévésa, et celui de son fils Mouctar qui avait pris la direction de Paramythia, en même temps que l'arrestation de cinq jeunes Parguinotes, qui avaient des demi-pensions au collége de Janina. Croyant alors qu'on allait peut-être commettre contre lui quelques violences, il mit ses chiffres ainsi que ses papiers les plus précieux en lieu de sûreté; paya les gages à ses domestiques, le salaire aux janissaires; et, pour savoir s'il était encore libre, il envoya demander des chevaux de poste à Tahir Belouk Bachi. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas de disponibles, ce qui était croyable, et qu'il conseillait au consul de rester tranquillement chez lui, *sans sortir*. Cet avis ne lui en disait que trop, et sa situation aurait été accablante, s'il n'avait

eu alors la compagnie de MM. Smart Hughes (1) et Townley Parker.

Quoique en guerre avec la Grande-Bretagne, le consul-général de France avait toujours accueilli avec cordialité les voyageurs anglais. Il jouissait de l'avantage de rencontrer dans ceux qui se trouvaient alors à Janina deux étrangers auxquels il pût confier son cruel embarras. Ils l'entendirent; et pour la première fois de sa vie, il souhaita de voir le pavillon britannique remplacer celui de France sur une place menacée par la férocité d'Ali pacha. Sans doute que la perte de ce poste, jointe à l'occupation récente de Paxos par les Anglais, allait gêner les approvisionnements de Corfou; mais cette considération cédait devant l'intérêt plus puissant de l'humanité. Il semblait démontré qu'une fois Parga occupé par les Anglais, jamais la Croix ne ferait place au Croissant, et que les destinées d'Albion, aussi durables que son empire maritime, seraient désormais celles des Parguinotes.

Tandis qu'on se repaissait de ces espérances, les hordes d'Ali pacha commandées par des chefs obscurs, qu'il aurait volontiers sacrifiés si la France s'était trouvée en mesure d'exiger un jour des réparations, franchissaient les sommets des monts Vigla et Alecci qui commandent l'entrée du défilé septentrional de Parga. Mouctar pacha s'était arrêté à Paramythia (2); Omer Brionès et Hagos Muhardar, auxquels il avait remis le commandement des troupes, avec l'injonction de s'arrêter en deçà de la frontière, avaient lancé ces bandes qui dénoncèrent les hostilités en poussant des hurlements et en faisant retentir les échos d'une bruyante fusillade. Elles venaient de s'emparer d'Agia, où elles n'avaient trouvé que quelques vieillards à égorger. Elles étaient altérées de carnage; l'aspect du territoire

(1) Auteur d'un excellent voyage dans la Grèce, publié à Londres en 1820.

(2) Dix-huit milles de Parga.

chrétien redoublait la soif du sang qu'elles éprouvaient. Elles dépassent la limite sur laquelle était bâtie l'église de la Vierge de Zaglianitza. Elles arrivent, ayant en tête deux cent cinquante cavaliers, au poste de St.-Triphon, où trente soldats français les arrètent, en jetant par terre une foule de barbares. Les cavaliers, qui se poussent dans une descente rapide, roulent bientôt sur les cadavres amoncelés au fond de l'étroit sentier par lequel ils débouchaient au galop; l'infanterie se mèle avec les chevaux, le commandement n'est plus entendu, et la déroute commence. Nos braves, qui n'avaient perdu que deux de leurs camarades, élèvent leurs chakos sur la pointe de leurs baïonnettes. Les cris, long-temps inséparables, de *France* et de *victoire*, se faisaient entendre, lorsqu'un signal parti de l'Acropole de Parga les avertit de se replier sous le canon de ses remparts. On avait aperçu une nuée de Turcs descendant des hauteurs de Rapéza, qui manœuvraient pour les envelopper.

A cette vue, la bande Schype qui fuyait reprend courage. Les cris de Allah, de Mahomet et de mort aux infidèles retentissent, et, transportés de fureur, les barbares pénètrent dans les rues de Parga. Soudain le canon du château tonne, les soldats et les habitants se retranchent dans les maisons; huit cents Parguinotes embusqués vers le défilé du mont Pézovolos qui conduit à Moûri, rétrogradant brusquement contre l'ennemi, se répandent en tirailleurs sur son flanc gauche, et commencent un combat meurtrier. Français, Grecs, vieillards, femmes, enfants, rivalisent de courage et d'audace. Du fond des bosquets d'orangers, où l'œil des Turcs ne peut les découvrir, et des jardins ombragés de cédrats enlacés de guirlandes de roses et de jasmins, partent mille et mille coups de fusil, qui portent la destruction parmi les Turcs. Une fumée épaisse, d'où jaillit la mort, enveloppe les voûtes de verdure naguère asile de la paix, lorsque nos grenadiers, descendus de l'Acropole, attaquent l'ennemi en front. Le bruit des tam-

bours, du canon et de la mousqueterie achèvent la défaite des Mahométans. Ils se débandent, ils abandonnent sur le terrain quatre Bim-bachis (1) avec un grand nombre de morts et de blessés. Ils fuient, en emportant pour trophées les têtes de quatre filles du Seigneur, et de six grenadiers français, chargés de la garde du monastère de Notre-Dame des Blaquernes, où ces religieuses, immolées au pied de l'autel, mêlèrent leur sang à celui de leurs défenseurs.

Palmes du martyre et de la gloire, croissez sur le cap Chéladi, ombragez le tombeau des pieuses colombes de la sainte Sion, et de six guerriers, enfants de l'opulente Normandie, que leurs familles ne reverront jamais (2). Étrangers, qui visiterez ces plages, donnez une larme à la mémoire des braves; ils sont morts loin de leur patrie.

Les mahométans, consternés de leur défaite, fuyaient à travers les vallées de la Thesprotie, tandis qu'un autre combat s'engageait à l'orient de Parga. L'escadrille d'Ali pacha, sortie du golfe Ambracique, s'approchait pour prendre part au carnage; car l'ordre du tyran portait que les habitants au-dessus de douze ans, ainsi que la garnison, fussent passés au fil de l'épée. Quelques volées, tirées des batteries de la Madona Analipsis, îlot qui défend les approches de la place et de son principal mouillage, suffirent pour éloigner les barbares. Une barque montée par des Paxinotes, peuplade la plus timide de l'archipel Ionien, s'étant mise à leur poursuite, l'amiral du visir, Athanase Macrys, fut tué d'un coup de fusil sur son banc de quart. D'autres embarcations mettaient à la voile, encouragées par cet exemple; mais la frégate anglaise, la Havannah, qui croisait au large, ne permit pas aux chrétiens de s'aventurer en pleine mer : les cris de victoire retentirent dans Parga.

Ils retentissaient presque en même temps à Prévésa, où

(1) Bim-bachi, commandant de mille hommes.

(2) Ils étaient tous natifs du département de l'Eure.

se trouvait Ali pacha. Un courrier, expédié au commencement de l'action, lui avait apporté des oranges cueillies dans les vergers de Parga; et il lui donna sa bourse remplie d'or pour prix de cette bonne nouvelle, en faisant annoncer la gloire de ses armes. Les cris d'allégresse redoublèrent à l'arrivée d'un second messager, lorsqu'avec le bulletin du mouvement rétrograde d'une de ses bandes, on lui présenta les têtes des deux soldats français tués au poste de St.-Triphon, en lui annonçant que ses troupes avaient pénétré dans les rues de la ville basse de Parga.

Sans attendre d'autre avis, Ali monte dans sa calèche, en prenant la voie romaine qui conduit à Nicopolis. Jamais Auguste ne fut aussi superbe après la bataille d'Actium, qui mit en ses mains le sceptre du monde, qu'Ali Tébélen dans sa marche rapide vers la cité de la victoire. Il détachait courriers sur courriers à ses généraux pour leur mander d'épargner les femmes et les filles de Parga, qu'il destinait aux délices de son harem, et surtout de ne rien laisser distraire des armes et du butin, lorsqu'arrivé aux arènes de Nicopolis, un troisième Tatare lui apprend la déroute de son armée. Un voile de douleur se répand sur ses traits, et ses lèvres tremblantes ont peine à articuler l'ordre de rebrousser chemin vers Prévésa. Les chevaux se précipitent aussitôt sous le fouet du cocher, et rentré dans son palais, le tyran, déçu de son espoir, éclate en sanglots. Il se roule en mugissant sur son sopha, sans qu'aucun des siens ose prendre la parole pour lui adresser des consolations. Parga, nom fatal, est le premier qu'il prononce en le mêlant à des imprécations. Il demande s'il est bien vrai que ses troupes ont été battues. *Que votre malheur*, répondent ses pages en s'inclinant, *retombe sur nous!* On essayait de le tenir dans l'incertitude, lorsqu'il aperçoit sa flottille doublant la pointe du Pantocrator, pour rentrer dans le golfe Ambracique. Elle mouille au pied du sérail; on hèle la barque commandante et le son du porte-

voix lui annonce la mort de son *navarque* Athanase Macrys.... Et Parga? *Vivez: que Dieu vous accorde de longues années, seigneur; les Parguinotes ont échappé aux coups de votre altesse.* Sa tête retombe sur sa poitrine: *Kismet idgel gueldy, le destin le veut,* dit-il en soupirant, *ces revers étaient écrits de toute éternité sur les tables de lumière* (1).

Cette réflexion ayant rendu le calme à ses esprits, il fait inviter à une conférence M. Foresti, résident de S. M. B., qui l'avait devancé de quelques jours à Prévésa. Il lui raconte ce qui vient de se passer; il le conjure d'intervenir dans le danger imminent où il se trouve; il le prie en fondant en larmes d'engager les Anglais à *assister leur vieux ami, le bon serviteur de leur roi,* dans une seconde entreprise contre Parga, qu'il veut tenir à hommage du souverain de la Grande-Bretagne. Il sera à jamais le plus humble de ses esclaves, si on le met à l'abri du courroux des Français, qu'il vient de s'attirer en leur déclarant la guerre. Il se confond en protestations, parle de sa barbe blanchie au milieu des dangers; il n'aspire et n'aspirera désormais qu'à vivre en paix, s'il obtient un coin de rocher insignifiant, mais qui fut toujours le refuge de ses ennemis. M. Foresti feint de céder à ses instances; il profite d'un vent propice pour se rendre à la croisière anglaise, afin de s'y aboucher avec le commodore; et le satrape renaît à de nouvelles espérances.

Dès que M. Foresti l'eut quitté, Ali songea qu'il avancerait ses affaires, en suscitant des mésintelligences entre les Français et les habitants de Parga. Le colonel Nicole, qui venait de s'illustrer en défendant cette ville, avait séjourné à Janina, lorsqu'il y conduisit un détachement de canonniers français, qui servirent Ali en qualité d'auxiliaires jusqu'à la paix de Tilsitt. Le pacha avait fait un accueil

(1) Les musulmans prétendent que tout ce qui doit arriver est écrit sur la table *Louh*, avec une plume de feu, qui trace les décrets d'une prédestination inévitable.

distingué au colonel, dans lequel il voyait un homme dont il avait souvent entendu parler, et il s'établit entre eux, tant par les souvenirs que par les rapports du service, une sorte d'intimité.

Les vieux soldats sont conteurs; c'était une jouissance particulière pour le pacha d'entendre Nicole, qui parlait la plupart des langues orientales, lui faire le récit de ses aventures auprès du cheik Daher, prince rebelle de la Palestine, et du fameux Ali, bey-el-kébir d'Égypte, qu'il avait servi avec bravoure et fidélité. Il passait des heures entières à l'écouter. Son attention semblait suspendue aux lèvres du narrateur, lorsqu'il lui disait de quelle manière il avait sauvé les beys égyptiens que la Porte tenait en otage à Lemnos, et ses rapports avec l'amiral Hassan pacha, qui ne dormait qu'à côté d'un lion énorme, dont il était sans cesse suivi, comme on le serait par un chien (1). Il se transportait avec le colonel dans toutes les régions qu'il avait visitées, depuis les camps de Bedouins jusque dans les palais somptueux des princes mamelouks, qui régnaient alors sur les rives fertiles du Nil. Nicole, estimé par Ali plus que ne l'est ordinairement un chrétien, dont il redoutait le crédit parmi les Grecs, avait la réputation d'être resté son ami.

L'amitié d'un tyran est une punition du ciel. Le visir, accoutumé à fouler aux pieds toute espèce de considération, conçut l'idée d'adresser au colonel Nicole une lettre qui supposait la continuation d'une correspondance intime, établie entre eux. Ainsi il le remerciait *de lui conserver son affection, en acceptant l'excuse* (qu'il lui prêtait) *d'avoir été obligé de faire feu sur ses troupes, qu'un mal-entendu*

(1) Ce fait est connu depuis long-temps. *Voy.* le tome II de mon Voyage en Morée et à Constantinople, publié en 1805. C'est par une licence permise aux peintres et aux poètes qu'un de nos plus célèbres artistes donne un lion à Méhémet Ali, pacha d'Égypte, sur lequel il s'appuie en guise d'oreiller, ce fait étant particulier à Hassan, qui était capitan-pacha en 1789 et 1790.

*avait entraînées au-delà de la frontière du territoire ottoman. Il ne conservait aucun ressentiment au sujet de cette catastrophe. Loin de là, il voulait le servir comme un ancien ami et un frère.* Il lui représentait donc *que les désastres multipliés de la France ne lui laissant plus l'espoir de conserver Corfou, il l'invitait à profiter de la position dans laquelle il se trouvait pour lui livrer Parga. Indépendamment d'une fortune considérable qu'il lui promettait, il s'engageait à lui laisser le commandement de cette place, et à profiter d'un service aussi signalé pour le faire rentrer en grace auprès du sultan. La conséquence de son pardon devait être la levée du séquestre mis depuis près de dix-sept ans sur ses propriétés foncières de Tchesmé dans l'Asie-Mineure, qui formaient un capital considérable.*

Indépendamment de la perfidie de cette lettre, le visir eut soin de la faire intercepter par les primats de Parga. Ils donnèrent dans le piége, et en rapprochant du ton de cette dépèche les différentes circonstances qui avaient obligé leur gouverneur à correspondre avec Ali, se souvenant qu'il était né sujet ottoman, ils ne doutèrent plus qu'il était en marché pour les livrer à leur ennemi.

Les têtes grecques sont en général irréfléchies; on résolut de reprendre les négociations entamées avec les Anglais, au moment où l'on avait vu l'orage se former autour de Parga. On envoya secrètement une députation au capitaine Garland, commandant des troupes britanniques, qui étaient à Paxos. Celui-ci en fit aussitôt son rapport au lieutenant-général Campbell, commandant des armées de S. M. britannique dans les îles Ioniennes, auprès duquel M. Foresti arrivait pour le supplier de faire occuper Parga. Le général, qui se déterminait dans ce moment à expédier un détachement de troupes pour renforcer la garnison de Paxos, consentit à ce qu'on lui proposait; à condition que les Parguinotes le seconderaient pour se rendre maître de leur ville.

Le détachement destiné à cette opération était commandé par Charles Gordon, auquel on adjoignit MM. Foresti et le capitaine Angelo, aide-de-camp du général Campbell. Deux frégates anglaises, la Bacchante, capitaine Hoste, et la Havannah, capitaine Blak, entraient à Paxos en même temps que les soldats commandés par sir Gordon, qui trouvant le commodore disposé à seconder les vues de leur général, proposa d'expédier en parlementaire l'aide-de-camp Angelo à Parga, pour sommer le colonel Nicole de rendre cette place à des conditions honorables. La réponse du colonel fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme de cœur, un refus formel, et la menace de mettre le feu aux poudres, si les habitants osaient faire le moindre mouvement hostile.

Angelo étant revenu avec cette déclaration, le capitaine Hoste déclara aux Parguinotes assemblés sur son bord, qu'à moins de hasarder de substituer eux-mêmes le pavillon britannique au drapeau français sur leur acropole, il leur conseillait de patienter, ne doutant nullement qu'ils partageraient le sort de Corfou. L'incertitude à cet égard ne pouvait être de longue durée. Mais les députés Parguinotes, jugeant qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, laissèrent, par un écrit signé de onze d'entre eux (1), leur acte de soumission à S. M. britannique, et firent voile pour Parga, dans l'intention d'exécuter la proposition du capitaine Hoste, qui s'engagea à les seconder de tous ses moyens. Il rendit en même temps compte de ce qui se tramait à sir John Gore, amiral de la division bleue, sous les ordres duquel il se trouvait placé (2).

(1) Les signataires de cet acte, daté du 17 mars 1814, étaient : Panagioti Dessila ; Nicolo Dessila Zuco ; Georgio Vassila ; Gianuzo Mavrogiani ; Constantin Dessila Mastraca ; Panagioti Sulla ; Athanasio Pezzali ; Marco Maniachi ; Spiridion Mavrogiani. *Voy.* Parga and Ionian Islands. By lieut. col. C. P. de Bosset. Appendix N° XVIII, p. 231. London, 1822.

(2) *Voyez* Letter from capt. Wm. Hoste, n° XVIII, ibid.

Une entreprise de la nature de celle que les Parguinotes projetaient, n'était pas sans dangers. La citadelle qu'ils devaient surprendre avait en batterie sur ses remparts trente-quatre bouches à feu de différents calibres, et une garnison de cent cinquante soldats peu disposés à capituler. Au milieu de tant d'éléments de résistance, comment substituer l'étendard britannique, qu'ils avaient reçu du capitaine de la Bacchante, au pavillon français? On ne pouvait risquer ce coup de main qu'à la faveur de la nuit, lorsque le détachement de troupes anglaises, commandé par sir Gordon, aurait pris position dans la ville basse, et serait à portée de prêter main forte; enfin, il fallait trouver un expédient pour se faire ouvrir, à une heure indue, la porte de la citadelle. Après avoir calculé ces chances, on s'adressa à la veuve d'un nommé Tourcojani, qui avait coutume de rentrer tard dans la forteresse, afin de favoriser l'introduction du détachement destiné à s'en emparer. Ainsi les défenseurs de Parga allaient être livrés par ceux qu'ils avaient si généreusement défendus.

Au moment où ils reposaient dans une profonde sécurité, la poterne s'ouvre à la voix d'une femme qu'on connaissait, la sentinelle est enlevée, le poste du corps-de-garde est saisi par les Parguinotes, la garnison ainsi que le colonel ne se réveillent qu'en sentant la pointe des baïonnettes appuyées sur leurs poitrines. Les guerriers des deux nations ennemies restent confondus, les uns d'un succès immérité, et les autres d'une surprise à laquelle ils ne pouvaient croire. Les jours des Français furent respectés, et, comme on n'avait plus d'intérêt à les retenir pour les faire mourir en détail dans les pontons de Portsmouth, on les renvoya libres et sans échange à Corfou.

Le 22 mars, au lever du soleil, quinze jours après l'attaque d'Ali pacha contre Parga, le pavillon anglais flotta au faîte de son acropole; et ses défenseurs, après avoir déposé les armes sur ses glacis encore fumants du sang de

leurs camarades, quittèrent son rivage funeste. M. Foresti mettait alors à la voile pour se rendre à Prévésa, où il débarqua au même instant que M. Hugues Pouqueville, parti de Corfou, y entrait par terre. Les deux consuls font aussitôt demander audience au visir Ali pacha, auquel celui d'Angleterre notifie l'occupation de la ville, objet de ses désirs, par les troupes de S. M. britannique. Le consul français lui signifie en même temps une protestation du général Donzelot, contre la violation du territoire confié à sa défense. On ne décrit point une pareille scène, les expressions manquent pour donner une idée de la confusion du satrape, menacé de représailles, et déçu dans ses plus chères espérances.

Pour moi, je me trouvais à une conférence plus paisible avec Mouctar pacha, qui avait fait la veille sa rentrée honteuse à Janina. Comme il s'était vanté de m'envoyer *des têtes*, je lui demandai *des oranges de Parga*. Il se mordit les lèvres, dit qu'il y avait des *heures malheureuses* dans la vie, et m'annonça le retour prochain de son père.

Il marchait sur les pas de mon frère, qui me prévint que nous devions avoir une entrevue avec le visir dès qu'il serait rentré en ville.

Le lendemain, sur les deux heures après midi, je descendis au château du lac, où le visir nous avait donné rendez-vous. La cohorte ordinaire des palicares, commandée par le jeune Odyssée, fils d'Andriscos, rangée sur les escaliers, nous invita à entrer, en nous saluant affectueusement. Les pages, plus polis que de coutume, se levèrent à notre approche, en nous disant que leur maître nous attendait au fond de son palais. Nous traversons lentement la salle de réception, où les stores baissés ne laissaient répandre qu'une lumière vague. Des rossignols renfermés dans leurs cages, y chantaient comme s'ils eussent été au milieu des forêts éclairées par le reflet de la lune. Nous marchions avec précaution, afin de ne pas interrompre leurs concerts, lors-

que, dans une seconde chambre où nous entrâmes, nous fûmes salués par d'autres rossignols qui semblaient se complaire à soupirer leurs mélodies amoureuses sous ces dômes si souvent retentissants des plaintes des malheureux. Nous avancions vers un appartement donnant sur le lac, quand nous aperçûmes Ali pacha, étendu sur une peau de léopard jetée dans l'angle d'un sopha formé de tissus précieux de Cachemire; il nous tendait la main avec le sourire sur les lèvres, en nous faisant gracieusement signe d'avancer.

« Σὰν μακάριος, *comme un bienheureux*, lui dit mon frère » en l'abordant. — Je le suis en effet. Avec quelles délices » j'écoute le gazouillement de ces oiseaux! Approchez, mes » chers enfants. » Et il poursuivit en se relevant sur son coude. « Je le serais peut-être pour toujours si je ne sui- » vais que mes penchants. Oh! si vous saviez ce qu'il faut » parfois pour me satisfaire! Tenez, j'ai parmi les femmes » de mon harem une paysanne qui chante, mais de ces airs » admirables que je n'entends jamais sans me reporter aux » jours de ma jeunesse; je me crois alors transporté dans » mes montagnes de la Iapygie. Ma vie était bien tranquille » alors. Quelle fête pour moi quand nous mangions entre » camarades quelque chevreau dérobé aux pâtres du mont » Argenik!..... et quand j'allais aux noces de mes amis, j'é- » tais le premier joueur de lyre de cent lieues à la ronde; » j'aurais défié les plus habiles à la danse, à la lutte; mais » ce temps ne reviendra plus, et je n'aperçois *à l'autre bout* » *de la vie* que des chagrins de famille, des orages, et qui » sait....? je n'aurai peut-être pas le bonheur de mourir sur » *la natte* de mes aïeux. Je la garde ici, pour me rappeler » que je suis né pauvre; que j'ai souffert. » Et, se levant brusquement sur son séant : « Mais, s'il le faut, je saurai » braver jusqu'à la misère ».

Puis retombant dans ses éternelles redites, relativement aux services qu'il avait rendus aux Français et notamment aux Anglais, qui ne l'avaient jamais payé que d'ingratitude,

sa conclusion fut qu'il mourrait désespéré s'il n'obtenait pas Parga. Tout en le calmant, j'essayai de lui prouver que ses désirs étaient contraires à sa véritable politique; qu'une fois devenu maître absolu de l'Épire, sa tète effervescente, loin de se calmer, le pousserait à quelques entreprises téméraires; et que son ambition, d'autant plus active qu'elle aurait été toujours satisfaite, serait la cause des tourments qui l'attendaient *à l'autre bout de la vie.* Je me permis de lui dire, sans penser alors que ma voix était prophétique, que *de la possession de Parga dateraient peut-être pour lui et les siens les plus affreux malheurs.*

« J'en défie l'augure, repartit-il. Au reste, pourvu que » je puisse bâtir un palais sur ce pan de rocher, je serai » consolé de tout. Chaque homme porte empreint sur son » front le sceau irrévocable de son destin, et ce qui est écrit » doit nécessairement arriver. Je veux Parga. Θέλω τὴν » Πάργαν. — Craignez d'être maître de Parga! — Je veux » Parga. Θέλω τὴν Πάργαν. »

Il leva les yeux au ciel, en soupirant.

---

## CHAPITRE VIII.

Nouvelle de la restauration de la dynastie des Bourbons.—Sainte Alliance. — Hétéristes. — État de la Grèce en 1814. — Colléges. — Écoles. —Imprimeries. — Commerce. — Marine. — Jalousie des Anglais. — Calomnies de leurs agents. — Indifférence de la Porte Ottomane. — Arrivée de Sir Thomas Maitland aux îles Ioniennes. — Humble requête que lui adressent les Parguinotes. — Vente de leur territoire. — Incertitudes. — Alarmes. — Désespoir. — Le Croissant remplace la Croix. — Imprécations contre le ministère britannique. — Émigration des chrétiens. — Leur dernier soupir chanté par Xénoclès.

Napoléon tombé de son char de victoire, les fils de saint Louis et de Henri IV rendus au trône de leurs aïeux ; les événements de plusieurs siècles pressés dans le cours d'un mois, depuis que les Français célébrèrent sur le cap Chimærium la dernière victoire d'une guerre à jamais mémorable, étant connus dans la Grèce, on se demanda pendant long-temps encore comment celui qui avait présidé aux destinées de l'Europe n'était plus ? Les Turcs pleurèrent l'enfant de la fortune ; et les Grecs, charmés de sa perte, parce qu'ils le regardaient comme un obstacle à leur affranchissement, poussèrent un cri de joie qui retentit jusqu'aux bords de la Néva.

Dans cette circonstance, le comte Andréossy, alors ambassadeur à Constantinople, ne pouvant présumer que si le tyran avait respecté les jours du consul-général de France, il n'eût pas attenté à sa liberté, exigea et obtint de la Porte Ottomane qu'un capigi-bachi fût envoyé à Janina pour constater son existence, avec injonction de rapporter un écrit signé de sa main, pour en prouver la réalité. S'il était ainsi l'objet de la sollicitude de ses chefs, il ne l'était pas moins de celle des ennemis même de la France. Il jouis-

sait depuis long-temps de cet avantage, même auprès des Anglais, depuis que le vaincu de Capri, qui contribua au malheur de l'auguste Caroline (1), s'était éloigné des rivages de Leucade, avec ses espions, en remettant le régiment Royal-Corse à un officier que sa probité ne rendait guère propre à commander un ramassis d'aventuriers tels que ceux de cette bande hétérogène. Mais cessons de parler en tiers. Je devais tarir la coupe des douleurs, lorsque je vis s'éloigner de Corfou mes plus chers amis avec cette vieille garnison dont les drapeaux ployaient sous le poids des lauriers, car on comptait dans ses rangs au-delà de cinq mille soldats, illustrés par plus de quinze campagnes.

A peine notre pavillon avait disparu des îles de la mer Ionienne, que de nouvelles pensées semblèrent s'éveiller dans la Grèce. Les Turcs alarmés demandaient ce que signifiait *la Sainte-Alliance*, sans qu'il fût possible de leur persuader qu'elle n'était pas dirigée contre leur barbarie, tant leur instinct les porte à ne voir que des ennemis dans tout ce qui est chrétien. Les Grecs, à leur tour, portaient leurs regards vers le congrès réuni à Vienne; ils tenaient un langage si extraordinaire, qu'on aurait cru le *labarum* déjà arboré sur les minarets de Sainte-Sophie...... Et, pour la première fois, on entendit articuler dans l'Épire, le nom de société des *Hétéristes* ou *amis*.

Ses statuts, si l'on en croit les Grecs, avaient été rédigés à Vienne, sous les auspices d'un grand monarque; plusieurs rois de la Sainte-Alliance y avaient adhéré en fournissant des sommes considérables; sa caisse était à Munich (2). Elle avait pour but de répandre parmi les chrétiens de l'Orient les dons de la société biblique, destinés par la propagation de l'évangile à réunir tous les enfants de la rédemption sous le signe auguste de la Croix. Ce regard porté par des princes

(1) Hudson Lowe. *Indè mali labes.*

(2) Il est bon de se rappeler que le tribunal *Vémique* de Mayence n'existait pas encore à cette époque.

paternels sur un peuple jusqu'alors frappé d'une sorte de réprobation politique, ranima les espérances de régénération toujours présentes à son souvenir. La tyrannie des Turcs lui semblait frappée de vétusté. Leurs revers en Égypte; leurs revers plus récents lorsque huit mille Russes avaient triomphé de trente mille Mahométans sur les bords du Danube; la torpeur dévorante de leur gouvernement; son iniquité désespérante; l'abrutissement d'un maître endormi au sein de la mollesse; la stupidité arrogante de la plupart de ses visirs, ou leur action sanguinaire; la vénalité de ses tribunaux; l'état de pauvreté de la basse classe des Musulmans, avaient inspiré aux chrétiens le sentiment le plus dangereux aux tyrannies, *le mépris*, principe ordinaire de toutes les insurrections contre une autorité arbitraire. En se mesurant avec ceux qu'ils regardèrent longtemps avec épouvante, les Grecs s'aperçurent qu'ils les avaient jugés trop supérieurs, parce qu'ils ne les avaient jamais envisagés que *de bas en haut;* et ils comprirent que les superbes Osmanlis ne pouvaient même exister sans le secours des chrétiens. Mêlés aux conseils suprêmes de l'empire, que les princes grecs du Phanal dirigeaient; associés aux armements maritimes du sultan, dont les Hydriotes conduisaient les escadres; maîtres du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des richesses; numériquement plus forts dans la Hellade, où l'on comptait au-delà de dix chrétiens contre un Turc, les opprimés se demandèrent pourquoi ils étaient esclaves depuis tant de siècles?

L'étonnement était encore plus prononcé dans l'Archipel. La mer Égée, couverte de vaisseaux grecs, semblait séparée de l'empire ottoman par l'activité de ses insulaires, dont plusieurs, non contents de naviguer dans le bassin de la Méditerranée s'étaient élancés au-delà de l'Atlantique. Quelques-uns de leurs capitaines, embarqués sur des navires étrangers, avaient fait la circum-navigation du globe; d'autres s'étaient trouvés aux marchés des Grandes-Indes,

en qualité de subrécargues; tous avaient, ainsi qu'Ulysse, vu *les villes, l'opulence et les mœurs d'une multitude de peuples;* leur ame s'était fortifiée par d'innombrables dangers; mais un trait empoisonné, le souvenir de leur servitude, les suivait partout. Au retour de leurs expéditions, lorsqu'ils saluaient, à travers les nuages, les montagnes du sol natal, leur joie n'était point celle des nautoniers qui entrevoient, au terme d'un long voyage, le calme et le bonheur des foyers domestiques. La patrie leur apparaissait brillante de l'éclat des grands hommes qui l'illustrèrent, mais esclave et avilie par d'infâmes oppresseurs, et leurs chants d'allégresse étaient des hymnes à la vengeance. Souvent ils reconnaissaient à la même place et dans les attitudes où ils les avaient laissés, les mêmes Turcs qui les avaient humiliés au départ, qui les attendaient au retour pour les humilier encore; et rois sur leurs vaisseaux aussi rapides que les vents, ils se retrouvaient esclaves en rentrant au port.

L'indignation n'était pas moins profonde sur le continent, lorsque les chrétiens comparaient leur condition avec celle de plus de vingt mille enfants de la Grèce employés en Russie. On racontait dans les villes, dans les hameaux, au milieu des tribus belliqueuses des montagnes, comment les enfants de telle ou telle bourgade esclave siégeaient aux conseils de l'empereur orthodoxe; l'honneur que quelques autres avaient de parler en son nom comme ambassadeurs; l'avantage qu'un grand nombre retiraient d'être élevés dans ses colléges et dans ses écoles militaires, et le bonheur d'une foule d'autres qui servaient sous ses drapeaux depuis les grades supérieurs de l'armée jusqu'à celui de sous-lieutenant. On avait des rapprochements plus directs et par conséquent plus douloureux à faire, en voyant la légation russe de Constantinople remplie en partie par des raïas émancipés, ainsi que la presque totalité des consulats de l'empire ottoman, exploités par des Grecs.

Ce fut pis encore, lorsque des régiments tirés des provinces de l'Herzégovine et de la Bosnie, des phalanges enrolées sous les drapeaux de la France, de la Russie et de l'Angleterre, rentrèrent dans leurs villages, où des hommes, accoutumés au joug de la discipline, mais aussi fiers que braves, se retrouvèrent en contact avec une soldatesque barbare qu'ils méprisaient. Ils durent cependant, pour ne pas compromettre le salut de leurs familles, courber leurs têtes devant les Turcs, revêtir de nouveau le costume de la servitude, déposer leurs insignes militaires, et reprendre la charrue nourricière de tyrans ignobles, qui se complaisaient d'autant plus à les humilier qu'ils étaient loin de leur pardonner leur gloire. Mais un esprit plus redoutable pour les Mahométans, que celui des militaires accoutumés à exhaler hautement leurs plaintes, et qui sont par cela seul peu propres à conspirer, agitait sourdement la Grèce. On peut le dire maintenant : c'était celui de plusieurs jeunes Hellènes élevés dans les universités d'Allemagne, d'Italie et de France.

Tous étaient des hommes de bien, éclairés, mais enthousiastes de leur patrie, sans être de l'école de ceux qui prétendaient y introduire les maximes anti-sociales de l'anarchie. Ils sentaient que la Grèce ne pouvait être régénérée que par l'union de la morale avec la religion. Ils connaissaient la puissance de la Croix sur un peuple toujours prêt à se dévouer pour elle ; et plusieurs d'entre eux s'astreignirent à la règle austère des religieux Basilidiens, afin d'imprimer une autorité sacrée à leurs préceptes, et de diriger d'une manière efficace l'instruction publique vers un but d'enseignement politique et religieux. Ainsi, l'Esprit saint descendit au milieu des écoles nationales de Janina, de Chios, de Cydonie ; et, à l'exception d'Athènes, où quelques cerveaux en délire prétendirent ramener les jours du Portique, le feu sacré de la liberté brûla sur les autels du vrai Dieu.

Ce n'est point sur le sol des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus! Les rochers stériles de la Grèce ont produit plus de grands hommes que tous les vastes et riches empires de l'Orient, parce que la véritable gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnaissance publique. L'étincelle de la régénération devait jaillir du sanctuaire de l'Éternel!

Le patriarche, le synode et les chefs de l'église, répandirent leurs bénédictions sur les nouvelles écoles helléniques. On poursuivit les projets de Grégoire, qui s'était occupé à multiplier les livres de piété, en se faisant imprimeur, lorsque descendu pour la seconde fois du trône œcuménique, il avait été exilé au mont Athos. Des presses furent apportées à Cydonie et dans le mont Liban; d'habiles ouvriers, formés dans la typographie de l'Elzevir moderne, M. Firmin Didot (1), imprimèrent des ouvrages de religion à l'usage des fidèles; les lumières se propageaient, et annonçaient une ère de régénération aux belles contrées de la Grèce et de l'Ionie. Ceux des jeunes Hellènes qui n'avaient pas été admis dans les colléges, s'étaient disséminés pour fonder de petites écoles. D'autres exerçaient la médecine, qu'ils avaient étudiée à Paris, à Padoue et à Vienne, où de laborieux traducteurs reproduisaient dans le langage moderne nos classiques, pour les répandre parmi leurs compatriotes. Enfin, quelques jeunes gens instruits se livraient au commerce, et il n'y eut bientôt plus de village, de factorerie, de caravane, ni de vaisseaux en commission, où il ne se trouvât, ainsi qu'aux siècles de l'église primitive, quelque disciple qui enseignât les doctrines de l'évangile et de la liberté promise aux nations par son divin auteur, lorsque la société des Hétéristes vint enflammer des hommes prédisposés à de grands changements politiques.

(1) Son fils Ambroise Firmin Didot, élève du respectable Coray, ramena du collége de Cydonie le jeune Dobra, à qui il enseigna la gravure et tous les procédés de la fonderie des caractères et de l'imprimerie.

Tel était l'état de l'esprit public dans la Grèce, vers la fin de l'année 1814. Les personnes sages prétendaient qu'il fallait vaincre les Turcs par la supériorité des lumières et des richesses. Les Hydriotes, devenus puissance maritime, partageaient cette opinion, qui était celle des principaux négociants grecs des échelles du Levant; mais malheureusement le peuple, écrasé sous le poids des charges publiques, animé du sentiment de ses moyens, ne répondait pas à ces vues de temporisation. Les Hétéristes, qui n'avaient rien à perdre et beaucoup à gagner dans une insurrection, répandus dans les villes et dans les hameaux, en s'adressant aux passions, flattaient tellement la multitude que le nombre des opposants diminuait de jour en jour. On conspirait ouvertement; et à la cour même d'Ali pacha, on ne craignait pas d'avouer les projets d'une grande révolution dans la Turquie. On devait se servir du satrape pour allumer l'incendie, en le mettant aux prises avec le sultan; et quoiqu'on ne crût pas les Hellènes, mûrs pour la liberté, on les jugeait assez forts pour terrasser les Mahométans. On comptait sur la coopération des Russes. Si elle n'était pas immédiate, il suffisait que l'empereur Alexandre permît aux Grecs attachés à son service de rentrer dans leur patrie. Alors on avait au moins quinze mille officiers et sous-officiers de toute arme, capables de former le noyau d'une armée nationale, qui lutterait avec succès contre les hordes de l'empire ottoman. A entendre les Grecs, accoutumés à se déterminer par enthousiasme, tout était prévu pour la réussite de leur entreprise. Les défilés des montagnes, les gués des fleuves avaient été reconnus et sondés; ils avaient à leur disposition des armes, des munitions, des trésors, et il est indubitable que le printemps de l'année 1815 aurait été l'époque d'une insurrection générale, si l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, en leur ôtant l'espérance d'être assistés par les Moscovites, n'eût déconcerté des projets qui étaient en grande partie aventurés.

La Porte ne pouvait ignorer les trames de ses sujets chrétiens, ni l'emprunt de deux millions, voté par eux afin d'aider la Russie contre Bonaparte (1), car trop d'indigènes et d'étrangers avaient intérêt à leur nuire, pour ne pas s'opposer à leur affranchissement, en révélant leurs desseins. Le zèle inconsidéré de quelques personnages, dont le ministère devrait se restreindre, suivant nos capitulations, aux établissements protégés par les rois de France, ne s'est pas toujours renfermé dans ces limites. Les deux églises d'Occident et d'Orient, divisées par d'antiques rivalités, se sont plus d'une fois trouvées en conflit de juridiction, et les ressentiments causés par un égarement mutuel ont fait des orthodoxes et des catholiques les surveillants les plus actifs de l'autorité mahométane. Syros, Naxos, Santorin, Ténos, étaient aux aguets de ce qui se passait à Psara, à Hydra et à Spetzia (2), pour en aviser le divan. Les Francs établis dans l'Orient ne s'irritaient pas moins de la prospérité des Grecs fondée sur les ruines de leur commerce, et rêvant aux temps où quelques puissances occidentales trafiquaient exclusivement au Levant, ils se montraient les implacables ennemis d'un peuple qui tendait à s'émanciper. Mais les plus dangereux adversaires des chrétiens orthodoxes, étaient ce peuple commerçant qui aspire à ce qu'aucun autre ne puisse vendre un ballot de marchandises dans le monde entier, sans sa permission. Cette nation anti-sociale sous le rapport de ses intérêts mercantiles avait arrêté, dans le secret de ses conseils ambitieux, la destruction de la marine des insulaires de l'Archipel et des Cyclades. Ses agents diplomatiques, recrutés dans la police de Sicile, tenaient

(1) Cet emprunt spontané fut ouvert à Janina, à Castoria, à Serrès, Andrinople et à Constantinople, en 1815. S'il ne fut pas envoyé, c'est que la campagne des Russes n'eut lieu que pour accourir au secours du vainqueur.

(2) Les Grecs écrivent son nom Πετξας, et nous adopterions cette orthographe si celui de Spetzia n'était pas plus connu des marins.

leur ministère au courant des mouvements de la Grèce, qu'ils attribuaient à un concert d'intrigues, existant entre les orthodoxes et le cabinet de St-Pétersbourg, sans réfléchir que tout peuple agrandi par les lumières et les richesses cherche naturellement à se créer un sort convenable à ses intérêts nouveaux. Ils ne réfléchissaient pas que la Suisse, la Hollande et l'Amérique se seraient émancipées tôt ou tard, quand elles n'auraient pas eu leurs Guillaume Tell, leurs Guillaume-le-Taciturne et leur Washington; et ils conçurent le projet de replonger les Grecs dans un état de subjection et de misère, plus grand qu'il n'était avant les jours funestes de notre révolution, qui furent l'aurore de la splendeur commerciale des habitants de la mer Égée.

La Porte Ottomane a une si haute opinion de sa supériorité sur un peuple qu'elle foule aux-pieds depuis plus de douze générations d'hommes, qu'elle a toujours regardé comme une insulte faite à sa puissance de représenter les raïas sous d'autres couleurs que celles d'esclaves tremblants à l'expression de ses volontés souveraines. *Elle a constamment triomphé des infidèles*, et elle n'a oublié que ses défaites. L'insurrection de la Morée en 1770, et toutes celles qui l'ont suivie, ne lui rappelaient que le plaisir d'avoir égorgé des milliers de chrétiens. Ces sortes d'événements, convenables à sa politique, comme la destruction des Hilotes, devenus trop nombreux, l'était à celle des Spartiates, la rendaient trop présomptueuse pour qu'elle se crût sérieusement menacée. Vainement les Francs donnaient donc de charitables avis; l'orgueil d'un sultan qui se croit au-dessus de tous les monarques de sa dynastie rejetait les avis les plus sages; et ses ministres, dépravés ou corrompus par l'or des Grecs, ne laissèrent plus arriver la vérité jusqu'au pied de son trône.

Changeant de tactique pour opérer la ruine de la marine grecque et la répression des projets ambitieux qu'ils

supposaient à la Russie, les agents du ministère britannique essayèrent alors de se rapprocher du visir Ali pacha. Ils pouvaient gagner son ame avide, et puiser, dans ses conceptions, quelques moyens que leur diplomatie sait exploiter d'une manière qui n'est pas toujours conforme à la morale. L'appât de la négociation fut présenté sous des couleurs spécieuses par les agents chargés de traiter avec Ali pacha, qui n'obtint jamais le titre d'*estimable* que de son honorable ami Hudson Lowe (1). On n'ignorait pas que le consul-général de France s'était servi d'Ali, en 1806, pour entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie et l'Angleterre, et on résolut de l'employer à la ruine des Grecs, qu'un créole Levantin avait, dix ans auparavant, conseillé de soumettre à une condition pire que la mort. On savait que le tyran voulait Parga; et on crut se l'attacher en lui cédant cette place.

Les Bourbons venaient d'être rendus pour la seconde fois à l'amour des Français, quand les Parguinotes conçurent les premiers doutes au sujet de leur existence politique. Ils auraient été inquiets depuis long-temps, s'ils n'avaient appris qu'à toutes les communications des émissaires anglais, Ali pacha n'avait répondu que par la demande de Parga, et qu'ils s'étaient retirés sans pouvoir lui donner aucune solution positive. Mais quand ils eurent connaissance du funeste traité de Paris, et qu'ils virent qu'on n'y parlait en aucune manière de leur existence, ils éprouvèrent des craintes réelles, quoiqu'en se livrant à S. M. B., le général Campbell eût formellement assuré les Parguinotes *qu'ils partageraient le sort des Sept-Iles.* Pour surcroît d'alarmes, le général, dont ils n'avaient pour garantie que la bonne foi, venait d'être remplacé par un homme tel, que les Grecs, accoutumés à de tout autres physionomies, n'en parlaient qu'avec épouvante. Cet *être incréé*, pour me servir de l'antiphrase des Corfiotes,

(1) Écho de Sainte-Hélène *par O Meara.*

était le lord haut commissaire de S. M. B., Thomas Maitland. Il fallait recourir à son autorité, et les Parguinotes, oubliant que la faiblesse n'attire souvent que l'insulte et le dédain, lui adressèrent, le 24 décembre 1816, la plus suppliante des requêtes.

Pour ménager l'orgueil d'un chef qui se regardait en sa qualité d'Anglais, comme un des *premiers enfants du premier peuple du monde*, ils ne lui parlèrent pas des souvenirs de la Grèce; ils se gardèrent bien de lui raconter que, malgré l'esclavage de ses habitants, les ombres des demi-dieux et des héros habitaient encore les montagnes de la *Hellade!* que ses fontaines, ses ruisseaux, ses fleuves, ses riantes Napées, rappelaient la mémoire de quelque fait historique; qu'ils étaient la postérité des Doriens, les descendants des soldats de Pyrrhus et d'Alexandre, et que l'homme qui veut illustrer son nom par un noble exploit, se tourne vers la Grèce pour y chercher ses modèles : ils se contentèrent de lui demander à genoux de daigner les couvrir de la protection puissante de S. M. B. (1). Ils prièrent en même temps le lieutenant-colonel de Bosset d'intercéder auprès de l'honorable lord, afin qu'il condescendît au désir qu'ils avaient de le posséder dans leur ville. Des lettres furent adressées, pour obtenir cette faveur, au secrétaire militaire, Frédéric Hankey.

Trois mois s'écoulèrent dans ces sortes de négociations, et chez tout autre peuple que les Grecs, accoutumés aux transitions brusques de l'espérance à la crainte, les Parguinotes se seraient portés à quelque résolution extraordinaire. Mais protégés par le pavillon britannique, n'aspirant qu'à manger en paix, à l'ombre de leurs orangers, le pain acquis au prix de leurs sueurs; quoique peu enthousiastes de la protection qu'ils invoquaient, ils s'abandonnaient de nouveau au calme qu'on goûte si délicieusement après la tem-

(1) *Voyez* Parga and the Ionian Islands, by lieut. col. C. P. de Bosset. Appendix N° XXII. XXIII. XXIV. à pag. 236, ad 239.

pète. Ils s'imaginaient même, ainsi qu'on l'a su depuis, qu'ils étaient à jamais hors de tout danger, parce que l'autocrate Alexandre, qu'ils nommaient leur souverain, était intervenu en leur faveur, lorsqu'une lettre du lord haut commissaire, adressée au lieutenant-colonel de Bosset, sous la date du 24 mars 1817, révéla les malheurs de Parga. Le principe de la remise de cette place et de son territoire à la Porte Ottomane, avait été conclu et signé par le ministre de la Grande-Bretagne à Constantinople.

Cette cession déloyale, d'après les promesses faites aux Parguinotes, au nom de l'Angleterre, pouvait cependant s'expliquer par sa conformité au traité du 21 mars 1800; et, comme on espérait voir remettre en vigueur ses dispositions, quelques hommes portèrent la résignation jusqu'à se féliciter d'un pareil événement (1). Ils se flattaient en conséquence que Prévésa, Vonizza et Buthrotum, arrachés au joug d'Ali, renaîtraient du sein de leurs ruines, et que les chrétiens, rétablis dans leurs propriétés, obtiendraient le libre exercice de leur culte, ainsi que les avantages stipulés par le traité qu'on revivifiait. Mais, quand on sut qu'il s'agissait d'une cession absolue en toute souveraineté, on fut plongé dans la douleur. On venait d'envoyer

(1) Les îles Ioniennes, cédées à la France, en vertu du traité de Campo-Formio, avec leurs dépendances qui étaient Prévésa, Vonizza, Parga et Buthrotum, perdues par elle successivement en 1798 et 1799, furent constituées en république par le traité du 21 mars 1800, conclu entre la Russie et la Turquie. Suivant cet acte, la Russie, afin de tempérer le sacrifice qu'une politique immorale lui dictait, stipula, pour les cantons de terre-ferme abandonnés au grand-seigneur, que leurs habitants, qui étaient chrétiens, *ne ressortiraient jamais que de leurs tribunaux particuliers; que les droits de propriété et d'héritage seraient conservés et le commerce libre; que les Turcs ne pourraient jamais bâtir de mosquées dans aucun des quatre cantons; que nul mahométan ne serait reçu à s'y établir, à l'exception d'un commissaire de cette nation, chargé de lever le tribut fixé par le sénat de Corfou, qu'il appartenait à la Porte d'encaisser; que la résidence de cet officier serait consentie par le sénat ionien, et sa révocation, en cas de malversation, ordonné sur la demande dudit sénat.*

à Janina M. John Cartwright, consul de S. M .B. à Patras, en qualité de commissaire, pour régler la vente des propriétés des Parguinotes, et traiter des conditions de leur émigration ! Jamais acte pareil n'avait encore entaché la diplomatie européenne, accoutumée à regarder chaque empiètement des Turcs sur les chrétiens comme autant de sacriléges. On se demanda à quel titre l'Angleterre, simple protectrice de l'heptarchie ionienne, était intervenue dans une pareille transaction? Quels étaient ses motifs pour contrevenir à la teneur du traité du 21 mars 1800? Que droit elle avait de stipuler l'aliénation d'un territoire qui, s'il appartenait au gouvernement ionien, en était inséparable, et, dans le cas contraire, quel était son mandat pour agir au nom de ceux qui ne relevaient pas de son autorité ?

En agitant ces questions, on n'était pas moins surpris qu'indigné de l'empressement des agents de la Grande-Bretagne à complaire aux volontés du visir Ali. A peine M. Cartwright avec son collègue Parish étaient arrivés à Janina pour y conférer avec Hamed bey, délégué de la Porte, que le satrape s'était occupé à intercepter leur correspondance. Ils étaient sans s'en douter environnés d'espions, tandis que d'une main non moins criminelle il essayait de soulever les Parguinotes contre le gouvernement anglais. On ne tarda pas à recueillir les preuves de ces trames. Le lieutenant-colonel de Bosset en saisit tous les fils (1), et, sans sa surveillance, c'en était fait peut-être de la garnison anglaise et des habitants de Parga. Il découvrit, et il en a produit les preuves à la face de l'Europe, qu'Ali avait cherché à empoisonner l'eau de la fontaine Saint-Triphon et le pain destiné aux troupes. Ces faits étaient connus des commissaires anglais ainsi que du gou-

(1) *Voyez*, pour tous ces faits, les pièces de l'ouvrage du colonel de Bossot, depuis le N° XXVI, jusqu'au N° LXII, dans l'appendix de son ouvrage déjà cité.

verneur Maitland : en fallait-il d'autres pour rompre une négociation? Malgré tant de forfaits, les affaires continuèrent à se traiter sans récrimination; le lieutenant-colonel de Bosset, auquel on aurait dû des couronnes civiques, fut destitué et remplacé par le colonel Stuart : Ali l'avait demandé; que pouvait-on lui refuser ?

A voir les déférences des commissaires britanniques, on aurait pu imaginer qu'Albion avait perdu les *mille vaisseaux* qui lui donnent l'empire des mers. Ses agents, ses négociateurs, ses généraux, le superbe haut commissaire Th. Maitland, se portaient aux différents rendez-vous que le satrape leur indiquait. Ils y couraient entourés de femmes, de mousses déguisés en pages, tantôt avec le luxe des nababs, tantôt avec la simplicité des colporteurs qui se présentent pour obtenir la permission d'ouvrir quelques boutiques. Dans le zèle qui les animait, tous semblaient être aux ordres du tyran pour se rendre à Janina, à Prévésa, à Buthrotum et partout où il les conviait à des fêtes ou à des conférences. On marchandait au milieu des festins, tour à tour pour de l'argent ou pour des bois de construction, la liberté d'un peuple, comme on traite en Afrique de la vente d'un troupeau d'esclaves, pour de la verroterie et des breloques, ou bien en échangeant le sang des hommes contre de l'eau-de-vie. Le contrat était passé *inter scyphos et pocula*; et on en parlait néanmoins comme d'une chimère, tant il paraissait contraire aux principes de la vieille Angleterre.

Cette illusion était le résultat de la bonne opinion qu'on avait de la nation anglaise; et un événement pareil à la vente de Parga, quoique en apparence peu important, était une chose si inconcevable dans les rapports où l'Europe chrétienne se trouve placée vis-à-vis des Mahométans, qu'on ne pouvait y croire.

Lorsque abusant du droit de la force, disait-on, les rois des nations civilisées s'arrachent des villes ou des provin-

ces, ces grands résultats ne sont guère sensibles que sur la carte ou dans l'histoire; car, tout considéré, les princes de l'amphictyonie chrétienne sont presque également paternels et humains pour les peuples. Ici, au contraire, les Parguinotes, sans avoir combattu et sans être par conséquent vaincus, se trouvaient condamnés à subir des conditions contraires à la morale et à la religion. Rien, dans le passage de leur condition présente à celle qui leur était imposée, n'était égal pour eux, d'homme à homme et de société à société; les institutions qui les régissaient, le droit de propriété et le culte, premier bien des mortels, qu'on leur avait garantis, n'existaient plus; et le sol même, dont ils étaient expropriés, allait être flétri par le dominateur auquel on l'abandonnait. Cédés à une puissance chrétienne, ils n'éprouvaient qu'un changement de pavillon; mais, livrés aux Turcs, on les plaçait entre l'apostasie et l'esclavage. Ils se seraient cependant résignés à devenir raïas; mais comme ils n'avaient à attendre d'Ali pacha que l'opprobre de leurs familles ou des supplices ignominieux, on les condamnait par le fait à un bannissement forcé.

En vain dira-t-on que la sagesse des négociateurs anglais avait paré à ces inconvénients, en réglant une indemnité pour la perte des propriétés de ceux qu'on contraignait à s'expatrier. L'action de disposer des biens d'hommes qu'on privait du droit incontestable qu'ils avaient seuls de les vendre, était une injustice ajoutée à un outrage. Ces dispositions ne dispensaient pas des engagements contractés au nom d'un prince qui se glorifie du titre de *défenseur de la foi*. Les Parguinotes invoquaient leurs droits; ils en réclamaient la garantie, en représentant qu'on ne pouvait leur rendre par des équivalents pécuniaires, même égaux à la valeur de leurs biens, leur patrie, ni les tombeaux de leurs ancêtres.

Ils protestaient ainsi, à la face du monde sourd à leurs plaintes, tandis qu'Ali pacha invitait Thomas Maitland à

une conférence à Prévésa, pour se plaindre du prix exorbitant de cinq cent mille livres sterling, auquel les commissaires avaient estimé Parga et son territoire, avec les réserves du mobilier des églises et des particuliers. Les jurés priseurs s'étaient flattés, par cette évaluation, de rebuter l'avidité du satrape, et cette considération les absoudra au tribunal de la postérité d'avoir participé à une œuvre d'iniquité, en signant le traité de Janina du 30 juin 1817. Mais le tyran devait trouver plus de complaisance dans le lord haut commissaire. Ainsi, au milieu d'un banquet fraternel, Ali et Th. Maitland convinrent qu'on ferait sur les lieux mêmes, à dire d'experts choisis par les Anglais et les Turcs, une nouvelle appréciation du territoire où le vrai Dieu devait bientôt cesser d'être adoré. L'enfer s'émut sans doute à cet accord; car les pages du visir et les bayadères britanniques, qui se trouvaient présents, unissant leurs voix et leurs acclamations, osèrent, en signe d'allégresse de cette résolution, porter la santé du vénérable et auguste monarque de la Grande-Bretagne, auquel jamais aucune puissance n'aurait arraché une pareille concession.

Le nom d'un Stuart, quoique privé de la splendeur royale, ne pouvait figurer à la tète d'un acte pareil à celui qui devait consommer le malheur de Parga. Le lieutenant-colonel James Maitland fut nommé à sa place commandant de Parga, pour présider à la nouvelle évaluation des propriétés privées (car on ne parla plus de celles de l'état), qui devait avoir lieu contradictoirement, quoique tacitement d'intelligence avec les commissaires aux ordres d'Ali pacha.

On accorda dix jours (depuis le 7 jusqu'au 17 avril 1818) aux appréciateurs anglais, pour remettre au commissaire James Maitland, d'une part, les expertises des Parguinotes, et le même temps fut donné aux agents turcs pour rendre leur compte à l'envoyé de la Porte Ottomane. Il

résulta de cette épreuve qu'au lieu de cinq cent mille livres sterling, qui était le taux porté par les premiers appréciateurs, on déclara que les chrétiens n'avaient droit qu'à une indemnité de deux cent soixante-seize mille soixante-quinze livres sterling, que les agents d'Ali pacha réduisirent, par leur rapport contradictoire, à cent cinquante-six mille sept cent cinquante-six livres sterling. Jamais ironie plus cruelle ne pouvait se mêler aux douleurs d'un peuple auquel il y aurait eu plus d'humanité d'arracher la vie, que de le soumettre à des épreuves aussi humiliantes. Enfin, pour régler le sort de tant d'infortunés, dans une dernière conférence qui eut lieu à Buthrotum, entre le visir Ali pacha et le lord haut commissaire Thomas Maitland, une déclaration de ce chef apprit aux Parguinotes que les indemnités qu'on daignait leur accorder étaient fixées irrévocablement à cent cinquante mille livres sterling.

Les Parguinotes, anéantis par cette déclaration, s'obstinant à douter de sa réalité, réclamèrent, présentèrent des mémoires; et comme il s'était écoulé bien du temps depuis qu'on négociait, ils se complaisaient à croire qu'une puissante protection (1) veillait sur leurs destinées, lorsqu'ils apprirent la marche des troupes d'Ali pacha, qui s'avançaient pour occuper Parga.

Une proclamation du lord haut commissaire leur annonce, en même temps, que le 10 mai est le jour fatal où les chrétiens doivent quitter pour jamais l'Épire. Ils jettent des regards douloureux sur leurs campagnes qui étaient en plein rapport, et sur ces vastes rideaux de verdure où l'on comptait quatre-vingt-un mille pieds d'oliviers, estimés à eux seuls deux cent mille guinées. Ils lèvent les mains au ciel, en contemplant ces beaux vergers remplis de cédrats, d'orangers et de citronniers. Leurs fronts

(1) Ils comptaient, on ne sait trop pourquoi, sur l'intervention de la Russie, qu'ils voyaient partout comme un génie tutélaire.

s'inclinent dans la poussière pour saluer les monastères et les humbles chapelles épars sur les coteaux. Il leur est interdit d'enlever, ni un fruit, ni une fleur; il est défendu aux ministres de l'Éternel d'emporter les reliques, ni les images des élus du Seigneur; les ornements sacrés, les flambeaux, les cierges, le ciboire du viatique, sont devenus, par le traité, la propriété des Mahométans. Quelques meubles, et leurs personnes, voilà ce qui reste aux Parguinotes, maîtres naguère de tant de trésors de leur industrieuse économie, et de huit cent trente-neuf maisons, qui seront bientôt la demeure de leurs ennemis.

C'est après demain, dans deux jours, au lever du soleil, qu'il faut partir; chacun s'empresse de marquer d'une croix la porte de sa demeure!.... Un cri s'élève, l'air en est ébranlé; on vient d'apercevoir les Turcs, sur les hauteurs du mont Pezovolos. Un sombre désespoir s'empare des esprits; on court aux armes, et on jure unanimement de mourir avec la patrie, si les ennemis s'avancent, avant l'heure marquée, pour s'emparer des lieux qu'on doit abandonner. Puis, se rappelant leurs misères, tous fondant en larmes se portent vers l'image de la Vierge de Parga, palladium antique de leur acropole, lorsqu'une voix, sortie du sanctuaire, les avertit que les Anglais qui les ont sacrifiés ont oublié dans le traité de vendre les mânes de ceux qui ont vécu.

On se précipite à l'instant vers les cimetières; les tombeaux sont ouverts; on en arrache les ossements et les cadavres à demi consumés des aïeux et des familles éteintes, qu'on place sur un vaste bûcher construit avec les oliviers, ornement de la terre paternelle. Les esprits s'échauffent; les ordres du chef anglais sont méconnus, et par une résolution unanime, on arrête d'égorger les femmes ainsi que les enfants, si les Mahométans souillent de leur présence une ville qu'ils ne doivent occuper que déserte. On charge ensuite un courrier de porter cette résolution

à la connaissance de Th. Maitland, en lui annonçant que, si la marche des hordes d'Ali pacha n'est pas suspendue, le sacrifice dont Sagonte offrit autrefois le spectacle au monde, va se renouveler à la face de l'Europe chrétienne.

Le messager, chargé de cet avis, traverse la mer, secondé par les vents, et reparaît bientôt avec le général Adam, qu'on croyait favorable aux Parguinotes, parce qu'il avait épousé une Corcyréenne, et mêlé ainsi son sang avec celui des Grecs. Il revenait plein d'anxiété, dit-on, lorsqu'en entrant au port il aperçut la flamme du bûcher qui consumait les ossements, les cadavres et les cercueils des Parguinotes, trop heureux d'avoir vécu avant l'ère de l'esclavage. Il prend terre, à la vue des archontes, précédés de leur pasteur et des archimandrites, qui le reçoivent avec un respect mêlé d'indignation, en lui déclarant que le projet médité s'exécutera sur l'heure, s'il ne parvient à suspendre l'entrée des troupes d'Ali pacha.

Il donne des paroles d'espérance. Il monte à l'acropole, non plus comme autrefois, lorsque les couleurs britanniques y furent arborées aux acclamations des descendants des Pélasges guerriers, mais sous les auspices du silence, précurseur du carnage. Il trouve les hommes armés aux portes de leurs maisons, qui n'attendaient qu'un signal pour *égorger leurs familles, avant de tourner leurs armes contre les Anglais, et de combattre jusqu'à ce qu'il ne restât pas même un seul individu d'entr'eux pour raconter leur catastrophe.* Il les conjure d'attendre; il se rend aux postes avancés, il négocie; et les Mahométans, non moins inquiets que la garnison britannique, ayant accordé le délai convenu, le dernier des malheurs réservés aux Parguinotes fut ainsi conjuré. Le 9 mai au coucher du soleil, le pavillon d'Angleterre disparut des donjons de Parga, pareil à ces phares qui n'ont brillé un moment que pour tromper les espérances du navigateur; et les chrétiens, après une

nuit consacrée aux larmes et à la prière, demandèrent le signal du départ.

Dès les premières clartés du jour ils avaient quitté leurs demeures, et, répandus sur la plage, ils s'occupaient à recueillir quelques débris de la patrie. Les uns remplissaient des sachets des cendres de leurs pères, qu'ils arrachaient aux flammes allumées par leur religieuse piété; d'autres emportaient des poignées de la terre nourricière de leurs familles, tandis que les femmes et les enfants ramassaient des cailloux et des coquillages épars sur la grève, qu'ils cachaient dans leurs vêtements, avec la sollicitude d'un amant qui a fait à sa bien-aimée un larcin qu'il veut lui dérober. *Adieu terre paternelle*, disaient les vieillards; *adieu temples vénérables, autels sacrés du vrai Dieu!* s'écriaient les prêtres; *ô mer moins redoutable que nos protecteurs*, répétaient les femmes en pleurant; *belle mer de l'Ionie, protége nos tendres enfants, et si tu nous engloutis dans tes ondes, ne porte pas nos cadavres vers les rives où commande l'Anglais, il les vendrait à nos tyrans.*

Ce fut à la lueur funèbre du bûcher qui finissait de dévorer les restes de leurs ancêtres que les Parguinotes appareillèrent avec les brises matinales pour s'éloigner du cap Chimærium, et que les Turcs, accueillis en frères par les Anglais, occcupèrent la ville chrétienne, abandonnée le 10 mai 1819, époque destinée à tenir rang dans l'histoire.

C'est à cet événement qu'on pourra fixer désormais l'asservissement complet des Grecs que le Ciel permit de consommer pour les rendre de plus en plus dignes d'une immortelle régénération. Le ministre anglais, qui proclama l'extinction de la traite des nègres, inventée par le pieux Las Casas afin d'arracher les Indiens aux travaux des mines et les enfants du Niger à la mort; le ministère anglais qui poursuit l'exécution de cette entreprise décevante dans ses traités, comme le peuple-roi stipulait dans les siens l'abolition des sacrifices humains, a marqué de son

sceau particulier l'ère de ses conceptions philanthropiques, en sanctionnant le malheur de quatre mille individus paisibles et industrieux. Il a livré aux Ismaélites (1) la dernière terre indépendante occupée, dans la Grèce, par les descendants de ceux qui l'illustrèrent. Des chrétiens sont immolés aux infidèles par les mêmes chrétiens qui se glorifient d'avoir brisé les fers des esclaves d'Alger. L'église fait place à la mosquée; le pavillon anglais cède au *bairac* des sultans, et la Croix victorieuse s'abaisse devant l'astre pâlissant du Croissant.

O honte à jamais mémorable! le ministère anglais, à l'apogée de sa puissance, a consenti à une cession qu'un général et un consul de France, l'un au comble des inquiétudes (2) les plus affreuses, et l'autre placé sous le couteau, repoussèrent avec indignation. Généreux Anglais, écrivains de tous les pays, accusez les auteurs d'une action qui flétrit le nom européen aux yeux même des Mahométans, étonnés d'un succès qu'on n'aurait jamais obtenu d'eux contre d'autres Mahométans. Demandez qu'une prompte justice venge l'innocence, la morale et la religion outragées. Enfin, si ces nobles efforts étaient inutiles, que la cause des vieux chrétiens de la Grèce, quoique perdue devant le tribunal de la politique, soit du moins sanctifiée par la protestation unanime de tous les amis de

(1) Ismaélites, surnom donné aux Turcs par les Byzantins, d'après l'Aséer, livre qui contient la vie de Mahomet, fils de Motalib et d'Éminé, dans lequel on fait descendre ce sectaire d'Abraham par Ismaël, fils d'Agar.

(2) Tandis qu'Ali pacha demandait Parga, en 1814, le feu fut mis à l'arsenal de la *fortezza nuova* de Corfou. Un magasin de bombes, d'obus chargés, etc., sautait de toutes parts; l'énorme dépôt des poudres, qui n'en était séparé que par une ruelle, allait s'embraser; déja sa porte en bois de sapin commençait à brûler. C'en était fait de Corfou, lorsque nos soldats, se précipitant au milieu des obus et des bombes qui éclataient, les saisissant entre leurs bras, les jetèrent à la mer, et sauvèrent ainsi une ville entière de la destruction. On n'a jamais su par qui un pareil crime fut conseillé et exécuté : nous eûmes à regretter quelques braves; la garnison entière se couvrit de gloire.

l'humanité; et qu'en parlant des Parguinotes on dise à l'avenir :

Extrema per illos
Religio excedens terris vestigia fecit.

Après mille injustices nouvelles (1), campés sous les oliviers de Corfou, où ils ont été visités par un enfant des Grecs ministre d'un grand roi (2), les Parguinotes, comme les enfants d'Israël assis autrefois sur les rives des fleuves de Babylone, pleins des souvenirs et des regrets qui remplissent leurs pensées, redisent leurs malheurs à l'étranger qui les interroge. La lyre de Xénoclès accompagne la plaintive élégie des nouveaux Messéniens; élégie destinée à perpétuer, avec l'amour qu'ils conservent à leur douce patrie, la honte ineffaçable attachée à leurs oppresseurs.

(1) A leur arrivée à Corfou, le parlement ionien donna le titre de citoyens des sept îles aux Parguinotes, qui en jouissaient depuis le quinzième siècle, au lieu de s'occuper à leur fournir les logements et le pain de l'hospitalité. Le lord haut commissaire leur signifia ensuite que la somme de cent cinquante mille livres sterling ou 666,666 gourdes était réduite à 633,000, parce que S. E. s'était arrangée avec Ali pacha pour être payée en monnaie espagnole plutôt qu'en monnaie turque; qu'ensuite il serait opéré une retenue de 1 p. 100 pour le nolis de la frégate la Ganymède, qui avait transporté les espèces à Corfou, ainsi que pour les négociations, sauf à statuer relativement aux émigrés Parguinotes sur les dommages et prétentions élevés contre eux par Ali pacha. De nouvelles difficultés s'étant ouvertes à ce sujet, les Parguinotes refusèrent toute espèce d'indemnité. Enfin le 19 décembre 1819, le haut commissaire ayant annoncé que S. M. B. faisant remise aux émigrés du droit de 1 p. 100 exigé pour le fret de la Ganymède, ils rejetèrent unanimement cette grace mercantile, et contraints par la misère, ils acceptèrent depuis ce qu'on voulut leur donner du prix d'une vente faite contre toute justice et tout droit. (Voy. l'ouvrage du l. col. de Bosset déjà cité.)

(2) Le comte Capo d'Istria.

DERNIER SOUPIR DES PARGUINOTES.

I.

Adieu vallons, adieu montagnes,
Coteaux fleuris, bosquets ombreux,
Verts orangers, fraîches campagnes,
Adieu pour jamais, bords heureux.

II.

Parga terre illustre et chérie,
Trop voisine des Musulmans,
L'Anglais te vend, ô ma patrie,
Au plus farouche des tyrans.
Adieu, etc.

III.

« Partez, vieux colons de l'Épire,
» Reste impur des derniers chrétiens,
» A dit Maitland dans son délire,
» Cédez vos temples et vos biens. »
Adieu, etc.

IV.

« Que la Croix, ailleurs triomphante,
» S'abaisse devant Ismaël !
» Enfants des Grecs, race impuissante,
» Errez sans trône et sans autel. »
Adieu, etc.

V.

Ainsi, trop superbe Angleterre,
Profanant ton nom et tes droits,
Parlait un tyran sanguinaire,
Ennemi de nos saintes lois.
Adieu, etc.

VI.

Puissent mes chants à son oreille
Gronder, portés par les échos,
Comme la foudre qui réveille
Le lâche au sein de son repos.
Adieu, etc.

VII.

Dieu vengeur, saisis le tonnerre,
Sur Maitland lance tes carreaux!
Son aspect a souillé la terre;
Écrase l'auteur de nos maux.
Adieu, etc.

VIII.

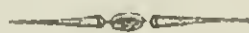
Toi qui révélas nos misères,
Qui vis arracher du tombeau
Les mânes sacrés de nos pères,
Soleil, éclipse ton flambeau.
Adieu, etc.

IX.

Filles du ciel, pâles étoiles,
Phœbé, témoin de nos ennuis,
Couvrez vos fronts de sombres voiles,
Que tout retombe au sein des nuits!

ANTISTROPHE.

Rends-nous nos vallons, nos montagnes,
Nos coteaux, nos bosquets ombreux;
Dieu protecteur de nos campagnes,
Exauce un peuple malheureux.



# CHAPITRE IX.

Vieillesse d'Ali. — Sa rapacité. — Incendie du palais de Tébélen ; — annoncé par le cheik Jousouf. — Son désespoir. — Quête qu'il fait à ce sujet. — Dons. — Héritage des pestiférés d'Arta. — Albanais plongés dans l'huile bouillante. — Cruautés diverses. — Ismaël Pachô bey se réfugie auprès du nazir de Drama. — Danger auquel il échappe. — Ses aventures, — Son portrait. — Lettre qu'il reçoit de son épouse ; — s'associe avec l'Étolien Paléopoulo. — Leurs plans contre Ali. — Mort de Paléopoulo. — Famille d'Ali pacha.

Si la vieillesse des bons princes est un temps de langueur pour leurs états, celle des tyrans devrait être, dans l'ordre de la nature, une époque du calme propice au pays agité par les caprices orageux de leur jeunesse. L'Épire aurait éprouvé, dans cette dernière hypothèse, quelque repos ; mais la providence semblait l'avoir livrée sans retour au génie du mal. Irrité de voir échapper la vie, le satrape, chaque jour plus intraitable, croyait en renouer le cours en envahissant toutes les propriétés, comme s'il avait voulu dévorer la terre prête à l'engloutir. Indifférent à l'estime des hommes, ils dédaignait également de les tromper par des serments, et de leur déguiser ses coupables desseins. Bravant la satire (1), le mépris, les reproches, les remords, la renommée, l'impie Salmonée défiait les foudres du ciel et de l'opinion publique. Ses volontés, ses passions, ses emportements ne connaissaient plus ni frein ni mesure. *La*

(1) Ali ne manquait jamais de faire venir les aveugles qui chantaient les couplets satiriques que les Grecs composaient contre lui, et de les leur faire répéter en sa présence. Il lui est même arrivé de leur révéler de nouveaux traits de sa cruauté, en disant : *Chantez encore cela, afin qu'on sache bien de quoi je suis capable, et que rien ne me coûte pour écraser mes ennemis : je ne me reproche que le mal que je ne peux pas leur faire.*

*multitude du peuple, qui est la gloire du roi* (1), l'importunait; et il souhaitait, comme Caligula, que les hommes qu'il haïssait, dans la pensée qu'ils se réjouiraient de sa mort, *n'eussent qu'une tête pour l'abattre.* Malheureux des jouissances d'autrui, malheureux par le désir violent d'envahir, il s'agitait tel qu'un être menacé des besoins de la vie. Il voulait de l'or avec l'ardeur impatiente d'un hydropique qui désire de l'eau pour étancher sa soif; et succombant sous le poids des richesses, plus il en accumulait, plus il prétendait en entasser encore. Un dieu vengeur l'avait condamné aux plus cruels des supplices, *l'envie* et *la crainte de l'avenir.*

N'osant croire à la religion mahométane, qui punit le crime, ni la rejeter, parce qu'il en puisa les principes avec son éducation, il ne voyait aucun port assuré au-delà du terme de sa vie. L'éternité lui apparaissait sous des formes terribles; il frémissait au nom de l'Alsirat (2), pont jeté sur une mer de feu; les remords ne lui montraient, sous le voile du tombeau, que le Tartare réservé à ses semblables. Éblis (3) avait cessé d'être le sujet de ses plaisanteries. Vainement, pour conjurer la marche du temps, il avait eu recours aux secrets de l'alchimie, afin de trouver un breuvage qui devait le rendre immortel (4) et lui procurer les moyens de convertir les métaux en or. Déçu, sans être dé-

(1) *La multitude du peuple*, dit le sage, *fait la gloire du roi, et le petit nombre des sujets est la honte du prince.* — Proverb. XIV. 18.

(2) Alsirat, pont de la largeur du fil d'une toile d'araignée, suspendu au-dessus des brasiers de l'enfer, sur lequel les Musulmans doivent passer pour arriver au Paradis.

(3) Éblis, le Diable.

(4) Ce fut en 1812 que ses alchimistes commencèrent les travaux qui avaient pour but de lui procurer l'eau immortelle, au moyen de laquelle il devait, disaient-ils, s'envoler dans les planètes, et trouver la pierre philosophale. Il avait fait venir un laboratoire complet de Venise; et après qu'un nommé Sergios, qui était associé à un derviche, eut brûlé du charbon pendant cinq ans, le visir, ne voyant aucun résultat, le fit pendre, et noyer son compagnon en sorcellerie.

trompé de ses prestiges, il s'abandonnait à la superstition, dernier refuge des ames lâches et criminelles. Entouré d'illuminés, il consultait les sorts; il demandait aux derviches des devises cabalistiques, qu'il faisait coudre dans ses vêtements, ou qu'il suspendait dans les endroits les plus secrets de son palais, afin de détourner les génies malfaisants dont il se croyait obsédé; un Koran était attaché à son cou pour écarter le *mauvais œil;* il se plongeait dans la région des fantômes; mais des songes funestes le réveillaient dans la douleur.

Enivré des faveurs trompeuses de la fortune, il s'était cru invulnérable, et il ne connut les progrès de l'âge que par ses infirmités. Il avait usé la vie sans perdre le goût des plaisirs, et il passa brusquement de l'erreur des sens dans l'impuissance de satisfaire ses désirs. La beauté fit son tourment; il osa profaner ses roses; il blasphéma contre la jeunesse, il aurait voulu effacer le printemps, et ravir à l'année les fleurs dont il ne pouvait plus savourer les parfums. Les écoles publiques de l'Épire et de la Thessalie furent dépouillées des enfants des premières familles, qu'il flétrit en les plaçant au nombre de ses éphèbes. Si parfois le mot de vieillesse échappait de sa bouche, c'était pour tâcher de surprendre des consolations dans le déni de cette vérité qui l'accablait; il souriait alors à ses flatteurs qui lui *souhaitaient de longues années;* mais la séduction ne parvenait plus à l'enivrer. *Le temps a mis la coignée dans la racine de l'arbre !* disait-il en soupirant. Et ceux qui l'abhorraient murmuraient tout bas: *Encore quelques jours, et Ali pacha ne sera plus.*

Il avait dépassé sa soixante-dix-huitième année, lorsqu'on le jugeait ainsi, sans prévoir que le malheur allait lui rendre des forces nouvelles pour lui faire subir le châtiment réservé à ses forfaits. Usé de débauche, flétri par les passions, sa poitrine, qui s'embarrassait aux moindres contrariétés, devait se ranimer plus brûlante que dans sa jeu-

nesse; ses yeux fatigués étaient réservés à se repaître de nouvelles scènes de carnage, et sa voix glapissante à donner le signal de combats plus meurtriers qu'il n'en avait jamais soutenus; courbé sous le poids d'une vieillesse criminelle, il était enfin destiné à se retremper, comme Satan, dans le désespoir, pour ébranler l'empire Ottoman jusque sur ses bases chancelantes.

Ali était loin de prévoir les événements qui devaient se rattacher à son sort; son attention semblait ne se porter alors que sur le repos de ses enfants qu'il voulait assurer; heureux s'il n'eût pas prétendu y associer ses projets de vengeance contre Ismaël Pachô bey, qu'il ne feignait d'oublier que pour lui porter des coups plus certains et plus meurtriers.

Mouctar pacha était pourvu du sangiac de Bérat, au titre de beglier-bey, et son fils aîné, Hussein, jouissait de celui de Delvino; Salik, troisième fils du satrape, avait obtenu Lépante; Méhémet, fils de Véli, était décoré du titre de vali-cy de Paramythia, tandis que son père Véli, retiré à Déchani, près d'Agia, y vivait, au milieu des plaisirs et de la débauche, sans s'inquiéter de la disgrace du sultan, qu'il avait encourue. Le vertueux Ibrahim et son fils étaient dans les fers. Ils vivaient dans un cachot pratiqué sous le grand escalier du château du lac, pour que leur implacable ennemi jouît du *plaisir de marcher sur leurs têtes*, chaque fois qu'il montait à son palais, ou qu'il en descendait. Mais tout s'use, excepté le désir de la vengeance; et Ali, qui ne put accorder ses fils sur le partage éventuel de son héritage, attribua la cause des refus de Véli, aux conseils et à l'influence secrète de Pachô bey.

Les actes de despotisme ne s'annoncent guère que par la violence. Depuis quelque temps, l'épouse d'Ismaël avait été arrachée de son palais pour vivre renfermée dans une cabane, où elle était réduite à filer afin de se procurer quelques moyens d'existence. On se demandait quelle pouvait

être la cause de cette rigueur, lorsqu'on apprit que son époux, qui était passé de Négrepont dans l'île de Skiatos, sur la nouvelle que son ennemi se proposait de l'y faire enlever, s'était dérobé à de nouvelles embûches, sans qu'on sût de quel côté il s'était dirigé. Le non succès de cette machination était la cause du traitement exercé contre la plus innocente et la meilleure des filles issues des beys de Janina, qui craignaient de compatir à sa misère.

Le tyran avait aussitôt expédié de toutes parts des émissaires, lorsqu'un incident lui fit perdre de vue le proscrit, et suspendre le cours de ses ressentiments. La demeure de ses pères, le séjour de sa jeunesse, le garde-meuble et le dépôt de ses brigandages, son brillant palais de Tébélen, venait d'être la proie des flammes. Une imprudence du plus jeune de ses fils, Salik pacha, qu'il aimait d'une tendresse sans égale, avait causé ce désastre.

Qui oserait se charger de lui annoncer un tel malheur? Son fils, ce fils chéri, lui-même, que la frayeur avait porté à se sauver jusqu'au-delà des monts Candaviens, n'aurait peut-être pas été à l'abri de sa fureur s'il lui eût apporté un pareil message. On fut long-temps dans les anxiétés, et on ne trouva moyen de lui révéler ce fatal événement qu'en lui faisant remettre une lettre par l'entremise du cheik Jousouf, qui ne cessait d'annoncer *la chute de Ninive. Tiens,* dit-il au tyran, qu'il aborde au moment où celui-ci sortait de son palais, *Allah, qui punit les méchants, a permis que ton sérail soit brûlé. Le monde est périssable; Alim féna* (1)*!*

A cette nouvelle, Ali pousse son cheval, en criant à ses gardes de le suivre. Il s'élance, il se précipite, il traverse la Molosside, il arrive à Tébélen, et il ne respire qu'en retrouvant cent cinquante millions en espèces monnayées. Telle fut la somme incroyable qu'on exhuma des caveaux

(1) *Alim féna.* C'est le cri d'alarme que les muezzims jettent du haut des mosquées, quand les incendies dévorent Constantinople.

de son palais, et la cause qui mit, pour la première fois, au grand jour la fortune colossale du satrape, dont l'importance, encore exagérée par la voix publique, parvint, malheureusement pour son coupable possesseur, jusqu'aux oreilles du Grand-Seigneur, sultan Mahmoud, prince de haute et insatiable avidité.

Les intendants des finances d'Ali passèrent plusieurs jours à vérifier tant de richesses, pendant que leur maître déplorait la perte de son palais. Des cachemires précieux, les fourrures les plus rares, un magasin entier de montres, de pendules, de bijoux, d'étoffes, des meubles, des armes de luxe, des harnais de chevaux, devenus la proie du feu, étaient l'objet de ses regrets. Assis par terre, sur une natte de paille, tel qu'un ministre disgracié des rois de l'Orient, il s'arrachait la barbe, il se frappait la poitrine, il gémissait, et il déplorait sa misère en se recommandant à la charité publique. Se rappelant parfois qu'il était visir, il demandait d'un ton menaçant; et après avoir arraché par des larmes feintes ce qu'on craignait de lui refuser, une ordonnance, qu'il lança dans la Grèce, apprit aux habitants qu'ils devaient relever et meubler à leurs frais le *sérail redoutable* (τὸ φοβερὸν Σεράγλιον) de Tébélen. Puis reprenant bientôt après le chemin de Janina, il y rentra suivi de ses trésors, et d'un petit nombre de femmes échappées à l'incendie, qu'il vendit à ses familiers, en disant qu'il n'était plus assez riche pour nourrir autant d'esclaves.

Cependant d'amples indemnités l'attendaient. La peste, auxiliaire désastreuse de sa tyrannie, venait de lui léguer l'héritage de la population entière d'Arta, ville habitée par plus de huit mille chrétiens. Plus de la moitié étaient descendus dans la tombe; et dès que l'épidémie eut cessé de frapper, Ali pacha avait envoyé des commissaires chargés de dresser l'état des meubles et des biens-fonds, qu'il s'adjugeait en sa qualité d'héritier universel de ses vassaux.

Afin de procéder à l'inventaire, les malheureux respec-

tés par la mort, au risque de réveiller la contagion, furent contraints, malgré les prières du consul de France, M. Hugues Pouqueville, de laver, dans les eaux de l'Inachus, les laines des matelas, les draps et les langes encore imprégnés de la sanie des bubons, tandis que des exacteurs ramassaient et enregistraient le peu d'or et d'argent qui n'avait pas été enfoui. Le creux des arbres, les moindres cavités furent visités; et comme on trouva autour d'un squelette une ceinture remplie de sequins de Venise, on tint un état détaillé des ossements. On les aurait sans doute mis eux-mêmes en réserve, (si on avait pu présumer que ces tristes restes seraient bientôt un objet de spéculation), pour les vendre aux économistes anglais, dont la sacrilége avidité vient de troubler les mânes des braves morts aux champs de Lutzen, pour les faire servir d'engrais aux landes de l'Écosse (1). Tous les archontes de la ville avaient été arrêtés, et bientôt après appliqués à la torture, pour dire où se trouvaient des trésors enfouis, qui ne pouvaient être éventés que par l'effet du hasard. Un d'entre eux, accusé d'avoir soustrait quelques objets, fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante. Vieillards, femmes, enfants, riches et pauvres, tous furent interrogés, *mis sous le bâton,* et condamnés, pour se rédimer, à faire l'abandon des débris qu'ils avaient sauvés du naufrage public. Et, comme si tant de crimes ne suffisaient pas, on recruta, par ordre d'Ali, dans les villages de la Cassiopie une population égale à celle dont Arta pleurait la perte, qu'on força de venir s'établir au sein de cette ville désolée et à payer au visir les maisons que chacun devait habiter (2).

(1) Ce fait est extrait des journaux anglais du mois de novembre 1822.

(2) *Machalla !* disait le kiaya d'Ali à mon frère, en lui montrant la ville d'Arta repeuplée par cette colonie, *vous voyez que c'est comme si la peste n'y eût pas passé. — Oui,* répliqua celui-ci, *mais on a dépeuplé vingt ou trente villages pour opérer cette merveille. — Qu'est-ce que cela y fait ?* répondit stupidement le barbare. Voilà la mesure du raisonnement d'un Turc : quel jugement porter de leurs apologistes ?

Cependant les émissaires que le satrape avait attachés sur les traces d'Ismaël Pachô bey, étant de retour, lui apprirent que le fugitif était retiré dans la Romélie. Après avoir erré de contrées en contrées, les uns l'avaient perdu de vue au Caire, et croyaient qu'il s'était rendu à la Mecque avec les hadgis ou pèlerins de la grande caravane de l'émir; d'autres prétendaient l'avoir reconnu à Smyrne. En effet, il avait parcouru les principales échelles commerciales de l'Asie-Mineure et de l'Égypte, couchant quelquefois à l'abri des portiques des mosquées, ou, parmi les pauvres, sur les cendres chaudes des bains publics. Souvent il avait été réduit à languir dans les palais des grands, confondu avec leurs clients et leurs esclaves, dont il partageait la nourriture sans laisser paraître les chagrins qui le dévoraient, lorsque, fatigué de traîner une vie misérable, il résolut de se rendre auprès du nazir de Drâma, qui était un des seigneurs les plus magnifiques de la Thrace.

Se présenter à la cour de Mouhamet-Dramali et lui plaire, fut, pour Pachô bey, l'unique nécessité de décliner son nom; et ce fut là que son implacable ennemi, qui venait d'apprendre son arrivée dans cette cour, résolut de lui porter un coup auquel le proscrit était loin d'être préparé. Il y avait quelques mois qu'il se trouvait à Drâma, lorsqu'au milieu d'une de ces parties de chasse que les seigneurs aiment passionnément, on vit arriver un capigi-bachi, qui, s'adressant à Ismaël, s'informa où était le nazir, auquel il avait une affaire importante à communiquer.

Tout capigi-bachi est assez souvent porteur de fâcheuses nouvelles; et Dramali se trouvant éloigné, Pachô bey, se donnant pour être le nazir, répliqua à l'envoyé de la Porte qu'il pouvait s'expliquer. Ils se retirèrent dans un khan voisin, où le confiant envoyé du sultan lui apprit qu'il était porteur d'un firman obtenu à la requête d'Ali, pacha de Janina. « De Tébélen ! Sois le bien-venu; c'est mon ami.
» En quoi puis-je lui être agréable? — En faisant exé-

» cuter le commandement dont je suis porteur, par lequel
» le suprême divan vous enjoint, seigneur, de faire tran-
» cher la tête à un mauvais sujet nommé Pachô bey, qui
» s'est glissé depuis quelque temps à votre service. — A
» cela ne tienne ; mais je te préviens que c'est un homme
» difficile à saisir, brave, violent, aimé de ses serviteurs,
» et il faut l'attirer adroitement dans nos filets. Il peut
» paraître d'un moment à l'autre, il est essentiel qu'il ne
» te voie pas, et que mes gens ne puissent soupçonner
» qui tu peux être. Il n'y a que deux heures de chemin
» d'ici à Drâma ; va m'y attendre ; ce soir j'y serai de re-
» tour, et tu peux regarder ta mission comme remplie. »

Le capigi-bachi, tournant aussitôt du côté de Drâma, s'éloigne, tandis que Pachô bey prenait la fuite en sens contraire, craignant que le nazir, qui ne le connaissait que de fraîche date, ne sacrifiât, avec cette froide indifférence naturelle aux Turcs, un malheureux injustement condamné à mort. Au bout d'une nuit de marche, pendant laquelle le proscrit évita les chemins battus, il prit les vêtements d'un moine bulgare, auquel il paya sa dépouille, et se présenta à la porte du grand couvent des caloyers serviens, situé dans les montagnes qui donnent naissance à l'Axius. Il y fut reçu, sous son costume religieux, comme un frère venant du saint Tombeau. Il composa son roman ; et on se félicita de trouver dans le nouveau venu un homme aimable, parlant de la Palestine, de ses monastères, en pèlerin consommé, et qui de plus avait une bourse d'autant mieux arrondie que, chemin faisant, il avait vendu à un juif de Samacova son cheval et ses armes.

Deux hommes féconds en expédients, égaux en ruses ; disputant, l'un des moyens de satisfaire sa vengeance, et l'autre du soin de défendre sa vie, sont un de ces spectacles ordinaires aux arènes politiques de l'Orient, où l'on voit l'innocence et le mérite sans cesse opprimés.

Ali pacha, ardent à poursuivre son ennemi, avait aus-

sitôt accusé Mouhamet-Dramali d'avoir favorisé l'évasion de Pachô bey ; mais il ne fut pas difficile au nazir de se justifier auprès du divan, auquel il donna des renseignements précis sur ce qui s'était passé.

C'était ce que voulait le satrape, qui partit de ce document pour faire suivre les brisées du fugitif par ses espions, et sa retraite fut éventée. Comme, dans les explications qui avaient été données à la Porte, l'innocence de Pachô bey avait été prouvée, on ne pouvait plus solliciter le firman de mort contre lui ; son ennemi sembla l'abandonner à son sort, afin de cacher le coup qu'il voulait lui porter. Il s'agissait de l'assassiner ; et Athanase Vaïa, le chef des meurtriers des Cardikiotes, auquel il fit part de son projet, le supplia de lui accorder l'honneur d'une pareille entreprise, en jurant qu'il n'échapperait pas à son poignard.

Cet accord étant fait, le plan du maître et du sicaire fut voilé sous l'apparence d'une disgrace, qui étonna la ville entière de Janina. À la suite d'une scène terrible, Ali chassa du sérail le confident intime de ses iniquités, en l'accablant d'injures, et en disant que, s'il n'était le fils de la mère nourricière de ses enfants, il le ferait pendre. Vaïa, feignant une profonde affliction, courut vainement chez tous les grands de la ville, en les suppliant d'intercéder en sa faveur, et la seule grace que Mouctar pacha put obtenir fut un bouïourdi d'exil qui lui permettait de se rendre en Macédoine.

Muni de cet ordre, Vaïa quitta Janina avec les démonstrations du plus grand désespoir ; et, arrivé à Vodèna, il feignit de ne trouver de sûreté qu'en prenant le froc des caloyers, pour se rendre en pèlerinage au mont Athos. Chemin faisant, il rencontra un des frères quêteurs du grand couvent des Serviens, dont il fit son ami. Il lui peignit sa disgrace sous les couleurs les plus vives, en le priant de le faire recevoir au nombre des frères laïcs de son monastère.

Le frère quêteur s'étant hâté de faire part de cette pro-

position au supérieur, celui-ci s'empressa d'annoncer à Pachô bey le compatriote et compagnon d'infortune Athanase qu'on allait recevoir au nombre des servants. A ce récit, et au portrait que lui en fit l'abbé, Pachô bey reconnut Vaïa; et, ne pouvant se dissimuler qu'il était envoyé pour l'assassiner, il se décida à se rendre à Constantinople, résolu d'y affronter l'orage et à combattre ouvertement son ennemi.

Une haute stature, une physionomie pleine de noblesse, une assurance mâle, le don précieux de presque toutes les langues usitées dans l'empire ottoman, que Pachô bey parlait avec facilité, ne pouvaient manquer de le faire distinguer. Parvenu à s'établir dans la capitale, il se trouvait à portée de déployer le genre de talents qui convenait au pays, et sa conduite mesurée promettait de lui acquérir des amis puissants. Malgré cette légitime ambition, son penchant le porta d'abord à rechercher les bannis de l'Épire, qui étaient ses anciens compagnons d'armes ou ses amis : car il tenait aux principales familles, et il appartenait même au visir Ali par les liens du sang, puisqu'il avait épousé une de ses parentes.

Cette alliance, qui avait fait le bonheur de Pachô bey, dans sa jeunesse, était devenue pour lui une source d'amertumes depuis qu'il avait été éloigné de Janina, où son épouse et ses enfants se trouvaient retenus en otage. L'idée des dangers auxquels ils étaient exposés depuis le fatal secret qu'il avait révélé à Véli pacha, le tourmentait. Il hésitait à attaquer de front le criminel, lorsqu'il apprit que son épouse avait été arrachée de sa demeure, sur le refus qu'elle avait fait de consentir à un divorce qui devait la faire passer entre les bras d'un des agents du tyran, qu'on disait être Omer Brionès. Une lettre que cette femme infortunée fit parvenir à Pachô bey, en lui racontant les peines qu'elle endurait, lui traçait les devoirs qu'il avait à remplir. « Tes » enfants sont dans les fers, lui écrivait-elle, et ton épouse,

» reléguée dans une cabane, est réduite à filer pour gagner » son pain. Les religieuses chrétiennes la soutiennent des » deniers de l'aumône, quand les infirmités qui l'accablent » ne lui permettent pas de subvenir à ses besoins. Son lit, » autrefois couvert d'étoffes d'or, ne se compose plus » que d'une natte de paille et d'une triste velendja (1). » Elle t'envoie le dernier ornement qui lui reste, sa che- » velure. Ne songe plus à moi que pour venger ta famille » et ton épouse. » Peu de temps après, l'épouse d'Ismaël Pachô bey ayant disparu, le ciel, pour le consoler, ou plutôt pour châtier Ali, lui envoya un ami qui était destiné à relever ses espérances.

Un Turc, quel qu'il soit, semble conduit par une sorte de nécessité à être dirigé par quelque Grec. La science des affaires, malgré la profonde humiliation des Hellènes, s'est conservée parmi les descendants d'Aristote et d'Euclide, admis dans tous les conseils des Tartares mahométans. Rien ne marche dans le divan sans les princes grecs du phanal, et il n'y a pas de satrape, de bey, ni de grand dans l'empire, qui n'ait un Grec pour conseiller. L'Étolien Paléopoulo qui vivait depuis plusieurs années à Constantinople sous la protection de France, était au moment d'aller former un établissement dans la Bessarabie russe, lorsqu'il rencontra Pachô bey, et que se forma entre eux la singulière coalition qui devait changer les destinées de la race tébélénienne.

Paléopoulo communiqua à son compagnon d'infortune un mémoire présenté au divan en 1812, qui avait été le signal d'une disgrace à laquelle Ali pacha n'échappa, comme on l'a dit ailleurs, que par les événements d'une plus haute importance qui occupaient alors le cabinet ottoman. Comme le Grand-Seigneur avait juré par *les tombeaux de ses glorieux ancêtres* de réaliser ce projet, dès qu'il le pourrait, Ismaël Pachô bey et son ami avisèrent aux moyens de le

(1) *Velendja*, couverture de cheval.

reproduire, afin d'y donner suite. On y rappelait qu'indépendamment des trésors sauvés dernièrement de l'incendie de Tébélen, le pacha en avait d'autres plus considérables déposés à Argyro Castron et à Janina, ce qui était probablement exagéré. Mais ce qu'on ne pouvait contester, c'était le budget détaillé de ses revenus, montant à douze millions de francs, en y comprenant les bénéfices qu'il faisait sur les fermes de la couronne. Ce qu'on pouvait déduire, au milieu du chaos de l'administration d'Ali, c'est qu'il ne payait au trésor du sultan que deux millions; qu'une somme égale était employée en dépenses secrètes, et qu'il lui restait huit millions sur lesquels il en prélevait deux environ pour la solde de cinq mille hommes (1) qu'il tenait habituellement à son service. Passant aux revenus de ses trois fils (2), on les évaluait à dix millions. A ces considérations, les plus séduisantes pour un prince tel que le sultan Mahmoud, Pachô bey, s'énonçant en homme au fait des localités, affirmait et répondait sur sa tête, malgré les troupes et les places fortes du visir Ali, *d'arriver avec vingt mille hommes, en face de Janina, sans brûler une amorce.*

Les plans des ennemis d'Ali pacha, tout sages qu'ils pa-

(1) Ali pacha pouvait porter ses troupes jusqu'à quatorze mille hommes, en ramassant les Albanais chrétiens et mahométans. Quant à ses dépenses intérieures, telles que celles de sa table, de ses harems, et le pain de munition de ses troupes, cela se prenait sur le produit en nature de ses terres, et il payait par des bons *à vue* sur les marchands qui ne lui devaient rien, les Grecs employés à son service.

(2) *Famille d'Ali pacha,* 1819.

Ali Tébélen Véli Zadé, âgé de 78 ans.

Ses fils issus d'Éminé : { Mouctar, beglier bey de Bérat, 50 ans.<br>Véli, visir de Thessalie, 46 ans.

Fils issu d'une esclave : Salik, pacha de Lépante, 18 ans; a laissé un fils en bas âge.

*Famille de Mouctar pacha.*

Deux fils : { Hussein pacha, marié.<br>Mahmoud bey.

Méhémet pacha, Sélim bey, Ismaël bey, et six filles.

raissaient, et peut-être parce qu'ils l'étaient effectivement, ne se trouvaient pas du goût des ministres de Sa Hautesse, parce qu'ils recevaient de fortes pensions du moderne Jugurtha, qui se vantait, comme le Numide, *que, si Constantinople trouvait un acheteur, elle se vendrait,* sans penser que cet or sur lequel il comptait devait causer sa perte. Il était aussi plus commode à un cabinet accoutumé à temporiser, d'attendre l'héritage de Tébélen, que d'en brusquer l'acquisition par une guerre ouverte; car il est ordinaire en Turquie que les grandes fortunes des employés du gouvernement se fondent dans le trésor impérial.

L'*usage* dans les cabinets d'Orient, est la grande maxime d'état; et si l'on pouvait arrêter la marche du temps, qui mine les institutions humaines, les Orientaux auraient trouvé le secret de la *stabilité,* qu'on dit être la source du bonheur social. Tout en applaudissant au zèle de Pachô bey, on ne lui donnait que des réponses dilatoires : puis, des équivoques on en vint aux refus; et Paléopoulo, qui ne respirait que pour la liberté de son pays, revenait à ses idées premières d'aller coloniser. Il se disposait à partir pour la Bessarabie, lorsque la mort vint interrompre ses projets en mettant fin à ses malheurs.

Le ciel semble accorder aux hommes arrivés à leur heure suprême, et qui n'ont plus d'intérêt à feindre, une sorte de prévision, qui rend leurs dernières paroles prophétiques. Le vieil Étolien annonça à ses amis la régénération prochaine de la Grèce; et ayant demandé à voir Pachô bey, il l'engagea à persévérer dans ses projets, en l'assurant que bientôt la famille d'Ali Tébélen tomberait sous ses coups. *Je meurs avec le regret,* ajouta-t-il, *de ne pas me trouver avec vous sur le mont Dryscos; Ali pacha reconnaîtrait encore Paléopoulo au bruit de son gros fusil* (1).

(1) Le fusil de Paléopoulo, appelé Milioni, était d'un calibre énorme; il avait une réputation aussi grande chez les Épirotes, que l'épée de Roland parmi nos anciens preux.

Le vieux guerrier du mont Œta étant mort peu de jours après cette entrevue, Pachô bey se consola bientôt de sa perte ; car un chrétien n'est jamais pour la caste tartare qu'une de *ces espèces subalternes*, qu'on dédaigne dès qu'on n'en peut plus retirer d'utilité ; mais il n'oublia pas les conseils qu'il en avait reçus pendant leur liaison.

Avant de les mettre en pratique, Pachô bey crut, pour masquer ses projets, devoir se jeter dans les pratiques les plus minutieuses du mahométisme. Alors Ali, qui le faisait observer par ses capi-tchoadars, apprenant qu'il fréquentait les derviches et les oulémas, feignit de croire qu'il était désormais sans importance politique, et sembla ajourner contre lui ses projets de vengeance.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE

## DES CHAPITRES

### CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

## LIVRE PREMIER.

## LIVRE DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

MAY 27 1963

REC'D LD-URL
JUL 27 1973

SEP 15 1969

LD URL NOV 26 1973
NOV 24 1973

RENEWAL SEP 29 1969

RENEWAL OCT 13 1969
REC'D LD URL
OCT 10 1969

LD URL APR 27 1970

RENEWAL MAY 11 1970
REC'D LD-URL
RENEWAL MAY 25 1970
MAY 23 1970

Form L9–75m-7,'61(C1437s4)444

A 000 882 340 3

DF
801
P86h
1825
v.1

